A black and white photograph of a person wearing a dark, hooded cloak, standing in the center of a large, dark stone archway. The archway is part of a larger, heavily damaged stone structure, possibly a castle or a fortification, with crumbling masonry and debris visible. The person's face is obscured by deep shadows within the hood. The background shows more of the ruined structure and some sparse vegetation. The overall mood is somber and mysterious.

**JEAN-PIERRE AUTHIER**

**L'ESPION CATALAN**

**ROMAN HISTORIQUE**





**plaisir de lire**

**Tous droits réservés**

**Couverture, composition, mise en page :**

**AUTHIER Jean-pierre**

**REEDITION**

**ISBN :**

**Dépôt légal Avril 2023**

# L'ESPION CATALAN

**AUTHIER, Jean-Pierre**  
authier.jean-pierre@orange.fr  
<https://jeanpierreauthier.com>

*5 rue Raymonde de la Roche –E-  
66000-PERPIGNAN*

Du même auteur :

- En accès libre et gratuit sur mon site

**<https://jeanpierreauthier.com>**

- Roman : Le trésor des Templiers Catalans du Mas

Déu

- Nouvelle : « La petite sirène revient et n'a pas envie de danser car elle a mal aux pieds ».

- Nouvelle : « Le sud, mythe ou réalité ? ».

- Culture : « Le livre est une chaîne : si on arrête un élément clef, tout s'arrête »

- Culture : « Nous, les vieux, sommes-nous « utiles ».

- Culture : « Qu'est-ce qu'un Gendarme ?

- Histoire : » L'arrestation des Templiers le 13 octobre 1307 – la première rafle policière de France.

- Histoire : « La croisade de 1285 – Le 5 Octobre 1285, le Roi de France Philippe III le Hardi meurt à Perpignan.

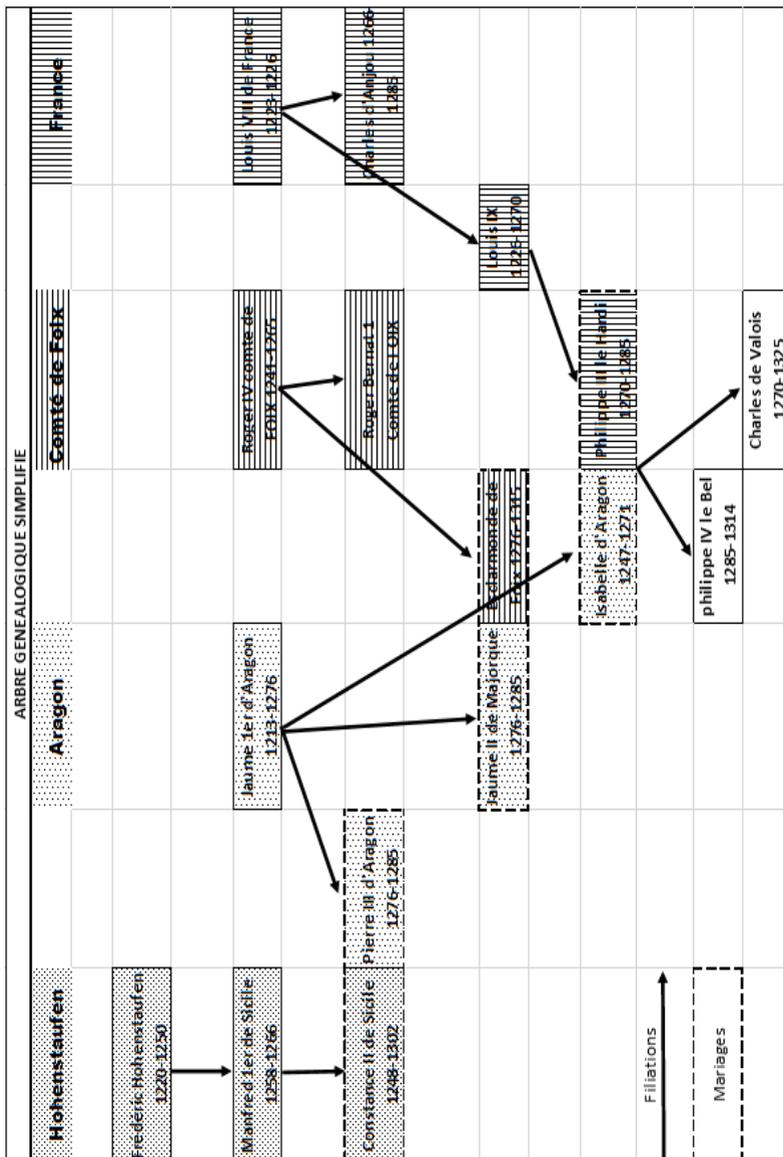
- Histoire : L'arbalète au moyen âge.

- Histoire : Dans les années 1300-1310 : la lèpre à Perpignan.

**On prête à Philippe III  
Le Hardi  
Roi de France  
L'avertissement donné à  
son fils Charles**

« QUANT AU ROYAUME  
D'ARAGON, JAMAIS VOUS  
N'EN AUREZ UN SEUL POINT,  
CAR NOTRE ONCLE LE ROI  
D'ARAGON EN EST ROI ET IL  
EST PLUS DIGNE DE L'ÊTRE  
QUE VOUS, ET IL LE  
DÉFENDRA CONTRE VOUS DE  
TELLE SORTE QUE VOUS  
POURREZ BIEN APPRENDRE  
QUE VOUS N'AVEZ HÉRITÉ  
QUE DU VENT ».

**L'histoire nous montrera  
Qu'il faut prendre  
le cerf  
Avant de le dépouiller !**



**L'arrestation**  
**(6 janvier 1286 – CARCASSONNE – La**  
**prison du « mur »)**

Louis ne pouvait s'empêcher de se remémorer tous les détails de son arrestation. Lui à qui tout avait réussi, lui qui se croyait invincible. Comment avait-il pu se faire piéger de la sorte ? Qui avait bien pu oser le faire capturer comme un vulgaire malfrat ?

Il tournait en rond dans sa cellule avec difficulté, enchaîné par les pieds, nu, en proie à la solitude la plus totale, dans un cachot humide où les rats attendaient le moment propice pour lui piquer sa maigre pitance quotidienne, composée de pain rassis et d'une sorte de bouillie de légumes.

Il revoyait cette séquence où, franchissant l'octroi de la barbacane de la cité, après avoir présenté le sauf-conduit dûment signé par le sénéchal de Carcassonne, une dizaine de soldats lui étaient tombés dessus sans ménagement. On l'avait roué de coups. Puis, au moyen d'une dague acérée destinée à écarter ses mâchoires, on l'avait forcé à boire un breuvage amer qui l'avait abruti. On l'avait jeté comme un fagot de menu bois dans une petite charrette tapissée de feuilles mortes et tirée par un cheval de trait. La soldatesque avait pris soin de le recouvrir d'un drap sali de crottes de rats, sans doute pour que cet enlèvement passât inaperçu aux yeux de la population locale dont l'espion connaissait nombre d'habitants. Dire qu'il était venu dans la célèbre cité pour assurer le transport de vingt-cinq charrettes chargées d'étoffes, fourrures et soieries destinées à la cour du sénéchal... Il était loin d'imaginer ce qui l'attendait alors.

Plus tard, assis sur le tas de paille qui lui servait de couche, il compta presque machinalement le nombre de

petites marques gravées par ses soins sur le mur en pierre couvert de salpêtre. Trente-trois. Trente-trois couchers de soleil depuis son arrestation. Il connaissait la triste réputation de la fameuse prison inquisitoriale « du Mur », appelée « L'Enfer » par les Carcassonnais. D'ailleurs, comme s'il fallait le lui rappeler, des cris de douleur terribles traversaient les murs épais des cellules. La torture était d'usage courant. L'expérience de ces trente jours lui permit de reconnaître, à la tonalité des hurlements, où en était le supplicié. Tiendrait-il encore longtemps ?

Les lunes défilaient à travers la petite meurtrière garnie de barreaux de fer, seule ouverture sur l'extérieur. Louis sans Terre ne voyait aucune échappatoire au triste destin qui l'attendait. Chaque jour qui passait rendait sa vie insupportable. La douleur aussi. Ses jambes étaient devenues lourdes et enflées, rougeâtres. La faute à ses maudites chaînes qui l'empêchaient de se mouvoir avec facilité. Sa masse musculaire avait fondu comme neige au soleil. Le sémillant Louis, que certaines femmes comparaient à Apollon, n'était plus que l'ombre de lui-même. Il s'obligeait à faire quelques exercices pour limiter les lésions dues à la position allongée. La malnutrition et la soif l'oppressaient. Pour lutter contre le manque d'eau, l'écuelle étant de moins en moins remplie, Louis se sentait obligé de boire son urine. Un lointain souvenir des techniques templières de survie qu'il avait acquises lors de son passage au Mas Déu, près de Perpignan. La chaleur et le goût âcre de l'urine piquaient sa gorge et brûlaient son estomac, ce qui lui causait des coliques et des diarrhées terribles. La maladie commençait à faire son œuvre. Louis était devenu une bête captive, traitée sans humanité.

Un jour de panique où il nageait dans l'urine et la merde, l'angoisse de la mort le prit. Terrifié, il se lamenta piteusement devant le geôlier dénué de pitié qui l'observait. Ce bourreau était réputé pour agir avec bestialité. C'était un colosse difforme et hideux, chauve, aux bras lourds comme

des enclumes et aux mains semblables à des battoirs. Il était accompagné d'une grosse femme au visage parcheminé qui la faisait ressembler à une fripe des temps anciens. Elle était toujours vêtue de la même robe-sac en drap de laine marron, serrée à la taille par une large ceinture en peau de veau tannée, d'une surcote aux manches amples et chaussée de mi-bottes de cuir qui n'avaient sans doute jamais connu la graisse.

Dès qu'elle franchissait la porte de la cellule, elle lorgnait sur la nudité du pauvre Louis, lui jetait avec dédain un crouton de pain et posait au sol, parfois hors de portée et toujours sans ménagement, une écuelle d'eau. Puis c'était au garde-chiourme de jouer sa partition, avec toujours cette question rituelle lancée à la cantonade :

— Alors, vas-tu enfin avouer et te repentir ?

— Avouer quoi, à la fin ?

Inutile de préciser que la réponse du pauvre prisonnier ne satisfaisait pas le geôlier. Il profitait de la sortie de la « dame » pour baisser ses braies, exhiber son engin, et uriner dans la cellule. Il essayait par différentes stratégies d'atteindre Louis au visage, et rigolait à gorge déployée quand il touchait sa cible. Des méthodes inquisitoriales de pré interrogatoire. Louis en connaissait également un rayon sur la question, il en avait conduit de bien pires...

Le prisonnier ne comprenait pas ce qu'il devait avouer et de quoi il pouvait bien se repentir, mais il connaissait bien les usages de l'Inquisition et savait que ce n'était souvent qu'un jeu destiné à obtenir un aveu, de quelque nature qu'il fût. L'aveu était la reine des preuves, dans les geôles de l'Inquisition !

Un jour vint un Asiatique de petit de taille, à la barbichette tressée, au ventre proéminent et aux cheveux noirs regroupés en deux couettes nouées par des liens de soie jaune. Sans dire un mot, il avait enduit de gros sel la plante du pied droit de Louis et l'avait frottée, frottée, jusqu'à ce que la

peau soit attendrie. Puis il l'avait méticuleusement grattée jusqu'à la chair pour effacer le tatouage en fleur de lys que le prisonnier portait depuis la naissance. Sans doute la preuve d'une filiation noble. La douleur avait été insoutenable. Puis, toujours silencieux, le Chinois s'occupa de son pied écorché. Il appliqua pendant plusieurs jours un baume marron et crémeux apaisant. La peau élimée se reconstitua alors.

De façon surprenante, les jours suivants, le traitement inhumain infligé à Louis fut assoupli. Les repas furent plus variés. D'épaisses tranches de pain de froment un peu rassies, saupoudrées de cumin ou d'anis, servaient d'écuelles à quelques rognures de fromages, à des tranches de viande et, parfois, à des dattes ou figues sèches données en dessert. De l'eau lui était fournie deux fois par jour. De plus, ils dotèrent la cellule d'une bassine pour les excréments et d'un broc pour la toilette.

Après avoir subi un sort que l'on n'ose même pas réserver aux chiens, Louis retrouvait, peu à peu, forme humaine. Une fois qu'il fût plus présentable, un barbier poilu comme un singe vint lui couper les cheveux et le raser. Puis, à sa grande surprise, un dessinateur croqua son portrait à la pointe de plomb sur une page de parchemin. Jeune, mince, sobrement vêtu d'une côte maculée de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, l'artiste avait travaillé rapidement mais avec une grande précision.

Louis ne put s'empêcher de penser à ses « activités », qui avaient fait de lui quelqu'un important, respecté et craint. Il lui était arrivé quelquefois de demander à un homme doué pour l'art du portrait, de crayonner le visage de personnages qu'il fallait identifier, en vertu de témoignages recueillis çà et là. Tout était archivé dans des locaux gracieusement mis à sa disposition par Pierre III d'Aragon. Grâce à cela, des meneurs ou des chefs de bande avaient pu être identifiés par les services secrets avant leur passage à l'acte, ce qui avait eu

pour conséquence de désamorcer nombre de complots ou de razzias fomentés contre la Catalogne ou le Roussillon.

Plus tard, ses tortionnaires l'avaient extrait de la prison du « Mur » pour l'incarcérer dans un local de la « tour de l'Inquisition ». Ah, cette tour ! Louis ne put s'empêcher de sourire quand il pensa au souvenir de l'expédition qu'il avait montée avec ses hommes pour voler les documents prouvant son identité.

À cette occasion, il avait constaté, en comptant le nombre de sacs, que les investigations menées en Languedoc par les inquisiteurs avaient permis neuf-cents arrestations et le fichage de quelques milliers d'opposants à l'Église catholique romaine. La grande majorité des mis en cause étaient des dignitaires ecclésiastiques, des nobles ou des personnalités de premier plan.

Le nom qui lui avait été donné, Louis sans Terre dit l'Orphelin, prenait maintenant tout son sens. Son grand-père devait s'appeler Louis, il avait hérité de son prénom, comme la coutume le permettait. Sans Terre, car il n'avait eu droit à aucun arpent. Et « l'orphelin », car personne ne savait qui étaient ses géniteurs. Un secret bien gardé ! Au cours de son enquête, il avait découvert qu'un moine cistercien parisien avait consigné dans le registre de l'abbaye Saint-Antoine-des-Champs les événements rapportés par la matrone qui l'avait mis au monde. Il avait alors connu l'existence de sa sœur jumelle. Comme si quelqu'un cherchait à cacher la réalité de Louis et de sa sœur, le moine rapporteur et la nourrice avaient été retrouvés sans vie quelques mois plus tard, l'enquête concluant à des morts naturelles... qui, bien sûr, ne l'étaient pas !

Et si l'arrestation de Louis était en rapport avec ce passé que l'on cherchait coûte que coûte à lui cacher ? C'était possible. Et d'ailleurs, pourquoi aurait-on pris la peine d'effacer la fleur de lys tatouée sous son pied ?

**Où Louis subit un *plurium  
interrogationum* <sup>1</sup>.**

**(12 janvier 1286 – CARCASSONNE – La  
tour de l’Inquisition)**

Dans une salle circulaire de la tour, l’inquisiteur trônait fièrement sous une croix derrière une table drapée de noir. Le rapporteur, installé à sa droite, appuyé à une écritoire sur pied en bois, habillé d’une bure maculée d’encre, disposait des feuillets vierges devant lui. Il s’était muni d’une plume d’oie affûtée, trempée dans de l’encre noire prête à l’emploi, destinée à retranscrire les confessions du futur supplicié.

— Dégagez-le de ses chaînes et faites-le entrer, dit le prêtre, asseyez-vous !

Connaissant la procédure inquisitoriale, Louis s’étonna de ces attentions. Peut-être allait-il juste subir un simple interrogatoire.

— Rapporteur, l’audition commence, lança très solennellement l’ordonnateur. En ce 12 janvier 1286, je déclare l’interrogatoire de première comparution ouvert. Déclinez votre identité : nom, prénom, âge, domicile, profession, relations...

Planté au milieu de la salle, à peine vêtu d’une simple cotte de coton blanc, Louis déglutit et répondit machinalement :

— On m’appelle Louis sans Terre, dit l’orphelin. Je suis prétendument né en mai 1262 à Paris de père et mère inconnus.

— Avez-vous un frère, une sœur ?

— Ni l’un ni l’autre, objecta-t-il sobrement.

— Vous résidez toujours à Barcelone ?

---

<sup>1</sup> Technique d’interrogatoire qui consiste à multiplier ou compliquer les questions pour obtenir un semblant d’aveu.

— Je réside au 8, rue du Pot de l'Étain à Barcelone, effectivement, mais ma profession m'oblige à effectuer de multiples déplacements : je coordonne des activités de négoce au profit de nombreux clients aux quatre coins de la Méditerranée.

— Vous êtes en couple ?

— Je n'ai d'autre relation que celle que me procure mon travail. Pas de femme, pas de maîtresse. Ni d'amant d'ailleurs !

— Vous faites donc vœu de chasteté, comme les Cathares ?

— Chasteté veut dire fidélité à sa femme, pas abstinence ! Or, je n'ai pas d'épouse.

— Et lorsque le diable vous chatouille, vous allez au bordel ? Insista l'inquisiteur d'un air provocateur.

— Vous n'êtes pas sans savoir, vous, les gens d'Église, que la prostitution est un mal dont il faut accepter la nécessité. Vous l'organisez vous-même dans certains de vos établissements !

— Donc, vous allez aux bordels de Carcassonne ou d'ailleurs !

— Je vous assure que je n'ai pas pu vous y rencontrer ! rétorqua Louis d'un ton acerbe.

L'Inquisiteur posa sur lui un œil mauvais et chercha du regard le rapporteur, qui retranscrivait nerveusement la joute verbale à laquelle il assistait.

— Sinon, j'ai entendu dire que vous aviez de nombreux amis...

— Pas des amis, mais des connaissances. Des gens rencontrés au cours de mes activités. Quand on fait des affaires, on a tendance à nouer des liens. J'ai organisé de nombreuses fêtes, de grands repas pour conclure certains arrangements commerciaux. On avait l'habitude de procéder de la sorte avec le sénéchal de Carcassonne, jusqu'à ce qu'il

décide de me faire arrêter pour des raisons que j'ignore encore. Dois-je le considérer comme un ami lui aussi ?

Visiblement irrité par l'insolence de Louis, l'enquêteur trépigait sur son siège et montrait des signes d'impatience en triturant entre ses doigts un chapelet en bois.

— Où avez-vous été élevé ?

— D'aussi loin que je me souviens, j'ai été élevé jusqu'à l'âge de douze ans dans un couvent, près de Toulouse.

— Et après ?

— Après ? Chez les templiers du Mas Déu jusqu'à l'âge de raison. Ils m'ont tout appris, et plus particulièrement le négoce. Je leur dois de m'être introduit dans leur gigantesque réseau commercial. Comme vous le savez sûrement, ils sont entre autres chargés d'approvisionner les croisés.

— Du coup, cela vous a mené à...

— Barcelone ! Coupa Louis, devinant les questions. Son port, ses activités de construction navale, son commerce très développé avec les Sarrasins via la Sicile...

— La Sicile ! Il nous a été rapporté que vous y avez accompli des exploits à la solde du Roi Pierre III d'Aragon. Suite à ça, il vous a même fait Chevalier ! Avouez qu'un chevalier sans terre n'est pas chose banale ! observa le religieux avec une grimace sarcastique.

Louis se douta qu'il en savait beaucoup plus qu'il ne voulait le dire. L'inquisiteur jouait avec lui, dans l'attente du moindre faux-pas.

Louis commençait à s'irriter :

— Vous avez l'air de connaître ma vie aussi bien voire mieux que moi... Pourquoi m'interroger, dans ce cas ?

— Ce sont vos activités qui vous ont conduit à fréquenter les Cathares réfugiés en Ariège, où certaines affinités religieuses qui vous en rapprochent ?

— Je n'ai pas d'affinités, comme vous le dites, avec les Cathares.

— Êtes-vous un fervent catholique ? Relança le religieux en se tournant vers la croix ?

Louis joignit ses mains en prière, paume contre paume, et les posa sur sa bouche, dans la posture sacrée apprise au cours de la catéchèse enseignée au couvent.

— C'est ainsi que j'ai été élevé.

— Les Templiers du Mas Déu en avaient, eux, des relations avec les Cathares, à l'époque où vous y résidiez !

— Je l'ignorais ! jura le prisonnier.

— Ce qui n'empêchait pas vos tuteurs d'avoir des sympathies pour eux !

— Je n'étais qu'un adolescent à l'époque et...

— Vous n'avez pas répondu à ma question, coupa l'inquisiteur d'un ton menaçant. Avez-vous arrêté de fréquenter les cathares ?

— Que je réponde oui ou non, vous connaissez déjà la réponse manifestement ! Vous savez bien que les Cathares étaient omniprésents dans les grottes de l'Ariège où ils s'étaient réfugiés.

De son regard noir, le religieux toisait Louis qui semblait de plus en plus acculé.

— Et l'évêque Authié, vous le connaissez ?

Louis avait préparé la réponse à cette question inévitable. Il répliqua sans hésitation :

— J'ai effectivement rencontré une fois l'évêque Authié et ses frères, juste le temps de leur demander s'ils savaient quelles étaient mes origines, s'ils connaissaient ou avaient connu une mère seule qui aurait abandonné sa progéniture, bien que ces faits-là ne soient pas rares par les temps qui courent.

Il marqua une courte pause, le temps de reprendre son souffle, puis enchaîna, sans laisser à l'inquisiteur la possibilité de riposter :

— Je voudrais surtout savoir pourquoi je suis là, traité comme une bête dans vos geôles, sans autre explication

qu'une incitation journalistique à me repentir. Me repentir de quoi ? Et tout d'abord à qui ai-je l'honneur ?

— Je ne suis pas, contrairement à ce que vous pourriez croire, l'inquisiteur du Pape, je suis l'assistant de son légat. J'ai reçu ordre formel d'instruire votre affaire afin de vous faire juger par un tribunal inquisitorial qui a pour mission de sauver la Chrétienté et de punir les hérétiques.

Louis ne se démonta pas :

— Sauver la Chrétienté ? Il serait très utile de vous sauver vous-même ! La Chrétienté vous donne des droits, mais vous impose des devoirs. À ce sujet, je pense comme Bernard de Clairvaux, que je cite de mémoire : « Vos églises sont restées sans fidèles, les fidèles sans prêtres, les prêtres sans le respect qui leur est dû et les chrétiens sans christ. Une comparaison avec les préceptes et les pratiques des cathares suffit à démontrer qu'ils sont les plus proches de Dieu. Par l'exemplarité qu'ils ne cessent de légitimer par leurs actes, leurs paroles. »

L'inquisiteur pointa son index en direction de Louis et, tout rouge de colère, hurla à pleins poumons :

— Mais Bernard de Clairvaux a bien jugé autrement les cathares. N'est-ce pas lui qui dit d'eux : « On ne les convainc ni par le raisonnement, ils ne comprennent pas, ni par les autorités, ils ne les reçoivent pas, ni par la persuasion, car ils sont de mauvaise foi. Il semble qu'ils ne puissent être extirpés que par le glaive matériel. Et ces ordres sont clairs : saisissez-les et ne vous arrêtez pas, jusqu'à ce qu'ils périssent tous, car ils ont prouvé qu'ils aimeraient mieux mourir que se convertir ».

Satisfait de sa tirade, le religieux se cala confortablement dans son siège, l'air revancharde. Louis, soudain menaçant, fit un pas, puis deux en direction de son interrogateur. Les gardes intervinrent, le saisirent par les bras, et l'immobilisèrent à peu de distance de la chaire de l'inquisiteur.

— Je refuse d’être jugé sur des soupçons datant de Mathusalem ! De plus, vous vous affranchissez des prescriptions tenant à la conduite des audiences par les chambres de justice ! Où est le notaire pour attester des actes rédigés ? Ceci est une machination ! Faites-moi brûler tout de suite, si ce sont les ordres que vous avez reçus, ou passez-moi au fil de l’épée dans les lices de la cité de Carcassonne !

Même tenu fermement, Louis se rua vers l’inquisiteur, chargeant les gardes, il chercha à se frayer un chemin entre les deux colosses, arriva même à bousculer le prêtre. Un crime de lèse-majesté !

Impuissant, il éructa, fou de colère :

— Vous vous comportez en avarés, en usuriers, vous spéculiez sur le coût des messes, sur les produits de la ferme, sur les céréales ! Vous volez les pauvres et vous enrichissez sur leur dos en toute impunité, « au nom de Dieu » ! Vous fréquentez les filles de joie dans des maisons closes. Vous vous vautrez dans la fainéantise, la paresse, la luxure. Votre clergé est devenu l’incarnation du péché.

La réponse de l’Inquisiteur ne se fit pas attendre :

— Et vous, ne profitez-vous pas du travail des pauvres pour vous enrichir ? Ne vous vautrez-vous pas dans le lucre et la luxure ? Ne fricotez-vous pas avec des filles de joie ? Il me semble que votre acte d’accusation s’enrichit de faits totalement réprouvés par l’Église romaine et qui ne manqueront pas d’être portés à votre passif déjà chargé. Parlons plutôt de vous.

L’abattement venait.

— À votre aise. De toute façon, tout ceci n’est que mascarade. Je sais que je suis déjà condamné. Mais je veux bien déposer, afin qu’il soit prouvé au Pape qu’ici vous représentez, que votre procès est viciée et qu’il s’agit de justifier un assassinat par une procédure légale. Profitez bien tant qu’il est temps, vous savez que les sénéchaux affidés au Royaume de France commencent à en avoir assez de vos

manipulations grossières. Faites votre sale travail ! Dieu nous en sera témoin !

Le prêtre se leva calmement, la face un peu rougie par l'émotion due à la fureur des échanges. Il fit un signe aux gardiens et se tourna vers le secrétaire, l'air entendu. Louis ne lui laissa pas le temps d'interpeller son confrère.

— Attendez ! Autre chose ! Pourquoi avoir effacé au sel et à la raclette la fleur de lys bleue qui, depuis ma naissance ornait la plante de mon pied droit ? Ma mort par le feu ne vous suffit-elle pas ?

— Si vous, vous ne le savez pas, moi je préfère l'ignorer ! Rapporteur, ce premier interrogatoire est terminé. Établissez les documents nécessaires et donnez-les-moi, afin que le notaire les contresigne ! Qu'on l'emmène !

Louis se rebella quand même un peu :

— Attention à ce que vous faites ! Vous ne parlez peut-être pas au dernier des manants !

— Qu'en savez-vous ? Vous n'êtes même pas un manant, vous n'existez plus !

Ils le ramenèrent alors à la prison du Mur, où il fut, enfin, traité convenablement.

– 3 –

### **Où tout commence à Barcelone. Le début de la fin.**

#### **(5 avril 1285 – BARCELONE – Le port)**

Louis avait affaire au port, où l'attendait son informateur Edmond Le Drapier, patron de la plus célèbre échoppe du port de Barcelone et chef de la congrégation des drapiers et couturiers. Cet homme précieux par son entregent et ses contacts disposait auprès des membres de la congrégation, d'un réseau d'informateurs qui s'étendait à toutes les activités économiques du port. Son échoppe était bordée de comptoirs de plusieurs toises de long et de bancs

de bois. Il exposait à la vente les draps les plus onéreux et quelques modèles de costumes pour les hommes et pour les femmes.

Quand les vantaux inférieurs des fenêtres se rabattaient, on pouvait entrevoir les couturières qui s'échinaient à réaliser les plus belles pièces ou ravauder les vêtements abîmés. C'était un spectacle conçu avec mise en scène pour attirer le plus grand nombre de badauds ! Edmond avait trié sur le volet ses petites mains, préférant recruter des couturières dont le corps obéissait à des canons alors en vogue : petits seins fermes et écartés, taille de guêpe, hanches étroites et ventre rebondi. Et, si possible, des blondes naturelles.

Son succès n'était pas seulement dû au physique de ses couturières, mais aussi à la nouvelle mode des vêtements de luxe dans les couches moyennes de la population. De plus, son idée de proposer ses habits à la location connaissait un vrai engouement.

Pour assurer la réussite de son commerce, il s'était entouré de certains membres des Corts, dans les trois ordres : nobles, chevaliers et ecclésiastiques, sans parler des représentants des villes royales qu'il fréquentait avec assiduité. Pour s'attirer leur faveur, Edmond n'hésitait pas à leur offrir les plus beaux costumes de sa boutique. En contrepartie, les autorités fermaient les yeux sur les arrangements financiers douteux qu'il concluait avec certains marchands étrangers d'Afrique du Nord, tout en lui procurant l'exclusivité sur le marché du vêtement luxueux à Barcelone.

Il devait une fière chandelle à Louis qui lui avait évité, il y a peu, le piratage par les Sarrasins de l'un de ses navires de transport. En effet, depuis Collioure, l'espion avait négocié pour la sécurité de ses propres liaisons commerciales siciliennes avec le chef des pirates barbaresques d'Alger, un accord qui arrangeait les deux parties. Il en avait profité pour assurer la protection des navires d'Edmond, gorgés d'étoffes

de prix. En contrepartie, ce dernier devait lui fournir des informations précieuses sur Barcelone et ses hommes d'influence. Chacun y trouvait finalement son compte.

\*

Edmond le drapier reçut Louis à bras ouverts dans son arrière-magasin. Après avoir discuté de tout et de rien devant une coupe de table de vin frais – avec la dysenterie qui sévissait à l'époque à Barcelone, il valait mieux boire du vin que de l'eau –, ils en vinrent aux choses sérieuses.

— Avez-vous fait passer au Roi d'Aragon le message qui lui était destiné ? lança Louis.

— Oui. Selon mon messenger, un tout proche du Roi, il l'a lu avec beaucoup d'intérêt, répondit Edmond en remplissant à nouveau les godets.

— Il ne souhaite pas me recevoir ?

— Il n'en a pas encore manifesté le désir. Toutefois, je sais que vous aigüisez son appétit d'informations. D'abord où en sommes-nous avec les Français ? Ils se préparent pour la guerre ?

Le drapier enchaîna pour lui-même :

— Et puis, les informations ne se rapportent pas uniquement aux intérêts fondamentaux du Royaume, il y a aussi les intérêts privés, les secrets d'alcôve. Qui couche avec qui par exemple ! Il m'a été rapporté qu'il tenait à jour des fiches concernant certaines femmes de son entourage qui lui plaisaient, ou qui étaient infidèles à leurs époux. Sur les personnages influents du royaume aussi. Il nous serait sans doute très utile de les consulter.

— Dispose-t-il d'un cabinet particulier pour ce genre d'affaires ? Et que penses-tu de sa sécurité personnelle ? Ces gens sont-ils aptes à mesurer les dangers qu'il encourt, les pièges que l'on peut lui tendre ? Ses ennemis ne manquent pas ! demanda Louis, tout en se servant un nouveau gobelet de vin.

— À ma connaissance, c'est l'un de ses points faibles. En tout cas, il n'a pas de structure particulière pour se prémunir de tels dangers. Il a recruté des conseillers, des archivistes pour garder en mémoire l'essentiel des informations récupérées, mais je n'ai pas perçu de véritable méthode de travail pour une bonne exploitation du renseignement. Toutefois, nous pouvons nous assurer de la complicité d'un secrétaire particulier de ma connaissance qui serait susceptible de...

— Il nous faudra voir par nous-mêmes, si nous le pouvons, coupa sèchement Louis.

— Espionner celui que vous serviriez ? demanda le drapier tout benoîtement.

— Il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier, qui sait ce que l'avenir lui réserve ! Si ça se trouve, il sera destitué ou assassiné dans quelques mois, voire quelques semaines. Tu sais, en matière de renseignement, il n'y a qu'une seule règle : savoir avant tout le monde, même si cela concerne des alliés ou des amis de longue date. Comme tu m'as décrit une organisation défaillante dans la recherche de renseignements, il faudrait que j'essaie de me placer à proximité immédiate du Roi pour devenir son conseiller direct en la matière. J'aurai ainsi accès tout naturellement aux informations déjà archivées. Aussi, que le Roi me reçoive immédiatement ou pas, j'ai l'intention de me rendre successivement à Collioure, où je tenterai de mesurer l'activité du port et verrai mes contacts, puis à Perpignan pour sonder l'entourage du Roi de Majorque. Je veux savoir ce qui se trame avec le Roi de France ! Ils seront nos futurs ennemis. Il sera profitable d'être dans la place au moment du déclenchement des opérations. Tu sais comment me joindre... Fais attention à toi !

— C'est surtout à vous qu'il faut dire ça ! Vous logez à l'endroit convenu.

— Oui, conjurons le sort et faisons de la prudence notre règle de vie !

Louis se leva, prit la main d'Edmond avec assurance et la serra fortement. Une manière de lui signifier qu'il avait totalement confiance en lui et qu'il l'appréciait à sa juste valeur.

- 4 -

### **Où Louis pactise avec Pierre III d'Aragon (6 avril 1285 – BARCELONE – Le Palais-Royal)**

La garde personnelle du Roi avait fait quérir Louis en début d'après-midi en exigeant qu'il se présente devant lui, toutes affaires cessantes. L'espion s'habilla simplement, pour ne pas étaler sa réussite aux yeux du Roi et de sa Cour. Il fit le chemin à pied, car les travaux entrepris hors le Palais-Royal de Barcelone empêchaient tout autre moyen de déplacement. Les gardes le conduisirent jusqu'aux appartements du Roi en passant par la cour du palais. Là, assis dans l'antichambre aux murs couverts de tentures élimées, sobrement meublée d'une mauvaise banquette de velours bleu et éclairée par quelques candélabres, ils l'invitèrent à s'asseoir et à patienter.

De très longues minutes plus tard, la porte s'ouvrit et une jeune femme élancée, cheveux noirs ondulés tout ébouriffés, en sortit dans une tenue affriolante laissant entrevoir un jupon blanc transparent froissé et un corset mal ficelé. Louis, qui commençait à s'endormir, se ragaillardit soudain à la vue de ce joli minois qui ne lui était pas inconnu. Vint alors un valet qui ouvrit la porte des appartements du Roi après avoir frappé et attendu qu'on le prie d'entrer.

Louis se demandait où il pouvait bien avoir aperçu cette jeune femme ? Il n'eut pas le temps de réfléchir, un entretien capital l'attendait.

— Entrez, Son Altesse va vous recevoir !

Il est des occasions où pour la révérence, il faut se plier comme un roseau jusqu'à terre, en signe de profond respect. Et connaissant le naturel peu accommodant du Roi d'Aragon, il fallait accomplir au mieux cette obligation cérémonielle.

Il flottait dans l'air un parfum indéfinissable. Louis ne put s'empêcher de balayer la grande salle du regard. Elle était illuminée par une cheminée profonde, garnie et en flammes, et par des candélabres, posés sur des coffres. L'ameublement était sommaire : des étagères range-documents contre les murs, une table couverte de manuscrits, un buffet, un lit à baldaquin aux couvertures un peu bousculées et un semblant de trône à une place, en bois sculpté avec un dossier et des repose-coudes, juché sur une estrade, et dominant toute la pièce. Quant à la décoration, en dehors des murs couverts de tentures sombres en velours qui cachaient généralement les issues secrètes, on pouvait admirer, exposées auprès du siège royal, les armes d'Aragon, d'or à quatre pals de gueules<sup>1</sup>, sur un écu proéminent de forme ogivale. Louis n'était probablement pas reçu dans la salle du trône, mais dans un des appartements privés du Roi. Le souverain cherchait-il à cacher la présence de ce visiteur à ses plus fidèles conseillers ?

Le Roi était assis sur son trône, à peine vêtu d'une chainse plissée, ouverte en bas, en guise de sous-vêtements et des chausses aux aiguillettes non lacées. Sans cérémonial ! Les cheveux en désordre ! Louis songea que vu la mise de la dame qui sortait de la pièce, la bataille avait dû être rude !

Le Roi fit signe à Louis de s'asseoir sur un siège plutôt inconfortable en bois nu, au dossier à peine aussi haut que ses reins. Sans doute une manière de mettre son visiteur dans une posture incommode, et en position d'infériorité.

---

<sup>1</sup> En héraldique, couleurs rouges représentées par des hachures verticales

— Vous m’entretenez depuis quelque temps sur les affaires de la couronne de France alors que je ne vous connais pas réellement, sauf au travers de vos exploits en Sicile. Profiter du pèlerinage traditionnel à l’église du Saint-Esprit, le grand rassemblement annuel des Siciliens de Palerme, pour organiser trois incidents simultanés, tous minutieusement préparés avec un groupe de personnes favorables à notre cause et déterminées, quel beau coup vous avez fait là !

Louis se souvint avec plaisir... Au son des cloches, sur le parvis de l’église, à proximité du puits de l’Amiral, un groupe de très belles damoiselles de la noblesse, accompagnées de quelques jeunes gens et de leurs parents, se rebellait contre la fouille qui n’épargnait aucune région de leur corps, sous prétexte de chercher des armes. Éclats de voix, gesticulations, ruades, mouvements de foule. Simultanément, de l’autre côté du parvis, une jeune fille, la cotte déchirée et dépoitraillée, hurlait parce qu’un soldat venait de l’outrager dans son intimité, tandis que des enfants, en représailles, criaient des insultes aux gardes en leur jetant des pierres. Les Siciliens ne pouvaient laisser passer ces atteintes à l’honneur des femmes et à l’intégrité physique de leur peuple ! Les gardes écartèrent violemment la foule compacte. Des gens étaient piétinés. Et l’émeute se faisait aux cris de : « *Morte Alla Francia* », orchestrés par quelques excités judicieusement répartis dans la foule par les conjurés et grassement payés par les services du Roi d’Aragon. Le cycle parfait : provocation, répression, émeute ! Un seul émeutier suffit pour susciter autour de lui dix à quinze adhésions spontanées, forcément irréflechies, mais qui se plient, jusqu’à l’excès aux ordres des meneurs. Il ne restait plus à Aleynep<sup>1</sup>, lequel avait constitué en secret son corps d’armée pour reconquérir la Sicile, qu’à coordonner les actions de Pierre III

---

<sup>1</sup> Capitaine des Siciliens qui participa à la reconquête.

aux siennes. Pierre III avait débarqué avec ses hommes et se faisait couronner par l'évêque de Céfalu !

— Ha ! Vous méritiez jadis que je vous adoube Chevalier ! Par ailleurs, vos écrits sont précis, et il me revient que vous étendez votre influence au bassin Méditerranéen. Vous faites quoi, au juste ?

— Sire, mes activités ont une origine historique. Louis IX et Jaume Ier le Conquérant, en signant le traité de Corbeil en 1258, croyaient avoir mis fin à la rivalité des deux maisons de France et d'Aragon dans le Midi, chacun renonçant à ses prétentions. La frontière était définitivement fixée aux Corbières, Louis IX installé dans le Nord et Jaume Ier dans le Sud. Les deux monarques avaient même décidé, en vue de solidifier le traité, de marier leurs enfants, Isabelle d'Aragon, de la maison de Barcelone, et Philippe de France, fils aîné de Louis IX. Mais là, je ne vous apprend rien. Pouvaient-ils être amis, ces deux-là ? Deux royaumes, donc deux prétentions. Mais parce qu'ils avaient des ennemis en commun, ils entretenaient, par consentement mutuel, des rapports suivis et parfois même une collaboration. Bien sûr, comme la guerre secrète ne s'arrête jamais, ils nourrissaient toujours beaucoup de défiance réciproque. Certes, il y avait des convergences dans le domaine politique. Beaucoup moins dans les domaines économiques et commerciaux. Entre officines « amies » les intérêts sont rarement concourants ! Sans oublier que, par les temps qui courent, n'en prenez pas ombrage, les évènements et l'humeur de nos dirigeants ainsi que des renversements d'alliances, peuvent être à tout moment redoutés.

Le Roi s'était quelque peu renfrogné :

— Ne critiquez pas les souverains qui défendent leur royaume, corrigea-t-il sèchement. Un royaume, c'est un peuple qui a besoin d'un pouvoir souverain, à l'intérieur de frontières déterminées et qui désire pleinement participer à une communauté de corps et d'esprit...

— Certes sire, mais qu'est-ce qui pousse les dirigeants à avoir des velléités expansionnistes ? demanda Louis d'un ton placide.

— L'argent et le prestige. Mieux vaut être chasseur que chassé, lança Pierre III d'Aragon, le visage tordu par un rictus.

— Eh bien nous y voilà ! Cette guerre d'expansion nous conduit inévitablement à la recherche de renseignements sur nos « ennemis », afin de savoir ce que d'autres ignorent. Au pire pour se défendre, au mieux pour anticiper. Il est indispensable d'avoir un coup d'avance sur vos rivaux. Je pense à ce sujet qu'il serait judicieux pour vous d'utiliser les services d'une officine privée spécialisée dans ce genre de prestations...

— Et vous êtes l'une de ces officines, n'est-ce pas ? coupa le suzerain.

— L'une des mieux informées de la Méditerranée. Sachez que j'œuvre pour l'apaisement, car il est toujours préférable que les royaumes vivent en harmonie et en paix, c'est important pour le commerce. Les Occitans d'un côté, les Roussillonnais et les Catalans de l'autre, ont tous pour objectif d'entretenir des relations commerciales pérennes avec les pays du bassin Méditerranéen. Il en va de la richesse de chacun des royaumes et de leur paix sociale.

— Certes, mais pour vendre mes draperies, mon fer, mes bois, mon huile d'olive et mon vin au meilleur prix à Byzance, Gênes ou Venise, et pour y acquérir à bas coût mes parfums, mes épices et ma soie, il faut que je domine le marché. Vous me parliez de l'Occitanie, n'est-ce pas ? Pensez-vous que sa production de draperies ne s'est pas faite au détriment de ses concurrentes catalanes et aragonaises ?

Louis était intarissable sur la question. Il contre-attaqua :

— D'où la nécessité de maîtriser la plupart des échanges commerciaux. Nous avons regroupé les artisans par domaines d'activité : merciers, orfèvres, drapiers, épiciers,

peintres et même musiciens. Les corporations défendent les intérêts de leurs membres en fixant les prix et en imposant des taxes lucratives. Ils servent aux mieux leurs clients en contrôlant la qualité des produits. Ainsi, nous nous chargeons d'organiser tous ces petits commerces en les rassemblant pour qu'ils deviennent compétitifs. Les échanges commerciaux ont pris de l'ampleur. Les risques encourus tout au long de l'acheminement sont multiples, vous ne l'ignorez pas. Le banditisme, les péages outranciers, la piraterie, sont des handicaps sérieux. Nous, nous avons apporté la sécurisation des marchandises transportées d'un point à un autre par voie de terre ou le long des côtes Méditerranéennes, détailla Louis.

— Et vous coûtez combien ? questionna le roi.

— Bien peu en rapport de votre profit qui, lui, sera inestimable ! J'en prendrai une petite part selon le travail ! Parlons d'autre chose, si vous le voulez bien ! Vous avez demandé à me voir pour faire le point sur les projets du Pape et de Philippe III de France concernant le Roussillon et l'Aragon.

Le Roi s'agaçait un peu :

— Je vous écoute. Soyez bref ! Mon temps est précieux ! Je reçois une représentation sous peu !

Louis prit une grande inspiration avant d'annoncer :

— Messire, vous leur avez résisté, ils vous ont excommunié et préparent un coup de force contre vous. Il me revient par des personnes dignes de foi que les flottes armées par le Roi de France sur le Rhône et à Narbonne sont largement pourvues en équipages.

— Combien de navires ?

— Plus de 140 galères et 150 navires chargés de ravitaillement. Sans compter les centaines de barques de toutes natures.

Le Roi se leva de son trône et, d'un air pensif, se dirigea vers la cheminée où le feu se mourrait. Il hurla :

— Il me faut tout faire ici ! Il ouvrit la porte et cria à son valet : Qu'on apporte du bois sec, sinon ça fume et ça empeste ! Rechargez la cheminée et sortez !

Le valet s'inclina très bas, puis se précipita sur le porte-bûches généreusement garni. Il se saisit de deux solides branches de châtaigner qu'il disposa en croix sur les chenets, attisa les braises avec la soufflette en cuir noir ornée de cuivre, et replaça le pare-feu représentant un paon faisant la roue. Une véritable composition finement ciselée d'ocelles en cuivre, sans doute exécutée à l'étampe. Manifestement un travail d'artiste !

À peine satisfait, le Roi revint s'asseoir sur son trône, croisa haut ses jambes dénudées, joignit ses mains sur son ventre, et regarda Louis d'un air noir et inquisiteur.

— Poursuis ! éructa-t-il.

— Les recrutements se sont effectués dans tous les ports par affiches dans les lieux publics, et notamment les gargotes. Les filles de joie sont également chargées, contre quelque monnaie sonnante, de faire passer le mot.

Louis déplia une feuille et la présenta au monarque :

— Voici une des affiches écrites dans la langue commune de plusieurs ports de la côte.

Le Roi jeta un œil très rapide sur le document et le rangea dans un coffre sûrement destiné à archiver les missives.

— Tout cela ne fait pas une guerre !

— J'y viens, messire... Philippe III réunit sur terre 17 000 hommes à cheval et 18 000 arbalétriers à pied, originaires de toute la France et de ses pays étrangers alliés. On compte une centaine de milliers de fantassins, non rétribués par le Roi de France ou le Pape, des hordes de vanu-pieds de peu de valeur certes, mais habituellement très mobiles, et redoutés par les cavaliers. Le rassemblement de toute cette troupe ne s'est pas fait en un jour. Nous avons d'abord observé des campements de toile à Narbonne et

Carcassonne. Puis, les troupes se sont déplacées vers Toulouse tandis que les charpentiers exploitaient la forêt de Bouconne pour construire leurs engins de guerre.

— Vos affirmations sont-elles vérifiées ?

— Oui sire, pour ce qui concerne les troupes françaises. Mes contacts ont pu évaluer le nombre de toiles de tente, ensuite le nombre de charriots qui amenaient le ravitaillement sur les lieux, puis la fréquence de leurs rotations avec le port de Narbonne.

Un doute traversait Pierre d'Aragon :

— 135 000 hommes en tout ? S'agit-il de vos estimations ou des prétentions de Philippe III ? Où est la vérité ?

— La vérité Sire, nous la détenons grâce à une jeune et ardente personne qui serre de près Arthur de Vandame, le conseiller le plus écouté de Philippe III, et qui, après ses moments de loisir intimes sans doute épuisants, à l'inconscience de laisser traîner sur son bureau, pendant qu'il dort dans les bras de Morphée, la comptabilité tenue pour l'opération envisagée.

— Manifestement une femme de haute lignée, persifla Pierre III d'un air désabusé.

— Une femme qui est fidèle à nos convictions, et c'est cela l'important ! objecta Louis.

Perdu dans ses réflexions, le Roi se mordillait les lèvres et se frottait les mains.

— Sire ?

— Oui, Oui, reprenez !

— Nous avons pu ainsi analyser le total des dépenses effectuées par le Roi de France pour réunir son armée... Il aurait même accordé aux participants une avance de quatre mois de salaire. Nous avons le détail des sommes distribuées à chaque baron, cavalier, sergent, armateur, marin et...

Louis avala sa salive, car il savait que l'annonce à venir ferait entrer Pierre III dans une colère noire. Il reprit, la voix chevrotante :

— Pis encore, sur l'insistance du légat du pape et du sénéchal de Toulouse, votre frère Jaume II se serait allié au Roi de France pour vous faire la guerre... mais ça c'est à vérifier ! Peut-être les messages interceptés ne sont-ils que des fausses nouvelles rédigées seulement pour semer le trouble...

Cette supposée trahison agita instantanément Pierre III de tics nerveux. Il ne pouvait y avoir de pire annonce que celle-là. Néanmoins, Le Roi reprit de la contenance et confia :

— Ça, je le sais, Desclos a échoué dans les négociations avec mon frère après les accords de Perpignan et Majorque, qui remettaient en cause le testament de notre père. Il faudrait que je rencontre Jaume pour tenter de renverser ses alliances.

Le souverain d'Aragon marqua une pause et relança :

— Philippe III veut donc me faire la guerre ?

— Il fallait s'y attendre, Sire, vous lui avez pris la Navarre et la Sicile ! Pour vous punir, le pape Martin IV a attribué votre royaume à Charles, le deuxième fils de Philippe III, et vous a excommunié. Maintenant, ils veulent reprendre vos terres de toutes forces.

Un temps de silence. Le Roi se leva alors, se mit à arpenter la salle à grands pas, s'arrêta devant le feu qui crépitait, tendit ses mains vers la chaleur de l'âtre et fixa Louis avec intensité :

— Il s'agirait donc d'une nouvelle croisade ? Une croisade de Catholiques contre des Catholiques ? La croisade des Albigeois n'a donc pas suffi à la papauté et au Royaume de France à étancher leur soif de conquête ?

Il pencha légèrement sa tête, laissa s'installer une certaine vacuité entre eux, puis demanda :

— Avez-vous fait un compte-rendu écrit de ce que vous m’avez exposé ?

Louis se plia en une révérence bien appuyée et tendit une missive au monarque.

— Oui, sire, le voilà ! dit-il.

— Je suis sûr que vous ne me dites pas tout ! À voir comment vous travaillez avec votre réseau tentaculaire d’informateurs, il y a des choses que vous connaissez sûrement et que vous me cachez ! Gare à vous s’il s’agit de rétention d’informations capitales pour le Royaume !

— Sire, je vous ai tout dit, promit le visiteur.

Un silence assourdissant s’installa alors dans la grande salle. Le Roi lut avec une certaine gourmandise le manuscrit en vélin.

Louis en profita pour observer avec plus d’acuité son environnement immédiat : des manuscrits ornés de rubans multicolores, roulés et rangés sur les étagères, trois coffres d’archebanc<sup>1</sup> à ferrures, une porte de placard dans un renforcement du mur et deux tables : l’une servant sans aucun doute de desserte, l’autre de table de travail embarrassée de nombreux vélin couverts d’écritures, une corne et quelques plumes. Posée dessus, une feuille en vieux papier griffonné portait la mention « Traité de Carcassonne », inscrit sans aucun doute à la hâte à la mine de plomb. Un compte-rendu rédigé par un copiste suite à une lecture de l’original. Selon les informations détenues par Louis, le Traité de Carcassonne formalisait les engagements de Jaume II, avec le Roi de France. « Ainsi, Pierre III sait et n’en a rien dit », songea-t-il.

Le Roi rompit le silence :

— Ils sont très nombreux, mes ennemis...

---

<sup>1</sup> Banc muni d’un coffre en forme d’arche. Une fois le couvercle de coffre rabattu, il peut servir de banc.

— Maintenant que vous connaissez vos ennemis extérieurs, il me paraît important de faire le point sur ceux qui pourraient le devenir à l'intérieur du Royaume. Par exemple, que pensez-vous du Comte d'Empuries ? Êtes-vous assuré de sa fidélité ?

— Je sais qu'il a pactisé il y a peu avec mon frère Jaume, le Roi de Majorque...

— Il faut vous préparer à la guerre ! annonça Louis avec fermeté.

Le Roi ne cilla pas :

— À votre avis, quand débiteront les hostilités ?

— Il faudra que la bannière du Roi de France venant de Paris par la route arrive à Narbonne. C'est selon moi la frontière tenue par le fort de Leucate qu'il lui faudra franchir avec son armée pour déclarer la guerre au Roussillon et à l'Aragon.

Pierre III marqua une pause. Puis, tout en fixant son interlocuteur, lui demanda, presque méfiant :

— Pourquoi fais-tu cela pour moi ?

— Une histoire personnelle, Sire ! Disons que j'ai des comptes à régler avec la couronne de France... Mais, pour en revenir au plus urgent, puis-je vous suggérer une action qui ne saurait être différée ?

— Dis toujours.

— Desclos a-t-il réellement accompli la mission que vous lui avez confiée ?

— Ma foi, oui, je le pense.

— Vous devriez tenter vous-même de persuader votre frère, le Roi de Majorque, de ne pas trahir la couronne d'Aragon, car...

Et c'est à ce moment-là qu'on frappa à la porte avec vigueur et insistance. Le secrétaire particulier du Roi l'entrouvrit et passa sa tête par l'entrebâillement.

— Entre Geoffroi, dit le Roi, j'espère pour toi que c'est important, pour oser troubler notre réunion !

— Pardonnez-moi, mon Roi, mais j'ai une correspondance que je dois remettre en mains propres à Louis sans Terre. C'est d'une extrême importance.

— Comment est-elle parvenue jusqu'ici ?

— Un messager se recommandant d'Edmond le drapier, un homme que vous connaissez bien, Sire. Il insiste pour que le message soit remis en votre présence, car il paraît que les événements qui y sont rapportés ne peuvent attendre pour être lus.

— Donne-le-lui ! hurla le roi.

Après que Louis eût vérifié le sceau qui identifiait la missive, il le rompit, déroula un parchemin codé, et procéda sans plus attendre à sa lecture.

— Sire, on nous écrit que le Roi de France a levé son camp de Carcassonne où il a laissé la plus grande partie de sa Cour. Désigné par le pape, le légat Jean Chollet l'accompagne. Sa bannière d'argent à la bande vairée d'or et de gueules, facilement reconnaissable, flotte sur le campement. Philippe III se dirige vers Narbonne où il compte réunir son ost et commencer les hostilités derrière sa bannière à fleur de lys jaune sur fond bleu. J'en déduis qu'il est maintenant certain que les intentions de Philippe III et du Pape Martin IV sont de s'assurer de Montpellier, du Roussillon, de la Cerdagne et des Baléares, et de les mettre sous protectorat de Jaume II que vous aviez dépossédé le 20 janvier 1279 ou d'un des fils de Philippe III, et en suivant, de s'emparer de vos terres d'Aragon, de Catalogne et de Valence. Je lis que Philippe III demande à Jaume II de le laisser passer sur ses terres du Roussillon.

Louis observa le monarque, dont le visage se rembrunit. L'espion continua la lecture :

— Et c'est ce qu'il fera probablement... le sénéchal du Roi de France et Aymeric de Narbonne sont attendus en audience au palais de votre frère, à Perpignan. Il est question

de revenir sur les dispositions du testament de votre père qui lie l'Aragon au Royaume de Majorque...

— Donnez-moi le document, coupa Pierre III, je vais demander par écrit à mon frère de reconsidérer sa position et de se rallier à moi. Ce chien n'a aucun respect pour l'honneur de notre famille. Avec Jaume, il faut s'attendre à tout ! Et puis non ! Je vais aller le voir à Perpignan.

Louis bomba le torse. Il jeta :

— Je m'en occupe, Sire. Votre place est ici, à Barcelone, vous vous devez de rassurer votre peuple, moi, je vais m'introduire dans le palais.

— Comment comptez-vous faire ?

— Je pars retrouver des informateurs à Collioure et j'aviserai sur place. Faites-moi confiance.

— Revenez-moi vite, j'attends de vos nouvelles avec impatience.

\*

La révérence de départ fut aussi gracieuse et surjouée que la celle d'arrivée. Louis recula jusqu'à la porte qui s'ouvrit dans son dos, sans quitter des yeux Son Altesse Royale. Il se trouva nez à nez dans l'antichambre, avec le serviteur qui l'avait introduit et qui pénétra aussitôt dans les appartements royaux.

Seul, sans un garde pour l'escorter, il choisit de déambuler dans le Palais de Pierre III. Non loin des cuisines, il finit par tomber sur la jeune femme qui occupait Sa Majesté avant son entretien.

— Damoiselle, il me semble vous avoir déjà rencontrée... ne seriez-vous pas...

— Non, on ne se connaît pas, fichez moi la paix !

Et elle quitta la cuisine, fracassant la porte d'entrée de la pièce sur son chambranle. Louis savait que cette femme n'utilisait pas ses charmes seulement dans la courtoisie. Il l'avait déjà aperçue à la Cour d'un Roi... Lequel ? Seuls ses précieux fichiers lui indiqueraient son identité.

## **Où Louis recrute l'agent secret de sa vie (7 avril 1285 – COLLIOURE)**

Pendant que Louis chevauchait vers Collioure, il mûrissait son plan. Alors qu'il était à Barcelone, des informations provenant d'Ascelin, son contact de Collioure, lui étaient parvenues. D'apparence miséreuse et amputé de la jambe droite, ce dernier était assis depuis plusieurs années à l'encoignure de la porte principale du château, ouverte sur la ville et abritée du vent du Nord.

Son histoire était connue de toute la garnison et c'est grâce à elle qu'il y fût admis sans jamais en être chassé. Ses faits héroïques étaient maintenant chantés par le ménestrel de la Cour de Jaume II, Roi de Majorque, à chaque occasion de fête donnée en l'honneur de visiteurs importants, surtout s'il s'agissait de représentants de l'Église de Rome. Il entretenait la légende selon laquelle, en fuyant les troupes du Roi de France à la poursuite de prédicateurs cathares du côté du massif du Plantaurel, vers la grotte du Mas d'Azil, son pied avait été broyé par un piège à loups. Innocente victime de la croisade contre les Albigeois, il pouvait être plaint ! Les Colliourencs l'appréciaient : grands et petits seigneurs, capitaines ou sergents, et surtout certaines gentes dames, faisaient preuve de charité envers lui. Leur générosité n'était pas sans arrière-pensée. Ils étaient miséricordieux envers lui comme s'ils avaient quelque chose à se faire pardonner. En complément de l'obole qu'ils lui laissaient, ils prenaient même le temps de converser avec lui de tout et de rien, d'autant qu'il ne manquait ni de répartie ni d'entregent.

Ce faisant, installé depuis une dizaine d'années au cœur de la cité, il connaissait toutes les histoires des petites gens, des commerçants en vue, et même des seigneurs. Cet homme était pour Louis un informateur hors pair. L'histoire

de son pied était complètement imaginaire, bien sûr, Ascelin était né ainsi. C'était un bon prétexte pour susciter la pitié et faire parler les crédules. Un homme vieux, misérable, amputé d'un pied, victime innocente d'un conflit entre gouvernants, et particulièrement courtois, que rêver de mieux comme couverture ? Louis savait la chance qu'il avait de pouvoir le compter parmi ses informateurs. Il mettait d'ailleurs le prix, pour le garder dans son réseau.

Ascelin rapporta donc à Louis que chaque après-midi, avec les nouvelles chaleurs étrangement caniculaires pour un mois d'avril, les filles à peine pubères de ces messieurs les seigneurs affidés à Jaume II, sortaient pour aller batifoler sur la plage, surtout quand il n'y avait pas ou peu de navires dans la baie. Ces pucelles étaient agréables à regarder, certes, mais c'était leur gouvernante, une personne mûre, accorte, libre de corps et d'esprit, joliment nommée Émeline de Casteil, qui était remarquable. C'est elle qu'il fallait « cibler ».

Ascelin savait par une servante qu'au Château de Perpignan<sup>1</sup>, elle écoutait avec un évident plaisir les chansons d'amour, dites courtoises, du ménestrel de la Cour et des troubadours et jongleurs de passage. Quoi de plus troublant que ces poèmes épiques et parfois même érotiques qui, malgré les interdits chrétiens, suscitaient un certain émoi chez les hommes comme chez les femmes ? Et quoi de plus excitant que de braver l'interdit ?

C'est Esméralda, apothicaire à Barcelone, qui avait présidé à l'éducation sentimentale de Louis sans Terre. Elle lui avait enseigné que pour séduire, il fallait organiser une rencontre à l'apparence fortuite, ouvrir le dialogue sans fanfaronner outre mesure, et poursuivre sur un plan de sympathie affective. Toutes ces premières manœuvres étaient indispensables à l'obtention de la confiance qui

---

<sup>1</sup> Longtemps appelé le château de Perpignan, il ne trouve son nom de Palais des Rois de Majorque qu'au XIX<sup>e</sup> siècle.

permettrait peut-être l'intimité des sens. Et, pour ce que Louis cherchait à savoir, il fallait franchir le plus rapidement possible toutes les étapes de la séduction. De plus, eu égard aux qualités réputées de cette dame-là, l'aventure ne devrait pas être désagréable...

\*

Louis arriva enfin à Collioure. Il laissa son cheval souffler dans les pins qui surplombaient la plage et s'avança vers le phare. Elles étaient là ! Elle était là ! On aurait dit qu'elle n'attendait que lui. Il avait réfléchi à la légende personnelle qu'il allait servir à la dame. Qui était-il ? Le fils d'un riche marchand de draps venu de Carcassonne pour tester la concurrence catalane ? Un troubadour en mal d'inspiration ? Un riche héritier désespérément seul ? Un chevalier solitaire en quête d'aventure ? Ou tout simplement un homme appâté par le spectacle qui lui était offert ?

En milieu d'après-midi, sous un soleil radieux, il se dirigea donc vers la baie fréquentée par ces demoiselles et leur gouvernante. Elles étaient à nouveau là, riant et s'égaillant dans l'eau cristalline de la Méditerranée.

Louis quitta ses vêtements, tous ses vêtements. Il ne garda même pas le petit caleçon en lin qu'il portait sous son briaud. Il était nu comme un ver. Ah ! Ce Roman de la Rose, dans lequel il puisait la plupart de ses inspirations et qui affirmait qu'un homme qui se présente pour la première fois nu à une dame, a déjà fait la moitié des manœuvres séductrices ! Pour peu, évidemment, qu'il soit agréable à regarder. Louis n'avait pas trop de crainte de ce côté-là : il savait qu'il plaisait à la gent féminine et son assurance en faisait un séducteur redoutable.

Il plongea dans l'eau fraîche de la baie. En ce milieu d'après-midi, elle était vide d'embarcations militaires ou commerciales en dehors de quelques barques de pêche. Seules, au grand large, quelques galères faisaient route vers le Nord. Il dut contourner le phare signalant l'entrée du port

et se dirigea vers le centre de la petite baie, puis vers la plage de sable gris-blanc pour rejoindre le groupe des jeunes femmes. Arrivé à proximité, il ne put s'empêcher de remarquer qu'elles étaient terriblement jolies. La peau légèrement dorée, abritées des regards par un léger tulle de lin transparent gonflé de petits mamelons aux tétons durcis, elles étaient sublimes. Elles virevoltaient, chantaient, riaient, dansaient, se frôlaient dans des mouvements langoureux. Louis était au paradis.

Le château, enluminé de multiples draps sang et or pendus aux murailles, les bannières enflées par le vent au-dessus du donjon, la montagne, les murettes recouvertes de vignobles et, plus haut, les pins rouges de petite taille et penchés dans le sens de la Tramontane, composaient un tableau idyllique. Et que dire de ces petites nymphes qui attiraient irrémédiablement Louis dans leurs filets.

Voyant ce nageur approcher de la plage, la gouvernante, tel un chaperon, réunit sa troupe autour d'elle. Drapées dans leur dignité, elles regardèrent attentivement l'intrus qui s'approchait, l'air de rien. Louis perçut leurs éclats de voix mêlés à une légère angoisse. Il s'avança et, petit à petit, sortit de l'eau. Il constata, avec grande satisfaction, les mines épanouies, les yeux emplis de curiosité des jeunes filles. Elles avaient toutes une main posée sur la bouche pour étouffer leurs cris, et l'autre ailleurs, afin de cacher leur quasi-nudité. L'espion catalan fit son effet. La gouvernante glissa doucement à ses protégées :

— Hé, les filles, voyez ce coq que la mer nous amène ! Regardez bien, mesdemoiselles, vous n'aurez pas l'occasion de voir pareil Apollon dans la cour du Roi !

Elles accoururent, l'entourèrent en riant, profitant de l'ambiguïté de la situation pour s'amuser à provoquer l'émoi chez le jeune homme.

— Éloignez-vous bande de sottes ! Vous vous croyez où ! Vous voulez que j'en parle à vos parents ? À vous futurs

époux ? Retournez jouer pendant que je rends à ce pauvre individu un semblant de dignité, gronda Émeline que la situation n'avait pas troublée du tout.

Sans le quitter des yeux, elle prit un drap aux couleurs catalanes, posé près du sac de plage, et lui en couvrit la taille. Tandis qu'elle nouait solidement le tissu dans le creux de ses reins, elle lui demanda d'une voix douce complètement dépourvue d'animosité :

— Qui êtes-vous, Monsieur, pour paraître si scandaleusement devant une assemblée de femmes seules ? Quelles sont vos intentions ? Dois-je appeler la garde ?

Les yeux plantés dans les yeux de la dame, Louis saisit délicatement sa main, plia humblement le genou en signe d'hommage. Un parfum capiteux afflua à ses narines. Il connaissait ces effluves.

En captant son regard, elle sut, elle aussi, qu'elle lui avait fait de l'effet !

— Madame, sachez d'abord que l'essentiel de mon attention était porté sur vous et j'espère de tout cœur que vous voudrez bien m'en excuser si cela vous a paru grossier. Seul le hasard m'a conduit jusqu'ici où je comptais me reposer avant de rejoindre mon destrier attaché à un arbre sur les coteaux de Collioure.

— Vous me semblez féru des usages de Cour, répondit-elle d'une voix amusée. Mais qui êtes-vous donc pour m'entretenir si courtoisement et sans gêne ?

— Je pourrais vous dire que je suis un marchand de draperies dont le négoce est orienté vers les pays du Moyen-Orient, ou que je suis capitaine d'un des navires qui commercent avec eux depuis ce port. Je pourrais vous affirmer que je fus un troubadour assez riche pour ne plus me louer. Je pourrais laisser entendre que je suis un chevalier errant, sans seigneurie à servir, sans âme et sans espoir. Me croiriez-vous si je vous affirmais que je suis en quête d'un

amour impossible ? déclama Louis comme s'il récitait une partition bien apprise.

Très amusée, elle le toisa de pied en cap et, après un petit temps de réflexion, susurra :

— Après tout, il est évident que vous n'êtes ni un gueux, ni un mendiant ou un de ces bonshommes qui sillonnent encore la campagne afin de convertir à leur Dieu ceux qui les écoutent.

— Attention, l'habit ne fait pas le moine !

— Je vous rappelle que vous nous êtes apparu dans votre plus simple appareil. J'élimine donc le parfait cathare, plus enclin à la pudibonderie qu'il ne cesse de prêcher.

Louis sentit que le moment d'orienter le dialogue vers des choses plus sérieuses était venu !

— J'ai entendu crier votre prénom, fort joli et qui vous va si bien, mais Émeline de... ?

— Émeline de Casteil, au service du Roi de Majorque et de la Cour pour éduquer les filles de nos seigneurs et les guider dans les épreuves de la vie. Et vous venez d'être une des épreuves à affronter. Elles sauront au moins ce qu'est un mâle dans son plus simple appareil avant d'en subir les assauts. Et vous donc, que faites-vous ? J'ai joué cartes sur table, à votre tour ! argua-t-elle, un brin de malice dans le regard.

— Madame, je vous dois la vérité ! Je suis ici pour planifier certaines relations entre Barcelone, Collioure, Agde, les ports de la Méditerranée et du Moyen-Orient, au profit de regroupements de fabricants et de marchands, essentiellement drapiers et couturiers, de parfumeurs, de gantiers, de producteurs de la vigne, et même de fer pour la fabrication d'équipements de guerre par le truchement des forges catalanes. Voilà, vous savez tout. D'ailleurs, bien que je ne sois pas très sûr de moi, je pense qu'il est fort possible que votre parfum provienne d'Orient. J'ai cru reconnaître les senteurs envoûtantes de la myrrhe et de la rose.

Un léger sourire illumina son visage, elle baissa les yeux. Louis décida d'en profiter pour enfoncer le clou.

— Mon voyage à Collioure est purement commercial. Occitans, Roussillonnais, Catalans et Aragonais devront continuer à s'accorder pour qu'il n'y ait point de guerre commerciale entre eux. Les marchés doivent rester ouverts ! L'isolement d'une région ou d'un pays tout entier est inenvisageable. Par les temps qui courent, ces désirs d'expansion territoriale et de renforcement des pouvoirs royaux sont très néfastes pour tout le monde. « Chacun chez soi, Dieu pour tous », est la pire des solutions. Ce qui se passe entre les Royaumes d'Aragon et de France est inquiétant. Vous qui êtes quelqu'un sans doute d'influence à la Cour, pensez-vous que je puisse être présenté au chargé de l'administration territoriale de l'économie et du commerce au Conseil du Roi ?

— Dans cette tenue ?

Elle rit à gorge déployée.

— Ou dans une autre, plus présentable, bien sûr !

Après un temps de réflexion qu'elle s'accorda en frottant ses mains à un drap de bain, elle ajouta :

— Vous pourriez assister, comme convive, au banquet de demain soir. Encore faudrait-il que l'on vous laisse pénétrer dans le Château.

— J'ai mes titres de noblesse !

— Il vous faudra peut-être les produire.

— J'ai bien mon blason sur mon écu, répondit-il sans se départir de son assurance communicative, mais est-ce bien l'occasion pour se présenter avec son écu ?

Elle hocha la tête.

— Soit. Vous avez raison. Faites-moi prévenir de votre arrivée et j'enverrai quelqu'un vous quérir. Après, vous vous débrouillerez ! Cela vous satisfait-il ? demanda-t-elle, un sourire entendu au coin des lèvres.

— Je vous en remercie bien humblement. J’espère surtout vous revoir, susurra-t-il à son oreille, en posant délicatement la main sur son épaule.

— Je vous vois bien dans le rôle d’un troubadour ! Vous me composeriez une chanson pour moi toute seule ?

— Une chanson d’amour ?

Elle rétorqua :

— Si le sexe fort s’entendait pour ne plus faire des avances, la femme, soi-disant vaincue, prendrait bientôt le rôle de les faire, a écrit Ovide.

— Vous avez l’initiative, sourit-il malicieusement.

Elle posa ses mains sur la taille de Louis, au niveau des hanches et, d’un geste brusque, fit descendre la toile jaune et rouge jusqu’au sol. Cette fois-ci, l’espion catalan se trouva bien moins fier qu’à son arrivée ! Il ne lui resta qu’à replonger dans l’eau, et faire chemin inverse. Émeline en rit de bon cœur. Elle lança à ses ouailles :

— Allez, les filles, le divertissement est terminé. Nous rentrons !

La traversée de la baie fut des plus pénibles. L’adrénaline de l’aller avait fait place à l’appréhension d’arriver frigorifié sur l’autre rive. C’est à ce moment qu’il s’insulta de tous les noms : Coquebert, Sottard, Truandaille ! Une sensation de bien-être, des moments d’étourderie, l’irrépressible envie de la revoir, des papillons dans le ventre... Oui, tomber amoureux de sa « cible » est la pire des choses qui puisse arriver dans son métier d’espion !

Transi de froid, il toucha terre, se revêtit hâtivement pour constater qu’ainsi vêtu comme un ribaud, tout couvert de poussière, il n’aurait aucune chance de s’introduire dans le Château.

Il savait qu’il pourrait aller demander de l’aide à une aide-couturière, une vieille connaissance qui avait travaillé à la Cour du Roi de Majorque, à Perpignan. Elle habitait à quelques encablures du Château.

\*

Louis frappa timidement à la porte en bois d'une maison vétuste dans une ruelle de Collioure. La femme âgée prénommée Ade, qui lui ouvrit, écarquilla les yeux de surprise :

— Louis ! gémit-elle.

Elle l'enferma entre ses bras faméliques.

— Entre, mon enfant !

L'espion catalan devait beaucoup à Benoît, l'époux de la vieille femme qui sacrifia sa vie pour sauver la sienne, il y a quelques années de cela. Une nuit où ils souhaitaient intercepter un courrier porteur de mauvaises nouvelles concernant une transaction de laine en provenance d'Oms, l'affaire avait mal tourné ! Ils étaient tombés dans une embuscade et, d'un coup d'épée de flanc qui était destiné à Louis, les malandrins avaient tué son compère dès l'engagement avant de s'enfuir avec le contrat.

Depuis ce jour-là, Louis s'était promis de veiller sur le devenir d'Ade, tout du moins sur le plan financier. Il devait bien ça au pauvre Benoît, qui avait donné sa vie au cours d'une mission trop mal préparée.

Une fois à l'intérieur de la maisonnette, Ade invita Louis à se mettre à l'aise.

— Viens, viens, installe-toi à table. Tu veux boire, manger ? Je te sers un peu de ce vin de Banyuls qui conforte sans enivrer ? Toujours sans compagne pour préparer ta pitance, ravauder tes mises et chauffer ton lit ? Attention, mon garçon, le temps coule comme une rivière vers la mer, même si on lui barre le chemin ! Il va falloir te poser et...

— Oui, ma chère, je sais ! Mais tu connais mes activités et elles ne sont pas toujours compatibles avec la chaleur d'un foyer et l'éducation des enfants.

— En mission ? Tais-toi, je ne veux rien entendre ! Nous savons très bien tous les deux où cela conduit... Au fait tu sais ce que l'on dit ? Il y a des rumeurs de guerre. La noblesse

roussillonnaise tiendrait pour le Roi de France. Jaume II prépare une réception triomphante à Philippe III, Roi de France. Eu égard à la décoration des murs et aux diverses marchandises et boissons déjà réunies au Château, de grandes fêtes sont prévues. Un élément précurseur du Roi de France est venu reconnaître les terrains nécessaires à l'implantation de toute une armée. Des tentes seront dressées dans les jours qui suivent, à l'ouest du Château.

— J'ai vu les murailles couvertes de draps et les bannières sur la tour. J'ai besoin, encore une fois, de tes services. Il me faut paraître au Château de Collioure en tenue respectable. Peux-tu me vêtir de pied en cap correctement avec ce dont tu disposes ?

— Quel rôle tiens-tu, ce soir ?

— Négociateur entre acheteur et vendeur.

— Ça veut tout et rien dire ! Laisse-moi réfléchir. Toi et mon homme, vous êtes comparables. Un jour, tu lui as fait jouer ce rôle auprès des marchands de vin. J'ai gardé ce costume, mais tu sais, j'en ai plein d'autres.

Elle se rendit dans la chambre, ouvrit une armoire et en sortit un costume complet, une tunique de lin bleu, brodée d'or, une chemise blanche largement échancrée, des chausses rouges, des bottes de cuir de veau, une bourse décorée et une ceinture large verte à boucle dorée ornée de têtes de lions. De quoi faire, sans ostentation, un nobliau aisé de n'importe quel royaume.

— Enfile-moi tout ça. Oh ! Ne fais pas ton pudibond ! J'ai déjà vu des hommes à poil et tu pourrais être mon fils ! Allez, que j'inspecte ta mise.

Il fallut un peu de temps à Louis pour enfile tout l'équipement qui lui allait à merveille. Il appréciait l'échancrure de la chemise qui mettait en valeur le haut de son corps et la ceinture qui soulignait la minceur de sa taille.

— Ade, tu me trouves comment ?

— Tu es parfait, on dirait un homme de la Cour, lui répondit-elle dans un grand sourire maternel.

— J’espère que je pourrai plaire, surtout à la gent féminine. Au fait, reprit-il, connais-tu Émeline de Casteil ?

— La gouvernante ? Une belle femme qui ne laisse pas les hommes indifférents ! Elle est connue et respectée ici, tu sais. J’ai travaillé pour elle, c’est une femme complexe avec beaucoup de caractère. Pourquoi tu me parles d’elle ?

— Je l’ai rencontrée par hasard, sur la plage, c’est elle qui va m’introduire au Château... Je cherche à la séduire pour obtenir ses confidences.

— Fais attention, mon chéri, tu sais que les hommes de Jaume ne sont pas commodes. Ne te fais pas prendre. En plus, les temps qui courent ne sont pas à l’optimisme : la guerre couve, avertit Ade, les larmes aux yeux.

Après l’avoir chaudement embrassée sur les deux joues, Louis prit congé. Avant de sortir, il déposa discrètement une bourse de monnaie d’argent sur la table d’entrée. Une fois dehors, il inspira longuement et s’achemina d’un pas rapide vers le Château de Collioure, serrant sous sa tunique le plan détaillé qu’Ascelin lui avait griffonné sur une tablette à écrire.

-6 -

### **Où l’espion a la confirmation de pourparlers bien avancés entre Philippe III et Jaume II, et où il perd quelques illusions.**

**(7 avril 1285 – COLLIOURE – Le château)**

La seule issue était l’entrée qui donnait accès à la cour d’honneur. Au rez-de-chaussée il y avait les cuisines, les réserves alimentaires et la salle de garde. À l’étage se trouvaient les appartements du Roi et de la Reine. Louis nota ironiquement au passage qu’ils cohabitaient ici, alors qu’à Perpignan leurs chambres étaient séparées par une galerie

ouverte sur la cour intérieure, ce qui ne facilite pas les échanges entre appartements. Par grand vent, en hiver, lorsque le Canigou est recouvert de son manteau neigeux, on se gèle ! S'habiller très chaudement, faire la traversée, se déshabiller complètement pour ensuite se rhabiller chaudement pour rejoindre ses appartements ne doit pas pousser à la bagatelle ! Et comme c'est souvent la femme qui est priée de faire le voyage aller-retour...

C'est dans à cette faune bigarrée de la haute société que Louis se mêla. Complètement invisible, fondu dans la masse. Il était entouré de nobliaux richement vêtus qui présentaient avec diligence aux gardes les invitations indispensables pour pouvoir participer à ce banquet qui s'annonçait extraordinaire, ou les blasons appartenant aux familles nobles amies du roi. Certains, sûrement haut placés à la Cour, ou connaissant la soldatesque immobilisée devant la Grand-Porte, n'eurent même pas besoin de présenter le précieux sésame.

Ce fut au tour de Louis :

— Bonsoir, cher ami, j'aimerais que vous appeliez dame Émeline, elle m'a demandé de la faire quérir sitôt arrivé à la Grand-Porte.

— Qui dois-je annoncer ? lui répondit-on machinalement.

— Louis sans Terre, le nageur intrépide de la baie de Collioure, elle comprendra.

Le garde fit un signe de la tête à un de ses compères qui partit d'un pas rapide en direction de la cour. Le garde revint quelques minutes plus tard, et chuchota à l'oreille de son acolyte qui invita Louis à s'avancer. L'espion déboucha bientôt dans la cour principale où devait se dérouler le banquet. Par réflexe, il repéra les issues par lesquelles il serait possible de s'esquiver, voire de s'échapper, au cas où il serait démasqué.

Des tables recouvertes de draperies blanches brodées en lisière, et ornées de fleurs des champs en bouquets multicolores, étaient alignées au milieu de la cour d'honneur. Elles étaient déjà garnies de salades assaisonnées et fruits frais destinés à ouvrir l'appétit. Des jambons, saucisses et pâtés étaient savamment disposés sur d'immenses plats, tandis que quelques serviteurs découpaient des viandes rôties à la broche. Porc, bœuf, mouton, oies et différents gibiers faisaient saliver les visiteurs. Toutes ces victuailles étaient accompagnées de diverses sauces parfumées. Comme dans tous les banquets réussis, le vin coulait à flots et les convives commençaient à en ressentir les effets euphorisants.

Aux alentours de la cour d'honneur, le spectacle était assuré par des troubadours, des jongleurs et autres bouffons. L'assistance profitait avec gourmandise de la représentation. Louis remarqua que certaines personnalités faisaient connaissance, à grand renfort de courbettes et de compliments. Parmi les invités, on comptait des militaires hauts gradés en tenue de parade, des religieux importants vêtus de la dalmatique ornée de bandes verticales et d'un galon brodé, et toute une foule de personnages richement drapés portant fièrement l'épée au côté. Toutes les dames, jeunes ou moins jeunes, étaient joliment habillées, pomponnées et parfumées à la mode de France, ce qui, compte tenu des événements politiques, semblait être opportun. Elles égayaient par leur présence le côté trop solennel de cette assemblée où ne devait pas manquer un bouton de surcot ou une hermine de manche.

Louis détonnait dans cet univers codifié. Inutile de préciser qu'il ne passait pas inaperçu. C'est au milieu de la foule qu'il la repéra. Elle discutait avec quelques femmes de la cour. Émeline le reconnut immédiatement et vint à sa rencontre avant même qu'il ne se dirigeât vers elle.

Elle était vêtue d'un gilet fendu depuis les aisselles jusqu'au bas des hanches, et fermé par une série de pierres

précieuses, jusqu'à une jupe très ample ornée de bandes d'hermine en forme de plastron sur le devant. Elle portait le surcot avec un long manteau qui tombait dans son dos. Sa coiffure était formée de deux tresses nattées et enroulées, et d'une couronne d'étoffe serrant la tête. Sa beauté était naturelle sans emplâtres, ni onguents, ni teintures. On la remarquait, ainsi parée au milieu des beautés factices. Belle parmi les belles !

Une fois face à face, ils se dévorèrent un instant du regard. Puis Louis lança les compliments :

— Bonsoir, ma douce, vous voilà admirablement mise en valeur par vos parures !

— Assez de flatteries convenues, je vous prie !

— Je vous assure que je suis sincère. En douteriez-vous ?

— Vous êtes plein de ruses et de stratagèmes !

— Ce n'est que de l'amour courtois ! Croyez-vous que je sois homme à satisfaire mes pulsions par le viol, le rapt ou la séduction par l'argent ? Éprouvez-moi ! Exigez de moi ce que vous voulez !

Elle interrompit brusquement son baratin :

— J'exige d'abord que vous vous teniez bien en société ! Je ne souhaite pas que mon honneur soit terni de quelque façon que ce soit. Nous avons convenu à la plage que je vous servirai de guide ! Seulement de guide ! C'est vrai que je m'acquitte de cette tâche avec un certain plaisir, car votre compagnie ne m'est pas désagréable, mais n'exagérez pas. Ne me faites pas passer pour votre promesse déjà consommée aux yeux de tous ces gens qui ne manqueraient pas d'en référer à mon Roi. J'y perdrai toute mon influence et vous ma complicité.

« Me voilà ferré comme un vulgaire barbot ! », songea Louis un brin dépité.

— Hé ! Il ne s'agit que de convenances ! Votre complice, dites-vous ? Vous me donnez de l'espoir...

— Espoir, espoir ! Vous le dites aussi bien que vous le chantez ? Tenez votre promesse : murmurez à mon oreille la plus belle des ballades jamais composées...

— Soit, écartons-nous pour que ce poème vous soit exclusivement destiné.

« Émeline mon amour

Quand je vous vois, tout témoigne de mon désir.

Mes yeux, mon visage, ma pâleur.

Aussitôt je tremble de peur

Comme une feuille dans le vent

Et je n'ai pas plus de sens qu'un petit enfant...

Voilà comment je suis prisonnier d'Amour.

Ah ! Que d'un homme ainsi conquis,

Une dame peut avoir grand-pitié !

Bonne Dame, je vous demande

Que d'être accepté pour serviteur.

Je vous servirai en bon seigneur,

Quelle que soit ma récompense.

Me voici tout à vos ordres ! »

Sitôt le dernier vers prononcé, Louis eut honte de l'emprunt volontaire qu'il faisait du poème d'un troubadour inconnu – et peu talentueux – qu'il rencontra un jour au cours d'une fête en Aragon.

— Est-ce de vous ? C'est bien tourné ! s'enthousiasma Émeline.

— J'ai été inspiré, n'est-ce pas ! mentit Louis.

— En tout cas vous allez vite en besogne. Et quelle récompense voulez-vous que je vous accorde ? Car je ne sais rien de vous ! Louis sans Terre dit l'Orphelin ! Tout un mystère ! Toute une vie cachée ! Au fait, êtes-vous marié ?

— Non ! Vous non plus, d'ailleurs ! Et je ne vous fais pas la morale ni ne remets en question votre intégrité...

Elle sourit avant de lancer :

— Pourquoi jeter votre dévolu sur moi ? Allez donc calmer votre diable au corps avec quelque aguicheuse. Avec

l'arrivée des armées du Roi de France, les courtisanes vont se multiplier dans les rues de Perpignan. Vous aurez le choix de la marchandise : exotique, vieille, jeunette...

— À vous écouter, je ne serais qu'un vil corsaire obsédé par le sexe... mais oseriez-vous quand même me prendre par le bras pour que nous traversions ensemble cette cour à la quête de personnes intéressantes avec lesquelles nous pourrions converser comme des gens civilisés ?

— Faites Chevalier, répliqua-t-elle rigolarde tout en présentant son coude, je sais m'appuyer sur un bras solide et, en même temps, m'écartier d'une main vagabonde ! Qui cherchez-vous au juste ?

Elle prit fermement le bras de Louis et glissa le sien en dessous. L'espion lui répondit tout benoîtement, en marquant un temps d'hésitation, comme pour montrer que tout ceci n'était pas prémédité :

— Le négoce, Madame, le négoce avant tout. S'il est vrai que les armées du roi de France viennent s'installer en Roussillon, il me faut proposer mes services à leurs pourvoyeurs, afin de faciliter leur ravitaillement. Les activités de nos artisans et commerçants méritent d'être coordonnées. Les ressources du Roussillon sont riches à pourvoir à la subsistance des nouvelles populations et, sans doute bien au-delà. La ceinture maraichère d'une dizaine de lieues autour de Perpignan peut fournir fruits, légumes et racines. Céréales et riz emplissent les silos de stockage situés dans la cour du palais à Perpignan et à Collioure. Huile d'olive et vin sont du terroir et en abondance. On peut proposer aux Français des aliments qui leur sont inconnus comme les fideus ou macarons apportés par les musulmans. La proximité immédiate de la mer permet la pêche de nombreux poissons et crustacés et nous avons la flottille en nombre pour y pourvoir. Quant aux viandes, les animaux domestiques et de basse-cour complètent les gibiers, abondants dans toute la région. Autant dire que les troupes peuvent être nourries à

leur faim et la cour du Roi, banqueter à loisir sur les ressources du pays ! Pour peu que tout cela soit organisé. Je pense proposer aux Français de m'en occuper.

Après la longue tirade du bel inconnu, Émeline parut décontenancée. Elle comprit que l'homme avec qui elle s'affichait savait ce qu'il voulait. N'était-elle pas manipulée ? Elle se reprit et, après avoir détaillé nombre de gentilshommes, tira son compagnon vers un groupe d'individus richement vêtus.

— Allons voir ce groupe de personnages en discussion, vous y trouverez Eudes du Couserans, le trésorier des armées en campagne du Roi de France, en pourpoint vert, ainsi que Helgaud de San Féliu, le nôtre, en surcot court sans manches. Les trois autres appartiennent au conseil du Roi Jaume II. Laissez-moi vous les présenter.

Quand il y a des informations à recueillir, dans ce genre de grande fête organisée au château en l'honneur de visiteurs étrangers, en l'occurrence ces messieurs les officiers du Roi Philippe III de France, venus s'informer auprès de Jaume II du détail de la collaboration entre les deux royaumes, le mieux est encore de se glisser dans des discussions et de profiter des indiscretions, quitte à pousser les interlocuteurs à quelques confidences par des questionnements orientés.

Ils s'approchèrent des cinq personnages qui ouvrirent leur cercle avec respect pour les accueillir dans leur conversation.

— Messeigneurs, permettez-moi de vous présenter le chevalier Louis sans Terre qui, lorsqu'il ne guerroye pas, est négociant en alimentation et en toutes autres choses venues de nos pays ou bien d'Orient. Il serait présomptueux de dire que tout ce qui s'achète et qui se vend passe par ses services, mais il a une grosse réputation en Catalogne et en Roussillon et tient à ce que toute promesse qu'il fait l'oblige.

Le trésorier du Roi de France fut le premier à prendre la parole :

— Je me présente, Chevalier d'Eudes, je viens conclure les affaires de commerce au nom du sénéchal du Roi de France Eustache de Beaumarchais. Louis sans Terre, dites-vous ? De quelle lignée êtes-vous ?

— Je ne suis issu d'aucune lignée connue. Je suis orphelin de père et de mère, sans aucune référence, sans biens, sans terre à défendre, sans enfant, sans titre : je suis pauvre comme Job, mais pas sans âme ! Je fus élevé par les templiers comme un seigneur doit l'être, éduqué comme il sied à un chevalier, et fait précisément chevalier après quelques faits d'armes dont je ne tire pas gloire. Je n'ai aucun autre titre de noblesse que ma grandeur d'âme.

La tirade de Louis fit son effet. Les visages se détendirent, les sourires fleurirent. Émeline le regarda avec dans les yeux une expression de surprise. Les doutes qu'elle avait ressentis quant à sa sincérité, quelques minutes plus tôt, s'évanouirent instantanément.

— Je crois avoir entendu parler de vous... Êtes-vous celui qui négocie la sécurité des transports de marchandises du Roussillon par chemin et par mer ? demanda le sieur Helgaud.

— Lui-même, répondit Louis dans un grand sourire.

Sans autre forme de procès, Eudes coupa la discussion qui allait s'engager entre les deux hommes :

— Ah ! Je crois que nous avons beaucoup de choses à nous dire. La providence vous a mis sur mon chemin, dit-il tout en faisant un clin d'œil à la gouvernante.

Sous le regard un peu frustré d'Émeline, Eudes prit Louis à part pour discuter, loin de toute oreille indiscreète.

— Comment vous y prenez-vous pour que votre affaire soit si florissante ?

— Mon réseau ! La connaissance des gros et petits producteurs, des meilleurs artisans pour valoriser la production, une distribution sécurisée des marchandises

jusqu'aux lieux de vente... Je peux même assurer l'escorte de marchands itinérants.

— Comment fixez-vous vos prix ?

— Selon la volonté du client. Tout est à négocier.

— Je suis expert en négociations commerciales, c'est à ce titre et par la volonté de Philippe III, Roi de France, que je suis ici. Mon problème est que notre flotte est actuellement éparpillée dans les ports de la Méditerranée et qu'il faudra un certain temps pour acheminer le ravitaillement en fonction de l'avancée de nos troupes sur le terrain. La conquête peut être rapide, comme très longue ! Personnellement, je ne crois pas ceux qui pensent qu'Aragon ne résistera pas devant l'imposante armée que nous lui opposons. Nos stratèges ont envisagé une croisade en trois temps : d'abord avancer en terrain ami jusqu'aux pieds des Pyrénées, ensuite franchir les cols, et enfin prendre l'Aragon en basculant le reste de nos troupes et le ravitaillement dans les ports catalans. Pour le premier temps de la manœuvre, nous avons bien prévu de quoi tenir quelques jours. Tout est acheminé depuis Toulouse, Carcassonne et Narbonne par des convois de bêtes de somme encadrés par des cavaliers, à mon avis trop peu nombreux compte tenu du nombre de charrettes et d'animaux à protéger. Tout dépendra de la volonté du Roi de France.

— Quand va-t-il mettre l'Ost en mouvement ? demanda Louis.

— La bannière de France n'est pas encore arrivée à Narbonne où le Roi se trouve, et chaque jour qui passe amenuise nos approvisionnements. J'aurai besoin de vous lorsque nous approcherons des Pyrénées. Le Trésorier du royaume tient comptabilité de tout ce qui est acheté comme de tous salaires versés. Vous fournissez des documents attestant les accords que nous serions susceptibles de signer ?

— Bien sûr. Par contre, nous ferons notre marge tous deux en surévaluant les marchandises, la différence tombant partie dans vos poches, partie dans les miennes.

— Et dans quelles proportions ? questionna Eudes en mimant l'innocence.

— Disons deux tiers pour vous, un tiers pour moi, tenta Louis.

— Compte tenu du nombre important des troupes engagées, cela peut devenir très lucratif ! Et pour vous, et pour moi ! s'enthousiasma le Chevalier expert en négoce.

— Soit, affaire conclue !

Après un court instant de réflexion, il reprit :

— Comment souhaitez-vous procéder pour les commandes ?

— Je vous donne une adresse et un homme à contacter. Il chiffre et vous livre le plus rapidement possible. Vous payez à la commande et il vous rétrocède sur-le-champ votre part. Nous changerons de lieux et d'heures à chaque fois. Il faut être prudent.

— Je peux passer la première commande ?

— Le midi, taverne du Cheval blanc, quartier des *Partit*<sup>1</sup> à Perpignan. Un jeune homme coiffé d'un bonnet vert tiendra par la bride un cheval de trait brun harnaché d'un collier d'épaule, et couvert, en guise de selle, de couvertures aux couleurs catalanes, maintenues par une bride sous-ventrière. Il fumera une pipe en terre d'Espagne, de celles fabriquées à Gérone, mais très peu utilisées en Roussillon. De plus, il sera armé d'un gourdin plus robuste et aussi long qu'une épée. Vous ne pourrez pas le manquer.

S'ensuivirent une accolade vigoureuse et une poignée de main censée sceller les futures négociations. Louis était satisfait d'être tombé sur un interlocuteur particulièrement

---

<sup>1</sup> Quartier des prostituées et des proxénètes dans le Perpignan médiéval.

bavard. Il fallait continuer à creuser cette faiblesse manifeste. Il reprit :

— Avez-vous trouvé de quoi meubler vos temps libres ?

— J'ai bien une courtisane attirée qui me console de l'absence de mon épouse restée à Paris, mais...

— Vous jouez ? coupa Louis.

— Je ne dédaigne pas de jouer aux dés et y mettre quelques deniers pour pimenter les parties.

— Avec votre collaboration, vous allez pouvoir vous faire un beau pactole, vous verrez ! D'ailleurs, je connais des honnêtes gens qui apprécient de jouer aux dés, avança Louis malicieusement.

— Eh bien, pourquoi pas ! Ils misent gros ?

— Oui... Enfin, c'est relatif.

— À l'occasion, vous pourriez me les présenter ?

— Avec grand plaisir. Je vous ferai signe !

Les deux acolytes avaient suscité la curiosité, mais personne ne put savoir la teneur de leurs échanges. Et comme ils affichaient tous deux des mines réjouies, ils furent accueillis par le groupe avec amabilité. L'un des conseils du Roi Jaume II tenta tout de même un : « Les affaires sont bonnes ? », mais il n'obtint aucun commentaire de leur part. C'est ainsi que, bras dessus, bras dessous, Émeline et Louis poursuivirent le tour de la cour d'honneur. Elle ne lui épargna pas un air interrogateur auquel il répondit seulement par un sourire.

La gouvernante souhaitait lui présenter un groupe de militaires. Elle s'incrusta dans le cercle des uniformes en s'adressant au capitaine de la Garde du château, et fit les présentations :

— Louis, je tiens à vous présenter le capitaine Landry de Fourques, qui nous protège jour et nuit contre les envahisseurs. J'ai d'ailleurs l'honneur d'avoir à ma charge Mathilde de Fourques, sa fille ainée.

Puis, avec élégance, Émeline se tourna vers son nouvel interlocuteur.

— Landry, je vous présente Louis sans terre. Si, si, c'est son nom ! Il négocie entre producteurs et distributeurs toutes sortes de choses utiles à la vie quotidienne, notamment de l'alimentaire.

— Capitaine, je m'incline respectueusement, clama Louis en faisant sa révérence.

— Monsieur, je vous salue. Mais vous voudrez bien m'excuser, j'ai à faire. Il me faut préparer l'arrivée du sénéchal du Roi de France qui rend visite à notre Roi Jaume II à Perpignan.

— Ah je comprends ! Il paraît qu'il est très attentif à sa sécurité et très exigeant quant aux mesures qu'il convient de mettre en place pour éviter tout attentat.

— Ne m'en parlez pas ! Ils sont déjà là ! Ils m'imposent une double garde du palais sans me donner d'effectifs supplémentaires, un contrôle aux accès, une fouille à corps systématique et, qui plus est, l'arrestation préventive de toutes les personnes connues pour mauvaises dispositions envers les Royaumes de Majorque et de France. Sans compter qu'il va me falloir, moi le responsable, faire face à la grogne de tous ces gens, seigneuries comprises, qui se plaindront de ces mesures jugées abusives. Les mêmes qui n'hésiteraient pas à me couper la tête s'il arrivait par malheur un trouble à l'ordre public ou pire, un attentat avec quelques morts d'importance.

Louis acquiesça d'un lent mouvement de tête :

— Si vous connaissez les sombres individus qui sont capables de tels méfaits, ne vaudrait-il pas mieux les supprimer une bonne fois pour toutes ?

— Vous voulez dire des éliminations préventives ? Ah, si cela ne dépendait que de moi !

Et Émeline, qui trépignait depuis un bon moment, d'interrompre la discussion :

— Voyons, messieurs, voyons ! Il s'agit d'êtres humains !

— Et pourquoi pas, Madame, dit le gardien des lieux ! On nous annonce une guerre ! Et si nous sommes en guerre, la fin justifie les moyens !

Et il tourna les talons pour partir vers ses soucis !

— Bon courage, capitaine !

Émeline entraîna ensuite Louis vers le haut clergé, dont les discussions semblaient également très animées. Après avoir présenté les titres et décliné l'identité de Louis auprès de l'évêque d'Elne, Berenguer de Sainte-Foi et de ses clercs, Émeline, prétextant son inquiétude quant à la sécurité des enfants dont elle avait la charge, demanda à l'évêque si la guerre allait avoir lieu. Le religieux répondit sans ambages que le légat du Pape était fort mécontent des attermolements de Philippe III concernant le début de la croisade qu'il avait prêchée, et qu'une réunion à ce sujet allait se tenir sitôt son arrivée, attendue dans quelques jours au palais.

Tout fier de l'importance que le légat du Pape lui reconnaissait, il continua :

— Voyez-vous, ma fille, ce qui me rassure c'est que les officiers du Roi de France prévoient une campagne courte et meurtrière pour les Aragonais, la compétence des Comtes de Toulouse et Foix en matière d'art de la guerre fait l'unanimité parmi les cavaliers et les sergents. C'est Philippe III qui n'a pas l'air de tenir ses engagements et d'hésiter à lancer l'assaut.

À ces propos, Louis pensa qu'il y avait peut-être un moyen diplomatique d'éviter la guerre. Une chance infime. Mais il ne put s'empêcher de dire tout haut ce qu'il pensait tout bas :

— Le Roi de France et le Pape sont fous ! Nous faire la guerre !

Ils laissèrent l'évêque à sa colère et passèrent aux gens du Roi de France qui brassaient beaucoup d'air et parlaient très haut, sans doute pour se donner de l'importance. Louis

et Émeline se glissèrent dans la conversation, en prétextant de leur offrir à boire de ce fameux vin de Banyuls, fort en alcool pour ceux qui n'y prennent garde. Émeline fut vite le centre d'attraction de ces messieurs. L'un, se disant juriste, leur confia tout de go que le connétable Humbert de Beaujeu, seigneur de Montpensier, Croisé à la huitième, chef des armées et triomphateur de Jacques 1er d'Aragon en Navarre, serait sans nul doute l'exécuteur testamentaire du Roi Philippe III, mais qu'il commandait ses troupes si fermement, pour ne pas dire brutalement, qu'il n'était pas aimé par ses hommes.

Un seigneur du grade de capitaine alla dans son sens et répondit spontanément qu'il prolongerait d'autant qu'il le faudrait son obligation de participer à l'Ost, bien au-delà des quarante jours si la guerre perdurait. Louis apprit ainsi deux choses : les soldats seraient fidèles à leur Roi, car ils seraient payés et donc, par déduction, si l'Ost était prolongé, ils pourraient évaluer combien cela allait coûter au Roi de France, puisque tout dépassement du temps d'ost dû à la France devait être payé. Dans le prolongement de la discussion, un cavalier des armées de France leur confia qu'il repérait sur le terrain des axes de progression entre Perpignan et les Pyrénées, sur le flanc droit des troupes, au profit de son seigneur. Enfin, Louis demanda à l'un des comptables du Roi de France, si le Royaume avait beaucoup emprunté pour s'équiper en vue de cette guerre. Les juifs avaient-ils usé de leurs droits d'usufruit ? Manifestement, le gros du trésor de guerre de la France venait des croisades.

Les deux « tourtereaux » s'écartèrent au bout d'un moment et l'espion catalan, tout en marchant aux côtés de sa bienfaitrice, fit une synthèse mentale de tout ce qu'il avait appris :

« Les troupes de France ont des problèmes d'intendance, je me suis proposé pour les résoudre. En tout cas, dès la première livraison, et lorsqu'Eudes du Couserans

palpera l'argent frais que nous sommes censés partager, il mangera dans ma main. Soit il se contente de ce que je lui fais livrer, et ce ne sera pas suffisant pour assurer les besoins alimentaires de ses armées – je peux même frelater certaines denrées pour provoquer quelques maladies –, soit il se plaint et refuse la cargaison, et on ne livre plus rien, ce qui désorganisera quelque temps l'approvisionnement. Concernant le capitaine Landry de Fourques, il m'a confié que le Roi de France et son Sénéchal avaient des exigences de sécurité peu ordinaires. Une crainte d'attentat ou de trouble à l'ordre public dans une ambiance de rébellion des Roussillonnais contre les excès du pouvoir. Je peux faire en sorte que cela arrive... Venant de l'évêque d'Elne, Berenguer de Sainte-Foi, j'ai appris que Philippe III tardait à s'engager dans la croisade prêchée par Martin IV. Il y aurait peut-être encore matière à négocier, de frère à frère, entre Jaume II et Pierre III, pour éviter un futur carnage, forcément mauvais pour les affaires commerciales. Tout du moins, dans un premier temps. »

Soudain, le jeune homme sentit un coup dans les côtes, Émeline le dévisageait avec une moue dubitative.

— Hé Louis ! Je suis là ! Permettez-moi de douter de tout ce que vous m'avez raconté jusqu'à maintenant ! Je m'en méfiais ! Tu es négociant en quoi ? Que cherches-tu au juste ? Ton talent certain à obtenir des réponses à des questions orientées dénote d'une trop grande habileté pour que le but poursuivi soit celui de t'approprier en exclusivité le commerce avec la France. Ton attitude me laisse à penser qu'en cas de guerre, ton ennemi est la France et mon Roi et que tu te prépares à cette lutte. D'où vient cette haine qui t'anime ? Je me sens manipulée ! Tu t'es servi de moi comme faire-valoir ! Ton comportement, sur la plage ! Je n'y crois pas ! Ton poème pue le mensonge et la fourberie ! Tu t'expliques et tu disparais !

\*

Ade avait raison ! Une tour d'ivoire déroutante et insaisissable ! Il y tenait déjà, à cette femme, certes de caractère, mais d'une personnalité sans nulle autre pareille. Il n'avait jamais connu ça ! D'un côté il ne voulait sans doute pas la perdre, de l'autre, le métier conduisait, lorsqu'il s'agissait de vivre en couple, à des dialogues de sourds, des « non-dits », des exigences d'extrême discrétion et aux incertitudes, aux doutes, aux dangers. Comment assurer l'avenir, alors que le passé est un secret et que le présent est incertain ?

À colère non retenue et paroles cinglantes, réponse de contrit !

— Je ne sais pas lire l'avenir, mais le présent me trouble. Je n'avais jamais ressenti cela. Accordez-moi, damoiselle, un temps de réflexion pour que la réponse aux questions que vous vous posez vous-même soit évidente pour tous deux. Nous nous reverrons ?

\*

Vous pressentez le « coup de foudre » ? Oh non, pas Louis !

\*

Et il la laissa plantée là, au milieu de la fête qui battait son plein.

– 7 –

**Les origines de Louis sans terre se  
précisent  
(9 avril 1285 – PERPIGNAN – Le quartier  
des *Partit*)**

La suite de la recherche des informations devait conduire l'espion à Perpignan. Quitter Collioure fâché avec Émeline avait été un crève-cœur, et il avait passé la journée du 8 avril à rédiger un compte-rendu de ses activités à destination de Pierre III. Il avait utilisé, pour les passages les plus importants et pour plus de facilité, le chiffrement

habituellement employé par les services du Roi d'Aragon. Afin de compliquer la tâche des services d'espionnage français en cas d'interception des messages, on utilisait l'alphabet catalan créé par Ramon Lull, dont le *Livre du gentil et des trois sages*, était considéré comme l'acte de naissance de la langue catalane, langue que Louis avait apprise avec les Templiers du Mas Déu.

Par l'intermédiaire d'Ascelin, le mendiant infirme posté au pied de la grande porte du château de Collioure, Louis avait obtenu un rendez-vous avec Gislebert le troubadour. Gislebert avait eu maille à partir avec le sénéchal de Carcassonne pour avoir, dans une fête organisée en l'honneur du légat du Pape, chanté une ballade composée de trois couplets et d'une demi-strophe sur les excès de pouvoir des catholiques inquisiteurs envers les hérétiques. L'inquisiteur qui, il est vrai, avait abusé du « sang du christ » au point d'en somnoler sur sa table et de déraisonner, avait quitté le banquet bien avant la desserte et l'issue de table<sup>1</sup>, ce qui avait fait scandale. La faute avait vite été imputée à Gislebert.

Menacé d'excommunication, Gislebert avait fui le Languedoc pour être enrôlé au Château de Perpignan sous la protection du Roi qu'il avait conquis par ses poèmes lyriques. Il avait beaucoup plu à sa dame, Esclarmonde de Foix, ce qui lui assurait un emploi stable, des ressources non négligeables, et un choix sans limites de jolies femmes ou d'hommes vigoureux. Qui pouvait être mieux placé pour connaître toutes les vicissitudes de la Cour ? Sans doute la patronne du bordel, mais cela était une autre histoire. Si Gislebert consentait à travailler pour l'espion, il est certain qu'ils en tireraient mutuellement grands profits. Il allait donc tenter de le recruter. Pour cela, il lui fallait trouver un ou plusieurs des aspects cachés de sa personnalité qui pourraient être répréhensibles. En fait, c'était ni plus ni moins, que

---

<sup>1</sup> Dessert.

rechercher chez lui des causes pour le compromettre ! Tu travailles pour moi... ou sinon... !

Ils avaient rendez-vous à la mi-journée à la taverne la plus réputée de Perpignan, située au *Partit*, quartier des prostituées et des proxénètes, rue du couvent, à proximité du bordel officiellement installé par le Roi à défaut de pouvoir éradiquer le problème de la prostitution. Les filles étaient trop nombreuses et le trafic trop lucratif pour en imposer la fermeture. La maison de tolérance en était une, c'était un moindre mal. Et puis, comment calmer les ardeurs des centaines de soldats en garnison ? Mieux valait donc tenter de canaliser les bas instincts plutôt que de courir le risque de voir violer femmes et enfants, sans distinction, dans les ruelles coupe-gorge de la ville, même en plein jour. De plus, c'était s'assurer d'un relatif ordre public, car les viols en bandes organisées ne manquaient pas à chaque fois de déclencher des émeutes et des expéditions punitives ! Alors que pour le menu peuple, la famine menaçait et la diarrhée sévissait. Même la paix sociale devait s'acheter.

Louis était arrivé bien avant l'heure afin de repérer les lieux et les clients. Il s'était posté non loin de l'entrée de l'établissement, dans une des rares rues pavées du centre-ville. Un caniveau au milieu de la calade<sup>1</sup> sans trottoirs servait de rigole d'écoulement des eaux de pluie. On comprenait mieux les origines de l'odeur nauséabonde qui prenait à la gorge.

Il avait rapidement vu que la taverne était fréquentée par des personnes au train de vie aisé, des bourgeois, des hauts gradés militaires et même des gens de robe, ce qui n'étonnait personne. Toutes sortes de femmes légèrement vêtues allaient et venaient également. Louis avait observé qu'elles y entraient seules et en sortaient en couple. La taverne était aussi un lieu de rendez-vous professionnel ou

---

<sup>1</sup> Rue pavée

amical, pas seulement une maison de passe. Ce n'était pas le cas de ce petit hôtel situé à quelques portes de là, et dont l'entrée était gardée par deux sbires à l'apparence peu commode, ou des étuves<sup>1</sup> qui attiraient les débauchés. Pour les amours tarifés, il y avait le choix dans cette rue !

Louis pénétra dans la taverne d'un pas assuré. Les dames « libres » en attente d'un client étaient debout face à un comptoir derrière lequel trônait une matrone imposante par sa stature. Sans doute la patronne et maquerelle des lieux. Il lui demanda :

— Bonjour, madame, voulez-vous me dire si Gislebert le troubadour est arrivé ? J'ai rendez-vous avec lui, mais je ne sais pas à quoi il ressemble.

— Bien trop poli pour être honnête, jeune homme ! Si vous vous frottez à ce personnage, mieux vaut être de son côté que contre lui !

— Je ne lui cherche pas querelle ! assura Louis avec conviction, mais en quoi cet homme est-il si terrifiant au juste ?

— Je n'ai pas l'habitude de critiquer mes clients, surtout ceux qui, comme lui, sont réguliers !

— Et si je vous le demande contre monnaie sonnante et trébuchante ? sourit l'espion.

— Ça dépend ce que tu donnes...

— Envoie ce que tu sais sur lui, on verra après.

Elle planta ses yeux dans les siens, comme pour le sonder. Il soutint son regard et, quelques longues secondes plus tard, capitula, un rictus accroché au coin de sa bouche. Elle fit signe à une serveuse de la remplacer, le prit par le coude et l'entraîna dans la cave.

Sitôt à l'étage inférieur, Louis changea de ton et se montra plus que menaçant :

---

<sup>1</sup> Locaux de bains à chaleur sèche ou humide.

— Tes réponses ou je fais retourner tout ton établissement. Tu connais Jaquemet, le chef de cette bande de gamins qui vit de vols, rapines, et autres douceurs ?

La femme tremblait. Elle marmotta :

— Je sais qu'ils sont capables de tout, pour peu que le client aligne la monnaie, y compris de trucider n'importe qui après lui avoir chauffé les pieds pour savoir où se trouvent ses biens les plus précieux.

— Tout doux, ma belle ! Tu es encore pleine et entière ! J'ai tendance à diviser l'humanité entre amis et ennemis et je ne souhaite pas que tu fasses partie de la deuxième catégorie. Aussi, je te propose de n'être ni blanche ni noire, mais d'être grise ! Dis-moi tout !

La matrone prit un temps de réflexion, caressa son menton, passa sa linge sur ses lèvres, et finalement se lança :

— Gislebert prône l'abstinence sexuelle...

— Il prône des histoires de cœur, pas des histoires de cul ! Quatre coblas et une tornada<sup>1</sup> pour exprimer son amour à la belle ! Où est la faute ?

— La faute ? La faute c'est que c'est un faux-cul ! Il chante pour les dames sans les toucher, mais couche avec les hommes, avoua la matrone, presque à reculons.

— Il est sodomite ! s'exclama Louis d'un air enjoué.

— Ces pratiques-là constituent la pire des hérésies, cela relève des lois inquisitoriales. Dénoncé, il est brûlé vif aussitôt !

— N'as-tu pas des clients mâles qui pratiquent cette activité et qui te paient pour ce faire ?

— Il faut bien vivre de son travail !

— Quoi d'autre, sinon ? relança Louis, impitoyable.

— C'est un joueur invétéré et, pour gagner, il triche. Il a en sa possession un jeu de dés qui lui assure d'être gagnant

---

<sup>1</sup> *Las coblas* (couplets) et *la tornada* (envoi) composent une *canço* (chanson), poème chanté par les troubadours.

deux fois sur trois. Il a été pris en flagrant délit, il y a peu, à cette table, au fond de la salle. Expulsé par mes monstres, roué de coups par les victimes, dépouillé de tout l'argent qu'il possédait, mais laissé en vie eu égard à ses activités au Palais. On ne sait jamais ! Voilà, vous savez tout...

Sitôt terminé, elle le toisa du regard, inquiète, essayant d'anticiper sa réaction.

— Merci beaucoup, ces informations me seront plus qu'utiles. Au fait, combien prends-tu à tes pensionnaires pour leur servir de salle d'attente ?

— Cinq gros tournois, chambre d'hôtel compris, le tiers de leur passe.

Il venait de découvrir un véritable filon d'or ! Une activité au carrefour de tous les vices, une patronne que l'on peut acheter, des renseignements de première qualité.

— Voilà cinq deniers d'or à l'écu, auxquels j'ajoute la protection de ton établissement par la bande à Jaquemet. Désormais, il y aura à ta porte un gamin chargé d'avertir son chef en cas de besoin. Cela te convient-il ?

La matrone se sentit soulagée !

— Je ne sais pas qui tu es, mais tu m'as l'air de quelqu'un d'important. Si tu veux monter sans bourse délier, je te fais ce cadeau. Tu choisis la dame.

— Non, merci. J'attends l'artiste ! Tu me fais signe quand il arrive ?

— Avec grand plaisir !

Louis avait sur le visage le sourire de la victoire. Il savait que sa cible avait une préférence pour les hommes et aussi qu'il jouait avec un dé pipé ! Gislebert ne pouvait lui échapper.

\*

Louis s'installa à la table du fond, face à l'entrée, et repéra les diverses issues : la cuisine était au même plan que la très grande salle qui s'ouvrait sur la rue voisine à l'arrière du bâtiment. Il compta quarante tables carrées que l'on

pouvait déplacer pour les réunir si nécessaire. Une jolie collection de serveuses généreusement décolletées s’empressaient autour des tables chargées de pots-de-vin et de bière catalane. Tout au fond, à sa droite, des joueurs de dés semblaient y perdre et y gagner des sommes rondelettes qui s’échangeaient sous la table. À sa gauche, juste devant lui, deux géants étaient attablés pour veiller à la tranquillité des lieux. Alors que Louis s’amusait à observer cette scène de vie quotidienne, la patronne lui fit signe que le troubadour tant attendu arrivait.

Gislebert entra et regarda autour de lui. D’un geste, Louis l’invita à s’asseoir en face de lui. Il était vêtu d’une côte blanche avec une petite aumônière à la ceinture, et ne semblait pas porter d’arme sous son surcot en velours vert. Il ne manifestait pas le moindre signe d’inquiétude et attaqua sans préambule :

— Enchanté, Gislebert, le troubadour de la cour de Jaume II. Vous m’avez mandé et l’on m’a dit que vous étiez digne d’intérêt. Qui êtes-vous et que me voulez-vous ?

— Louis sans Terre, dit l’orphelin. Il m’a été rapporté que vous aviez eu maille à partir avec les Français à Carcassonne, ce qui a motivé votre fuite jusque chez nous.

Il croisa ses jambes en signe de nervosité et posa l’avant-bras droit sur la table :

— Vous êtes bien renseigné ! Voyez-vous, il ne faut pas indisposer l’inquisiteur qui ne comprend rien à la satire des mœurs du clergé que j’exprime dans l’unique but de faire rire. À l’évidence, seuls les bouffons attitrés peuvent se moquer sans prendre de risques. J’ai voulu être un peu piquant, je n’aurais pas dû... Pourtant toute l’assemblée a ri de bon cœur ! C’était peut-être un peu trivial, j’avais forcé le trait, mais il faut constater que j’ai dit ce que tous pensent tout bas : dans notre Midi, les inquisiteurs font preuve d’un zèle jusqu’alors méconnu, avec des méthodes que même le Pape condamne. Je l’ai chanté. On parle de m’excommunier et

même de saisir l'inquisiteur de Carcassonne. Si je tombe entre ses mains, je suis cuit, au sens propre comme au figuré ! Je pensais qu'il n'y avait que les écrits qui restaient et qui étaient condamnables. Mais non ! Même les paroles peuvent conduire au bûcher !

— Et que vous vaut cette actuelle mansuétude de la part du Palais ?

— J'ai rapporté de Carcassonne certaines informations relatives à la préparation d'une opération militaire contre Aragon. Des discussions politiques entre émissaires de Paris et hautes autorités de Toulouse énoncées à haute voix devant moi. De ces indiscretions, j'ai appris que le Pape Martin IV voulait la peau de Pierre III d'Aragon et que, pour ce faire, il forçait la main à Philippe III de France en lui promettant qu'un de ses fils aurait un jour le Royaume tout entier. Originaire de Foix et connaissant Esclarmonde, j'ai jugé utile de venir jusqu'à Perpignan vendre la mèche à Jaume II, son époux, contre protection.

— Erreur grossière, répondit calmement Louis, Jaume II s'apprête à faire alliance avec le Royaume de France...

— Jaume II a effectivement choisi son camp, coupa le troubadour, mais Esclarmonde, en conseillère avisée, a su le convaincre de ne pas me livrer et l'a décidé de me protéger ! En effet, à leur mariage, Esclarmonde avait invité le héros des luttes anti-françaises en Languedoc, Xatbert de Barbaira, ultime défenseur de Quéribus et Roger Bernat III, comte de Foix, réputé bon troubadour. Elle a donc au moins deux raisons de comprendre ce que je pense des catholiques romains !

— Existe-t-il des pourparlers entre les gens de France et Jaume II ?

— Des échanges de courriers. Jaume II propose son assistance à Philippe III. En réponse, Jaume II est prié de laisser passer les armées de France sur le territoire du Roussillon.

— L'accord est déjà signé ?

— Non. Amaury de Narbonne et le Sénéchal de France, Guillaume d'Harcourt, deux émissaires de Philippe III, vont venir à Perpignan finaliser l'opération.

— Il va être difficile de résister à l'armée du Roi de France, souligna l'espion catalan.

Chacun d'eux laissa errer ses pensées et occupa le temps mort à vider sa chopine. Louis tenta de l'accrocher :

— Esclarmonde ne pourra pas vous protéger éternellement...

— Je fuirai à nouveau !

— C'est sûr qu'il vaut mieux pour vous, connaissant vos mœurs... dit Louis.

— Comment ça, « mes mœurs » ? reprit le troubadour éberlué.

— Je n'ai rien contre les hommes qui aiment les hommes, mais si cela se savait... Imaginez ! Vous seriez accusé de sodomie et seriez brûlé !

Le visage de Gislebert se décomposa. Une soudaine envie de vomir le saisit au plus profond de ses entrailles.

— Mais... comment le savez-vous ?

— Cela se sait ! Vos rendez-vous ne sont pas discrets. Vos lieux de rencontre non plus. Et vos pratiques encore moins... À l'avenir, soyez plus prudent, préparez-vous à changer d'air...

— Immédiatement ?

— Vous m'avez éclairé sur bien des points. En contrepartie, je peux vous aider. Le moment venu, je vous ferai passer les Pyrénées pour vous conduire à Séville ou à Cordoue, chez les Arabo-Berbères. Mais si vous êtes pris là-bas, ils ne vous feront pas cuire. Au mieux, ils vous couperont la tête.

— Mais qui êtes-vous ? questionna le pauvre troubadour, complètement perdu.

— Je suis Louis sans Terre, arrangez-vous avec ça, puisque moi-même je n'en sais pas plus !

Gislebert laissa passer quelques secondes, son visage marquait une certaine surprise. Il murmura :

— Attendez... Louis sans Terre... Votre nom ne m'est pas inconnu ! Vous savez, les troubadours sont des fouillemerdes pour pouvoir avoir des choses à raconter. Je connais donc un moine cistercien qui, dans une discussion, a évoqué ce nom. Voilà ce que j'en sais ! Il y aurait un Louis Sans Terre, conçu par Philippe III avant son mariage. Un coup maladroit avec une dame de compagnie, si ma mémoire est bonne. Ce moine aurait retranscrit par erreur cette naissance sur le grand registre de l'abbaye, laissant ainsi une preuve écrite de la conception de ce bâtard.

— Comment ça ? Mais... il y a combien de temps ?

— Philippe III et Isabelle d'Aragon se sont mariés en mai 1262, l'enfant a été escamoté quelques jours avant. Il doit avoir 23 à 24 ans, s'il est encore en vie...

— Et sa mère ? coupa Louis.

— Eh bien, pour avoir pris cette initiative d'écriture malheureuse, ce moine a été prié d'arracher la page du registre, de la remettre à son évêque et de tout oublier. Il fut envoyé en pénitence à Carcassonne où sa vie se résumait à l'ascétisme, à la rigueur liturgique et au travail. C'est là que je l'ai connu. Il faisait le mur pour me rejoindre. Selon lui, la mère a été enlevée le jour du mariage du Roi, puis conduite de force dans le Midi, à Toulouse précisément, et elle a été enfermée dans un couvent. Je ne sais pas lequel... Au pain sec et à l'eau, autant dire vouée à une mort certaine. Prise de pitié, la mère supérieure aurait, avant l'issue fatale, confié son corps sans connaissance au Roi des ribauds de Toulouse. Pas pour s'en débarrasser, mais pour la sauver. Et elle a déclaré sa mort, dûment enregistrée. Une sépulture, sans doute vide de tout corps, aurait été creusée dans la nature, en un lieu ignoré.

Louis n'en revenait pas. Qu'était-il en train de lui raconter, ce troubadour ? Fallait-il seulement le croire ?

— Et je pourrais le rencontrer, ton moine ? demanda-t-il, totalement déboussolé.

— Non, il est décédé, et pas de mort naturelle. Par contre, il m'a confié, sous l'emprise de l'alcool, il est vrai, qu'il faudrait peut-être regarder du côté des communautés cathares d'Ariège.

— Et le chef des ribauds ?

— Décédé lui aussi, et pas de mort naturelle non plus...

Un temps de réflexion plus loin, Gislebert demanda :

— Mais... Mais vous pensez que ça pourrait être vous, ce fameux bâtard ?

— Ne nous emballons pas ! Vous me voyez, avec le statut de fils de Philippe III, vous ?

— S'il fallait lister tous les bâtards des Rois et reines de France, peut-être que trois feuillets n'y suffiraient pas, rigola le troubadour.

— De là à être sur la liste... mais je vous remercie, Gislebert, si je puis vous conseiller, à partir de ce soir, chantez donc à la gloire du Roi de France et du Pape Martin IV !

— 8 —

### **Ade « la couturière », aussi entremetteuse**

**(11 avril 1285 – COLLIOURE – Le Bourg)**

Finalement c'était Ade, l'ancienne couturière de la cour de Jaume II, Roi de Majorque, résidant à Collioure, qui avait joué les entremetteuses. À l'occasion de son départ pour Perpignan, elle avait attrapé Émeline qu'elle connaissait depuis sa tendre enfance, l'avait conduite fermement à l'écart des empresses liés à la constitution du convoi de la suite du Roi. Là, elle l'avait morigénée, les deux mains sur

les hanches pour asseoir son autorité, les yeux dans les yeux, le menton haut levé et le verbe assuré :

— Permettez, ma chère Émeline que je vous sermonne ! Voilà une jeune femme grande, belle, dotée de longs cheveux blonds soyeux, aux yeux aussi bleus qu'un saphir, avec tout ce qu'il faut là où il le faut pour satisfaire les mains d'un honnête homme, j'en sais quelque chose moi qui vous ai confectionné quelques robes. Voilà donc une jeune femme cultivée, intelligente, à l'instinct maternel inné, à la sagesse renommée et hélas redoutable, réfugiée dans sa tour d'ivoire, incapable d'y voir plus loin que le bout de son nez ! À moins que vous ne souhaitiez-vous dessécher sur pied et, dans ce cas, mieux vaudrait entrer dans les ordres, je vous conseille de regarder voleter autour de vous avec toute l'attention qu'il sied à une prétendante, le papillon de jour qui aimerait vous butiner, plutôt que lui chercher des querelles vaines sous je ne sais quel prétexte...

Ces propos firent rougir Émeline et accélérer sa respiration. Elle prit un peu de recul, ne sachant où mettre ses mains et, finalement, fit front d'une voix coléreuse :

— Louis, puisque vous parlez de lui, si je ne me trompe pas, m'a fait une sortie digne d'un goujat !

— Nous progressons... Je vois au moins que vous savez de qui je vous entretiens.

— De qui voulez-vous qu'il s'agisse ! D'abord il m'apparaît sortant des ondes comme Neptune, avec sa nudité et son trident déployé. Un bel homme au regard perçant, enjoué, courtois à souhait, presque mielleux. Et il me fait la cour. Il me sort mille balivernes pour que je l'introduise à la cour du Roi et, sans y toucher, apprend en quelques phrases plus que je n'en sais moi-même, noue des intrigues, et finalement me plante là, au milieu de la cour d'honneur. J'en suis encore retournée.

— Eh bien ! En voilà au moins un qui a su y faire ! ironisa Ade, les yeux remplis de malice.

— Que voulez-vous dire par là ? questionna Émeline.

— Que c'est un début de commencement de preuve d'amour...

Émeline, qui n'en revenait pas, glissa :

— De ma part ou de la sienne ?

— Quand un homme laisse entendre à une femme qu'en l'état, il n'est pas présentable, mais qu'il va essayer d'y remédier en remettant son passé en place, n'est-ce pas preuve, au moins d'intérêt ?

— Ce n'est pas de l'intérêt que je recherche, c'est de l'amour.

— Tout doux, ma belle ! Les emportements soudains, les coups de foudre méritent, il est vrai, un peu de réflexion. À vous entendre, cet homme dérange très soudainement votre tranquillité, s'installe dans votre présent comme la pièce manquante de votre vie, et vous laisse là comme si votre destin se jouait en cet instant précis sans que vous puissiez finir l'ensemble de votre ouvrage. Et on appelle ça comment ?

— J'assume mes sentiments naissants pour lui, mais qu'en est-il de ses intentions ? avoua la gouvernante.

— Il vous l'a dit, ma chère, il vous l'a dit ! reprit Ade, qui sentait le vent des émotions commencer à tourner.

— Il n'a parlé que de lui et...

— Justement ! coupa la couturière. Il vous a dit qu'il n'était, pour l'instant, pas digne de vous et qu'il allait tenter d'y remédier en fouillant dans son passé, sans nul doute pour être plus présentable. Louis sans Terre, l'orphelin... Quelle femme voudrait de ce passé inconnu, de ce présent incertain et de cet avenir sans lendemain.

Émeline se reprit. Le ton de sa voix s'adoucit. Elle s'agita moins :

— Il y a trop de mystères dans sa vie ! Comment peut-on vivre au côté d'un homme dont les activités sont aussi secrètes qu'aventureuses ?

— Eh bien, il ne t'a rien caché. Sa vie est secrète et aventureuse. Il pense sans nul doute y remédier, au moins en partie, en te revenant. Laisse-lui ce temps-là, ou saute-lui dessus au plus vite pour mettre les choses au point, proposa Ade, calmement.

— Je n'en aurai pas le courage.

— Je peux t'y aider, car j'ai vu en vous deux poissons ferrés au même leurre. Il m'a parlé de toi avec une telle retenue ! Crénom de nom, j'ai senti son cœur voler en mille morceaux. Il ne m'avait jamais fait ça, le bougre !

— Que connais-tu de lui ? osa Émeline.

— Eh bien justement, mieux vaudrait que tu le lui demandes toi-même. Si tu me charges de lui faire la commission, j'en serais particulièrement heureuse. Voilà au moins une chose qui me comblerait après ce que le destin m'a fait subir. Une sorte de revanche pour moi aussi ! Tu vois, nous y trouverions tous trois des motifs de bonheur. Je fais ou je ne fais pas ?

La belle gouvernante fit une moue silencieuse. Ade reprit sans attendre :

— Parce que, vois-tu, nous avons eu avec Alamande de Vernet, l'épouse de Guillaume III de Canet, devenue mon amie, une discussion fort édifiante sur le comportement du couple que vous formiez à la fête l'autre soir, Louis et toi. « Voilà un couple bien assorti » a été notre conclusion. Nous avons, elle et moi, parcouru un chemin non abouti, car nous n'avons pu avoir d'enfant. Nos espoirs de mère et de grand-mère ont été ruinés par la nature. Nous n'aurons pas laissé à nos hommes de postérité. Alors quand, comme toi, on est seule au bord du chemin, quand le soleil décline et que le fardeau se fait lourd, ne rate pas la charrette qui va dans la bonne direction. Au risque de te perdre.

Le regard de la belle Émeline était fuyant et craintif. On aurait dit qu'elle boudait. Mais, finalement, elle se décida :

— Soit pour le rendez-vous, je te fais confiance...

\*

Ade avait fait mander Louis par le chef de bande des gamins qui régnaient sur la basse ville de Collioure, et qui était capable de tout pour peu qu'on alignât les écus tournois. Ils avaient fait avec grand plaisir et sans bourse délier, ce qu'Ade leur avait demandé. La couturière aimait les enfants et ceux-là, pour la plupart orphelins ou incités par leurs parents à la rapine, l'aimaient bien également. Qui plus est, ils connaissaient Louis auquel ils avaient déjà eu affaire.

Louis toqua à la porte. Ade l'accueillit sur le pas de sa demeure, comme elle aurait fait pour un vulgaire mendiant. Elle le tint à distance avec le regard des grands jours de colère, celui qu'il avait croisé lorsqu'il l'avait informée du malheur qui les avait frappés, elle comme épouse devenue veuve, lui comme coupable.

— Louis, tu es peut-être sans père et sans mère pour te conseiller, mais à ton âge et compte tenu des expériences que tu as déjà vécues avec la gent féminine, tu devrais sentir à cent lieues les très bonnes occasions de te mettre en couple. Émeline et toi jouez à un dialogue de sourds, au point que vous refusez d'admettre votre attirance l'un pour l'autre. Elle joue la mijaurée comme pour faire croire à un pucelage qu'elle n'a plus depuis longtemps, et toi tu adoptes des attitudes de cabotin qui étale tout haut ses états d'âme, plutôt que de se déclarer ouvertement. Si nous, les gens qui avons encore un peu de lucidité sur cette terre, n'y mettons pas notre grain de folie, vous allez finir par vous manquer ! Tu vas donc me faire le plaisir de te rendre au rendez-vous que nous avons arrangé, Alamande de Vernet et moi-même. La demoiselle Émeline y est prête. Et mon petit doigt me dit, parce que mon petit doigt a de l'expérience, qu'elle est mûre pour te tomber dans les bras. Tu as compris ? ordonna presque Ade.

— Mais je ne sais pas...

— C'est ça, je ne suis pas capable, je ne la mérite pas, ça va être trop difficile ! s'emporta la vieille femme, tu vois ton monde comme incompréhensible, hostile, dangereux, voire mortifère, et tu imagines ton avenir comme ton passé, car tu n'envisages que le pire ! Vis au présent, accepte que l'imprévu te bouscule, reprends ta vie en main et regarde vers l'avenir avec optimisme. Saisis l'instant présent, sois attentif aux signaux qu'il te lance !

Louis ne put que céder :

— Il est pour quand, ce rendez-vous arrangé ?

— Le jour du Seigneur de cette semaine. Vous êtes privés de messe ! Rendez-vous aux écuries du Château de Perpignan, à la pointe du jour.

Il se promit jusque-là des nuits sans fin.

– 9 –

**Au bord de la noyade, de nouvelles  
révélations font surface  
(14 avril 1285 – CARCASSONNE – Le  
Bourg)**

« Seigneurs, venez vous baigner et étuver sans plus attendre... Les bains sont chauds, c'est sans mentir »

Le crieur de rue annonça ainsi l'ouverture de la maison de bains, située dans le bourg, non loin de la porte d'Aude à Carcassonne, une maison très réputée pour la propreté de ses locaux permettant d'éviter toute épidémie, et pour la qualité de ses eaux. Située dans un quartier calme, fréquentée par le haut du pavé carcassonnais, loin des scandales et gérée par la coutume<sup>1</sup> de Carcassonne, elle était de bon rapport. Elle comprenait deux pièces de déshabillage pour hommes et

---

<sup>1</sup> Droit non écrit né des usages et des habitudes présentant un caractère général, impersonnel et obligatoire appliqué par les juges des baillis ou sénéchaux.

dames, une grande salle où se trouvait une baignoire commune pouvant accueillir au moins dix personnes, et plusieurs pièces où se situaient les bains et les étuves dites sèches, alimentées par un courant d'air chaud, ou humides grâce à de la vapeur d'eau. Les propriétaires proposaient des cuiviers de bain, bordés de draps pour éviter les échardes, certains sous baldaquin, d'autres occultés par des rideaux lorsque l'intimité était souhaitée. Ils mettaient à disposition des clients, des draps de bain, du vrai savon, des parfums et des huiles aromatiques aux propriétés fortifiantes. Toute cette machinerie très sophistiquée nécessitait des fourneaux dont il fallait entretenir les feux, les tuyaux, les conduites. Il fallait veiller également à la qualité des eaux de rejet, tant la rivière Aude était déjà polluée. À l'étage se trouvaient des chambres à coucher avec miroirs en plaque de verre et feuilles d'étain, judicieusement placés, et quelques chandelles chargées non seulement d'éclairer faiblement, mais aussi de projeter les ombres des silhouettes sur les murs blancs.

Oh ! Ce n'était pas un bordelage<sup>1</sup>, du moins officiellement, mais à si peu de distance des quartiers résidentiels, une étuve capable d'accueillir les bons bourgeois et les étrangers de haut rang, pouvait tromper son monde. Ici, il n'y avait que des riches. Mais était-ce réellement une étuve ou un bordel de luxe où il était plaisant de s'ébattre à plusieurs dans des bacs d'eau chaude, avant de terminer dans quelque alcôve ?

L'affaire était prospère d'autant que l'arrivée de la plus grande partie de la cour du Roi de France à Carcassonne au début du mois d'avril avait gonflé le nombre de clients de qualité.

\*

---

<sup>1</sup> Établissement privé où des maquerelles offrent le service de prostituées

Ainsi deux de ces dames de la cour du Roi Philippe III de France, qui avaient laissé leur reine, Marie de Brabant, partir pour Narbonne, résidaient à Carcassonne, à la suite des armées. C'était deux dames dont les époux tenaient une place privilégiée dans l'état-major d'Humbert de Beaujeu, seigneur de Montpensier, connétable de France. Comme tous les officiers, cavaliers émérites indispensables à la manœuvre des troupes à cheval, ils étaient souvent absents, toujours à guerroyer ou à préparer les campagnes futures.

Trop jeunes pour n'avoir personne dans leur lit, ces Dames s'ennuyaient. De causeries en activités communes, elles s'étaient rapprochées petit à petit, avaient cultivé leurs affinités, passé des soirées interminables ensemble, puis avaient décidé de faire chambre commune. Faute de mieux ? Que nenni ! La chevalerie française pratiquait des chevauchées aussi tumultueuses que dénuées de plaisirs pour leurs partenaires féminines.

Une fille de bain et chambrière, au demeurant charmante dans sa robe de travail transparente, avait remarqué le manège, très inhabituel pour les mœurs carcassonnaises de l'époque, de ces deux dames, et s'en était ouverte à la matrone. Ainsi, l'information avait circulé jusqu'au sénéchal qui s'était amusé des pratiques parisiennes ainsi affichées sans retenue. Mais cette information n'était pas tombée dans l'oreille d'un sourd. De fil en aiguille, ce fait divers, mettant en cause deux épouses de la cour du Roi de France, avait prêté soit à sourire, car il révélait l'existence de deux cocus magnifiques d'un genre particulier, soit à scandale puisqu'il s'agissait d'un fait avéré d'hérésie, et donc passible du bûcher. Cette rumeur était arrivée jusqu'à Louis. Il avait donc dans sa main deux raisons de compromettre ces dames et de les faire chanter pour obtenir, par l'entremise involontaire de leurs époux respectifs, quelques informations sur les projets de guerre de Philippe III.

Pour une fois, et c'était rare dans son métier, les cibles étaient définies, ce qui, en d'autres circonstances, aurait demandé des mois de travail. Il n'y avait plus qu'à s'informer un peu plus sur l'identité et les fonctions des maris, pour orienter les recherches dans le bon sens. À l'occasion d'une fête organisée en leur honneur, Louis avait pu obtenir quelques renseignements intéressants. Il savait désormais que Jourdain IV de L'Isle-Jourdain, identifié par sa bannière, commandait la cavalerie des Gascons et que le capitaine des gardes Baudouin de Casteljaloux était au service de Raoul II de Clermont-Nesle, de l'ost de Picardie. Il n'y avait plus qu'à attendre le moment propice pour assurer le contact.

Il était tôt dans l'après-midi quand la patronne de l'étuve fit dire à Louis que les distractions de ces dames venaient de commencer.

\*

Il se glissa dans la pièce de déshabillage pour hommes. Il se dénuda en gardant quand même autour de sa taille une serviette de bain blanche nouée sur le côté et sa bourse qui contenait deux choses potentiellement fort utiles. Il se fit guider vers une pièce isolée, fermée par une tenture épaisse de velours violet s'ouvrant par le milieu.

Il tira le rideau qu'il referma derrière lui, et entra. Elles le regardèrent avec effroi, les yeux ronds, les mains posées sur leurs seins en guise de protection, soudain séparées et très loin l'une de l'autre, chacune dans son coin, si on peut dire, car la bassine était ovale. Le mouvement fit déborder la cuve et chuter à terre un objet de consolation en bois de buis poli, composé d'une poignée et d'une « partie utile » d'une taille respectable imitant à la perfection le naturel. Voilà à quoi jouaient ces dames... Il récupéra l'objet et le rendit à leurs utilisatrices en s'agenouillant devant le bac, pour être à leur portée. Elles laissèrent l'objet surnager, aucune n'ayant l'intention de s'en saisir de peur que cela permette à l'intrus d'en identifier la propriétaire.

— Mesdames de L’Isle-Jourdain et de Casteljaloux, bonjour ! N’ayez crainte, je n’ai aucune intention malveillante. Je constate simplement que vous êtes ravissantes et je me plais à vous dire que si vous ne trouvez pas ce qu’il vous faut chez qui vous devriez le trouver, vous avez raison de vous associer afin de satisfaire quelques plaisirs. Je regrette seulement que vous ayez usage de tels subterfuges, alors qu’il existe sûrement des instruments en chair et en os qui n’attendent qu’à être utilisés à votre profit.

Elles avaient glissé toutes deux au plus profond de leur cuvier pour ne laisser apparaître en surface que leur tête.

— Madame L’Isle-Jourdain ? dit Louis dans un sourire.

— Oui, dit une petite voix très timide, à sa gauche.

— Et donc Madame de Casteljaloux ? relança malicieusement l’espion en désignant la seconde.

— Oui, dit-elle sur un ton vindicatif et menaçant, qui vous permet, Monsieur, une telle intrusion dans notre vie privée ? Qui êtes-vous pour avoir une telle audace ?

— Oh, Madame, il y a plusieurs réponses à la question que vous me posez et qui me semble, dans votre situation, légitime. Je pourrais être un enquêteur à la solde de vos maris outragés dans leur honneur de mâle et scandalisés par vos pratiques hors du commun. Dans ce cas, vous pourriez finir, après être battues comme tapis, au mieux dans un couvent, au pire, noyées dans votre bain. Je pourrais aussi être envoyé par le clergé pour témoigner de vos pratiques déviantes pouvant relever de l’inquisiteur. Alors, dans ce cas, ce serait le bûcher après la torture. Vous savez, dans notre Midi et par les temps qui courent, les fornicateurs et sodomites sont activement recherchés. Pire lorsqu’il s’agit de dames, souvent qualifiées de sorcières, considérées comme de véritables trophées pour qui les débusque. Enfin, permettez-moi aussi de vous suggérer que je puisse être un simple admirateur de vos pratiques, prêt, si vous le désirez, à devenir votre complice pour que vos pulsions prennent corps. Je pense

avoir les moyens de satisfaire l'une et l'autre, les deux en même temps bien sûr puisque vous êtes habituées à vous fréquenter. Mesdames, je vous demande de choisir qui je dois être... Et point n'est besoin de crier au scandale, d'ameuter tout l'établissement, ce qui ne pourrait que vous desservir, ou de pleurer comme une Madeleine aux pieds de son bourreau, parce que cela ne vous conduirait à rien. Pour que nous puissions discourir des avantages et inconvénients de chaque solution, je vous propose de me glisser dans votre bain, ce qui aura pour conséquence de me faire devenir votre complice dans cette maison qui, finalement, a pour but de faciliter de tels rapprochements.

Il laissa tomber le drap qui entourait sa ceinture, se leva et enfonça, sans attendre l'avis de ces dames, une jambe puis l'autre, dans le bassin. Il s'installa entre les deux épouses, les entoura de ses bras comme pour les consoler, les serra contre sa poitrine, entrelaça leurs jambes avec les siennes. Compte tenu de l'usage que l'on faisait de ces lieux, personne n'aurait pu s'en offusquer. Et, au début mal gré, et rapidement bon gré, elles acceptèrent cette situation qui mettait aux prises un mâle avec deux femelles dans des jeux d'abord plaisants, et ensuite beaucoup plus élaborés.

Après avoir prouvé que l'on pouvait compter sur lui, il décida de passer aux choses sérieuses.

— Madame de Casteljaloux, comment votre époux peut-il laisser se dessécher une telle beauté ?

— Il n'a d'yeux que pour son Roi, d'amour que pour la guerre, ne couche que sur son lit de camp, et quand, par un pur hasard, ou parce qu'il n'est pas satisfait des ardeurs des tarifées, il me revient, c'est pour me prendre avec empressement, sans retenue, comme un violeur sans scrupule. La seule satisfaction est que le supplice ne dure pas longtemps. Mon problème est que mon mari ne vaut pas pipette au lit ! Vous venez de me montrer ce qu'un homme

peut accomplir quand il respecte un tant soit peu sa partenaire... rougit-elle en gloussant.

— Vous vous aimez d’amour ?

— Point du tout ! Mon mariage a été contraint pour une histoire de seigneurie et de gros sous. J’ai été livrée à peine pubère à cet immonde mâle.

— Mesdames, vous vous êtes bien choisies ! L’une grande et mince dotée d’une chute de reins vertigineuse, l’autre moins grande et toute en petites rondeurs. L’une blonde, l’autre brune, gaies comme des pinsons, chaudes toutes les deux pour peu que l’on prête attention à vos désirs, habiles à mettre un mâle en condition. Je ne vois pas pourquoi vos époux vous délaissent et lorsqu’ils sont à vous, ne pensent qu’à leur plaisir brutal et sommaire. Car je suppose que c’est aussi votre cas, madame L’Isle-Jourdain ?

— Hélas, oui... J’ai eu il y a peu les mêmes mésaventures, peut-être plus douloureuses ! Il m’a fallu avoir recours à un apothicaire pour soigner mes plaies. Quelle honte ! s’emporta-t-elle, folle de rage.

Quelques jeux reprirent de plus belle, de telle sorte que l’eau du bain se faisant rare, leurs anatomies étaient entièrement, ou presque, apparentes, ce qui ne manquait pas de les mettre en appétit. Il leur proposa une chambre. Elles acceptèrent spontanément. Ils montèrent l’escalier, ouvrirent la porte, apprécièrent le lit à baldaquin et les miroirs. Pendant qu’elles se glissaient sous les draps, il sortit de sa bourse, à leur insu, une fiole d’élixir préparé par Esméralda, apothicaire de sa connaissance, pour le cas où il lui faudrait être à hauteur de l’appétit de deux dames désormais impatientes... Et il leur montra ce dont il fallait qu’il s’équipe pour qu’il n’y ait, dans l’avenir, aucune déconvenue. Elles tinrent à mettre en place elles-mêmes, cette petite coiffe de velours couleur chair finement couturée et bien maintenue par un lacet, et...

\*

Il était épuisé. Elles, elles se disaient enchantées par ses performances plusieurs fois renouvelées, qu'il devait en grande partie aux effets de la potion absorbée en cachette. Ils s'étaient mis à parler de choses sérieuses.

— Avez-vous imaginé de vous débarrasser de vos encombrants et inutiles époux ?

— Notre union n'est qu'arrangée, précisa Madame de Casteljaloux, cela fait dix ans que je suis mariée de force. Il m'a pris mon innocence le soir même où nos familles ont conclu nos fiançailles, dans la totale indifférence et même avec l'approbation de mes parents. Notre union pérennisait les seigneuries des deux familles qui se sont vouées, pour l'occasion, mutuelle assistance en cas d'agression par les seigneurs des alentours, et a réglé ainsi les problèmes liés aux limites entre les deux domaines et à la divagation de nos troupeaux respectifs sur les prairies de l'autre. Nous étions les objets d'une paix sociale, en quelque sorte. Enfin, j'estime que dans l'affaire, je suis le prix de l'allégeance des L'Isle-Jourdain à Casteljaloux. J'ai eu beau crier, pleurer, m'enfuir du château, rien n'y a fait. J'avais quatorze ans. Je ne connaissais rien à la vie et il a usé de moi comme d'une catin. Je ne vous dis pas notre première nuit ! En plus, il était ivre, il puait le vin, rotait l'œuf pourri. Et avec ça, d'une rudesse terrible. Et pensez-vous qu'il s'est arrangé avec l'âge ? Que nenni ! Il se vide sans délicatesse à tel point que j'ai la hantise que ça commence et l'impatience que ça finisse.

— Mariette, et si vous le quittiez ?

— Impossible sans craindre pour ma vie !

— Et si on vous en débarrassait ? demanda Louis, l'air sérieux.

— Je serais la plus heureuse des femmes ! Enfin libre ! Et propriétaire des deux domaines, en plus, à l'abri de tout souci grâce aux bénéfices qu'ils rapportent, éructa la jeune femme.

— Que fait-il en ce moment ?

— Il reconnaît son futur campement, du côté de l'aqueduc de Perpignan qui permet d'alimenter la cité à partir d'une ville qui s'appelle... Ille...

— Ille-sur-Têt ?

— Oui, c'est ça, Ille-sur-Têt !

— Il a pour mission de surveiller l'ouvrage ?

— Non, non, il doit surtout reconnaître un passage le long d'un canal pour infiltrer des hommes vers les positions ennemies.

— Mission qui indique une grande confiance de la part du Roi de France.

— Pensez ! Si vous voulez savoir, il est là pour être au partage du trésor de guerre qui sera amassé pendant la croisade, et surtout pour bénéficier des indulgences que le légat du Pape accorde à toute personne prêtant allégeance au Roi de France dans cette guerre. Tout lui sera pardonné, dit-il. Y compris sûrement les traitements qu'il m'inflige, je le hais, s'énerma Madame de Casteljaloux !

Louis chercha à voir jusqu'où allait sa détestation !

— Payez-vous des assassins !

— J'y ai pensé, mais cela est trop risqué et trop coûteux. J'espère simplement que les troupes d'Aragon vont finir par m'en débarrasser dans un engagement. Et s'il est blessé, je l'achève !

— Je vois que vous portez à Monsieur de Casteljaloux un amour immodéré ! ironisa Louis.

— À qui le dites-vous !

— Et vous donc, Alison ? Un peu plus jeune sans doute en expérience amoureuse ?

— Oh, pour moi, mon cher amant, le problème est différent. Oui, notre mariage est arrangé et à peu près pour les mêmes raisons, mais mon mari refuse de nous donner un enfant qui hériterait des deux domaines. Dans la convention qui lie nos deux familles, il est prévu que sans héritier mâle,

l'ensemble des terres ne reviendront pas à ma lignée. Ce sont des dispositions totalement absurdes.

— Assurément !

— Je suis jeune, ils m'ont obligée à une visite devant un médecin pour qu'il constate que rien ne semblait s'opposer à une grossesse, et ils m'ont mariée, assurés de ma future fécondité. Sauf que les pratiques de mon époux, qui tient à consommer son mariage à chaque fois qu'il le désire, ne permettent pas d'engrosser une femme. Et vous comprendrez pourquoi ! Maintenant que je vous connais, Louis, je ne saisis pas qu'il ne fasse pas usage, comme vous, de cet étui magique qui empêche tout enfantement ! Ou il ne sait pas que cette façon de se protéger existe, ou il n'a pas confiance dans l'efficacité d'un tel outil !

— Et pour les mêmes raisons, vous ne savez comment vous en débarrasser ?

— Il y a des jours où je le souhaite, d'autres non. C'est selon. Je vis tellement bien lorsqu'il est absent que je supporte les rares fois qu'il me revient. Mais cela n'est pas une vie... Vous comprendrez Louis, pourquoi Mariette suffit à mon bonheur, dit Madame L'Isle-Jourdain en caressant du regard sa maîtresse.

— Et que fait-il, ton mâle, dans cette aventure ?

— Il doit, avec quelques hommes, reconnaître des cols près de la mer pour passer en Aragon. Mais c'est tout ce que je sais ! Il est très discret sur ses missions.

— À la bonne heure ! Et que le sort de la guerre vous soit donc favorable. Il se fait tard... dit le jeune homme en bâillant. Veillez quand même à plus de prudence dans vos relations. Il serait très fâcheux, après ce que je viens de vivre avec vous, qu'il vous arrive malheur ! Je serai pour ma part d'une discrétion absolue, soyez-en assurées. Je dois aller voir pour affaires le trésorier de campagne du Roi, un certain Eudes du Couserans. Le connaissez-vous ?

Les deux voix se mêlèrent pour en faire un portrait peu flatteur :

— Un coureur, un buveur, un profiteuse...

— Un flambeuse qui dépense des sommes énormes avec des femmes et au jeu de dés, et qui a, pour cela, besoin de subsides.

Louis sourit des critiques des deux jeunes femmes, particulièrement affables et bavardes. Eudes du Couserans se présentait comme une cible de choix.

\*

Comme quoi, il suffisait de déposer un sou dans une écuelle pour avoir la description complète du repas.

Il aurait bien pincé les fesses nues de ces dames avant leur séparation, mais il s'était retenu. De la dignité, Louis, de la dignité ! Maintenant, il savait comment utiliser les renseignements obtenus lors de cette mission des plus agréables...

– 10 –

### **Révélation sur les origines de Louis (18 avril 1285 – CARCASSONNE – La Cité)**

Louis, qui avait appris par Gislebert le ménestrel de la cour de Jaume II, l'existence de ce fils caché, œuvre potentielle de Philippe III, désirait approfondir ses recherches.

Pendant ce temps, à Carcassonne, une campagne d'intimidation directe contre les inquisiteurs fut lancée. Des émeutes plus ou moins violentes éclatèrent, des revendications furent portées à la connaissance du Roi de France sur les pratiques excessives que les inquisiteurs exerçaient à l'occasion de la persécution des suspects d'hérésie.

Dans le bourg de la ville basse de Carcassonne, centre du pouvoir consulaire des métiers et du commerce, la colère grondait chez les nobles et même dans le clergé. Ce n'était

pas seulement la crainte du châtement qui rendait l'inquisition redoutable, mais aussi le fait que personne n'était à l'abri des poursuites, quel que soit son rang ou les protections dont on pouvait bénéficier. Chaque accusé – la déposition défavorable de deux témoins suffisait pour être poursuivi – risquait au minimum la confiscation de tous ses biens, ce qui ne cessait d'enrichir les frères prêcheurs de l'ordre des Dominicains. Les *Chiens de Dieu* – ou du diable selon le point de vue des cathares – avaient mis la main sur le tribunal de l'Inquisition qui siégeait à Carcassonne.

Ils avaient, grâce aux registres tenus par les notaires et aux fiches qu'ils rédigeaient sur chacun des suspects, la possibilité de croiser les informations de sources différentes. Ils pouvaient ainsi orienter les recherches conduites par leurs enquêteurs sur le terrain, et se montrer ainsi d'une terrible efficacité. Aussi ils suscitaient la haine d'une grande partie de la population qui n'hésitait pas, sur leur passage, à imiter le cri du corbeau.

C'était dans le Comté de Foix, surtout dans sa partie montagnaise du Sabarthès, que la foi cathare était la plus vivace et la plus réprimée. Également la plus à l'abri des investigateurs délégués par l'inquisition, car les croyants étaient dispersés dans de multiples grottes de cette région et sous la protection d'une population acquise au catharisme. Ils bénéficiaient aussi de l'appui des franciscains, les frères mineurs, réputés fidèles amis des bourgeois et protecteurs fervents des suspects d'hérésie.

À Carcassonne, l'agent de renseignements de Louis était Raimond de Cazilhac, négociant peaussier et drapier. Homme de commerce, il fabriquait un type de drap de laine très prisé en Méditerranée, sur lequel il apposait le blason de la ville basse, appelée la bastide de Saint-Louis, un écusson à fleur de lys jaune sur fond bleu orné par l'agneau de Dieu en son centre. Louis avait négocié avec Raimond de Cazilhac afin

de trouver un terrain d'entente pour la fourniture de la laine produite par les troupeaux du Roussillon.

Ils se rencontrèrent non loin de la porte d'Aude où Louis fit la connaissance de Guillaume Garric, professeur ès lois, en relation étroite avec les cathares du comté de Foix. La discussion s'orienta sur le sujet qui lui tenait à cœur : une femme qu'il avait fallu rebaptiser et protéger des gens du Roi de France, aurait été accueillie par les cathares du Sabarthès. Guillaume suggéra une rencontre avec l'évêque cathare Pierre Authié et son frère, de passage à Carcassonne, et réfugiés au couvent des Franciscains.

La rencontre eut lieu quelques heures plus tard dans la galerie du grand cloître, du côté des pièces de vie où les frères Authié logeaient pour la nuit. Ils célébraient une messe, vêtus d'une coule franciscaine marron, nu-pieds, portant capuchon, et cordelière autour de la taille. Une table recouverte d'une nappe blanche servait d'autel. Les fidèles venaient de s'engager à observer toute la discipline de l'Église cathare. Ils sortaient maintenant l'un après l'autre, chacun de son côté, afin de ne pas se faire repérer par les inquisiteurs qui ne manqueraient pas de surveiller le couvent des Franciscains.

La réunion tant attendue eut lieu. Ils s'étaient tous réunis : Louis, les frères Authié, Raimond de Cazilhac et Guillaume Garric autour de la fontaine, afin que le bruit de l'eau tombant en petites cascades rende leurs discussions secrètes.

Pierre Authié prit la parole et s'adressa à Louis :

— J'ai eu connaissance de l'arrivée d'une femme au bord de la mort dans une des grottes du Sabarthès. Il y a maintenant vingt-trois ans. Elle a déliré plusieurs mois, hurlant inlassablement qu'elle avait perdu ses enfants, jumeaux, mâle et femelle. Plus tard, elle nous a dit qu'elle avait échappé à la mort par miracle, puis elle a décliné son identité : Aélide de Foix, dame de compagnie de Marguerite

de Provence, la femme de Louis IX. Pour son malheur, il lui avait été ordonné de déniaiser le Roi Philippe III avant son mariage, à l'âge de dix-neuf ans. Sa future promise, Isabelle, n'en avait que dix-sept.

Par précaution, on a fait avaler à Aélide une potion pour qu'elle ne puisse pas avoir d'enfant à l'issue de cette initiation charnelle. Hélas, une nuit de mai 1262 des jumeaux sont nés à Paris. Ils sont appelés par l'entourage de Marguerite de Provence, Asseline de Nullepart et Louis Sans Terre. Les enfants sont immédiatement séparés de leur mère et nul ne sait ce qu'ils sont devenus. Toutefois, Aélide est informée que pour garantir la postérité de la couronne de France, au cas où ce serait nécessaire, ordre serait donné de les tatouer sur la plante du pied droit d'une fleur de lys bleue.

As-tu ce tatouage ?

— Oui ! balbutia Louis d'une voix emplie d'émotion.

Et il le leur montra.

— Eh bien, mon cher Louis, je puis te dire qu'il existe de fortes probabilités que tu sois le fils illégitime de Philippe III !

Louis désirait en savoir davantage sur le sort de sa génitrice.

— C'est l'aspect le plus noir de ton histoire... Ta mère, si c'est bien la tienne, a épousé notre religion. Elle est devenue assez rapidement *Bonne-femme*, ce qui, comme tu le sais probablement, constitue un rang élevé dans notre hiérarchie. Elle vivait avec des sœurs de notre communauté dans une grotte du Sabarthès, où elle s'occupait de travaux manuels, de l'éducation des jeunes filles ou du soin des malades et des pauvres. L'année passée, par délation d'un couple de paysans de la région à qui l'inquisition avait promis torture et bûcher s'ils ne dénonçaient pas quelqu'un, peu importait qui, elle a été convoquée à la messe dominicale à laquelle elle n'était pas présente, et pour cause : notre foi interdit ce genre de cérémonie. Sans respecter le délai d'un an accordé à toute personne ainsi convoquée à comparaître,

elle a été arrêtée et conduite à Carcassonne où Jean Galand, dominicain et inquisiteur de la perversion hérétique dans le royaume de France, délégué par l'autorité apostolique, a profité à outrance de ses pouvoirs cumulés de confesseur, enquêteur, juge et procureur. Il a tôt fait d'emprisonner Aélide au mur strict<sup>1</sup> dans la prison du « Mur » de Carcassonne. Devant sa persistance à ne rien avouer de sa foi cathare, elle a été torturée de la plus horrible des façons pour une femme, toujours sans succès.

Un silence que seule l'eau de la fontaine troublait s'installa. Puis Authié reprit :

— Il faut que tu saches ce qu'elle a souffert, c'est le bourreau qui a confessé ses activités à un abbé de ma connaissance. Il y a eu les griffes à poitrine qui, chauffées au rouge, labourent les chairs. Elle n'a même pas crié de douleur et a refusé de parler. Alors ils ont utilisé la poire vaginale, une sorte de vis que l'on enfonce et qui déchire utérus et viscères. Toujours aucune manifestation. Mais pouvait-elle se défendre ? Le bourreau a rapidement fait observer à Galand que poursuivre la torture était, de son avis, inutile et allait la conduire à la mort. Mais il voulait un exemple, un beau et grand bûcher sur lequel elle devrait expier ses fautes devant le peuple invité à l'exécution de la sentence. Son premier bûcher de femme ! Remise au bras séculier, elle a donc été brûlée en martyr au début de cette année, ici, à Carcassonne. Elle n'a pas eu droit à une sépulture. On dit que les cendres de son bûcher ont été ramassées par quelques fidèles dans la nuit suivant l'exécution et dispersées dans le vent à l'occasion d'une cérémonie liturgique cathare organisée en cachette. Ils ont prié pour elle.

Louis faiblissait, mais son esprit restait concentré.

---

<sup>1</sup> *Carcer strictissimus*, où le condamné était enchaîné dans un cachot, et privé de tout contact jusqu'à sa mort.

— N’y a-t-il pas traces écrites des interrogatoires et du juge ? demanda-t-il.

Guillaume Garric intervint :

— Les registres font l’objet d’une table analytique. Ils se trouvent dans la tour de justice de la Cité de Carcassonne, dans des sacs en cuirs suspendus aux poutrelles. Les sacs sont alignés par ordre chronologique inverse de la gauche vers la droite. C’est ainsi que les archives inquisitoriales sont classées.

— Peut-on les récupérer ?

— L’affaire est délicate... Elle pourrait conduire à faire échouer notre projet de détruire leurs archives et leurs fiches de renseignements. Plus de neuf-cents, paraît-il ! Mais laissez-moi réfléchir, veux-tu ? Il faudra bien qu’un jour ou l’autre nous allions faire une reconnaissance des lieux avant l’attaque.

Après avoir ôté leurs aubes, les frères Authié revêtirent leurs habits, sans oublier toutefois de nouer autour de la taille une cordelette de chanvre ; de cette façon ils extériorisaient leur foi, s’identifiaient entre eux et devant les fidèles. Puis ils prirent congé.

\*

Le muletier avait confié Grisette à Louis, selon les directives de Guillaume Garric. C’était une mule magnifique, noire, luisante et confortable. Elle accepta la selle sans rechigner. Il prit soin de bien lui accrocher le grelot, car il servait à se signaler à la garde de la porte d’Aude, habituée aux visites du chanoine pénitencier. C’était lui qui monterait l’animal.

Agitant sa main de bas en haut, son index pointé vers Louis, le muletier insista d’un air menaçant sur l’amour qu’il portait à sa mule et l’attention qu’il fallait lui accorder. Enfin il lui ordonna d’aller chercher Mathieu de Fontfroide, le chanoine pénitencier, à son logis attenant au Mur.

\*

À la faible lueur de l'aube et après avoir longé la prison du Mur, Louis et le chanoine montèrent vers la porte d'Aude, gardée par cinq sergents attentifs qui contrôlaient tout accès à la cité. Et, à cette heure, les chemins et les rues étaient déserts. Louis tirait Grisette par la bride et ils avançaient tant bien que mal. La montée sur la porte d'Aude était rude pour l'animal, car le chanoine était grassouillet.

— Muletier, direction la tour de justice ! Je suis convoqué pour une audition par l'inquisiteur, comme témoin des confessions d'un de ses suspects. Vous pourrez venir voir vers midi si nous en avons fini avec notre homme. Nous repartirons vers la ville dès que possible. Compris ?

Vêtu de son habit canonial, mosette de soie noire, ornements et boutons violets sur une soutane de même couleur et coiffé d'une mitre, le chanoine pénitencier avait beaucoup d'allure.

Arrivé à destination, Louis fit son travail de muletier. Dans l'écurie de la cathédrale Saint-Nazaire, il examina la mule de la tête aux sabots. Dans le box de Grisette, il enfila au-dessus de sa mise une grande robe marron attachée mollement à la taille par une corde de chanvre. Vêtu comme un moine, le capuchon sur la tête, porte-documents en cuir naturel à la main, Louis chercha un moyen d'entrer dans la tour par la porte donnant du chemin de ronde au premier niveau. Les audiences se déroulaient au rez-de-chaussée, dans une pièce qui tenait toute la surface disponible de la tour. L'escalier circulait dans une cage adossée au mur extérieur, ce qui donnait à la tour une forme particulière et imposait deux toits pointus d'inégale hauteur et diamètre. Louis décida d'attendre que l'accusé et les accusateurs fussent en pleine audience pour tenter de monter aux étages.

L'instruction commença. On avertit l'accusé des charges qui pesaient contre lui. Le secrétaire prenait des notes, le notaire en faisait une synthèse sur le registre d'inquisition à pages numérotées.

Deux sergents interdisaient l'entrée de la salle tandis que deux moines assuraient la police de l'audience. Revêtu de la même tenue qu'eux, Louis passa par l'extérieur.

Il monta sur le chemin de ronde, dépassa les sergents en armes, tous tournés vers les extérieurs de la cité. Leur attention était attirée par un rassemblement bruyant d'une centaine de personnes, organisé par Garric devant la prison du Mur pour faire diversion. Louis aborda les quelques marches qui conduisaient à l'entrée dissimulée sous un passage couvert, viola la serrure à l'aide de son crochet, entra et poussa la porte derrière lui.

Depuis l'escalier, on percevait les débats. Il grimpa les deux paliers, arriva jusqu'au troisième, c'est-à-dire sous l'ossature de la charpente de la tour. Les sacs de cuir brut étaient là, pendus aux poutres du toit par des cordes de chanvre qui formaient une étoile autour de la poutre maîtresse. Ils étaient pendus à des hauteurs différentes, noués aux solives. Il fallut utiliser l'échelle qui se trouvait là pour parvenir à les décrocher. Louis entreprit de chercher les mots : *octoginta quattuor*<sup>1</sup> et *octoginta quinque*<sup>2</sup> écrits finement au blanc de plomb.

Il repéra le premier sac, dénoua la corde et l'ouvrit. Il contenait trois registres reliés, écrits en latin, mais aucun ne portait le nom d'Aélide de Foix. Il renoua la corde à la poutre. Dans *octoginta quinque* il trouva un registre relié en cuir marron sur lequel on pouvait déchiffrer : MCCLXXXV<sup>3</sup>.

Page XXX, il se mit à lire :

AELIDE DE FOIX

Au nom de notre seigneur. Amen. En l'an du seigneur MCCLXXXV, le XV des calendes de Février, Aélide de Foix, placée en présence de Jean GALAND, exerçant en tant

---

<sup>1</sup> Quatre-vingt-quatre.

<sup>2</sup> Quatre-vingt-cinq.

<sup>3</sup> Mille deux cent quatre-vingt-cinq.

qu'inquisiteur de la dépravation hérétique, désigné par nomination du siège apostolique dans cette circonscription et celle de Foix, jure de dire la vérité en matière d'hérésie sur elle-même et sur les autres, vivants et morts, en présence du révérend père, seigneur Béranger, par la grâce de Dieu, évêque de Carcassonne, du frère Mathieu de Fontfroide, chanoine pénitencier de l'ordre des frères prêcheurs du couvent de Saint-Vincent-de-Paul en la cité de Carcassonne et du frère Barthélémy de Saint-Hilaire du même ordre, prieur du couvent des frères prêcheurs, et aussi en présence de Renaud Baratinin, notaire royal de Carcassonne.

Elle se confesse spontanément :

Tout le texte suivant était méticuleusement effacé, gratté, illisible. Aucune lecture n'était possible par transparence. Les quatre pages : XXX-XXXI-XXXII-XXXIII étaient vides.

– 11 –

## **La réconciliation impossible de deux frères Rois**

**(22 avril 1285 – PERPIGNAN – Château de Perpignan)**

Après avoir fait un compte-rendu détaillé de son expédition dans la tour de justice de la cité de Carcassonne à Guillaume Garric, et plus particulièrement des forces déployées pour la protéger, Louis rejoignit le Roi d'Aragon qui campait à Peralada. Sans repos et sous une chaleur pesante, le chemin avait été harassant. Émeline occupait les nuits sans sommeil de Louis. Il ne cessait d'imaginer toutes sortes de déroulements possibles à leur rencontre prévue le prochain jour du Seigneur.

\*

Avec l'accord des barons aragonais qu'il avait dû persuader, malgré la résistance des comtes d'Ampuries et de

Peralada qui avaient des doutes sur les sentiments de leur peuple vis-à-vis de l'autorité du Roi, ce dernier décida de faire mouvement sur Perpignan pour y rencontrer son frère, Jaume II, Roi de Majorque, qui venait de quitter Collioure. Par ailleurs, Pierre III doutait de certains de ses vassaux. Il savait que le comté de Barcelone redoutait la guerre, car il pensait supporter tout son poids. De son côté, le comté de Gérone tardait à se manifester. Pierre III pouvait mesurer ainsi sa réelle influence sur Aragon. Il ne s'estimait pas trahi, mais cette résistance le chagrinait et l'affaiblissait moralement.

Quelques centaines de fantassins, deux-cents cavaliers tout au plus, réunis péniblement en quelques jours, et cinq mille Almogavres<sup>1</sup> servaient de renfort et accompagnaient le Roi. Tous campaient au pied du col de Peralada. Préoccupé par l'absence de réaction spontanée de ses comtés qui auraient dû accourir, selon les chartes signées, à l'appel de leur suzerain, il fit à nouveau envoyer aux quatre coins du royaume des messagers pour rameuter les troupes à proximité du col.

Il commençait à perdre patience.

Louis se permit de donner un conseil :

— Sire, vous ne devriez pas dire à vos troupes quelles sont vos intentions ! Laissez donc les rumeurs courir ! S'ils ne savent pas, nos ennemis ne sauront pas non plus ! Cacher ses intentions réelles est toujours gage de réussite, proposa Louis.

— Qu'ils pensent ce qu'ils veulent, nous avancerons en ordre de bataille mais sans esprit belliqueux. Qu'on envoie observer le château<sup>2</sup> en attendant notre arrivée. Comte

---

<sup>1</sup> Ou Almogabares. Soldats mercenaires ou miliciens au service de la Couronne d'Aragon, majoritairement catalans et aragonais, constitués en compagnies qui avaient vu le jour dans la péninsule Ibérique à l'occasion des guerres contre les sarrasins au XIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>2</sup> Futur palais des Rois de Majorque.

d'Ampuries, vous prendrez le commandement de vos cavaliers et vous irez un peu devant nous, pour voir si aucun piège ne nous est tendu.

\*

Dès avant l'aube, surprise dans son sommeil, la troupe fut réveillée à grands coups de business<sup>1</sup> et les rangs se formèrent doucement dans les allées du campement.

Puis, avec son armée équipée pour la guerre, cavaliers caparaçonnés, arbalétriers couverts de fer, étendard en tête des troupes, chevauchant auprès du Roi, lui-même entouré de ses capitaines et de sa garde rapprochée, ils étaient tous prêts à en découdre. Très légèrement équipé et posté en éclaireur à l'avant des troupes avec quelques-uns de ses hommes de main, Louis observait cette armée qui avait fière allure.

Et la cavalerie s'ébranla, fanions et gonfanons<sup>2</sup> haut portés, claquant au vent, épée au côté, main prête à la saisir, rênes courtes et étriers serrés, cuirasses rutilantes au soleil naissant. Le vent venait de la mer, le ciel était bleu mais le cap Béar se coiffa bientôt d'un bourrelet de brumes marines qui plombaient l'horizon. Au Sud, le Canigou, fièrement dressé sous un petit chapeau de neige, veillait sur la Catalogne et le Roussillon.

Le Roi avait interpellé Louis avant son départ en éclaireur :

— Ce que je souhaite de tout cœur avant de mourir, c'est que mon frère ne livre pas aux Français ce nord des

---

<sup>1</sup> D'apparence globalement similaire à une trompette de cavalerie moderne, cet instrument typiquement médiéval est caractérisé par un fût long et étroit pouvant mesurer jusqu'à deux mètres de long, sans pavillon.

<sup>2</sup> Étendard ou une enseigne réunissant autour de ses plis les vassaux d'un seigneur suzerain. Il pouvait également être utilisé lors du rassemblement de l'ost.

Pyrénées, ce Roussillon qui ne fait qu'un avec la Catalogne du Sud !

La confiance était d'importance pour l'avenir de ce pays et il était étonnant qu'elle fût formulée en cet instant !

— Sire, vous verrez sans nul doute vos souhaits exaucés ! S'il y a la guerre, s'il y a croisade, nous la gagnerons, j'en suis sûr ! Nous renverrons les Français aux enfers, tempêta l'espion, ayant soin de paraître très optimiste.

— Peut-être, Louis, peut-être... ou peut-être pas ! Je ne pourrai mourir tranquille que si nous gardons notre identité. Nous n'avons rien à faire avec les Français, et au diable le Pape et mon excommunication !

\*

Louis connaissait le château de Perpignan, enserré dans des murailles assez hautes. Les étages étaient en cours de construction. La famille royale logeait dans ses appartements, dans l'aile ouest de la forteresse, non loin des cuisines.

Quelques nouvelles peu rassurantes, fournies par les espions de Louis, arrivèrent de Perpignan : les murailles, à l'entrée du palais, étaient parées de draperies sang et or et ornées de fanions, des ouvriers s'activaient à la décoration de l'édifice. Des va-et-vient incessants de charrettes bâchées lourdement chargées pénétraient dans l'enceinte du palais d'où elles ressortaient vides. Quelques bâches soulevées par curiosité permirent de constater qu'elles transportaient essentiellement des victuailles et des amphores de vin pour une quantité considérable de convives. Mais aussi des armes. On signala un nombre important de porteurs d'instruments de musique déjà installés à même le sol à l'entrée principale du château. On notait également une multitude de filles de joie. Il y avait là les pensionnaires des bordels de Perpignan, mais aussi d'autres qui suivaient les armées du Roi de France. Des visiteurs étaient attendus et, au vu de la qualité et de la mise des accueillants, il devait s'agir de personnages

importants rapidement localisés par les espions de Louis avant qu'ils ne franchissent la rivière Têt.

Louis eut tôt fait d'identifier formellement les visiteurs grâce à leurs bannières. Il s'agissait d'Amauri de Narbonne, émissaire du Roi de France, et du neveu de l'archevêque de Narbonne, qu'il fut aisé d'arrêter au nez et à la barbe de la garde du château. Quelle imprudence de leur part de se déplacer si légèrement protégés ! Ils se croyaient sans aucun doute en terrain ami ! Ils s'étaient tous livrés sans combattre !

Aussitôt arrêtés, aussitôt présentés au Roi d'Aragon.

— Louis, occupe-t'en, dit le Roi après avoir jeté un air de mépris aux captifs déjà fortement secoués et marqués par les coups reçus pendant leur interpellation. Pas de pitié, je veux tout savoir de ce que nous prépare le Roi de France. Je te les donne. Fais-en bon usage !

\*

Louis avait soumis Amauri de Narbonne à la question préparatoire, forme de torture psychologique qui avait pour but, normalement, d'éviter de passer à la torture physique. Mais il ne connaissait rien de lui !

— Amauri, je serai sans pitié si vous ne me dites pas tout ce que vous savez.

— Je n'ai pas l'habitude de trahir les miens !

— Que veut demander Philippe III à Jaume II ? S'agit-il de pourparlers de guerre ?

— Allez au diable, toi et ton Roi !

Louis resta un moment silencieux avant de poursuivre en changeant de ton.

— Entendons-nous bien, si tu me résistes, il est fort probable qu'à la fin, tu m'avoueras bien des choses, même inexistantes, tant tu souffriras dans ton corps. À défaut d'instruments disponibles, nous t'attacherons sur ce tronc d'arbre. Tu connais le supplice de l'eau ? Après avoir ligaturé ton sexe afin que tu ne puisses évacuer, nous te ferons absorber lentement vingt chopines afin que cela t'étouffe. À

moins qu'à la place de l'eau, tu préfères du vin ou du vinaigre ? Tu vois, quand le soleil sera au zénith, le temps que je t'accorde sera écoulé et après le supplice de l'eau, au cours duquel nous veillerons à te garder en vie, nous passerons à une torture plus élaborée comme la flagellation ou l'écartèlement ! Réfléchis. Tu n'as plus grand temps, menaça Louis froidement.

Louis le laissa nu, entravé pieds et bras à un olivier de grosse taille, seul face à sa peur. Amauri de Narbonne, plus habitué à commander lui-même ce genre de supplice, n'attendit pas que les cloches de l'église de Saint-Jean-Le-Vieux sonnent les heures. Il fit appeler Louis qui le fit délier. Pâle, les traits tirés, la face sanguinolente marquée par les coups, se tenant les côtes et boitant bas, il consentit à répondre aux questions. Louis le fit conduire dans une tente montée à la hâte où il s'assit lourdement sur un archebanc à dossier et accotoirs.

— Amauri, je vous dois beaucoup de respect. Dites-moi quelle est votre mission auprès du Roi de Majorque, frère du Roi d'Aragon et nous serons quitte... tempéra l'espion catalan.

— Quérir son consentement pour que les armées du Roi de France puissent traverser le Roussillon sans opposition de sa part et qu'il lui porte même assistance pendant toute cette opération, concéda Amauri.

— Qu'a-t-il répondu ?

— Un échange de messages entre les deux Rois ayant pu établir qu'il y consentait. Nous venions chercher son engagement écrit.

— Et quels en sont les termes ?

— Le Roi Jaume s'estime lésé par les dispositions du testament de son père, Jaume 1er le Conquérant. Il dit avoir hérité des Baléares, de la Cerdagne, du Roussillon et de Montpellier, un royaume bien plus petit et moins riche que celui du Roi d'Aragon, son frère. Il raconte à qui veut

l'entendre que Pierre III est un personnage impulsif et même vindicatif et qu'il passe sa vie à lutter contre des rivalités, des révoltes nobiliaires, des trahisons et des vengeances. La preuve : le Roi d'Aragon a pris, dans la ville de Perpignan, devant tous les nobles du pays du Roussillon et en l'église dominicaine, la suzeraineté des terres de son frère. Jaume II, humilié et menacé dans son intégrité physique et celle de son épouse et de ses enfants, a répondu favorablement aux souhaits du Roi de France. C'est ce qu'il explique avec force détails pour justifier l'autorisation de passage accordée au Roi de France et la collaboration de ses troupes et de son peuple.

— Où se trouve le document ?

— Je l'ignore. Il est intitulé Traité de Carcassonne, mais n'est pas encore signé. C'est ce que nous venions chercher.

— Mais que veut le Roi de France à la fin ?

— Au nom du Pape Martin IV, sur les conseils du ministre Mathieu de Vendôme, qui assure actuellement la régence du royaume, et malgré l'opposition de ses conseillers, il veut se rendre maître du Roussillon et envahir Catalogne et Aragon, comme promis à notre Pape Martin IV et à son légat.

— Que donnera-t-il en retour ?

— La proposition du Pape est d'attribuer à son deuxième fils Charles, le royaume de son beau-frère Pierre d'Aragon.

— Quelles sont les forces en présence ? poursuit Louis, imperturbable.

— Nous savons que, confronté à des querelles internes et des promesses d'ost non tenues par ses suzerains, Pierre III ne pourra pas réunir à temps les troupes nécessaires pour nous empêcher de franchir les Pyrénées. Par contre, le Roi de France renforce son armée depuis déjà plus de deux ans. Plus de 150 navires ont été construits sur le Rhône, à Narbonne et à Marseille, le recrutement de marins s'est fait à prix d'or, et nous disposons de troupes considérables. Pour notre Roi

Philippe, Pierre III est quantité négligeable. Dans son esprit, Aragon est déjà conquis.

Les informations que détenait Louis étaient désormais validées par Amauri de Narbonne.

— C'est assez pour l'instant. Mes menaces restent d'actualité tant que tout cela n'a pas été vérifié. Gardes, amenez le prisonnier en lieu sûr, sans le brusquer. Donnez-lui à boire et à manger. Aménagez une couche rustique et prévenez notre médecin-apothicaire de campagne qu'il doit le soulager. En tout cas, qu'il soit étroitement gardé ! Il nous est précieux !

Soutenu par deux soldats, le détenu quitta la tente après avoir lancé un regard noir qui en disait long sur le sort qu'il réserverait à Louis s'il tombait entre ses mains.

Sans tarder, l'espion catalan alla rendre compte au Roi de cet interrogatoire, omettant toutefois de rapporter la description faite par Amauri au sujet de son caractère, tant elle était peu flatteuse. Il était inutile d'aggraver une colère déjà forte à l'encontre de son frère.

— Louis, je veux voir mon frère. Amauri de Narbonne ne nous a pas tout dit. Je le tuerai volontiers sur un champ de bataille, mais je ne puis me permettre de l'éliminer de sang-froid. Ils seront tous mes prisonniers, mes otages. Ils feront ainsi l'objet de négociations pour tenter de les tirer de leur captivité. Je m'empare de la ville basse avant de m'occuper du château. Tout de suite !

\*

À son entrée, l'armée de Pierre III fut accueillie comme une troupe de libérateurs par les gens de la ville basse, ce qui prouvait que Jaume II n'était pas si aimé que cela par son peuple. Une joyeuse cohorte les amena jusqu'à la maison du Temple, qui abritait le trésor des Rois de Majorque, dans des coffres entreposés au sein de la bibliothèque. Le trésor était conséquent et couvrirait sans aucun doute les frais des futures opérations de guerre, s'il y avait lieu.

L'attention de l'espion fut attirée par un coffre à pentures avec serrure richement ciselée dont l'entrée était dissimulée par une partie de la décoration. À défaut de disposer de la clef, Louis tenta de la crocheter, sans succès, car des gardes<sup>1</sup> s'opposaient à la pénétration de son outil.

Ayant entendu dire qu'il existait des dispositifs de sécurité qui souillaient à l'encre de seiche tout le contenu d'un coffret que l'on tentait d'ouvrir par effraction, et comme il ne voulait rien détruire, il fit chercher un serrurier de sa connaissance, dont l'atelier se trouvait à quatre pas de là, rue du Temple. Son antre recelait un inestimable trésor de guerre. Au temps où Aragon, Catalogne et Roussillon étaient amis, il avait, grâce aux navires de la flotte de Collioure, importé de pays étrangers toutes sortes de serrures dont il avait étudié le fonctionnement en leur perçant le ventre, et trouvé les solutions pour les ouvrir sans que le propriétaire du coffre ne s'en aperçût.

Le serrurier fit d'abord une étude attentive de la serrure en la tâtant avec plusieurs sortes d'outils, observa la qualité des ferrures et décida que le coffre n'était pas piégé. La serrure résista jusqu'à ce que le « pêne à pignon » ne cède sous l'effet d'un rossignol particulièrement élaboré.

Un homme aussi précieux ne pouvait être pris dans la tourmente d'une guerre. Aussi, en guise de récompense et en même temps qu'une bourse assez rondelette, Louis lui conseilla de faire place nette et de quitter Perpignan avec toute sa famille et ses biens les plus précieux, le plus rapidement possible, pour attendre en lieu sûr que la situation redevienne calme.

— Messire, dit Louis, voilà ce que j'ai trouvé dans ce coffre si bien protégé. Une charte qui fait état de l'allégeance de Jaume II à Philippe III et qui s'intitule Traité de

---

<sup>1</sup> Dispositif mécanique interdisant l'ouverture d'une serrure sans sa clef d'origine.

Carcassonne. Elle n'est peut-être pas signée, mais il y est fait soumission au Roi de France et spécifié que Jaume se range sous sa bannière. Mais cela n'est pas tout ! Voilà plusieurs messages de Philippe III qui font état des faits suivants : le Cardinal Jean Cholet a proposé, comme vous le savez, le Royaume d'Aragon à Charles, fils cadet du Roi de France. Mais ce qui est nouveau, c'est que celui-ci s'est fait faire un étendard, un écu armorié, un sceau, et a frappé monnaie qui circule déjà dans Perpignan ! En conclusion, ils considèrent que vous et votre frère Jaume n'êtes plus chez vous !

La colère de Pierre III fut à la mesure des derniers événements :

— Arrêtez tous ces marchands qui conspirent contre moi pour assurer le ravitaillement des armées du Roi de France et confisquez-leur tous leurs biens ! hurla le Roi d'Aragon.

Le Capitaine d'Arme, avec deux-cents sergents, ratissa la ville basse et arrêta tous les marchands ayant des signes extérieurs de richesse évidents. La vie leur fut laissée, mais tous leurs biens confisqués. Et le trésor de guerre d'Aragon s'arrondit considérablement.

Tout le trésor ? Enfin, ce qu'il en restait, car avec la complicité de Louis qui avait été élevé par eux, les Templiers, gardiens du trésor et comptables du royaume de Majorque, réussirent à détourner trois coffres remplis de pièces d'or, et surtout les matrices<sup>1</sup> rapidement chargées sur une charrette et évacuées vers le Mas Déu. Une grande partie du trésor des Templiers catalans avait été ainsi sauvée ! Le reste, qui constituait toutefois une véritable fortune, fut déposé dans la tente du Roi qui discutait avec ses conseillers militaires. Sans

---

<sup>1</sup> Une matrice se compose de deux coins gravés (coin mobile ou poinçon pour le côté face de la monnaie et coin dormant, pour son côté pile, fixé dans une enclume). Entre la matrice et le poinçon, le flan, plaque du métal à graver.

y être invité, Louis se tint au pas de la porte pour suivre les arguments des uns et des autres. Le Roi décida de voir immédiatement son frère.

\*

Prenant la tête de ses troupes, Pierre se présenta aux portes du palais.

— Ouvrez. Je suis le Roi d'Aragon, énonça-t-il avec majesté.

— Je n'ai aucune consigne vous concernant. Je n'obéis qu'à mon Roi, répondit le garde, un peu effrayé.

— Ouvrez au Roi d'Aragon. C'est un ordre. Je veux voir mon frère Jaume. J'emploierai la force si nécessaire.

Un arbalétrier tendit son arme et prit position de tir en visant le Roi dont la garde rapprochée fit immédiatement écran. Le carreau ne partit pas. Mais Pierre III ordonna l'assaut.

L'alarme aux remparts fut donnée et les hommes de Jaume II apparurent avec leurs écus, épées tirées, arbalètes tendues, javelots prêts à transpercer l'ennemi. Par les portails ouverts, ils tentèrent une sortie de cavalerie. Sur le pré, les échanges furent vifs. Les épées s'entrechoquèrent, les écus se fendirent, les cottes de mailles crissèrent, les bras et jambes tombèrent. Il y eut même des têtes qui roulèrent sur le sol. Le champ fut couvert de sang.

Les hommes du Roi d'Aragon enfoncèrent les ennemis, franchirent les grilles, pénétrèrent dans le château, se rendirent maîtres de la situation.

Et le Roi d'Aragon entra en triomphateur, dressé sur ses étriers, tenant ferme les rênes de son étalon luisant au soleil. Il s'adressa à deux de ses capitaines :

— Veuillez prévenir mon frère que je suis là pour discuter avec lui des engagements que nous avons pris devant notre père. Remettez-lui cette missive. Priez-le de me répondre sur-le-champ ! ordonna-t-il.

Le temps de réponse ne fut pas long.

— Sire, votre frère est malade et retiré dans sa chambre avec son épouse et ses enfants. Il souhaite se reposer un peu avant de vous recevoir.

— Dites-lui que j’attendrai jusqu’à demain. Que l’on garde le château de l’extérieur et de l’intérieur. Que l’on trouve une suite pour que je m’installe, moi et mes conseillers. Nous devons analyser la situation avant de prendre les décisions qui s’imposent.

\*

La première nuit fut agitée. Le Roi fut réveillé plusieurs fois par des bruits violents provenant de l’aile droite du château, du côté des logements de son frère, même la garde n’était pas en mesure d’expliquer le phénomène.

Le jour d’après, le Roi Jaume II était toujours malade et demandait un nouveau répit, ce que Pierre III accepta. La nuit, les mêmes bruits sourds furent entendus. Le Roi, qui dormit mal encore une fois, entra dans une terrible colère contre les gardes qui n’y pouvaient rien.

Au troisième jour, personne ne répondit aux sollicitations du Roi.

Pierre III, exaspéré, força les portes des appartements de son frère, comprenant avoir été dupé.

La femme et les enfants de Jaume II l’attendaient, assis sur le lit, avec tout leur entourage. Le Roi de Majorque n’était pas dans la chambre. En visitant les pièces adjacentes, les sergents découvrirent, dans la cuisine, un gros trou communiquant avec une sorte de galerie sous terre. Jaume II avait fui par les égouts du palais !

Pierre III apprécia très vite la situation et bien que reconnaissant qu’il avait été dupé, il fut remarquable de calme et de courtoisie. Il prit place sur le lit, à côté d’Esclarmonde de Foix, sagement assise, les mains posées sur les genoux, la tête basse et les traits tirés.

— Esclarmonde, mon frère vous a quittés depuis quand ?

— Il est parti cette nuit, répondit-elle en sanglotant.

— Seul ?

— Seul...

— Et pour aller où ?

— Je l'ignore, je le jure ! supplia Esclarmonde, prise de tremblements.

— Il a fui alors que j'essayais de résoudre cette situation inextricable, se lamenta le Roi d'Aragon.

Leurs regards se croisèrent. Celui d'Esclarmonde lançait une sorte de défi.

— Il sait que vous savez ! Il est allé jusqu'au bout de ses convictions et va organiser contre vous la reconquête de son royaume.

— Et ce pleutre vous a abandonnés en otage, vous et vos enfants ?

— Nous l'avons convenu ainsi.

— Et pourquoi aurais-je une quelconque pitié pour vous ?

— Je n'ai rien à faire de votre pitié ! Je suis la fille de Roger IV de Foix et de Brunissende de Cardona, Aragonaise comme vous, je suis la sœur de Roger Bernard III, comte de Foix, que vous avez détenu dans vos geôles pendant quatre longues années. Vous détenez toujours ma sœur Constance depuis la révolte des Barons catalans en 1280 et, surtout, je suis ici parce qu'avec mes enfants, il nous était impossible de fuir de la même façon que mon cher époux. Avez-vous vu ce trou à merde par lequel il est passé sous votre nez ?

— Madame, je puis comprendre votre souci de préserver vos enfants et vos gens de ma colère contre mon frère, mais vous prenez aussi bien des risques de rester entre mes mains. Dans l'urgence qui m'occupe actuellement, je vous transfère vous, vos enfants, votre belle-fille, vos deux conseillers et nos prisonniers dont Amauri de Narbonne, vers un lieu que je vais déterminer sous peu, sans doute Panissars dans un premier temps. Point de bagages, juste l'essentiel. Et

ce malgré la requête de Ramon-Folch, comte de Pallars et vicomte de Cardona, votre cousin, qui me supplie de vous libérer, vous et vos enfants.

Et il abandonna là toute discussion.

— Desclos, faites donc charger sur des charriots tout ce que nous avons trouvé dans les coffres du royaume, les affaires, le trésor et l'argent, et faites-en l'inventaire.

Puis, se tournant vers un de ses hommes :

— Capitaine, fournissez un encadrement sûr à ce convoi. Au moins deux-cents hommes à cheval. Conduisez la Reine à Panissars. Mettez-vous en route dans l'heure.

\*

Quelques instants plus tard, dans une pièce attenante à la chambre du Roi Jaume II, l'espion catalan s'avança, l'air inquiet, vers Pierre III.

— Oui, Louis, qu'y a-t-il encore ?

— Des émeutes sont signalées dans la ville basse. Tous les hommes sont équipés et armés, les chaînes et barrières protégeant la ville ont été enlevées. La foule, quatre mille âmes environ, monte vers le château pour vous arrêter, car les bruits courent que vous avez fait assassiner le Roi Jaume II. La foule crie : « À l'assassin ». Le seigneur Bernat de Montesquieu a pris l'initiative de replier notre armée sur le Palais, mais certains de nos hommes sont restés entre leurs mains.

— Nous allons tenter de les raisonner. S'ils n'écoutent pas, tant pis pour eux, menaçait le Roi, prêt à en découdre.

Et il descendit en ville.

Droit sur ses étriers, la main sur le pommeau de l'épée, il arrêta d'un seul geste la foule qui grondait, mais respectait son autorité. Après que le silence fût établi, il fit lire à Pierre de Saint Clément la charte rédigée par son frère contre lui, mais la grogne ne se calma pas et il dut faire donner les troupes. La foule s'éparpilla vite vers la ville, pourchassée par un mille de sergents et quelques cavaliers.

La prise de la ville basse ne fut pas un succès complet et une centaine de soldats de Pierre III durent être abandonnés à la foule, car il fut nécessaire de battre en retraite. Cette fin ne fut pas glorieuse.

La boule au ventre et perturbé par ces derniers jours difficiles, Louis se rendit au rendez-vous échafaudé par Ade la couturière, pour y rencontrer Émeline.

– 12 –

## **Où les inclinations naturelles reprennent leurs droits**

**(23 avril 1285 – Canet en Roussillon)**

Ils quittèrent Perpignan avec un sentiment d'inachevé. Louis n'ayant pas obtenu les renseignements voulus sur ses origines, ne pouvait cacher sa déception. Quant au Roi Pierre III, ses comtés étaient au bord de la révolte, les barons militaires menaçaient, les représentants du Roussillon ne siégeaient plus, Barcelone se réfugiait derrière ses murailles, la famine sévissait, ses armées n'étaient pas rassemblées et, pire que tout, son frère s'était déclaré son ennemi.

Louis se rendit au rendez-vous fixé par Ade, la couturière aux écuries du Château de Perpignan où Émeline était autorisée, avec l'accord du Connétable et la complicité du maréchal, à percevoir des chevaux de selle espagnols. Des coursiers de cette race, très appréciée par les barons et les papes, étaient à l'origine d'un commerce florissant entre l'Aragon et le Languedoc. Les animaux mis à leur disposition étaient habituellement utilisés pour les courses et les tournois. Émeline avait choisi une jument baie, équipée d'un licol pour mors, qu'elle enfourcha sur une peau de mouton en guise de selle, et ce malgré les conseils de prudence sur le caractère hargneux et la mauvaise humeur de la bête.

Louis, de son côté, montait un étalon gris fourni harnaché. D'un commun accord, ils avaient laissé leurs habits

de tous les jours au profit de vêtements amples de nature à faciliter les mouvements et la monte, un peu à la manière des bédouins. Ils parlèrent peu pendant le long moment où les chevaux les avaient amenés en bordure du port naturel de Canet-en-Roussillon, à travers les champs de céréales et les vignes, en évitant au plus loin les marais salants qui dégageaient de mauvaises odeurs. Au bord de la mer, avec le vent, les moustiques se faisaient rares. Ils se trouvaient sur les terres de Guillaume III de Canet, qu'Émeline et Ade connaissaient par le biais de son épouse Alamande de Vernet à qui elles avaient rendu plusieurs fois visite pour affaires, en son château.

Ils s'assirent sur le sable, l'un à côté de l'autre puis, petit à petit, l'un contre l'autre, l'un faisant la moitié du chemin et l'autre le chemin restant. Le vent de la mer avait forcé, ébouriffant les cheveux de la belle et la crinière des chevaux. Leurs regards se croisèrent, puis les yeux se perdirent dans les yeux, de légers sourires furent échangés. Le temps leur sembla ne s'être arrêté que pour eux.

Les minutes passèrent. Ils furent divertis par le jeu de séduction qui s'était instauré entre la jument et l'étalon, laissés libres de s'ébattre à leur guise.

Puis tout vint naturellement. Louis se mit à raconter son histoire, du moins ce qu'il avait pu en déduire. Peut-être était-il né à Paris, de sang royal, et peut-être avait-il une sœur jumelle. Il précisa :

— Pour ce que l'on m'en a dit, j'ai été élevé dans un château, nourri au sein pendant les deux premières années de ma vie avec plusieurs autres enfants. Le reste du temps dans un couffin ou sur une couverture, à même le sol, devant une cheminée qui nous tenait chaud. Ma nourrice chantonnait en me berçant doucement. Ça, je m'en souviens. Ce fut sans doute pour moi une époque où je ne pouvais pas être malheureux, car j'avais une « maman » qui me

protégeait, me nourrissait, me câlinait. Qui plus est, je ne me préoccupais pas de qui j'étais.

— Et après ? demanda Émeline.

— Après ? J'ai été envoyé dans un couvent près de Toulouse où j'ai été élevé par des novices de tous âges sous la direction de l'abbesse, une femme douce et attentive à notre éducation. Nous étions à la fois très gais et très pieux. Notre vie était réglée au rythme monastique, selon les trois vœux de religion : pauvreté, chasteté et obéissance. Mais il y avait des règles spécifiques, bien entendu. On n'élève pas, même dans la piété, une douzaine de jeunes enfants de deux à douze ans privés de parents comme les enfants normaux. Nous étions tous mâles et orphelins, tous destinés, un jour, à être confiés à une famille d'adoption. Mais tous éduqués selon la loi de Dieu, celle des dix commandements, tous instruits, sachant lire et écrire le latin, tous respectueux de la hiérarchie. De mon arrivée au couvent jusqu'à mon départ, j'ai rencontré beaucoup d'enfants qui ne connaissaient rien de leurs origines. Cela entretenait nos conversations secrètes, alimentait nos suppositions, nos rêves de grandeur. Chacun avait ses attaches, tels Adam de Beausejour, Morel d'Achères, Odard d'Andrézy, Ermier de Joinville, Gérard d'Ifs, Durand de Saint-Michel. Et moi ? Moi ! Louis sans Terre !

Louis marqua une pause, puis reprit, soulagé de pouvoir se confier à une oreille attentive :

— Avec de telles origines, je faisais l'objet de quolibets jusqu'à ce que je m'impose très vite aux autres par la force. Celle de mes poings ! J'étais en quête de quelque chose que je ne voyais pas, mais que je pensais indispensable. Et ce n'est pas le temps ni même les études, les lectures, ou la vie en collectivité qui ont apaisé mon désir existentiel. Les femmes m'ont aidé à penser à autre chose, à devenir un homme.

— Et comment en es-tu sorti ?

— Il y avait, le jour du Seigneur, un véritable rituel : celui du bain. Une grande bassine d'eau chaude, du vrai

savon, de grandes serviettes pour l'après. Vois-tu, ma novice avait grandi en même temps que moi. Nous avions l'un et l'autre onze ans, et la toilette devait être complète, et sous sa responsabilité. Manifestement une erreur d'appréciation de la mère supérieure sur les conséquences de la puberté. Elle s'amusait beaucoup en me donnant mon bain. Moi, j'étais droit comme un « I » dans ma bassine d'eau chaude, fort de l'expérience de mes premières explorations solitaires. Elle présidait d'abord à ma toilette, puis devenait très active en m'enseignant comment il convenait d'insister sur certains points particuliers de mon intimité, afin d'en assurer une propreté parfaite. Il lui était permis d'expérimenter sans opposition de ma part, sur ce corps nouveau, des émois qu'elle ressentait sans aucun doute pour elle-même.

— Une première expérience sexuelle.

— En tout cas, le réveil de mes sens autrement que par les plaisirs solitaires.

— Elle était belle ? questionna Émeline.

— Elle n'était pas encore femme. Es-tu jalouse d'un souvenir ? sourit Louis.

— Je serai peut-être jalouse de celles qui sont arrivées après ! Poursuis.

— Après avoir été élevé par des femmes, j'ai eu affaire aux hommes. À des vrais ! J'ai été confié à la commanderie des Templiers du Mas Déu pour parfaire mon éducation d'homme. Vingt-six templiers, dont quatre chevaliers, quatre chapelains et dix-huit frères sergents. Il s'agissait d'un monastère où l'on cultivait la terre et élevait du bétail pour subvenir aux besoins de l'Ordre du Temple en Terre-Sainte. Il était le centre de la vie économique rurale, mais aussi le centre de la vie religieuse pour les frères et leurs familiers. Malgré son aspect extérieur très fermé, on n'y vivait pas comme un prisonnier. J'y ai beaucoup appris ! Ils m'ont directement impliqué dans l'organisation et la gestion des points de vente, étals et boutiques, créés sur les marchés de

Perpignan. Ils m'ont peu à peu confié le fonctionnement des fabriques, tanneries, ateliers de confection du cuir, des draperies et des moulins. Les dernières années de mon séjour, ils m'ont attribué la gestion des fours à pain de Perpignan dont ils avaient l'exclusivité. Et ils m'ont appris la comptabilité de tous les revenus et de toutes les dépenses, y compris ceux de l'immobilier perpignanaï qui leur appartenait.

— Qui as-tu connu comme précepteur ? relança Émeline.

— Les deux derniers commandeurs avec lesquels j'ai étudié le négoce étaient Ramon Desbac et Arnaud de Castelnou. Mais celui qui m'a appris le métier des armes est le dernier. Des entraînements intensifs, tous les matins. L'épée, d'abord en bois puis bien réelle, la lance, le poignard, le lancer de hache. Ces activités suivaient une séance d'endurance où il fallait courir le plus vite possible jusqu'à épuisement. Nous allions nager en mer, par tous les temps et en toutes saisons. Nous faisons des exercices de survie dans les marais ou en altitude, sur le Canigou, à l'imitation de Pierre III d'Aragon qui avait été le premier à escalader cette montagne catalane visible de partout en Roussillon et Catalogne. J'avais un cheval sous mon entière responsabilité, nuit et jour, et que je montais l'après-midi dans des manœuvres de combat ou de tournoi. Enfin, le soir, il y avait les études afin de parfaire mon latin, apprendre l'occitan et la langue catalane grâce aux œuvres de Ramon Lull, étudier l'histoire, ou m'exercer à l'écriture des poèmes, odes et ballades.

— Des études traditionnelles en somme, rien d'extraordinaire.

— Eh bien... Eh bien, figure-toi qu'il était prévu dans mon éducation bien d'autres choses que des études traditionnelles, murmura Louis.

— Comment ça ? Quelles « choses » ?

— Par exemple l'étude des herbes, drogues et épices méditerranéennes. J'ai suivi les cours d'Esméralda de Barcelone, apothicaire respectée de cette ville, ayant pignon sur rue, dans une officine exposant aux yeux du public toutes ses mixtures et plantes. Elle y fait fortune, car sa réputation est assurée. Elle est considérée comme un véritable médecin-pharmacien et à l'occasion comme une accoucheuse. Elle a affaire avec la congrégation du Mas Déu où elle fait cultiver un nombre considérable de plantes médicinales à l'abri de la curiosité des malveillants qui n'auraient pas hésité à la dénoncer comme sorcière. Il se dit même que des moines du couvent des dominicains de Montpellier lui doivent certains enseignements quant à la confection de potions et médicaments destinés aux pharmacies de cette ville.

— En quoi peut-elle être utile ?

— À la fourniture de médicaments, de poisons...

— Des poisons ? coupa-t-elle.

— Ceux qui tuent très vite ou très lentement, c'est selon les circonstances. Ceux qui tuent lentement ont la particularité de ne pas être toujours décelables. Et puis il y a les drogues. Les hallucinogènes, les excitants, les aphrodisiaques.

— Et tu as ça chez toi ?

— Lorsque j'en fais la demande, c'est selon les besoins.

— Tu es un assassin ? balbutia Émeline, prise de terreur.

— Lorsque cela est nécessaire. Rarement de ma main, sauf lorsqu'on m'attaque personnellement, répondit calmement Louis.

— Tu as tué beaucoup de personnes ? relança-t-elle avec un haut-le-cœur.

— Tu ne veux pas parler d'autres choses ?

— Tu supprimes la vie de personnes ? Mais c'est horrible ! Tu t'arroges le droit de condamner à la mort ? hurla-t-elle sans l'écouter.

Louis ne dit mot, contenant sa colère.

— Et la mère, et la femme, et l'enfant de celui que tu tues ? reprit-elle, toujours plus véhémence.

— Et la mère, et la femme, et l'enfant de la victime si je ne supprime pas le criminel avant qu'il ne tue ? rétorqua-t-il.

— Dieu a dit : « tu ne tueras point ».

— Mais la Bible laisse à penser qu'en cas de nécessité...  
« Les eaux reflurent et recouvrirent les chars et les cavaliers de toute l'armée de Pharaon, qui avaient pénétré derrière eux dans la mer. Il n'en resta pas un seul. Les Israélites, eux, marchèrent à pied sec au milieu de la mer et les eaux leur formèrent une muraille à droite et à gauche. »

Louis laissa le temps à sa réplique de faire mouche, puis tenta d'enfoncer le clou :

— Et le massacre des chrétiens par des chrétiens à l'occasion de la croisade contre les Albigeois ? Et, de nos jours, l'Inquisition qui brûle au nom de Dieu ?

— Je ne suis pas de ton avis !

— Je ne te demande pas d'être de mon avis. Je t'informe le plus honnêtement possible sur ce que je suis et sur mon passé. Je n'ai pas l'intention de te cacher ce qu'il y a de plus noir en moi.

Puis midi vint. Émeline les entraîna vers le château de Canet-en-Roussillon où Alamande de Vernet leur avait fait préparer un en-cas composé de tartines de poulet à l'estragon et de tartelettes à la carotte accompagnées d'eau fraîche, qu'ils prirent à côté des écuries du château sur des bottes de paille, face aux prairies où les deux montures gambadaient avec fougue. Tout avait été préparé par Émeline et Alamande, avec laquelle une complicité certaine s'était instaurée.

\*

Puis ce fut au tour d'Émeline de raconter son histoire.

— Je suis orpheline, moi aussi. Papa et maman sont originaires de Casteil, au pied du Canigou. Maman, qui était

servante au château, est morte en me donnant naissance. Papa, un chevalier croisé au service des comtes de Cerdagne, ayant la tête ailleurs qu'à ses obligations de père, a préféré disparaître. Disparaître à jamais en réprimant, m'a-t-on dit, une révolte Maure dans le Sud avec l'infant Pierre, votre Pierre III d'Aragon, en 1275. J'ai été élevée par Ava, la fille d'Arnaud de Castelnou, mariée à Jausbert IV, vicomte de Castelnou. Pour des raisons que j'ignore, ils se sont séparés et Ava m'a prise avec elle par pitié. Elle devint religieuse à l'hospice Saint-Jacques-d'Ilia, l'hospice des pauvres de la ville d'Ille-sur-Têt, un lieu d'accueil des pauvres et des voyageurs. C'est là que j'ai grandi, sous la garde de quelques nonnes, dans une des alcôves qui donnent sur la chapelle. J'ai été éduquée de façon religieuse et instruite de la meilleure des manières possibles. Enfin ! Si l'on y regarde bien, c'était très militaire : déplacement en silence et en rang, temps de parole limité, chuchotements interdits sauf autorisation, offices, lectures spirituelles meublant les temps dits libres, et l'alcôve qui nous était réservée : « faite pour dormir, pas pour discuter ». Je n'étais pas très disciplinée et souvent punie. Des séances de prières à genoux nus sur les dalles de la chapelle, que je passais à rêver, parce que c'est une chose qu'ils ne pouvaient pas contrôler. À douze ans, un choix définitif m'a été imposé. Ou je prenais le voile et rentrais dans le rang, ou je quittais l'hospice. Ils ne voulaient pas voir des filles pubères sans le voile traîner dans les coins sombres en compagnie de mâles au service de l'hôpital. J'ai choisi la liberté de penser et d'agir.

Après ce long monologue, manifestement répété maintes fois dans son esprit, elle reprit doucement :

— Puis, j'ai été remarquée et je suis entrée au service de l'épouse de Jaume II de Majorque en 1282. Mon éducation, sans doute ma fermeté et, il faut bien l'avouer, mes rondeurs qui attiraient les regards des mâles de la suite du Roi, m'ont conduite à la place que j'occupe, sans que mes

défenses soient prises en défaut. J'ai pourtant eu à repousser quelques rudes assauts ! Enfin, j'ai connu une expérience malheureuse au cours d'un printemps avec un beau chevalier qui, après avoir cueilli la rose épanouie que j'étais, a disparu subitement. Rose épanouie... C'est ainsi qu'il me décrivait dans ses élans poétiques. Depuis lors, je nourris une très grande méfiance à l'égard de la gent masculine. Et je déteste les roses !

Louis ne sut que répondre à ces confidences. Il comprit qu'il était l'homme dont elle se méfiait.

Les chevaux se mirent à danser, à se frôler, puis émirent des hennissements brefs, graves et doux. Ils galopèrent ensemble, s'arrêtèrent pour se respirer, et frottèrent leurs têtes l'une contre l'autre.

Les mains de Louis et d'Émeline se joignirent. Leurs hanches se touchèrent, leurs cuisses se frôlèrent. Ils furent secoués de petits rires nerveux, habituellement signe d'une complicité plus que naissante. Louis enserra la taille d'Émeline avec son bras et elle posa sa tête sur son épaule.

Elle se leva et l'entraîna vers les écuries.

— Qu'attends-tu pour m'embrasser ? lui demanda-t-elle, les joues rosies par l'émotion et le désir.

Émeline cabra sa taille que Louis tenait maintenant fermement, sa main posée juste en dessous de son sein droit.

Puis ils se couchèrent tout simplement dans le foin, avec le soleil pour seul témoin.

– 13 –

**Où Louis découvre que la maîtresse de  
Pierre III est une espionne à la solde de  
Jaume II  
(25 avril 1285 – BARCELONE puis  
PANISSARS)**

Alors que Louis avait rejoint son Roi à Panissars, un messenger lui délivra une missive qui l'enjoignait de retourner rapidement à Barcelone. Si ses collaborateurs l'avaient fait mander urgemment, surtout dans les circonstances actuelles, cela devait ressortir de la plus grande importance.

L'espion catalan accordait une totale confiance à ses informateurs et collaborateurs. Ils avaient été recrutés après une sélection des plus impitoyables par un service dit « de sécurité » pour des missions relevant de leur domaine de prédilection : mœurs, commerce, production de denrées rares, serrurerie, portrait, traduction... Ils étaient tous sous les ordres de Louis, qui les rétribuait à hauteur de leur talent. Il était d'usage de dire, parmi les initiés, que les recrutés avaient « les yeux bleus », expression employée pour signifier que tout, dans leur dossier constitué au moment de leur recrutement, était parfait !

Louis arriva donc dans ses quartiers de Barcelone. Léon, son portraitiste physionomiste, lui sauta dessus sitôt le pas de la porte franchi.

— Patron, vous m'avez demandé d'aller voir de plus près la maîtresse du Roi afin de la comparer à nos portraits d'archives. Venez voir ce que nous avons trouvé.

Il déroula un rouleau de parchemin où une tête de femme était dessinée à la pointe de plomb.

— Connaissez-vous cette femme ? demanda Léon avec impatience.

Margue ! C'était Margue ! Il l'avait reconnue sans l'ombre d'un doute ! Les traits fins, un front haut et lisse, une chevelure noire et abondante tombant sur les épaules, des yeux noirs, des sourcils bien dessinés et sans doute effilés, une bouche gourmande, un nez droit et drapé d'une peau qui semblait fine, un menton rond. Sans parler de ses fossettes si caractéristiques.

Il lut la fiche avec une gourmandise non dissimulée.

*Se fait appeler Maïssa ou la Mauresque.*

*Née vers 1260 en Sicile. D'origine lointaine Arabo-Berbère. Servante à la cour de Charles d'Anjou. Repérée en Roussillon depuis fin 1282. Son arrivée correspond à l'invasion de la Sicile par le Roi d'Aragon Pierre III. Se réfugie à Perpignan où sa beauté et sa culture la destinent à être une courtisane de luxe à la cour de Jaume II, Roi de Majorque, où elle danse la mauresque pendant des soirées très privées. Suite à un duel entre deux prétendants, elle est priée de quitter le château. Elle intègre le couvent des Repenties à Perpignan. Selon Asseline, abbesse du couvent, elle disparaît fin 1283 sans laisser de trace, après la visite discrète d'un homme inconnu.*

*Portrait réalisé quelques jours avant sa disparition.*

\*

Louis relut une seconde fois la note. Le texte était peut-être court, mais son analyse conduisait à plusieurs observations et déductions :

— Elle fréquentait la cour de Charles d'Anjou et de Jaume II en tant que courtisane de luxe. Choix politique ou hasard ?

— Elle a disparu suite à la visite d'un homme au couvent des Repenties. Aurait-elle reçu des instructions ?

— Et ce prénom, Asseline... Louis se surprit à parler pour lui-même, devant le regard médusé de Léon :

— Et si la femme, connue sous le nom de Margue, femme actuellement maîtresse du Roi Pierre III, était une espionne à la solde du Roi de Majorque Jaume II ? En tout cas, sur la foi des renseignements figurant sur la fiche, il faut clarifier tout cela le plus rapidement possible. C'est le Royaume et mon Roi qui sont en danger !

Louis décida d'en référer aux deux personnages les plus importants du Royaume : de Montcada, sénéchal de Catalogne et Bernat Desclot trésorier royal et chroniqueur de Pierre III. L'un et l'autre ne l'appréciaient guère, car il trouvait que le Roi lui faisait trop confiance, les reléguant même, pour

certaines missions, à un rôle subalterne. Sans compter qu'il leur était insupportable que cet espion sorti de nulle part connaisse autant de secrets sur les affaires des puissants de ce monde. Un malheur n'arrivant jamais seul, il se disait même qu'Alfonse, fils de Pierre III, qui, à la mort de son père, sera Roi d'Aragon et Comte de Barcelone – même si la conjoncture poussait au pessimisme – ne goûtait que très modérément aux pratiques de l'espion catalan.

Louis, de son côté, savait que ces deux personnages étaient indispensables à son Roi, peu versé dans l'administration du royaume. Il n'ignorait pas que le devenir de l'Aragon dépendait grandement de leur savoir-faire.

Aussi, lorsque Louis les pria de le recevoir pour discuter, il le fit avec beaucoup d'humilité et de respect. Le rôle de proche conseiller de Sa Majesté étant l'un des postes les plus convoités de la Cour, Louis était obligé de se montrer déférent envers la garde rapprochée du Roi. Il savait bien que la jalousie pouvait mener aux pires infamies. D'autant que Desclos et De Montcada sentaient que l'attention du souverain leur échappait.

Ils le reçurent à Panissars, sous leur tente, à l'heure du repas qu'ils avaient d'ailleurs bien entamé. Ils le laissèrent debout devant leur table mijoter quelques instants. Pas un sourire. Pas une aimable parole.

— Nous vous écoutons ! dit Desclos, sans lever les yeux vers son interlocuteur.

— Messieurs, je vous salue... Hum... je soupçonne Margue, la maîtresse de notre Roi, d'être une espionne à la solde du Roi Jaume II, lança Louis dans un souffle.

Un long silence s'installa. Le sénéchal et le trésorier s'interrogèrent du regard et mastiquèrent avec plus de force le morceau de poulet qu'ils avaient dans la bouche.

— Êtes-vous sûr de ce que vous avancez ? lança De Montcada en s'essuyant les lèvres avec la nappe.

— Oui, j'en suis sûr ! répondit Louis avec assurance.

Après un long silence, Desclos demanda d'une voix forte :

— Vous dites que vous la soupçonnez ! Vous n'en êtes donc pas persuadé !

— J'en suis persuadé ! martela Louis.

De Montcada, jeta à son tour d'une voix affermie :

— C'est une accusation grave. Que peut-elle apprendre de si délicat pour le royaume selon vous ?

— Elle peut apprendre tout ce que le Roi lui dit sur l'oreiller et...

— Et que lui dit le Roi ? coupa Desclos.

— C'est justement ce qu'il faut savoir, répondit Louis.

Analysons la situation : Constance de Hohenstaufen, son épouse, reine consort de Sicile et Pierre, son dernier fils, sont en Sicile. Pierre III met dans son lit de façon très régulière une belle et jeune dame de compagnie qui le soigne à coups de tendresse ou de tisanes rajeunissantes et euphorisantes. Il semble attaché à cette vie libertine en marge de son couple.

De Montcada décocha, un peu vindicatif :

— Peut-on reprocher à son Roi de se donner du bon temps ? Par contre, en tant que sénéchal, je peux affirmer que sa liaison avec Margue a, depuis longtemps, dépassé les rumeurs des corps de garde.

Il fixa un instant Louis, afin sans doute d'analyser ses réactions. Puis il enchaîna :

— On en rit à Barcelone, et vous le savez bien, étant donné que manifestement rien ne vous échappe, piqua-t-il en guise de conclusion.

Le malaise qui suivit tarda à se dissiper. Desclos évoqua tout de même l'immoralité de la liaison :

— Je ne suis pas le seul à penser que la fonction de Roi requiert un minimum de retenue et de discrétion au niveau public comme privé, même si le Roi assume son infidélité et Margue son fricotage avec lui...

Après quelques secondes de pause, Louis rétorqua :

Il ne s'agit pas de la notoriété du Roi, il s'agit de savoir s'il n'a pas confié des indiscrétions sur la conduite de son royaume et notamment sur ses intentions concernant la guerre qui se prépare. On parle ici de secrets d'État !

— Et que comptez-vous faire, monsieur le grand espion ! cracha Desclos. C'est votre métier, que je sache. C'est pour cela que je n'arrête pas de vous donner de l'argent sur ordre de Pierre III ! Vous me coûtez en quelques jours l'équivalent de l'entretien d'une troupe de cent cavaliers pendant un an ! J'attends toujours les résultats !

— Cela rapporte que je sais que Margue est une espionne à la solde de Jaume II, notre ennemi ! L'un de vous deux s'en doutait-il ? accusa Louis, tout en s'approchant de la table.

Un silence particulièrement gêné mit en évidence les propos de plus en plus audibles de la soldatesque qui gardait l'entrée de la tente. Les yeux cherchaient de quoi fixer l'attention dans le décorum ambiant, les pieds raclaient le sol.

Louis intervint et brisa le silence :

— Il faut en parler au Roi et lui donner les bons conseils. Vous n'avez pas l'air de vouloir vous en charger, messieurs... Vous qui vous prétendez être sa garde rapprochée... Bon. Je vois que, comme Ponce Pilate, vous vous en lavez les mains ! Aussi, voilà ce que je vous propose : j'en parle au Roi, j'arrête Margue et je la questionne. Je ne sais pas encore dans quel ordre, mais c'est ce qu'il faut faire. Elle avoue et nous supprimons le problème en l'exécutant.

— Sans mise en accusation ? Sans procès ? C'est illégal ! s'empourpra Desclos.

— Vous tenez absolument à mettre sur la place publique que la maîtresse du Roi est une espionne ? Vous voulez que son épouse et ses enfants connaissent « officiellement » l'inconduite de leur mari et père ? Vous voulez être la risée du Pape et de nos ennemis pour n'avoir pas su débusquer un espion au plus près de notre souverain ?

Ce que je vous propose est discret et radical, argua Louis, imperturbable.

— Comment comptez-vous vous y prendre ? interrogea le Sénéchal.

— C'est sur le principe que je veux votre accord, même tacite. Inutile donc que vous sachiez comment je vais procéder. Ce sera notre secret.

Louis obtint de chacun un assentiment du bout des lèvres. Il tourna les talons, satisfait, et sortit de la tente la tête haute.

S'il choisissait la solution radicale, l'assassinat pur et simple de Margue, il ne fallait pas laisser penser que le Roi l'avait commandité. Circonstance aggravante, tout le monde étant au courant de la relation qu'il entretenait avec la jeune femme, son éventuelle disparition sèmerait inmanquablement le doute à la Cour. De plus, Pere Marc, notaire de la cité de Barcelone, très estimé par Pierre III et par son fils, sans doute voué à de futures fonctions très élevées dans le royaume, fit observer que la loi interdisait de tuer sans jugement et qu'on ne pouvait la dénoncer à l'inquisiteur pour sorcellerie et sodomie sans mettre le Roi en danger. Il n'était pas non plus possible de la retourner et d'en faire un agent double. Au vu de la conjoncture politique, ce serait trop risqué.

Après avoir longuement pesé le pour et le contre, Louis jugea que la meilleure solution serait de la faire accuser d'empoisonnement en la prenant en flagrant délit au moment où elle apporterait à Pierre III sa mixture avant leurs ébats. Il serait alors temps de la traduire en justice et de mener un interrogatoire musclé pour en savoir plus sur sa mission et sur les informations qu'elle avait pu glaner.

C'est ce qui fut décidé, mais il ne fallait pas que le Roi soit au courant. Du moins pas encore.

Louis se mit au travail : il demanda à Pere Marc d'attester des opérations en y assistant, s'assura de l'avis de

l'apothicaire Esméralda de Barcelone pour le cas où il faudrait identifier des produits inconnus, et fit quérir le bourreau pour les interrogatoires.

Il détailla :

— En vue d'interpeller Margue en flagrant délit de tentative d'empoisonnement du Roi, je veux faire, en son absence, une visite de son logement pour y rechercher des preuves matérielles. On a de la chance : elle est toujours à Panissars avec le Roi. J'irai avec quelques hommes de main pour m'aider à fouiller. Puis nous l'arrêterons avant qu'elle ne pénètre dans la tente du Roi munie du bol de boisson qu'elle lui apporte à chacune de ses visites. Par la suite, nous l'interrogerons sur les faits.

\*

Peu avant midi, ils localisèrent l'habitation de Margue, rue des Comtes, une petite maison basse sans prétention, blottie dans le quartier. C'était une de ces vieilles demeures qui permettent de se loger à peu de frais et de vivre incognito. Louis crocheta la porte et les quatre hommes de sa suite entrèrent tranquillement.

Une fois dans ce qui devait servir de souillarde, un individu jeune et robuste, torse nu, sorti comme un diable d'une pièce au fond, se rua sur Louis et ses acolytes, le bras tendu, une dague à rouelle dans la main gauche, une épée dans la droite. Surpris, Louis esquiva de peu le premier coup et ne dut sa survie qu'à un de ses compères qui para le second à sa place. Bousculées, la table et deux chaises volèrent au sol, l'homme de main, en réponse, en profita pour porter à l'assaillant un coup de dague double tranchant au ventre puis entailla profondément la main qui tenait l'épée. Les deux autres gaillards engagés par l'espion catalan surgirent et l'immobilisèrent au sol. L'agresseur vociféra en occitan des propos incompréhensibles, qui furent bientôt étouffés par la masse des deux corps qui le maintenaient au sol. La lutte fut brève, l'homme proprement égorgé !

Une fois tranquilles, ils fouillèrent la maison de fond en comble. La pièce du fond était une chambre meublée de façon rustique, avec une petite table servant d'écritoire et un lit deux places défaits avec deux oreillers dérangés où était posé un long cheveu noir. Au coin du lit, un valet portait un surcot jaune ouvert et bordé de fourrure, et une cotte à manches longues rouge, brodée de fils d'or et de perles. Des chaussettes courtes avec leur jarrettière ornée de petites fleurs étaient jetées par-dessus le tout. Sous l'armoire, qui ne contenait que des vêtements, se trouvait un pot de chambre en céramique ovale, destiné aux dames. Sur l'écritoire, Louis débusqua une collection de fioles contenant des liquides aux effluves agréables et des onguents aux noms mystérieux. Les bocaux étaient disséminés. L'un renfermait des baies noir-violet, luisantes, de la taille d'une petite cerise avec un calice de forme étoilée, l'autre des écorces d'une plante inconnue, et un troisième était garni d'une herbe séchée qui ressemblait à du cerfeuil ou du persil. Louis demanda à ses hommes d'aller quérir Esméralda, experte en botanique.

Sur le rebord de l'écritoire, il trouva un petit tube taillé dans une plume d'oie et un lien en corde de chanvre. À côté traînait un rouleau très fin de soie qu'il déploya avec précaution. Il déchiffra une simple inscription en latin à l'encre noire : ACTUM.

Sans nul doute un message transmis par un pigeon.

Quant à notre cadavre, il allait falloir s'en débarrasser en toute discrétion. Il suffisait pour cela d'une charrette puis d'une barque. Son corps serait entouré par des draps, puis lesté d'une grosse pierre et hop ! Il irait nourrir les poissons du port !

La dague de l'assaillant portait sur son pommeau une tête d'ours, et son épée une reproduction du sceau de Charles II d'Anjou, un ennemi d'Aragon, actuellement détenu prisonnier à Barcelone après sa défaite navale contre Pierre III

l'année dernière. On était donc en présence de conspirateurs, qui œuvraient contre le Roi, ici, à Barcelone.

Esméralda arriva peu de temps après. Louis lui montra les divers produits qu'il avait découverts sur l'écrivoire.

— Les parfums sont inoffensifs, dit-elle. Pour le reste, je reconnais les baies noir violet luisantes de la Belladone. C'est une plante très dangereuse selon l'usage qui en est fait. Elle peut, à dose importante, faire déraisonner.

— Jusqu'à la folie ? demanda Louis.

— Oui, c'est possible, mais, dans tous les cas, même à une dose moindre, ça peut-être potentiellement dangereux.

Le notaire intervient :

— Je note donc qu'il s'agit d'une préparation susceptible de rendre déraisonnable à petite dose et fou en grosse quantité...

— Oui, dit Esméralda. Et lorsqu'il faut prendre des décisions importantes, surtout pour un Roi, il vaut mieux éviter d'ingurgiter de la Belladone.

Louis baissa la tête, l'air grave, puis montra du doigt un autre contenant :

— Et dans ce bocal ?

— Voyons. Des feuilles séchées en forme de persil ou de coriandre. Une odeur très particulière. C'est de la petite cigüe. En absorber, même en quantité infime, provoque des troubles digestifs. Notre Roi s'en plaint-il ?

— Oui. Il s'en plaint beaucoup, surtout ces derniers temps, répondit Louis.

Esméralda prit une fiole dans sa main et la porta au niveau de ses yeux vers l'ouverture de la fenêtre, en pleine lumière :

— Ça, il m'arrive de m'en procurer. À toi aussi, d'ailleurs ! Tu te souviens de ton séjour avec les deux damoiselles ? taquina-t-elle. C'est de l'écorce de Yohimbe. Préparée en décoction, elle est un puissant stimulant très largement utilisé par les apothicaires comme un

aphrodisiaque, un stimulant contre la fatigue et un remède contre l'impuissance. Une bonne dose permet, comme tu le sais, une endurance à toute épreuve ! pouffa Esméralda devant une assistance hilare.

Louis eut un sourire gêné, puis poursuivit, sans relever :

— Comment ces trois produits peuvent-ils s'utiliser ?

— Dans du lait, dans du vin, de la tisane, un bouillon...

Et le notaire, consignait scrupuleusement tout ce qui se disait, coupa la botaniste :

— J'ai bien noté ! Il est évident que notre Roi fait l'objet d'un empoisonnement. Toutes ces constatations rendent nos investigations sans équivoque : il s'agit bien d'une tentative d'assassinat qui relève de la loi ordinaire. Nous avons toute latitude pour interroger les témoins et particulièrement cette Margue. Au besoin par la violence, avec la collaboration de notre bourreau. J'assisterai, si nécessaire, aux interrogatoires et rédigerai l'acte relatant tous les aveux.

\*

Le lendemain, Louis partit en direction de Panissars et attendit calmement son heure.

Margue, de son côté, ne se doutant de rien, continua son rituel : après avoir préparé sa mixture dans un bol de liquide fumant qu'elle tenait des deux mains, elle se dirigea vers la tente du Roi qui l'attendait pour sa récréation du soir. Elle était vêtue d'une chainse très pudique portée à même la peau.

Avant qu'elle ne franchisse l'entrée de la tente, Louis se dressa subitement devant elle, le regard mauvais. Surprise, elle fit un pas en arrière et se retourna, quand deux sbires l'immobilisèrent prestement, puis la bâillonnèrent avec une étoffe épaisse. Elle fut littéralement portée hors du camp, non sans quelques ruades qui déchirèrent l'étoffe de sa robe de jour en découvrant ses cuisses.

Ils se dirigèrent vers une cabane de berger en pierres sèches, isolée sur le col de Panissars, en bordure de la Via Domitia, non loin du prieuré des bénédictins.

Une fois sur place, ils la suspendirent par les poignets à une poutre du toit. Elle se débattait comme une anguille prisonnière dans une nasse. Seules ses pointes de pieds touchaient le sol. Les mines étaient tendues, les regards emplis de haine. La traîtresse s'en était prise au Roi, rien ne lui serait pardonné.

— Assassine ! cria un des hommes de l'espion.

Louis se tourna vers le bourreau :

— Bourreau, que pratique-t-on selon les usages dans de telles circonstances pour faire avouer un acte aussi grave ?

— La flagellation, comme de coutume, répondit-il laconiquement.

Et il exhiba un beau chat à neuf queues en cuir tressé, gros mais léger, facile à manier, chaque queue étant enduite de résine et munie de griffes à ses extrémités.

— Déshabille-la, ordonna Louis.

Margue essaya de se débattre, tenta de hurler, mais l'étoffe l'empêchait de sortir le moindre son de sa bouche. Elle était prise au piège. Le bourreau déchira le vêtement de haut en bas.

Elle était maintenant entièrement nue. Son corps était lisse, huilé, cuivré, complètement rasé. Ses cheveux noirs croulaient sur ses épaules, ses seins haut plantés dardaient. Les hommes contemplaient sa taille fine, ses fesses fermes et rebondies, ses cuisses longues et effilées. Elle se démena de plus belle, poussa un cri étouffé, des larmes commençaient à couler sur son beau visage.

Louis ressentit de la pitié pour la pauvre femme. Presque de la compassion. Il se dit qu'un jour, cela pourrait bien être son tour de se trouver à sa place. Le rôle d'espion était ingrat, éminemment dangereux. Il suffisait d'une trahison, d'un laisser-aller, d'une approximation pour être

démasqué. Et là, la sentence était souvent la peine capitale, saupoudrée de quelques jours de torture bien sentis. La trahison n'était pas pardonnée. Jamais.

Avant de passer aux choses sérieuses, dans un mouvement délicat, presque tendre, l'espion catalan retira l'étoffe de la bouche de Margue. Elle l'implorait presque du regard, mais comprit qu'il était déjà trop tard.

Le bourreau, exécuteur de la sentence judiciaire, leur rappela que sa fonction exigeait le respect d'un rituel précis et qu'il ne faudrait pas lui demander de passer outre. Louis lui précisa qu'il ne s'agissait que d'un interrogatoire et qu'un homme de justice, le notaire Pere Marc, était là pour en attester par acte officiel.

Sitôt rassuré, le bourreau arma son bras et le fouet s'enroula autour de la poitrine de Margue qui se mit à hurler en levant son visage au ciel. Neuf lignes de sang marquèrent sa peau brune, la chair fut arrachée par les crochets métalliques.

— Arrête, bourreau ! lança Louis... Margue, dis-nous tout, s'il te plaît... qu'on en finisse.

— Louis, à quoi bon... Je suis déjà foutue, non ? ironisa-t-elle dans un sourire triste et résigné.

— Bourreau ! cria l'espion catalan en réponse, en détournant la tête, visiblement attristé par la tournure des évènements.

Deuxième coup de fouet. Le claquement du cuir perçait les tympans. Un hurlement encore plus puissant que le premier sortit de la gorge de la pauvre femme. Des lambeaux de chair venaient avec les crochets. La tête de Margue dodelinait, s'inclinait vers l'avant. Son corps se tassait. Troisième, et quatrième, et cinquième coup de fouet. Son corps n'était plus qu'une plaie encore vivante.

— Margue, je t'en supplie, dit Louis.

Un long moment de silence s'installa. Elle redressa péniblement la tête. Son visage était ravagé par la douleur,

par la peur de la mort prochaine. Des rides jusqu'ici insoupçonnées vinrent alors sillonner le pourtour de ses yeux. Sa bouche était tordue par la souffrance, ses yeux exorbités.

— Finissez... vite... susurra-t-elle dans un râle.

— Avoue et je rends ta fin moins cruelle, répondit Louis, en s'approchant d'elle, pour mieux l'entendre.

La voix faible, les paroles hachées, quasiment imperceptibles, elle confessa :

— J'avoue... tout... ce... que... tu veux... Je ne voulais pas... le tuer... Nous voulions... qu'il devienne fou... finis... moi...

— Pere Marc, notez ces aveux en nous prenant pour témoins. Maintenant, sortez tous !

Louis coupa la corde et prit dans ses bras ce corps martyrisé. Anesthésiée par la douleur, elle était à demi-consciente et le regarda avec intensité. Il l'adossa au mur de la cabane après l'avoir recouverte tant bien que mal de ses habits et de sa cotte, rapidement imbibés de sang. Il s'assit à sa droite, son bras passé autour de ses épaules. Sa tête tombait.

Louis prit une longue inspiration et, calmement, avec toute la bienveillance possible, lui chuchota :

— Tu es musulmane, c'est ça ?

Elle hocha doucement la tête.

— ... très bien... Ceci est un poison très violent. Je vais en verser sur tes lèvres et tu vas mourir sans souffrance supplémentaire. Tu seras mise en terre selon les rites musulmans. Tu as compris ?

Nouvel acquiescement de la tête.

— ... je ne te demande pas de me pardonner. Ce sont les risques du métier et, tu le sais, on n'a pas le droit à l'erreur. Tu as fait un beau travail d'espion. Repose en paix, ma belle...

La main de Louis tremblait comme une feuille au vent. Il enleva avec précaution le petit bouchon en liège de la fiole

et déposa quelques gouttes sur les lèvres de Margue. Ses yeux noirs grands ouverts sur la lumière se fermèrent petit à petit. Son corps tressaillit légèrement, puis se tendit soudainement. Un soupir, une plainte, un râle sortit du plus profond de sa gorge. Ses poumons se vidèrent d'un coup.

C'était fini.

\*

— Sire, j'ai dû agir sans votre consentement et ce que je vais vous révéler risque de vous faire du mal.

— Je sais ! Margue ! Mon ami Desclos m'en a parlé tout à l'heure ! Vois-tu, Margue était mon rayon de soleil. Elle était belle, gentille avec moi, prévenante même, elle avait des artifices qui me faisaient revivre, le temps de mes nuits avec elle. Nos cavalcades étaient artificielles, ses potions enivrantes... j'étais transporté dans un monde meilleur, bien meilleur que celui dans lequel je vis. J'existais ! Plus de soucis, j'avais l'illusion de séduire encore, j'étais assailli par un sentiment de force intérieure et extérieure.

Un silence de plomb fit place aux confessions larmoyantes du roi, un homme manifestement désespéré. Il reprit, tout en soupirant :

— Tu viens donc me dire qu'elle est morte ?

— Oui, répondit Louis, en baissant les yeux.

— Louis ?

— Oui, mon Roi ?

— Je vais tout faire pour que, avant ma fin, nous sortions de cette guerre en étant victorieux. Je ne peux pas salir la mémoire de mon père. Nous allons résister aux Français ! dit le Roi, rasséréné.

— Reposez-vous, vous en avez besoin...

— Il te faut dès maintenant parler de l'avenir du royaume avec mon fils, héritier du trône, continua le Roi sans écouter son interlocuteur. Il faut que vous vous entendiez pour que tu le serves au mieux des intérêts du Royaume d'Aragon. Il faut que tu te rapproches de lui avant ma fin.

— Je vous assure que je vais le faire, mon Roi, rétorqua Louis, fier de la confiance que lui manifestait ce géant finalement aux pieds d'argile.

– 14 –

## **Où le Roi de France pénètre en Roussillon**

**(10 mai 1285 – SALSES puis PERPIGNAN)**

Pierre III d'Aragon était songeur. Assis dans sa tente sur le fauteuil en bois qui lui servait de trône, le regard perdu et le visage figé dans un rictus de désespoir, il devait ressasser les derniers évènements. Qui ne saurait être sensible à la trahison de son frère et à l'humiliation subie à cause des agissements de sa maîtresse ? Mais le pire était à venir !

\*

— Sire, un cavalier de Louis sans Terre souhaite vous rencontrer, jeta timidement le sergent posté devant la tente avant de s'éclipser prestement comme s'il avait quelque chose à se reprocher, alors qu'il ne faisait que son travail.

— Faites-le entrer sans attendre, répondit le Roi d'Aragon avec fermeté.

L'homme qui s'avança semblait épuisé, couvert de poussière, ce qui mettait en évidence les cernes profonds sur son visage. Il lança la discussion avec déférence :

— Sire, mon plus profond respect. Excusez ma tenue, mais j'avais un cavalier à mes trousses et il m'a fallu le semer à travers les rangées de vignes. Les services du Roi Philippe III sont décidément très efficaces.

Sans attendre que le Roi ne donnât l'autorisation à Louis de s'exprimer, ce dernier lança d'une voix impatiente à l'attention de son homme de main :

— Alors ? Des nouvelles des envahisseurs ? Combien sont-ils ?

— Les armées du Roi de France sont parties de Narbonne à marche forcée. Des témoins affirment qu'ils ont vu près de 1 700 cavaliers de parage, 150 000 hommes armés à pied et environ 50 000 ribauds qui pillent tout sur leur passage. Suivent les bêtes de somme gardées par 1 000 cavaliers.

— Ils ont dû prendre Salses, alors... ont-ils au moins opposé de la résistance ? reprit le Roi.

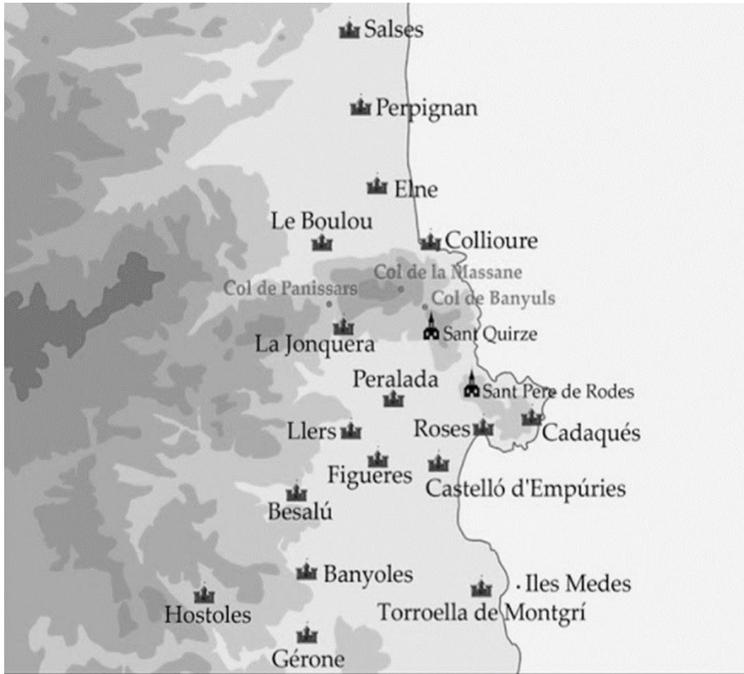
— Contre toute attente, Salses s'est défendue jusqu'aux derniers. Ils ont fait, avec leurs arbalétriers, de nombreux morts dans les troupes du Roi de France. Il a quand même fallu trois assauts très violents avant que la place ne soit prise. Chez l'ennemi, le comte de Foix a perdu plus de 150 cavaliers. Cette résistance les a excédés. Ils se sont vengés. Ils ont passé au fil de l'épée ou massacré à coups de hache tout ce qui vivait : les hommes, les femmes et les enfants, et même les vieillards. Les ribauds ont fini par tout piller, puis ils ont mis le feu, à ce que l'on dit.

— Qu'en pensez-vous, Louis ? demanda le roi qui, manifestement, accusait le coup en se tassant sur lui-même.

— Quel drame !... Salses n'existe plus, paraît-il. Maintenant que la voie est ouverte, la prochaine étape de l'envahisseur sera Perpignan. Les ribauds vont s'en donner à cœur joie si on ne fait rien. Le légat du Pape leur a promis de pardonner toutes leurs exactions et de leur donner une partie du butin. Philippe III s'assure avec eux d'une armée de réserve conséquente, déterminée à en découdre avec pour seul profit le produit de la rapine.

— Avez-vous une estimation réelle des forces en présence ?

— Non, c'est impossible ! Je ne puis multiplier mes espions à l'infini. Le recrutement des agents de terrain est difficile. Nos effectifs sont insuffisants, et je le déplore. Les hommes que je recrute et que je forme actuellement ne seront opérationnels que dans un an au mieux.



— Vous n’avez pourtant pas à vous plaindre, tempêta le Roi en se levant de son siège, je regarde avec angoisse mon trésor de guerre s’épuiser. D’ailleurs, Edmond Desclos, notre trésorier, m’a alerté sur vos dépenses à de nombreuses reprises. Votre service représente quand même une bonne part des sommes que je consacre à la sécurité de notre royaume.

— C’est déjà beaucoup moins que ce que dépense le roi de France. On le constate d’ailleurs quotidiennement, il a toujours un coup d’avance...

Le souverain se dressa soudain sur ses ergots :

— Ça suffit, Louis ! Je suis votre Roi, arrêtez vos jérémiades immédiatement ! Vous plaidez votre cause un autre jour ! Il nous faut traiter de l’avenir immédiat, nous

attendrons donc vos messagers. N'hésitez pas à me faire réveiller. Sortez !

Louis sortit de la tente la tête basse, sans oser prononcer ne serait-ce que le moindre mot de politesse. Il venait de s'attirer les foudres royales à cause de sa franchise jugée arrogante. Il avait surestimé son véritable pouvoir sur Sa Majesté le Roi d'Aragon. La leçon méritait d'être retenue.

Louis s'endormit avec difficulté en position du chien de fusil, dans son lit de fortune – une vulgaire caisse de bois garnie de foin – tourmenté qu'il était par sa dispute avec Pierre III. Il fut informé dès l'aube de l'arrivée d'un messager. L'espion catalan demanda au sergent de faction de prévenir le Roi. Il lui fallait avant tout redorer son blason quelque peu terni !

— Merci d'avoir fait vite, dit Louis, tu m'as l'air épuisé. As-tu évacué ta femme et tes enfants de Perpignan ?

— Oui, ils sont partis cette nuit sous l'escorte de paysans de Castelnou pour Oms où nous avons des amis sûrs.

— Bien, je suis rassuré. Allons voir le Roi dès qu'il nous mandera !

Ils se précipitèrent vers la tente royale quelques minutes plus tard, une fois l'autorisation d'y pénétrer donnée. Ils retrouvèrent le souverain au saut du lit, enroulé dans une toile de lin, les cheveux et la barbe en bataille, mais bien éveillé.

— Qu'as-tu vu ? Dis-moi tout ! demanda Pierre III avec fermeté.

— Ce matin à la rosée, ils se sont mis en marche depuis Salses. D'abord les ribauds, bâtons à la main et sans protection, appuyés par quelques centaines de cavaliers, toutes bannières déployées, ce qui a permis d'identifier les seigneuries présentes. Les sénéchaux de Toulouse, Carcassonne, Beaucaire. Le seigneur de Lunel, le comte de Foix accompagné par ce traître à la cause catalane de Ramon

Roger et encore quelques milliers de cavaliers armés. Suivaient quelques centaines d'arbalétriers, couverts de fer, puis toutes les troupes à pied. J'ai relevé les bannières de Narbonne, Termenès, Carcassonne, Agen, Toulouse. Le comte de Saint-Gilles de Bourgogne était là, avec les troupes de France, de Picardie, de Normandie, des Flandres et même les Allemands et les Flamands.

— Ça fait combien, tout ça ?

— Finalement beaucoup moins que ce qui nous avait été rapporté. En gros 4 000 hommes d'armes, 2 700 cavaliers, 12 000 piétons. Il y avait bien 20 000 ribauds et un énorme troupeau de bêtes de somme. Mais attention, il y en avait peut-être tout autant dans les galères qui nous arrivent des ports de la Méditerranée.

— Les convois de ravitaillement sont-ils gardés ?

— Tout au plus par 50 cavaliers.

Pierre III fut pris de gestes d'impatience et donna des coups de poing vengeurs contre la toile de la tente en fulminant puis, d'un ton résigné, il reprit :

— Nous, l'Aragon, n'avons plus rien à faire en Roussillon. Replions-nous sur notre terre et défendons-la.

\*

Pendant que Pierre III regroupait ses troupes dans les Pyrénées ou en Aragon, et depuis la prise de la ville de Salses, le campement du Royaume de France tenait toute la plaine devant la rivière Agly et certains éléments d'avant-garde campaient en bordure du canal de Perpignan et sur la colline de Serrat d'en Vaquer qui dominait la ville. Ils avaient aussi en leur possession le castrum de Fontjoncouse, le château de Villeroure-Termenès et le village de Thermes, l'abbaye de Lagrasse, Cascatel et son château... Le Roi Philippe III se trouvait, quant à lui, avec l'essentiel de son commandement, dans le palais de Rois de Majorque. Le Roi Jaume II, de son côté, s'était enfui au château de Laroque.

La ville basse de Perpignan était en effervescence. Les taverniers faisaient fortune, car le vin coulait à flots, les tables de jeu étaient ouvertes, les serveuses accortées et généreusement décolletées, ce qui ne manquait pas de déclencher quelques bagarres entre autochtones jaloux et soldats conquérants. Quant aux bordels de la ville, ils ne désemplissaient pas. Les prix flambaient et le temps imparti à chacun pour satisfaire son plaisir s'amenuisait. Il fallait bien faire face à l'afflux de clientèle !

\*

Laissant le Roi Pierre III et ses troupes se replier sur la frontière entre l'Aragon et le Roussillon, habillé en paysan, une tunique sur des braies et une cape courte à capuchon, Louis se glissa parmi les troupes ennemies qui grouillaient en ville, pour se diriger vers le Château de Perpignan.

« Le Roi de France est au Palais ! Le Roi de France est au Palais ! » criait sans retenue la foule qui se pressait sur le marché de Perpignan où régnait une ambiance particulière. Les dames accompagnant les Armées de France, et leurs suivantes, encadrées par des soldats rugueux et même violents, se pressaient autour des étals de draperies, de vêtements, de bijoux. Elles achetaient en quantité et sans compter, attitude que les autochtones regardaient avec méfiance et même peur. Pour eux, ces nouveaux venus se comportaient comme des envahisseurs.

Louis constata que la garde avait été sensiblement renforcée devant le palais et décida de faire le tour de la bâtisse pour passer par un accès en chantier, dont il savait qu'il était un peu moins surveillé. Il gravit un mur de pierres amoncelées destinées à la construction d'un étage supplémentaire. Profitant du fait que les gardes étaient occupés sur les murs d'enceinte, il se faufila et se dirigea jusqu'au conduit de la grande cheminée non encore maçonné, qui lui permit de se cacher sans être vu. Comme il se trouvait juste au-dessus de la salle du trône, il n'aurait plus

qu'à prêter une oreille attentive aux futures discussions qui seraient forcément riches d'enseignements...

\*

Ils arrivèrent enfin et s'installèrent. Philippe III et le légat du Pape trônèrent sur une estrade juste en dessous de la cheminée. Le Roi avait gardé sa cotte d'armes fourrée d'hermine qui descendait jusqu'à la ceinture, décorée des armories du royaume de France, avec leurs trois fleurs de lys brodées d'or sur un fond bleu.

Le légat, en soutane, demi-cape et *fajin* rouges, avait conservé sa calotte et posé à terre son chapeau. Il portait une simple croix pectorale en bois, et était assis sur un faudesteuil<sup>1</sup> plus bas que celui du Roi. Au-dessous d'eux, un public attentif dévorait des yeux le légat du Pape, Philippe III et quelques conseillers du Royaume de France et de Majorque. Le cardinal imposa le silence d'un simple geste de la main.

— Messire roi, le 28 mars 1284 vous avez accepté les propositions de notre Pape, hélas rappelé à Dieu ce 20 février, de faire la guerre à Pierre III d'Aragon. Honorius IV, notre nouveau pontife, m'a confirmé dans ma mission de le représenter auprès de vous et de prendre les mesures qui conviendraient pendant les opérations de guerre. Le document que voici l'atteste. Il exhiba à bout de bras devant toute l'assistance, un parchemin couvert de sceaux de couleur rouge, destinés à garantir son authenticité :

— Monseigneur, cette nuit, j'ai réuni mon conseil autour de moi. Il a été établi que selon des renseignements dignes de foi, Pierre III d'Aragon ne s'est pas, comme il se murmure, enfui du Roussillon. Il s'est replié sur des positions solides à sa frontière pyrénéenne. Le comte de Foix, ici présent, nous a assuré qu'il n'avait pu réunir ses troupes en

---

<sup>1</sup> Siège pliant en forme de X utilisé au Moyen Âge. Il n'a ni dossier, ni bras.

raison de dissensions internes au Royaume d'Aragon et qu'il était particulièrement affaibli par une santé précaire. Il ne compterait que 3 000 cavaliers alors que nous sommes au moins vingt fois plus nombreux. Il faut battre le fer tant qu'il est chaud et lui porter l'estocade ! lança le Roi de France avec véhémence.

Le cardinal se leva alors, prit son chapeau bourguignon qu'il avait posé à terre et commença :

— Ainsi, les uns avec de l'argent, les autres par la crainte, les uns de gré, les autres de force, nous les conquerrons rapidement et le pays appartiendra à Charlot, le fils du Roi de France, que voici. Je lui en donne la possession avec mon chapeau.

Il posa le couvre-chef sur la tête du dauphin, puis recula d'un pas et récita :

— Nous promettons à tous ceux qui viendront et porteront les armes, de leur donner les secours spirituels. C'est pourquoi, nous confiant à la miséricorde de Dieu et à l'autorité des saints Apôtres, nous accordons à tous les fidèles qui combattront pour l'Église et le Roi Philippe III de France contre le Roi Pierre III d'Aragon, et qui mourront pour cette cause, l'indulgence de tous les péchés dont ils auront la contrition dans le cœur et qu'ils auront confessés de bouche.

Il marqua une pause, puis reprit :

— Tous les péchés seront pardonnés et si quelqu'un meurt, il montera devant Dieu, libre et couvert de fleurs, et son âme ne viendra même pas au purgatoire. Je confirme également que notre Saint-Père prend en charge sur ses deniers l'entretien de 6 000 cavaliers avec leurs équipements pendant toute la croisade. Pour assurer notre réussite, nous ordonnons à tous les prélats et curés de la sainte Église de prêcher cette guerre et d'accorder leur pardon à tous ceux qui y participeront.

Un grand silence se fit. Philippe III, un temps marqué par la solennité du discours, prit la parole avec autorité :

— Monseigneur, nous vous jurons solennellement que nous ne retournerons pas en France tant que nous n’aurons pas conquis les terres d’Aragon.

Pleinement satisfait, le légat du Pape approuva d’un signe de tête. Le comte de Flandre s’autorisa alors à donner son avis, un avis qui allait tout à fait dans le sens de l’Histoire :

— Je recommande la plus grande prudence, le Roi d’Aragon est un tacticien hors pair. Il conviendrait de guerroyer maintenant plutôt qu’avec les chaleurs.

L’affaire était faite.

Une grande clameur résonna dans la salle du trône. Tous se congratulèrent. Ils étaient impatients de participer à la conquête de l’Aragon, une terre qui leur apporterait richesse et prospérité.

– 15 –

### **Pierre III d’Aragon organise sa défense (11 mai 1285 – Sur la frontière, entre Roussillon et Aragon)**

Tandis que le Roi de France s’enfonçait avec son armée dans les terres et installait son campement dans la plaine du Roussillon, face aux cols franchissant les Pyrénées, Pierre III d’Aragon fit part de son inquiétude à Louis tout en grattant machinalement sa barbe broussailleuse. Un repli sur des positions plus sûres semblait nécessaire et il fallait gagner la montagne. Par ailleurs, Aragon ne pouvait réunir en l’état actuel que mille fantassins pour protéger toute l’étendue de la frontière entre les deux royaumes, nombre largement insuffisant.

La convocation du ban et de l’arrière-ban, pour enjoindre à tous les nobles qui lui devaient obéissance de prendre les armes, nécessiterait plusieurs jours. Dès le 22 avril, il envoya des messagers aux quatre coins de son royaume pour demander de l’aide. Afin de hâter le

rassemblement des troupes, il fit sonner le tocsin nuit et jour dans toutes les villes et les villages, comme le lui permettait la constitution de Catalogne chaque fois qu'il y avait danger et qu'il fallait défendre le roi et son royaume. Ceux qui ne s'y pliaient pas devaient, au moins, compenser de leurs deniers le manquement aux ordres donnés ou, au pire des cas, être considérés comme des traîtres au Roi d'Aragon, et châtiés.

Louis fit remarquer à Pierre III que sonner le tocsin pouvait leur être préjudiciable. En effet, cette alerte serait entendue par les Français et leur signifierait que le Roi d'Aragon avait de graves problèmes. Mais cette observation fut immédiatement rejetée par le Roi. La situation était trop désespérée pour se perdre en conjectures. Il devenait obligatoire de s'organiser et de rallier le plus de troupes possible à leur cause. La survie du Royaume en dépendait.

À Figueras, le connétable Raymond Folch VI de Cardona convoqua ses barons en présence de Bernat Desclot, conseiller spécial de Pierre III. La situation leur fut décrite par le Roi lui-même en ces termes :

— Messeigneurs, les renseignements obtenus par les espions de notre armée confirment que le Roi de France est entré en Roussillon et qu'il s'y installe. Jaume II, mon frère, ayant autorisé le passage des armées de France, a maintenant l'intention de combattre contre nous. Philippe III veut, au nom du Pape, conquérir Aragon et le donner à son jeune fils. Ils vont tenter de passer par les cols... Perpignan, Collioure et Elne pourraient nous rester fidèles, mais les châteaux de La Clusa et de la Roca sont aux mains de l'ennemi et ont été renforcés. Or, comme chacun le sait, la Clusa commande l'entrée du col de Panissars, que comptent bien emprunter les armées du Roi de France pour nous envahir.

Ces propos provoquèrent un mouvement d'incompréhension parmi les capitaines du Roi. Hormis les cols de Banyuls et du Perthus, les autres étaient réputés infranchissables, en tout cas pour une armée constituée de

cavaliers caparaçonnés, de sergents d'armes légèrement équipés, contraints de monter les uns derrière les autres, et accompagnée de charrois. Bernat Desclot, originaire de la vicomté de Castelnou, apporta son témoignage en confirmant cette analyse.

Le Roi reprit la parole, décidé à se faire obéir :

— Messeigneurs, je souhaite que vous m'informiez de votre sentiment sur les deux options possibles qui s'offrent à nous en ces tristes circonstances où notre royaume est menacé. Nous n'avons pas toute notre armée et il règne, dans le pays, une terrible disette aggravée par une épidémie de dysenterie. Nos seuls espoirs résident tout d'abord dans un rassemblement rapide de nos forces, et ensuite dans le regroupement de nos navires porteurs de tout le ravitaillement nécessaire à nos troupes. En résumé, faut-il abandonner les plaines et se retirer dans nos châteaux pour s'y défendre ou faut-il résister sur notre frontière contre la France et le royaume de Majorque ?

Il s'ensuivit un brouhaha au cours duquel tous les participants émirent leur opinion le plus fort possible, afin que le Roi entende et choisisse leur option. Louis savait que Pierre III d'Aragon avait déjà arrêté son jugement. Cependant, par respect pour les militaires haut-gradés qui lui faisaient encore confiance, il valait mieux que le Roi donne le change. Il pouvait ainsi laisser croire que le verdict avait été collégial et que tous les avis avaient pu s'exprimer. Ainsi, résister, quitte à mourir en défendant leurs terres, fut la solution la plus avancée par les militaires. C'était également l'option privilégiée par le Roi qui ne voulait pas ajouter à sa mort, qu'il sentait imminente, la honte et le déshonneur.

Les missions furent ordonnancées par Raymond Folch VI de Cardona, qui attribua au vicomte de Rocaberti la surveillance des cols de Panissars et du Perthus. Quant aux cols de Banyuls et de la Massane, ils furent confiés à la garde du comte Pons Hug d'Ampuries. Les premières troupes

disponibles seraient renforcées au fur et à mesure par l'arrivée des retardataires. En attendant, les Almogavres assureraient l'essentiel des forces : ils étaient tous Catalans, pour la plupart originaires des montagnes, ils connaissaient le terrain et avaient la réputation de guerriers redoutables.

Une fois les premières consignes données, tout le monde se sépara pour se préparer à ce qui avait été décidé. Seul avec le Roi, Louis intervint :

— Sire, puis-je vous rappeler qu'en 1231, votre père Jaume 1er avait usé d'un stratagème contre les sarrasins de Minorque qui consistait à allumer des feux au sommet des montagnes, et jusque dans les vallées, pour faire croire que l'armée qui campait-là était très nombreuse et tenait toute la montagne ?

— Ce stratagème avait été un grand succès, c'est vrai, concéda le Roi d'Aragon. Donnez les consignes pour que nos troupes se répartissent sur les crêtes de la montagne et allument des feux de camp afin que fumées et lueurs attestent de la présence de nos troupes sur l'ensemble des sommets. Nous allons ainsi répartir, sur le haut des montagnes, face au Roussillon, plusieurs groupes de soldats faisant croire à une armée très importante en nombre.

Un code fut convenu. Aux points les plus élevés, et notamment à la Massane<sup>1</sup>, qui avait vue sur la mer, un feu émettant de la fumée le jour et visible de loin la nuit signifierait aux troupes de l'arrière qu'il ne fallait pas bouger, et deux feux informeraient qu'il fallait rejoindre le Roi sans attendre.

Ce mot d'ordre fut immédiatement donné. Des messagers furent envoyés dans tout le royaume d'Aragon

---

<sup>1</sup> Il ne s'agit pas de la tour actuelle, dont la première mention historique date de 1293 sous le nom de Tora de Perabona. Mais il existait bien une tour bâtie un peu plus bas.

pour prévenir les troupes qui se rassemblaient, de l'interprétation des signaux et du procédé adopté.

Une fois seul avec le Roi, Louis voulut lui soumettre un plan original :

— Sire, rédigeons un message adressé par Jaume II au Roi de France l'informant d'un très imposant dispositif de défense mis en place par Aragon sur la frontière, et particulièrement aux cols empêchant son franchissement.

— Se peut-il que ce stratagème fonctionne ? questionna Pierre III sans trop y croire.

— Nous savons que Jaume II est réfugié au château de Laroque. Préparons un message laconique signé de sa main et revêtu de son sceau et faisons-le porter par un coursier déguisé en sergent du Roi Jaume.

Plongé dans ses pensées, le Roi semblait hésiter à donner son accord. Louis en profita pour enfoncer le clou.

— Je suis persuadé que notre subterfuge va marcher. Sire, je vous en prie, faites-moi confiance, tout moyen pour tenter d'abuser l'ennemi est bon !

— Quelle serait la teneur du message ?

— Regardez, tout est prêt, répondit Louis en lui tendant le parchemin déjà légèrement froissé comme il l'aurait sûrement été après un long transport.

Pierre III lut à haute voix :

— Montagnes tenues par 4 900 hommes.

Dans la plaine, côté Aragon 10 000 cavaliers.

Comtés aragonais acheminent renforts.

Tout à vous.

Jaume II, Roi de Majorque.

— Bon Dieu, on dirait réellement l'écriture de mon frère ! s'extasia le Roi. Et cette signature, si particulière à imiter !

— Nos faussaires ont du talent.

— Et pour le sceau, comment avez-vous fait ?

— Ne vous inquiétez pas pour ça, rétorqua l'espion catalan, rasséréiné par la confiance retrouvée de son Roi. Nous collectionnons les matrices des empreintes de la plupart des sceaux des Royaumes connus.

— Comment avez-vous pu ? Se peut-il que l'on en dispose aussi facilement ?

— Quand on ne les a pas, on les fabrique, sire !

— Eh bien, allons-y ! dit le souverain avec beaucoup de fatalisme dans la voix. De toute façon, au point où nous en sommes...

\*

Conformément aux consignes, les feux furent allumés. De la montagne s'élevèrent cent panaches de fumée. Cent feux équivalaient à cent campements. Cent campements équivalaient à dix mille hommes, toute une armée interdisant le franchissement des montagnes, tandis que les troupes de Gérone, Ampourdan, Camprodon et Barcelone, rejoignaient le col de Panissars où le Roi Pierre III les attendaient.

Sur place, le messenger envoyé par l'espion catalan fit son apparition et se précipita vers son chef, qui patientait alors sous sa tente.

— Mission accomplie, Louis ! J'ai remis le message à qui de droit !

— Diantre ! Quelle merveilleuse nouvelle ! À qui l'as-tu donné ? s'enthousiasma l'espion du Roi.

— À un certain Baudouin De Casteljaloux, arborant fièrement les couleurs de Picardie, qui très heureusement pour moi, a pris les mesures immédiates nécessaires pour acheminer personnellement le courrier jusqu'au Roi de France. Il m'a laissé repartir sans attendre une éventuelle réponse, ce qui m'a également beaucoup arrangé, confessa le messenger.

— Parfait ! Je t'avoue que j'ai eu grand-peur pour ta vie, tu seras récompensé à hauteur du danger bravé. Quoi qu'il en soit, dis-moi, comment sont-ils organisés ?

— L'arrière-garde s'étale sur la colline de Serrat d'en Vaquer jusqu'au canal de Perpignan, celui qui alimente en eau le Château de Perpignan. En fait, le chef du dispositif campe au pied de l'aqueduc, côté sud. Il semble en assurer la défense. De nuit, il me paraît possible de s'infiltrer jusqu'à ses positions par le canal.

— Combien d'hommes, à ton avis ? demanda Louis.

— Vingt tentes, au plus, pour le seul aqueduc. En gros quatre-vingts hommes. Ils entretiennent un feu de camp à proximité immédiate de la tente de leur chef.

— D'accord, ladite tente sera donc facilement localisable. Tu as débusqué un chemin de repli ?

— Non, il faut repartir par où on est venu sous peine d'être à découvert.

Tête baissée, l'espion en chef de Pierre III paraissait perdu dans ses pensées, il demanda, tout en fixant le sol :

— Et les armées du Roi de France ?

— Elles sont dans la plaine non loin d'Elne, et tiennent la côte. Les soldats doivent souffrir, car ils piétinent dans les marais, attaqués par des nuées de moustiques et de mouches, avançant dans une puanteur insupportable. Je suis passé par là sans trop de dommage grâce à une huile qui sent le citron et qui couvre les parties nues de mon corps.

— Vu que tu connais déjà le terrain, tu voudrais bien faire l'éclaireur et évaluer leur progression ?

— Je suis à tes ordres Louis, répondit le messager avec déférence.

— Au fait, toi qui étais de nuit dans la plaine, est-ce qu'on voit bien nos hommes sur la montagne ?

— Oh oui ! Et j'étais loin de savoir que nous étions si nombreux à défendre Aragon.

L'illusion était parfaite. Elle trompait même les amis.

— Très bien. Va te reposer, maintenant, tu as bien travaillé.

— Attends ! J'ai un message pour toi.

— Comment ça, un message ? demanda Louis, troublé.

— Comme je te l'ai dit, je suis passé par les marais et Collioure, qui appartient encore au Roussillon. J'y ai pris un temps de repos en compagnie de Gislebert, le troubadour. Il a insisté pour que je te délivre une missive.

— Comment va-t-il ?

— Il a fui Perpignan, car il était poursuivi par les gens du Roi de France, maintenant qu'il n'y a plus Jaume II au palais pour le protéger. Il m'a dit vouloir passer les frontières pour se rendre au Sud de l'Espagne.

— C'est ce que je lui ai conseillé.

Louis prit le morceau de parchemin que lui tendait son messenger et lut la note :

— Cher Louis,

Je sais de source sûre que le Roi de France est très impressionné par le dispositif des armées d'Aragon visible depuis la plaine. Il a convoqué le légat du Pape pour lui faire observer que cela n'avait pas été prévu et, malgré la colère du cardinal, Philippe III a l'intention de lever son camp et de se replier sur Perpignan. Démuni de bêtes de somme pour transporter le matériel, il pourrait être contraint d'en abandonner une partie.

Par ailleurs, Émeline te fait dire d'aller au couvent des Repenties de Perpignan pour y parler à son abbesse, Asseline. C'est au sujet d'une fleur de lys.

Bien à toi. Sois prudent. Gislebert.

Louis repensa au couvent des repenties, ordre religieux fondé par Esclarmonde, Reine de Majorque et épouse de Jacques 1er le Conquérant, qui accueillait d'anciennes prostituées, devant quêter dans les villages pour subvenir à leurs besoins.

La fleur de lys lui rappela l'éventualité de l'existence d'une sœur jumelle. L'abbesse avait sûrement des renseignements à lui fournir.

**Perturber l’approvisionnement des  
Français  
(16 mai 1285 – PERPIGNAN)**

L’espion catalan décida de mettre en œuvre un plan de désorganisation des approvisionnements de l’armée française, grâce à l’appui d’Eudes du Couserans, trésorier des armées françaises, qu’il avait soudoyé. Un accord avait été convenu, lui permettant de fournir en ravitaillement les troupes de Philippe III dès qu’Eudes de Couserans en exprimerait le besoin. Ces opérations, facturées exagérément, deviendraient lucratives pour les deux parties.

Les transactions étaient passées à la taverne du Cheval blanc, dans le bourg, quartier des *Partit* à Perpignan, et les livraisons à la demande, en un lieu déterminé par les hommes d’Eudes. Louis, qui avait l’intention d’éliminer son partenaire pour interrompre l’approvisionnement des armées françaises, devait rendre compte de son projet au Roi et prendre les ordres.

— Majesté, puis-je vous exposer quelles seraient mes intentions si vous en acceptiez le principe ?

— Faites, mon cher, faites... souffla le Roi en s’asseyant lourdement sur ce qui lui servait de trône dans la tente royale.

Avec la pointe de son épée, Louis traça rapidement sur le sol sablonneux une carte de Perpignan avec ses points stratégiques : la ville basse et ses murailles, le Château de Perpignan, la colline du Serrat d’en Vaquer, les rivières de la Têt et la Basse, les divers gués existants, l’aqueduc du canal de Perpignan, et enfin les accès principaux.

Il se mit à commenter les tracés sur le sol.

— Ici, vous avez la colline du Serrat d’en Vaquer sur laquelle est installée une partie du campement des soldats du Roi de France. En bas de la colline, non loin de la rampe

d'accès au palais et devant le pont-levis, de fortes concentrations d'ennemis.

Il désigna à l'aide de son épée un point précis de son croquis et continua :

— Je sais que le ravitaillement est stocké là ! J'ai l'intention, en agissant de nuit, de détruire ou d'endommager une partie des marchandises entreposées en ces lieux, et d'attaquer le campement au pied de la colline en lançant des charrettes remplies de produits inflammables. Cet assaut devrait les terrifier et les désorganiser pendant quelques jours.

L'espion laissa quelques secondes au roi pour juger de sa proposition puis, ne voyant aucune réaction de sa part, poursuivit, nerveusement :

— J'ai également l'intention d'attaquer le campement situé là...

Il pointa avec précision un nouvel emplacement sur le dessin.

— ... au pied de l'aqueduc qui permet d'alimenter le palais et le Bourg par le biais du canal dit de Perpignan. Le but premier serait sa destruction, sinon l'empoisonnement de l'eau qu'il achemine. Mais l'opération sera difficile à mener. Voilà pour l'essentiel... Ah, j'ai oublié de vous dire que nous chercherons à éliminer le trésorier de campagne du Roi de France, afin de couper l'approvisionnement des armées françaises sur lesquelles j'ai actuellement la main. Je sais où il a ses habitudes à Perpignan, il sera facile de le trouver... Voilà, Sire. Il serait préférable que notre entretien reste strictement confidentiel, car la moindre indiscretion mettrait en péril mes hommes et nos projets. Je m'occupe de l'aqueduc. Me donnez-vous l'autorisation d'organiser tout cela ?

Comme à son habitude, Pierre III ne répondit pas directement à la question, qui portait sur l'ensemble de l'opération, mais chercha à savoir tous les tenants et aboutissants de ce projet. Les questions posées sèchement ne

tardèrent pas, tandis qu'il se dandinait sur son trône, à la recherche de la meilleure position en passant d'une fesse sur l'autre.

— Vous fournissez les armées ennemies ?

— Oui, selon un contrat qui compromet gravement leur négociateur Eudes du Couserans. Finalement, mon plan est simple : semer la panique et le doute parmi les troupes françaises et les priver momentanément du ravitaillement nécessaire pour équiper et alimenter un corps d'armée de vingt mille hommes environ, sans parler des chevaux de selle et de ceux de trait...

Un léger sourire illumina le visage de Pierre III d'Aragon, signe de son consentement. Il approcha une main vers la cruche de vin posée sur la table qui lui servait de dessert et remplit deux gobelets. Il en tendit un à Louis. L'Espion ajouta après avoir bu une gorgée :

— Et je vais le faire tuer ! Il faut accréditer l'idée que ce sont ses complices comptables des deniers de la France qui l'ont assassiné, car, trop souvent pris de boissons et trop bavard, il devenait dangereux.

Le roi d'Aragon hochait la tête tout au long de l'exposé. Mais pas dans le bon sens. C'était plutôt pour signifier « non » que « oui ».

— Louis, nous allons faire des choses qui sont contraires à l'esprit de chevalerie. C'est fourbe, c'est traître ! Déjà en Sicile, avec ton insurrection provoquée... Mais bon, il est vrai que ce fut un coup de maître.

Pensif, il se resservit un verre de vin et le vida d'un trait.

— Hum... Dans combien de jours serais-tu prêt ?

Et plus le silence s'éternisait, plus il s'enfonçait dans son fauteuil.

— Le plus rapidement sera le mieux, Sire. Je vous dis à nouveau cette maxime que je fais désormais mienne : la fin justifie les moyens. Je sais que vous n'oubliez pas que le

destin du Royaume d'Aragon est entre vos mains et qu'il faudra le défendre, coûte que coûte.

\*

Le commandeur des Templiers du Mas Dèu, Pere d'Aiguaviva, avait tout fait pour parfaire l'éducation de Louis dans le métier des armes. Les frères sergents, qui avaient servi lors de la septième croisade au service de l'Ost de Louis IX sur les bords du Nil en 1248, lui avaient alors parlé des pratiques martiales des Arabes, et plus particulièrement de l'utilisation du feu grégeois, des vases, percés de petits trous, qui étaient lancés du haut des tours ou propulsés le plus souvent par des mangonneaux<sup>1</sup>. Les troupes françaises avaient été traumatisées par ces boules de feu. C'est l'apothicaire Esméralda de Barcelone qui avait appris à l'espion catalan les secrets de fabrication de cette arme redoutable à base de salpêtre, de soufre, de charbon, de poix, mêlés à une huile minérale plus ou moins raffinée, de naphte, extrêmement combustible, que l'on pouvait enflammer directement ou allumer avec une mèche de soufre pour provoquer une combustion détonante.

Après lui avoir décrit les opérations qu'il voulait conduire sur le terrain, Louis contacta Esméralda pour qu'elle pût quantifier les produits nécessaires. Quatre actions simultanées allaient être menées en quatre lieux différents : au pied du pont-levis, sur les campements de Serrat d'en Vaquer, en haut du bourg et à l'aqueduc. Pour les trois premiers, des charrettes chargées de jarres et de tonneaux contenant les matières inflammables furent préparées. Le plan consistait à positionner une charrette devant le pont-levis pour y mettre le feu, puis le brûler si possible, en basculant la charge dans le fossé, pour tenter d'empêcher la garde de sortir du palais. Puis, les hommes de Louis allaient lâcher les deux autres charrettes du haut de la pente pour

---

<sup>1 1</sup>Engin de siège utilisé pour lancer des projectiles.

qu'elles aillent s'écraser dans les campements situés plus bas. Pour l'aqueduc, de petits pots en terre cuite allaient être lancés à la main ainsi que des flèches en roseau gorgées de ces produits qui flambaient.

Dès l'aube du 17 mai, les charrettes chargées des tonneaux et des jarres, s'insérant parfaitement dans les convois de ravitaillement de la journée demandé la veille par Eudes du Couserans, firent mouvement vers les positions prévues. Une journée entière leur fut nécessaire pour arriver à destination. Chaque charrette, dont le convoyeur possédait un sauf-conduit, était guidée par quatre soldats, vêtus en paysan. Ainsi, la circulation et le stationnement se firent sans incident grâce au document délivré par Eudes en sa qualité de trésorier de campagne du Roi.

\*

Ce fut le feu à la charrette disposée devant le pont-levis qui donna le signal à toutes les opérations suivantes. Un tonneau et une jarre pleine d'une substance visqueuse et noire furent roulés, jetés au sol et éclatés. Quelques écoulements tombèrent dans le fossé. Les hommes de main de Louis lancèrent des mèches de soufre enflammées sur le liquide répandu et tout prit feu immédiatement. La réaction des sergents de garde fut rapide et empêcha la bascule de la charrette dans le fossé, mais ne put éviter l'explosion du tonneau et des jarres sous l'action des flammes. Puis une volée de tirs d'arbalètes ajustée mit à terre la garde et ses soldats épouvantés.

Simultanément, la charrette en feu positionnée au pied du palais, ainsi que celle stationnée sur la colline du Serrat d'en Vaquer, furent poussées dans la pente, forte en cet endroit, vers les campements ennemis situés en contrebas. Les charrettes balayèrent quelques tentes, et finalement s'écrasèrent sur des charriots de ravitaillement. Le liquide, beaucoup plus fluide, gicla, éclaboussa, s'étala et s'enfonça vers le pied de la colline, brûlant tout sur son passage. Une

terrible explosion, des gerbes d'éclats rougeâtres et des étincelles montèrent haut dans le ciel.

Il y eut peu de pertes humaines du côté des troupes du Roi d'Aragon. Beaucoup plus du côté ennemi, dont les hommes couraient en hurlant à la mort, le feu collé au corps et qui se roulaient à terre en répandant les flammes aux herbes folles déjà asséchées. Ravivée par l'action du vent, la fournaise s'approchait des charrettes et des tentes encore intactes.

\*

De son côté, Louis assista à l'opération « coup de main sur l'aqueduc ». Parti la nuit précédant l'évènement en raison de la distance à parcourir à pied et en toute discrétion, il longea, avec son groupe armé, le canal dit de Perpignan. Ce petit chenal construit de la main de l'homme et bordé de bois, amenait l'eau au bourg et pour le Château de Perpignan. La troupe, couverte de la tête aux pieds d'un produit préparé par Esméralda pour la protéger au mieux possible des flammes, avait fabriqué des sacs de transport à la dimension des récipients. Cinq pots en terre avec une mèche de soufre qu'il faudrait allumer avant de les jeter, écrasaient les épaules de la troupe, tant ils étaient lourds.

En plus de ce chargement, Esméralda avait confié à Louis une jarre garnie de composés d'arsenic, plus ou moins inodores, incolores et sans saveur, selon une formule inventée par les Arabes, afin de verser ce liquide dans le canal d'arrivée d'eau. Chaque volontaire pour cette expédition était armé d'une arbalète pour lancer des roseaux remplis d'un liquide enflammé, d'une épée et d'une dague.

La nuit était claire. Ils se postèrent aux abords du campement. Le feu était allumé et une sentinelle, qu'il fallut maîtriser rapidement, gardait l'entrée du chemin qui passait sous l'aqueduc. L'éclaireur de tête, qui avait repéré les lieux à l'occasion de la remise du faux message à Jaume II, dégaina discrètement son arme de poing. Il surprit la sentinelle par-

derrière, plaça un genou dans les reins de la victime, posa sa main gauche sur son front et ses yeux, tira en arrière pour lui tordre le cou et lui trancha la gorge avec sa dague.

Cinq des hommes du groupe montèrent sur l'aqueduc et se répartirent au-dessus du campement dont certains accès n'étaient pas gardés. Quelques tentes grises, serrées les unes contre les autres, étaient érigées dans une zone boisée. Au centre se dressait une tente blanche, plus petite, celle de Beaudouin de Casteljaloux. Ce dernier ignorait sans doute tout des jeux érotiques de son épouse. Louis ne put s'empêcher de sourire de plaisir en se souvenant de la chute des reins de son éphémère maîtresse.

Depuis le haut de l'aqueduc, les hommes de Louis enflammèrent les mèches des pots de terre et les jetèrent sur les tentes. Le feu se propagea de toutes parts. Les soldats menés par Louis bombardèrent tout ce qui bougeait, tuèrent tous ceux qui essayaient de fuir leur tente. Des silhouettes, immédiatement agressées par les roseaux de feu, sortirent du cercle lumineux. Le naphte et la poix collaient à leur peau. Ils brûlaient comme des torches vivantes, hurlant de douleur et de peur. Ils tentaient de sortir de cet enfer de flammes, mais ils tombaient les uns derrière les autres, certains dans le canal, sans que cela puisse éteindre les flammes qui les rongeaient, d'autres sur le chemin, ou dans les bois.

Louis surveillait tout particulièrement la petite tente blanche de laquelle Beaudouin de Casteljaloux sortit, seulement vêtu de ses chausses, échevelé, torse nu et l'épée à la main.

Louis se rua sur lui. Leurs épées s'entrechoquèrent. Beaudouin attaquait, se défendait, ripostait, jouait de sa force et de son habileté à manier son arme. L'expérience acquise au cours des rudes exercices de combats avec les templiers, permit à Louis de parer tous les coups de son adversaire. Puis il y eut un deuxième assaut au cours duquel Beaudouin prit le dessus, en forçant Louis à reculer, tant qu'il en tomba à la

renverse, sur le dos. Il réussit à parer un premier coup, puis un second, ce qui l'obligea à rouler sur lui-même pour éviter l'estocade. L'épée de son rival se planta dans le sol. Beaudouin bascula vers l'avant en s'emplantant sur celle de Louis, pointée par hasard vers sa poitrine.

Les combattants de Louis accoururent alors pour l'aider. Ils le félicitèrent du combat qu'il venait de mener avec bravoure devant un adversaire manifestement plus aguerri.

Ils prirent dans le sac de Louis la jarre pleine de poison qu'ils versèrent dans le canal où l'eau fut un moment ralentie par les cadavres de quatre soldats ennemis. Le liquide incolore se mêla au sang. Le canal déborda, puis reprit son cours en emportant le malheur vers sa destination finale.

Ils se comptèrent. Deux blessés furent portés à dos d'homme. Tous coururent pour fuir cet enfer et, au bout du chemin, Pierre III d'Aragon vint à leur rencontre avec une centaine de sergents à cheval, soulagé et heureux de retrouver Louis et ses soldats.

– 17 –

### **Les risques de l'amour du jeu (24 mai 1285 – PERPIGNAN le bourg)**

Mariette de Casteljaloux et Alison de L'Isle-Jourdain avaient fait part de leur profonde détestation envers Eudes de Couserans auprès de Louis. L'une affirmait qu'il n'était qu'un coureur de jupons, un buveur, un profiteur et l'autre surenchérisait en déclarant qu'il adorait flamber et dépensait des sommes énormes au jeu de dés. Un vice auquel les gens se livraient généralement avec discrétion, sauf Eudes de Couserans qui, manifestement, ne s'en cachait pas. Ce penchant pouvait constituer une menace pour lui, puisqu'il le satisfaisait avec des fonds qu'il détournait à son profit.

Eudes de Couserans partageait avec Louis des fonds volés à la couronne de France en spéculant sur la vente des

marchandises achetées. Par le biais de l'aubergiste, l'espion trouva très aisément trois joueurs de dés invétérés. De prime abord, ils semblaient tout à fait honnêtes, alors qu'il s'agissait de fieffés bandits, habitués à commettre tous les coups pendables, et bien évidemment capables de tricher avec des dés qu'ils pipaient eux-mêmes. Ils pouvaient donc fabriquer les pièces du jeu selon la volonté de Louis qui n'avait pour l'heure qu'un souhait : que la bourse d'Eudes de Couserans fût débordante de pièces d'or.

Il expliqua donc à ses trois comparses que la partie devait impérativement demeurer clandestine, afin qu'il n'y ait aucun témoin. Ils acceptèrent l'affaire après s'être assurés qu'ils allaient fort y gagner, pas de la monnaie de Tern, imposée par Pierre III d'Aragon au royaume de Majorque, mais en bonne monnaie royale française, quelques écus d'or, de ceux frappés par Louis IX pour ses besoins de grandeur, et des gros tournois d'argent.

Louis leur confia une importante somme et divers documents qu'ils ne purent déchiffrer, car ils ne savaient pas lire, et qu'ils devraient glisser dans la bourse de leur victime.

Leur rôle était de faire boire force vin et beaucoup de bière à Eudes de Couserans, au point qu'il faille le raccompagner un bout de chemin.

Puis il fallait l'occire, dans une ruelle, proprement, sans s'acharner, avec la dague longue à deux tranchants, d'environ 50 centimètres, au pommeau en tête d'ours, qui avait appartenu à l'amant de Margue, décédé à Barcelone au domicile du couple.

Ce qui intéressait Louis, c'était la tête de l'animal, car l'ours était souvent associé à la félonie. Sans compter que la bête représentait le blason d'Achères, près de Paris, où naquit Louis IX. Pour compliquer le tout, le village d'Ercé, en Ariège, était connu pour ses éleveurs d'ours. Tous ces indices avaient pour but de laisser perplexes tous ceux qui allaient enquêter sur l'assassinat du trésorier.

Pour que le plan fût complètement au point, Louis expliqua à ses hommes que le corps devait être très rapidement découvert par la patrouille des sergents de nuit, et ils allaient, pour cela, faire vacarme et s'enfuir. Ils en rirent par avance de bon cœur.

Pour le rassurer, les trois escrocs firent une démonstration de dés en os légers ou lestés selon les besoins.

Eudes de Couserans fut enchanté par la proposition. Le rendez-vous eut lieu dans une maison amie qui accueillit toute la bande. Les bandits se présentèrent fort aimablement. Tout se déroula comme prévu. Louis se plaça en sentinelle devant le bâtiment, il les entendit sortir peu après minuit et cela fut visible que la boisson et les gains avaient produit leurs effets. Les gaillards encadrèrent Eudes de Couserans jusqu'à une ruelle bien sombre et tout fut très vite fait.

Ils se mirent tous à crier à tue-tête à l'assassin jusqu'à ce que le quartier fût en émoi !

– 18 –

**La rencontre des jumeaux  
(24 mai 1285 – PERPIGNAN – Couvent  
des repenties)**

Après avoir quasiment rejeté les troupes françaises de Perpignan et avoir œuvré pour le discrédit d'Eudes de Couserans, Louis décida de poursuivre les investigations sur ses propres origines.

Pour éviter les contrôles des gens de Philippe III à la recherche des assassins du trésorier de campagne du Roi de France, Louis resta caché une grande partie de la matinée. Il se rendit à la taverne du cheval blanc afin de rencontrer le chef d'une bande de gamins, Jaquemet, qui sans nul doute allait le renseigner sur l'intervention des gardes après le meurtre.

En chemin, Jaquemet vint vers lui et l'interpella dans la rue :

— Dis-moi, mon seigneur, tu ne dormais pas cette nuit ?

— Si tu me poses cette question, c'est que toi, ou l'un de tes compères, ne dormait pas non plus.

— Il est des nuits où il est nécessaire de voir sans être vu.

— Et qu'as-tu vu de si intéressant ?

— J'ai vu un homme sortir de la taverne les poches pleines d'écus se retrouver lardés d'un coup de dague magistral, choir au sol et y mourir.

— Et alors, n'est-ce pas chose courante depuis que les armées d'occupation hantent les nuits de la ville ?

— Si, mon seigneur, mais, d'habitude, les gens se font détrousser. Et là, à mon grand étonnement, l'homme n'a été ni fouillé ni volé. Qui plus est, on a glissé dans son aumônière un à plusieurs feuillets. Et le plus étonnant est que leur forfait accompli, les trois hommes se sont mis à crier à tue-tête « au voleur, à l'assassin » jusqu'à ce qu'une patrouille de la garde de nuit survienne sur les lieux. Et, plutôt que de rester sur place, ils se sont séparés en courant, chacun de son côté, ce que je comprends fort aisément.

— Et bien, à ce que je vois, tu en sais plus que moi.

— Pardon, je me permets de rectifier : toi, tu en sais plus que moi. Tu étais un des quatre assaillants, ou plutôt celui qui faisait le guet pendant que les trois autres opéraient.

— Et comment sais-tu que c'était moi ?

— Ton surcot de velours vert déchiré au niveau de l'épaule. Cela m'a rappelé notre dernière rencontre. Et en y regardant de plus près, je t'ai reconnu.

— Bien observé. Dis-moi, chef, que s'est-il passé après notre fuite ?

— Ils ont tout de suite identifié la victime comme étant le trésorier de l'armée d'occupation. Ils ont enlevé la dague et

ont beaucoup parlé d'un pommeau à tête d'ours. Ils ont trouvé les écus et divers documents. Il était facile d'entendre ce qu'ils disaient tant ils criaient fort en se montrant leurs découvertes. J'ai pu comprendre qu'il s'agissait d'une note de dépenses et que l'origine de l'argent trouvé sur le corps du mort, une aumônière remplie à craquer, était très suspecte. Ils lui ont fouillé les poches, ont trouvé plein d'autres pièces d'or. Ils se sont concertés, ont sans doute volé quelques écus, mais ils n'ont pas touché à l'aumônière. Puis le corps a été couché en travers sur la selle d'un cheval et emporté en direction du palais. J'ai arrêté mes observations, car le coup était louche et qu'il valait mieux ne pas s'attarder dans le secteur.

— Tu as bien vu. Et tu as bien fait. Je note quand même qu'à l'heure où tu as tout vu, les petits garçons de ton âge doivent être au lit.

— Si les petits garçons de mon âge, comme tu dis, sont au lit à cette heure-là, il y a fort à parier qu'ils n'auront rien à se mettre sous la dent à leur réveil.

— Vous détroussez les noctambules, maintenant ?

— En priorité les sergents français, avant qu'ils ne vident leurs poches dans les tavernes et les bordels. Nous profitons de cette aubaine depuis que l'obligation de fermer les lieux de plaisir la nuit a été levée. Mais nous, nous les isolons, nous gambadons à plusieurs autour de la victime pour lui donner le tournis, et nous l'estourbissons. Seulement un coup sur la tête. Par-derrrière. Nous ne jouons pas aux assassins comme toi.

— Nécessité oblige. Un peu comme vous, mais pas pour les mêmes raisons.

— En tout cas, pour vos opérations nocturnes, version feu d'artifice, bravo ! Quelle pagaille ! Avertis, si tu recommences, qu'on puisse mieux organiser le pillage du campement. Tu nous as pris de court.

— Je n’y manquerai pas. Mais dis-moi, la matrone de la taverne est présente ?

— Tu devrais dire un vrai bordel, maintenant. Elle aussi fait son beurre, elle a plus que doublé le nombre de ses pensionnaires et cherche des chambres partout. Bientôt, elle aura toute la rue à sa disposition.

— Elle te paie bien pour que tu assures la sécurité de ses affaires ?

— Elle est généreuse, il n’y a rien à redire.

— Je vais me changer chez elle. Après, pas la peine de me suivre...

— Je n’y pensais même pas.

— Tu parles ! Merci Jaquemet !

Ils se quittèrent en se donnant une bonne poignée de main, très franche, échangée les yeux dans les yeux. Quelques pièces d’argent passèrent d’une main dans l’autre afin d’entretenir les meilleurs rapports possible. Jaquemet siffla dans ses doigts. Plusieurs gamins sortirent des ruelles, lui firent un signe de la main et replongèrent dans l’obscurité des recoins.

— C’est ma façon de leur dire que je viens d’avoir affaire à un généreux donateur. Au plaisir de te revoir.

Dans l’instant qui suivit, tous avaient disparu.

\*

Vêtu comme les franciscains d’une cotte brune à capuchon, serrée à la taille par une corde, Louis se dirigea vers le couvent des Repenties où il devait, selon le message de Gislebert le troubadour, rencontrer Asseline de Nullepart, au sujet d’une fleur de lys.

Ce couvent fut fondé par Esclarmonde de Foix, épouse de Jaume II, Roi de Majorque, et sœur de Roger Bernard III de Foix, actuellement en campagne pour le Roi Philippe III contre Aragon. La supérieure du couvent, compte tenu de la spécificité des moniales, ne pouvait tenir ses responsabilités que par la grâce d’un évêque, en l’occurrence celui d’Elne.

Comme celui-ci n'obéissait qu'aux ordres du légat du Pape, il en déduisit que la supérieure, placée où elle était, ne pouvait l'être qu'avec la bénédiction de l'évêque d'Elne.

Ce couvent accueillait d'anciennes prostituées qui, pour des raisons diverses, quittaient le quartier des *Partit*, où elles travaillaient. Ramon Lull disait d'elles des *repenedides* en langue catalane. Visant à épanouir la personne humaine, la règle de Saint-Benoît adoucie leur fut appliquée, avec différents droits importants et remarquables comme celui de sortir du couvent, conserver des objets personnels et même de valeur, et recevoir leur famille. Leurs moyens de subsistance étant maigres, elles quêtaient dans les villages comme tous les disciples de l'ordre des mendiants et vivaient, grâce à la présence des militaires, de ravaudage, lessivage et repassage, en accueillant les clients sur un étal situé à même la rue, tenu en habit de religieuse. Ainsi pensaient-elles être respectées ? Le temps de guerre et d'occupation ne facilitait pas leur vie, car le commerce du corps des femmes était monnaie courante pour lutter contre la pauvreté et la famine.

Elles travaillaient avec soin, empilant dans des paniers en osier le linge sale qu'elles transportaient au couvent, le propre étant exposé derrière l'étal. Elles avaient de nombreux clients et faisaient de bonnes affaires.

Louis ne savait rien de leur mère supérieure, une dame nommée Asseline, qui régnait d'une main ferme sur sa trentaine de pensionnaires, avec un caractère si affirmé, que les éclats de voix s'entendaient parfois jusqu'à l'extérieur du couvent.

\*

Le bâtiment était inséré dans le rectangle formé par quatre rues : rue des Augustins, rue Sainte-Madeleine, rue Dom-Brial et rue Saint-Matthieu<sup>1</sup>. Le plus simple étant de tenter l'entrée du côté de la rue Saint-Matthieu, il baissa sa

---

<sup>1</sup> Noms actuels.

capuche jusqu'aux yeux et toqua à la solide porte en bois ornée de pentures métalliques en fer ciselées. Le judas, en cuivre méticuleusement astiqué, s'entrouvrit sans qu'il puisse voir à l'intérieur, à cause d'un grillage fin. Une voix masculine lui répondit :

— Qui vient à cette heure ?

— Je suis le père Louis sans Terre, de l'ordre des mendiants, et je voudrais rencontrer votre supérieure.

— Et pour quelle raison, je vous prie ?

— Au sujet d'une fleur de lys.

— On ne cultive pas les fleurs, ici, il y a quelque temps qu'elles sont fanées.

— Faites-lui part, s'il vous plait, de ma demande, en le lui précisant.

Ce fut la meilleure indication qu'il put lui donner.

— Vous êtes envoyé par monseigneur le cardinal légat.

— Non, mon fils, je viens de loin pour la rencontrer afin de lui donner des nouvelles de sa famille.

— Soit, mais la déranger me pèse. Vous attendrez sa réponse.

Louis trouva normal et prudent, par les temps qui couraient, qu'on le fit patienter. Mais l'attente lui parut interminable. Finalement, le judas s'ouvrit à nouveau.

— Vous êtes là ?

— Oui.

— Je vous fais entrer si vous acceptez d'être fouillé.

— Soit. Allons-y.

La porte s'entrouvrit et il entra. À l'évidence, ce serviteur était un travailleur de la terre, sans doute le jardinier, avec une courte cotte rudimentaire maculée de boue, dont les manches étaient taillées à angle droit par rapport au corps. D'un âge certain, bien qu'une barbe épaisse puisse vieillir un visage brun et émacié, des dents déchaussées et pourries, les mains calleuses aux ongles noirs de terre, l'homme demanda au visiteur d'écarter les bras et le

palpa de haut en bas, par-devant, puis par-derrrière, en insistant au niveau de la ceinture où se trouvaient des poches profondes.

— Pourquoi une telle précaution ?

— Parce que l’habit ne fait pas le moine et qu’en ces temps, il faut se protéger de toute cette canaille et des ivrognes. Vous savez ce qu’ils ont fait aux moniales dans notre bonne ville de Salses ?

— J’en ai été informé. C’est effectivement être raisonnable que de prendre vos précautions.

— Suivez-moi. La supérieure va vous recevoir.

\*

Elle se tenait là, dans le corridor qui bordait un grand jardin légumier bien entretenu. En face, un terrain inculte où des piquets tenaient haut des fils tendus sur lesquels du linge de corps pendait, au soleil et dans le vent. L’air sentait la lavande.

Elle était belle, simplement vêtue d’une tunique blanche, attachée autour de la taille avec une ceinture de cuir noir tressé. Au-dessus de la tunique, elle portait un **scapulaire** gris, grand morceau d’étoffe à l’avant et à l’arrière, joint sur les épaules par deux bandes de tissus tirant sur le gris clair. Une guimpe blanche entourait son visage.

Louis fut tout de suite saisi par leur ressemblance, l’air de famille était vraiment frappant. Grande, de corpulence mince, elle semblait douce mais d’une douceur qui n’empêche pas le caractère. Elle possédait un visage très arrondi, avec un large front, des lèvres pulpeuses, de grands yeux verts. Comme elle cachait ses cheveux, il devina qu’elle était brune en voyant la couleur de ses sourcils bien dessinés.

Louis fut envahi par une douceur jamais connue, une sorte de symbiose.

Elle le regarda intensément, les yeux remplis d’amour, lui proposa la joue en même temps qu’il lui tendait la sienne.

Il eut le sentiment que sans se parler, ils échangeaient des informations. Ils se serrèrent alors les avant-bras.

D'une seule et même voix, ils déclarèrent :

— Nous avons tant de choses à nous dire !

Et ils éclatèrent de rire !

\*

Un lit bas, une table, une chaise, un coffre pour seuls meubles dans sa cellule sans fenêtre. Une bougie pour seul éclairage. Une étagère avec quelques feuillets et une écritoire. Et, au mur, une peinture sur toile de la vierge Marie. Tel était le décor de la cellule d'Asseline.

Après qu'ils eurent tous deux retroussé leurs hauts, les chaussettes furent déposées au sol, bien rangées les unes contre les autres. La cérémonie était incontournable. Ils se devaient d'exhiber la preuve formelle, celle qui allait confronter leur pied droit. Ils se retrouvèrent les pieds nus, bien à plat. Puis vint le moment où l'un montra à l'autre cette petite fleur de lys, symbole du droit divin, qui ornait la plante de leur pied droit. L'artiste les avait dessinées parfaitement identiques.

Puis, à tour de rôle, ils se mirent à raconter leur histoire, du moins ce qu'ils en savaient, et une chose leur apparut indéniable : ils avaient été conçus par le Roi de France. Ils étaient jumeaux, avaient été tatoués peu après leur naissance et quelque temps après l'union maritale de Philippe III, leur père, avec Isabelle d'Aragon, leur belle-mère. Quand ils évoquèrent leur conception, ils rirent de bon cœur en pensant au symbole de la fleur de lys, synonyme de pureté, d'innocence, de virginité et d'amour pur.

Ils se racontèrent longuement, avec l'impression d'avoir vécu ensemble depuis leur naissance tout ce temps passé.

Louis informa Asseline de la mort tragique de leur mère, torturée et brûlée par l'inquisition après avoir passé sa vie au service de Dieu et des pauvres gens dans les grottes d'Ariège. Elle avait voué son existence au Dieu que les

cathares adoraient. Asseline connaissait tous ces faits. Ils eurent beaucoup de peine en évoquant la triste fin de vie de leur mère, et pleurèrent cet être cher qu'ils avaient perdu avant de le connaître.

Responsable du couvent, la jeune nonne avoua sa croyance en la divine Providence qui l'avait conduite avec sagesse et tout au long de sa vie, vers cet état monastique où elle s'épanouissait et se sentait protégée. Son évêque la traitait avec bienveillance, ainsi que le Roi Jaume II, non sans une pointe de commisération, comme s'ils avaient à se reprocher des actes contraires à la religion ou à la morale.

En fait, que savaient-ils de leurs origines et de leur mère ?

Louis, sans rien cacher, comme à confesse, raconta quelle était sa vie. Asseline lui répondit que, si telle était sa destinée, il ne fallait pas contrarier le cours des choses. Qui peut dire que ce que l'on fait est juste si ce n'est Dieu ?

En désaccord total avec la force brutale des armées d'occupation, elle était outrée de voir comment se comportaient des chrétiens en face de chrétiens, les Français en face des Catalans et contre les Aragonais. Elle connaissait les ignominies des méthodes employées lors de la croisade contre les Albigeois, et qui semblaient réapparaître dans cette croisade contre le Roussillon et la Catalogne. Elle priait pour que les Rois reviennent à plus de clairvoyance, et que le clergé catholique fasse acte de contrition.

Louis lui expliqua qu'il était « sans terre », à la recherche de ses racines, de son sol. Perplexe sur son avenir, il avait souvent honte de lui-même. Son ambition de vivre dans une petite chapelle, de posséder un arpent de terre, d'avoir une vie au grand air, et une femme et des enfants, le tenaillait, avant que sa destinée ne le laisse totalement détruit.

De son côté Asseline lui raconta que ses racines se trouvaient à Castelnou, au pied des Pyrénées et du Canigou,

où elle avait été placée chez des paysans aujourd'hui disparus, au milieu de terres arides, pauvres et sèches, de garrigues couvertes de genévrier, de buis, de thym, de romarin et de lavande, où le bois, abondant, surtout les châtaigniers, car préservés, les nourrissaient. La forêt était exploitée au profit de Thuir. Elle avait vécu un temps-là, dans une ferme non loin du château, près du fond d'amont, à élever des moutons lainiers ou cultiver le potager, sous la protection de seigneurs bienveillants qui l'avaient, l'âge venu, éduquée et avaient fait d'elle, finalement, ce qu'elle était aujourd'hui. Les temps étaient durs pour tout le monde et, à Castelnou, les vicomtes étaient très puissants, mais pauvres. Jasper V, qu'elle connaissait, était aux côtés de Pierre III d'Aragon, donc aux côtés de Louis.

Il lui révéla les ressorts de son cœur tandis qu'elle souriait, car elle savait. Émeline et Asseline se connaissaient. Émeline avait confié à son amie que dans le foin du château de Canet, elle avait vu une fleur de lys sur le pied droit de Louis et Asseline avait fait le recouplement.

Elle évoqua sa crainte pour l'intégrité de son couvent, de ses moniales, même si elles étaient sommairement armées et sans doute capables de résister, sans trop se faire d'illusions. Se faire violer par des ivrognes n'inquiétait pas ses pensionnaires qui avaient subi ce crime toute leur vie ou presque. C'étaient les souffrances qu'elles pourraient endurer, pour finalement en mourir, qui les effrayaient.

Louis lui promit de surveiller le couvent et s'il était prévenu suffisamment tôt de faire intervenir de vrais combattants pour les protéger. Mais, au moins pour l'instant, Perpignan, en tant que base arrière des troupes ennemies, disposait d'activités festives pour distraire, en les canalisant, ces bandes de guerriers lâchées dans les campagnes environnantes.

Ils se promirent de se revoir pour rattraper le temps perdu et parler d'un nouvel avenir.

**La vengeance des Français sur la ville  
d'Elne  
(25 mai 1285 – ELNE)**

Toute la plaine du Roussillon était tenue par le roi de France, sauf Elne restée fidèle à Aragon, et qui avait fermé ses portes aux Français. Mais tous ces feux permanents sur les crêtes des montagnes, toutes ces fumées qui laissaient présager une présence très nombreuse des armées d'Aragon placées côté nord, face aux troupes françaises troublées, avaient semé le doute dans le camp adverse. Le Roi de France faisait reculer vers le nord la plus grande partie de ses armées, si précipitamment d'ailleurs que ses troupes avaient abandonné bon nombre de matériels et de charrettes gorgées de subsistances, si nécessaires à la survie de ses hommes. Philippe III était perplexe, le légat du Pape furieux, les chevaliers va-t-en-guerre frustrés, les troupes à pied à la disette faute de pouvoir vivre sur les ressources du pays conquis.

Depuis le départ de Perpignan, des bruits couraient au sein de l'armée française, des histoires se racontaient pendant l'entraînement ou, le soir, autour des feux de camp : dans la nuit du 16 mai, des gens d'Aragon barbouillés de noir de la tête aux pieds, ressemblant à des diables, attaquèrent en de multiples endroits les campements de France avec une sauvagerie telle qu'il y eut des dizaines de morts et blessés. Les marchandises stockées furent partiellement détruites et les hommes qui avaient bu l'eau empoisonnée du canal de Perpignan souffrirent de douleurs abdominales, de nausées, vomissements et diarrhées. Certains moururent même, dans d'atroces convulsions.

Le trésorier de la campagne de France, porteur de grosses sommes d'argent et de documents, prouvant qu'il détournait à son profit une partie du règlement des transactions faites avec les commerçants de Perpignan, avait été proprement assassiné dans une ruelle de la ville. Ainsi, la source des approvisionnements était-elle tarie.

Plus les rumeurs enflaient, plus elles faisaient peur aux soldats français. Les scènes d'hommes en feu, de roseaux enflammés collant à la peau, de charriots pollués par des matières visqueuses, toutes décrites par plusieurs témoins rescapés, devenaient encore plus terrifiantes.

Les chevaliers du Roi de France savaient que la lutte s'annonçait rude.

\*

Un premier messager arriva à Panissars pour décrire une situation immédiatement jugée critique. Les Français accordaient à Elne trois jours de réflexion à l'issue desquels, faute d'accord, ils allaient prendre la ville de force. Envoyé en renfort, le baron Ramonet d'Urtz fut missionné avec trente de ses meilleurs hommes pour prêter main-forte aux assiégés.

Dans la nuit du 23 mai, d'Urtz pénétra dans la ville d'Elne sans dommage, ce qui enthousiasma les habitants assiégés. Le Roi de France, vexé, tenta alors trois assauts, un par jour, tous repoussés avec vigueur, et meurtriers pour les gens de France.

D'Urtz dut quitter la ville avec ses hommes par peur des représailles, tant leurs actes délictueux finirent par agacer la population. Ils prirent la fuite, habillés en paysans, en passant par-dessus les murailles, du côté des points faibles du dispositif des Français. Les assiégés firent un feu de paille mouillée au sommet de la tour pour avertir Pierre III de l'imminence de l'attaque. Cet appel « au secours » fut visible à Panissars, mais fut aussi repéré par le Roi de France qui commanda l'assaut immédiat.

\*

Quelques pauvres êtres qui réussirent miraculeusement à échapper au massacre racontèrent tous la même histoire : les cavaliers français s'étaient rangés autour de la ville, sergents et fantassins, en avant des murs, transportaient des échelles. En tête, le vieil évêque Berenguer de Sainte-Foi s'était avancé vers la porte principale avec un petit groupe de parlementaires. La lourde porte s'était entrouverte un instant pour lui laisser le passage. Il avait supplié les catholiques de sortir de la ville avec lui et de se joindre aux croisés, mais aucun n'avait voulu partir, l'évêque était revenu et l'huis imposant s'était refermé derrière lui.

Le cardinal Jean Cholet n'avait même pas eu le temps d'absoudre les troupes qu'une attaque générale avait été déclenchée. « Montjoie, Montjoie, prenons Elne, prenons Elne ! » Ces paroles sorties de mille poitrines montaient jusqu'aux murailles de la cité encerclée, qui se dressaient, imposantes, devant les armées du Roi de France, en cette journée du 25 mai 1285.

Rien n'ayant été prévu pour repousser les ribauds, ni pierres ni huile bouillante, ils s'étaient élancés en masse vers les murs, et s'étaient mis à l'abri aux pieds des murailles. Les arbalètes des défenseurs n'avaient pas suffi à les refouler. Une brèche s'était créée, un pan de mur s'était effondré. Puis la porte, attaquée au bélier, avait flanché. Deux beffrois<sup>1</sup> à partir desquels des archers tiraient sur les assiégés avaient été avancés et les échelles, aussi hautes que les murailles, dressées.

Les défenseurs s'étaient regroupés devant les failles ouvertes. Ils avaient placé à l'avant les rudes guerriers, les plus forts, les plus intrépides. Les assaillants avaient pris pied sur les murailles, l'un derrière l'autre, d'abord dix, puis très vite cent, aux cris de « À mort », « Montjoie », « Dieu

---

<sup>1</sup> Tour mobile qui amène les soldats à hauteur de muraille en se protégeant lors d'un assaut.

m'aide ». La porte principale avait cédé sous les coups de boutoir. Les fantassins s'étaient alors précipités dans les failles ouvertes, partout où cela était possible, car les points de pénétration s'étaient multipliés. Les défenseurs avaient perdu du terrain, malgré la pluie de carreaux d'arbalètes et de flèches, qui pleuvait depuis les murailles.

Un combat au corps-à-corps s'était organisé, un contre un, face à face. Les ribauds, armés de bons pieux, de lourdes masses, de lances de frêne, vêtus d'épaisses casaques, coiffés de casques de cuir, avaient chargé, ils frappaient, taillaient, déchiraient les poitrails, coupaient têtes, bras et jambes. Le sol était rouge de sang, jonché de lambeaux de chair. Livrée aux assaillants, la ville n'avait plus aucune défense. Elle était prise.

\*

Juché sur son destrier, le légat du Pape en personne commanda l'extermination. Personne ne fut épargné, ou presque. Réfugiés dans l'église, les femmes enceintes levaient en vain leurs robes montrant leur ventre rond, les mères et les pères portaient leurs enfants sur les épaules pour qu'ils fussent épargnés, les vieux, les jeunes, les fillettes et même les prêtres furent exterminés. Les moniales subirent la même infortune. L'église fut pillée puis incendiée, les croyants qui s'y étaient réfugiés, avec. Les calices d'or et d'argent, les vases sacrés et les croix, les livres et même les cloches, furent brisés ou emportés. La ville fut saccagée et la plus grande partie des édifices livrée aux flammes. À part quelques survivants, dont le clerc Guillem Cerra, qui sauva l'essentiel des reliques de sainte Eulalie dispersées par les assaillants, Elne n'existait plus.

Seul celui que l'on surnommait « le bâtard du Roussillon », le fils illégitime de Nunyo Sanç, seigneur de Cerdagne et de Roussillon, fut épargné par les assaillants, en hommage à la bravoure dont il fit preuve en défendant la tour

du château, dernier édifice qui tomba entre les mains de l'ennemi.

Afin de satisfaire la soif de puissance et de domination du tout nouveau Pape Giacomo Savelli, qui prêchait désormais sous le nom d'Honorius IV, et de la papauté, le cardinal Jean Cholet, seul véritable ordonnateur de cet immense massacre, oublia la part de la pitié et de la miséricorde que Jésus lui-même professait.

L'entourage du Roi de France savait désormais que le sort de la ville martyre allait semer l'épouvante dans tout le pays, et qu'il fallait donc en profiter sans tarder. Philippe III le Hardi leva le camp d'Elne le 4 juin 1285 et se dirigea vers le col de Panissars.

– 20 –

### **La désorganisation des armées ennemies devant les Pyrénées (28 mai 1285 – Le long du littoral)**

La prise d'Elne, décrite comme « une abominable action » par les gens d'Aragon, suscita de lourdes discussions entre le légat du pape et le Roi de France. Ce dernier avait l'intention de retourner à Perpignan, mais le représentant du pape y opposa son veto. Il faut dire que de par son éducation très tournée vers la foi, Philippe III, vaillant au combat, mais de nature timide et influençable, se trouvait sous la férule du légat. Qui plus est, il prônait la prudence, attitude associée par certains à de l'indécision. Tout son entourage poussait à la guerre plutôt qu'à la conciliation avec le Roi d'Aragon. Le représentant du pape, quant à lui, voulait conclure rapidement sa croisade pour sa satisfaction personnelle. Il vouait aux gémonies tous ceux qui s'opposaient à lui, et menaçait d'anathématiser<sup>1</sup> toute personne qui se mettrait en

---

<sup>1</sup> Excommunier.

travers de ses projets. En cas du délit d'hérésie, la commission chargée de l'enquête, et par seule autorité des évêques, prenait la décision d'excommunication, ce qui nécessitait, en temps normal, un avis judiciaire ou administratif. De ce fait, il y avait de quoi envoyer en enfer tous les mal pensants, dès que les inquisiteurs estimaient qu'il y avait une « négation obstinée, après la réception du baptême, d'une vérité qui doit être crue de foi divine et catholique, ou le doute obstiné sur cette vérité ».

\*

Le manque de cohésion dans le clan du Roi de France, les dissensions et discordes au sein des proches du pouvoir pouvant nuire à l'ensemble des opérations militaires préparatoires que Philippe III comptait conduire, contraint et forcé par le légat du Pape dès Noël 1283, retenaient l'attention du clan de Pierre III d'Aragon.

Ayant obtenu de la part de Jaume II le libre passage sur les terres du Roussillon et même son aide pour subvenir aux besoins en matériels et alimentation des troupes engagées sur le terrain, Philippe III avait accepté que Perpignan ne lui livre pas, en garantie de sa fidélité, les cent otages que le cardinal légat avait exigés. Il attendait, par cette sage décision, que la ville lui fût alliée.

Par des messages diffusés sous le manteau auprès des troupes du Roi de France, les gens de Pierre III d'Aragon répandirent la rumeur selon laquelle leur Roi marchait sur Perpignan, base arrière logistique de toute l'opération de la conquête. Philippe III, de peur que Perpignan ne lui devint hostile et malgré sa conviction que « tout prince doit être fidèle à son serment à l'égard de ses amis ou de ses ennemis », céda aux injonctions du cardinal-légat. Il convoqua les principaux habitants et leur enjoignit de lui livrer les cent otages. Ce qui fut fait le lendemain.

Les Français occupèrent ensuite la ville et se considérèrent dès lors en pays conquis. Victime du mauvais

comportement des soldats de Philippe III, le peuple de Perpignan et de ses environs se rangea logiquement derrière la couronne du Roi d'Aragon. De ce fait, les fournisseurs de l'ost français n'assurèrent plus les livraisons.

À la fin du mois de mai, les armées françaises, loin de leurs lignes d'approvisionnement, se trouvaient, au moins provisoirement, dans l'obligation de se procurer sur place les ressources nécessaires. Mais cette tentative fut un échec, car les producteurs soudoyés par les gens du Roi d'Aragon, détruisirent les récoltes.

Le nouvel intendant de Philippe III, nommé après l'assassinat d'Eudes du Couserans, organisa dans la hâte un ravitaillement depuis le royaume de France. Mais les convois en provenance de ce pays, et particulièrement ceux de Narbonne et Carcassonne, furent systématiquement attaqués par les Almogavres qui se payaient sur les marchandises transportées.

Cette politique coûteuse avait pour but d'affaiblir considérablement la puissance de l'ennemi et de le conduire à commettre des exactions pour survivre.

\*

Cette expérience fut menée à Collioure, sans succès. Pendant que les Français assiégeaient Elne, quelques habitants de Collioure prévinrent Pierre III que les notables de la ville étaient disposés à la lui livrer sans combat.

Ce fut le Roi lui-même qui raconta ce qui était arrivé : il avait mis sur pied, depuis le col de Panissars, une expédition où il n'était accompagné que d'un seul cavalier. Bien sûr, il avait pris soin, au préalable, de laisser cinquante chevaliers et mille piétons dans une vigne des environs. Il arriva sous les murs du château de très grand matin. Hélas, le gouverneur de Collioure, Arnaud de Saga, dévoué au Roi de Majorque, prévenu du complot, attendait Pierre III avec les plus mauvaises intentions. Le Roi s'adressa à lui en toute confiance depuis le pied des remparts, mais le défenseur fit

semblant de ne pas le reconnaître et l'engagea à plusieurs reprises à s'approcher. Le Roi le fit volontiers, néanmoins, voyant l'insistance de son interlocuteur, il se mit à craindre quelque trahison et remonta à cheval. Au même moment, partie des murailles, une flèche qui lui était destinée le manqua de peu.

La répression fut immédiate. Le Roi Pierre III, très irrité d'avoir subi la trahison d'Arnaud de Saga, ordonna aux troupes en réserve de mettre le feu aux maisons extérieures de la ville ainsi qu'aux galères et autres vaisseaux qui étaient dans le port. Dès lors, les soldats du Roi d'Aragon, armés de brandons de paille, s'éparpillèrent dans le village. Ils déclenchèrent les feux depuis les toits des petites maisons, parfois en y entrant de force pour voler tout ce qui avait de la valeur. Les Almogavres pillèrent les échoppes bordées de bancs de bois, aux ventaux qui n'avaient pu être repliés en raison de la rapidité de l'attaque.

Très vite, le village entier flamba, ce qui provoqua la fuite éperdue des pauvres habitants vers les collines. Les flammes enfumèrent le château, obligeant les guetteurs à se mettre à l'abri. À part quelques maisons récentes en torchis qui résistèrent, le village devint ruine dans l'heure qui suivit.

Puis toutes les embarcations furent prises d'assaut, d'abord les chaloupes échouées, dont une partie servait à accoster les galères en baie et à descendre les marchandises embarquées. Bientôt, les dix birèmes<sup>1</sup> au mouillage brûlèrent. Puis les barques de pêche côtière, qui suffisaient largement à satisfaire la consommation locale, furent éventrées sur le sable tandis que celles qui flottaient furent coulées et, bientôt, on ne put les repérer que par leur mat qui affleurait la surface de l'eau.

Inquiet du sort de son amie Ade la couturière qui vivait dans le village en train de brûler, Louis se rendit à Collioure

---

<sup>1</sup> Galères.

pour s'informer de sa situation. Il aperçut une foule de gens misérables qui s'était réfugiée sur les collines proches de la petite ville embrasée. Il s'y rendit, et par un heureux hasard, entrevit sa protégée. Elle était assise contre un arbre et regardait le port, recouvert d'une épaisse fumée. Elle pleurait, les coudes sur les genoux et le visage entre ses mains. Puis elle leva la tête, vit Louis et lui sourit.

— Tu es là, tu es venu.

— Oui.

— Je suis rassurée.

— Et moi aussi, de t'avoir trouvée. Et la maison ?

— La maison ? Je n'ai plus de maison, plus rien... Une deuxième mort.

— Une deuxième mort ? demande Louis intrigué.

— Tous ces souvenirs... Tout ce que je gardais de mon Benoît en mémoire de nos amours passées, en mémoire du bon temps...

— Je ne sais que te dire. Je suis honteux.

— Louis, ce n'est pas de refaire une nouvelle vie qui m'inquiète, ce n'est pas non plus de s'attacher à un autre chez moi, puisqu'il me faut tout reconstruire. Ce qui m'inquiète, c'est la solitude sans repères, sans rien d'autre que des souvenirs immatériels, sans ces vêtements que je serrais dans mes bras lorsque je ne savais plus qui j'étais, où j'allais, ce que j'allais faire de ma vie. Mais, heureusement, tu es là !

Elle le regarda tendrement et serra ses mains entre les siennes.

— Tout n'est pas perdu. La vie mérite d'être vécue autrement que celle que nous connaissons. Ne restons pas ici. Je te trouve un refuge sûr avant de décider de la suite.

— Si Dieu le veut ainsi.

\*

Pierre III avait décidé avec ses armées de harceler les troupes françaises pour leur causer le plus de dommages

possible avant leur arrivée aux cols des Pyrénées. Louis avait convaincu le Roi d'Aragon de la nécessité de laisser à ses seigneurs toutes initiatives chaque fois qu'ils estimaient pouvoir, par des coups de force sur les croisés, détruire ou amenuiser leur potentiel de combat.

Depuis le col de Banyuls, le comte Pons Hug d'Empuries surprit un convoi de 1 500 bêtes de somme transportant du vin pour le camp du Roi de France, encadré par 200 hommes à pied et 160 cavaliers. Avec 50 cavaliers et 100 sergents, il organisa une embuscade et attaqua le convoi en son milieu aux cris de : « Aragon, Aragon ». La tête du convoi s'enfuit tout droit dans le chemin. Les arrières fuirent à travers champs. Trop lourdement chargés, les sergents furent massacrés. L'opération se solda par 17 morts parmi les cavaliers français, 622 bêtes de somme prises. Les outres pleines de vin avaient été percées par l'ennemi avant sa fuite.

Par ailleurs, les troupes d'avant-garde des croisés tombèrent sur une embuscade aux abords du petit village de Montesquieu des Albères, tenu par Elissende de Montesquieu, seigneur du château. Avec une dizaine de cavaliers aidés d'une troupe d'Almogavres, ceux d'Aragon attaquèrent le détachement du Roi de France composé de cent cavaliers isolés et peu protégés, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien.

À cause du moral des Français qui s'étiolait, et parce que le légat du Pape voulait s'emparer d'Aragon à peu de frais, la résistance des Aragonais fut considérable, car non prévisible et non prévue. Le surlendemain de l'assaut sur Collioure, un messenger du Roi de France, seigneur de sa cour, vint à Pierre III dans le col de Panissars et fut reçu en la seule présence de Desclot. La consigne était claire : laisser passer, par ordre de Dieu, les armées de Philippe III par le col de Panissars, car l'Aragon avait été donné par le Pape au Roi de France, pour son fils Charlot. La réponse délivrée au messenger, que nous rapporta Desclot, fut tout aussi claire :

« Il est certain que celui qui a donné cette terre à un autre possède bien peu de choses en Catalogne, et encore moins celui qui l'a acceptée, car c'est mon lignage qui l'a conquise à la force de l'épée. Sachez donc tous que celui qui la voudra la paiera cher ».

Louis décida de suivre le messager à son insu, afin de surprendre les réactions du légat du pape et de Philippe III. Il connaissait l'endroit idéal pour espionner les conversations de ses ennemis.

\*

Il faisait nuit quand ils arrivèrent au palais. Le messager se dirigea directement vers la salle d'honneur et Louis se plaça au-dessus de celle-ci, tout près de la cheminée. Il assista alors à l'audience que tenait Philippe III avec ses chefs de guerre. Ce fut le comte de Flandre qui ouvrit la discussion en établissant le bilan des dégâts qu'ils avaient subis. Le comte de Saint Giles de Bourgogne, de son côté, fit le point sur l'attaque de nuit qui avait causé d'irréparables dommages à leur ravitaillement et terrorisé leurs hommes, puis il relata la mort du chevalier Beaudouin de Casteljaloux, tué au combat. Le comte de Foix souligna que le moral des troupes s'effritait au point que devant les embûches qui s'accumulaient, la fatigue, la maladie, la disette, la peur du poison, du feu et des difficultés qui les attendaient au passage des Pyrénées, nombre de seigneurs et leurs soldats voulaient s'en retourner dans leur pays.

Philippe III s'inquiéta de l'entêtement du cardinal Jean Cholet de franchir le col de Panissars. Mais Charles de Valois ne vit que ses intérêts :

— Passons, passons ! Il faut aller de l'avant. Ils ne résisteront pas, car nous sommes en nombre et mieux aguerris que ces manants. J'ai hâte de prendre effectivement le pouvoir.

Le légat du Pape entra dans la salle d'honneur sans apparat, en tenue de nuit de coton blanc, longue jusqu'aux

pieds, un bonnet sur la tête, les traits tirés et les yeux cernés. Le seul signe distinctif de la légation était l'anneau épiscopal en or, orné d'une améthyste portée à l'**annulaire** droit et sa croix pectorale :

— Voilà notre messenger. Nous allons savoir quelles sont les intentions de Pierre III, fit Charles de Valois.

— Monseigneur, Messire Roi, je ne fais que rapporter ce qu'il m'a été donné de vous dire, et ce fidèlement, si vous m'en croyez.

— Allez-y, mon brave, que nous avisions.

— Le Roi Pierre III a dit : « Il est certain que celui qui a donné cette terre à un autre possède bien peu de choses en Catalogne, et encore moins celui qui l'a acceptée, car c'est mon lignage qui l'a conquise à la force de l'épée. Sachez donc tous que celui qui la voudra la paiera cher. »

Très en colère, gesticulant dans sa tenue extrêmement ridicule en ces circonstances, le légat du Pape éructa toute sa haine :

— Qu'il soit maudit ! Voyez un peu, Philippe, où votre politique nous conduit. Vous dépensez de l'argent et ruinez l'Église pour aucun résultat. Ene ne vous a pas servi de leçon ? Je vous rappelle qu'au nom de Dieu et des apôtres, vous avez pris l'engagement de vous emparer d'Aragon. C'en est assez. Je vous donne trois jours pour franchir le col de Panissars.

Très calme, Philippe III, après avoir regardé le légat de haut en bas et froncé les sourcils, répondit :

— Monseigneur, il vous est facile, à vous, de nous dire ce qu'il convient de faire, vous qui n'avez jamais fait la guerre et qui ne quittez pas votre tente ou qui restez au grand air, sachez que prendre le col de Panissars n'est pas aussi facile que vous l'imaginez. Je vous invite donc à prendre le commandement de vos 6 000 cavaliers et de vous lancer seul dans l'aventure. Nous vous suivrons au plus près, au cas où ! Passez devant, puisque vous y tenez !

— Allez au diable vous aussi, avec toute votre cour !

Furieux, le légat quitta la salle d'honneur. Et personne n'ajouta rien après cette sortie spectaculaire.

\*

Le compte-rendu oral que Louis fit au Roi Pierre III et à l'État-major porta sur plusieurs points : Il fallait que les capitaines développent d'autres stratégies, puisque celles déjà mises en place, avaient porté leurs fruits. De nouvelles manœuvres déstabilisatrices allaient considérablement affaiblir les troupes ennemies et affecter leur moral.

La prépondérance du légat du Pape sur Philippe III ne faisait plus aucun doute et avait mis en évidence les divergences de vues quant aux tactiques à adopter. L'attaque allait être imminente.

Subsistait une question : tenteraient-ils de passer par le col de Panissars ? Les discussions furent vives, car nul ne s'accordait. Finalement, le Roi opta pour un passage par Panissars et préconisa de faire garder les autres issues seulement par quelques hommes.

L'avenir démontra que ce fut un mauvais choix !

– 21 –

**Les origines de Louis révélées grâce à  
Guillaume Garric  
(4 juin 1285 – CARCASSONNE – à  
proximité de l'Église SAINT-VINCENT)**

Très vite, les rumeurs propagées depuis Carcassonne parvinrent jusqu'au Roi d'Aragon, au-delà des Pyrénées. Dans cette ville sous le joug de l'Inquisition, les bourgeois et le peuple étaient toujours en colère. L'échec de l'opération montée pour faire disparaître les archives des inquisiteurs avait été le révélateur du climat de tension qui existait à Carcassonne entre les élites urbaines et l'Inquisition.

Les bourgeois prirent peur, car aucun patrimoine n'était à l'abri d'une confiscation au profit de l'Église de Rome.

Une lettre ouverte des consuls de Carcassonne à l'inquisiteur Jean Galand, attisa la colère qui montait contre des pratiques procédurales excessives et des violences inutiles, d'ailleurs non approuvées par le Roi de France et le Pape, car le peuple menacé du « Mur » ou de tortures, accusait n'importe qui d'hérésie.

Un prêtre très populaire, l'archidiacre majeur de l'évêché de Carcassonne, Sans Morlane, à l'abri des poursuites au bénéfice d'une bulle papale, joua un rôle central dans un complot contre les archives de l'inquisition. Il pensait paralyser l'action de l'inquisiteur, en les détruisant par le feu. Il mena son affaire grâce à Pierre-Roger de Burcafols, qui entretenait la révolte du bourg sur le terrain avec Guillaume Garric. C'est ce professeur ès lois qui avait organisé, à Carcassonne, les rencontres entre Louis, Pierre Authié et son jeune frère Guillaume.

Bien entretenue par les opposants, nobles et clercs non compris, la rage de Carcassonne ne cessa de se manifester dans le bourg, une grosse ville de 2 300 feux<sup>1</sup>. Quant à la cité, elle resta fidèle à la royauté et au clergé.

\*

Pour ne pas avoir suivi à la lettre les directives de l'inquisiteur Galand, le gardien de la prison du « Mur », Razoul et sa femme Bernarde, furent révoqués et remplacés par Jacques de Polognac, curé de Caunettes-en-Val. Ce dernier renforça les règles d'emprisonnement. Il n'y eut plus de promenades pour les prisonniers, les visites furent

---

<sup>1</sup> Au sens du Moyen Âge, logement familial (feu) qui servait de calcul pour la perception de l'Impôt. Certains appliquent le coefficient multiplicateur par cinq, ce qui ferait 13500 habitants à Carcassonne en 1285. Mais ce n'est qu'à titre indicatif...

interdites, les repas supprimés à la conciergerie et les conversations entre les détenus et le gardien-chef, qui jusqu'ici étaient plutôt familières, furent bannies.

Comme plus de trente morts furent dénombrés, des manifestations prirent forme, réprimées violemment par les sergents. Pendant que le peuple se soulevait, Garric voulut organiser le sac des demeures et études des notaires affidées à l'inquisiteur. Renaud Baratinin, notaire royal chargé de retranscrire les auditions et notamment celles d'une certaine Aélide de Foix, devint la cible numéro un de Guillaume Garric.

Déguisés en paysans, Louis et ses acolytes arrivèrent dans la ville nouvelle, à proximité de la future église Saint-Vincent où des travaux de terrassement avaient commencé. Là, se trouvait la maison de Garric.

Un plan d'attaque fut élaboré. Il consistait à pénétrer de nuit chez le notaire Renaud Baratinin et à le surprendre au lit avec son épouse, à les terroriser au point de les dissuader de travailler pour l'Inquisition, puis à brûler toutes les archives en leur possession et notamment tous les brouillons établis pendant les interrogatoires. Garric voulait faire un exemple de cette action afin de forcer tous les notaires, qui collaboraient avec l'inquisiteur, à renoncer à cette coopération.

Ils décidèrent alors de la stratégie à adopter afin de récupérer l'original du brouillon établi par le secrétaire pendant le procès de la femme qui pouvait être la mère de Louis, et mirent au point les détails de cette opération.

\*

À minuit, les rues de Carcassonne étaient vides, sauf devant les établissements de joie. La patrouille, qui venait de passer le gué, entra dans la cité pour aller réveiller la relève chargée plus tard de la surveillance du marché. La voie libre, Louis et les siens marchèrent les uns derrière les autres en rasant les murs. Un quart de lune les éclairait faiblement. Ils prirent la direction de la grand-rue, passèrent par la rue du

pot de l'étain, débouchèrent enfin sur la place du marché. Ils repèrent leur destination, un bâtiment isolé à un étage avec des fenêtres sur les quatre côtés. Une porte en bois massif très haute à deux battants, peinte en marron, avec des ferrures de fer forgé et une serrure classique en fer, les arrêta dans leur progression.

\*

Le rossignol dont disposait Louis et sa dextérité lui permirent d'ouvrir la porte qui ne grinça pas sur ses gonds. Ils s'introduisirent dans une entrée, petite mais cossue, garnie d'un meuble bas, d'un banc du même bois teinté, de soubassements en bois coloré de brun. Une porte en verroterie décorative du plus grand chic s'ouvrit sans difficulté sur un espace avec une porte à droite, une autre à gauche et un escalier en face. Quelques hommes montèrent dans les appartements du Notaire. Les marches en bois grincèrent, ce qui les obligea à accélérer le mouvement. À l'étage, des échauffourées se firent entendre... un petit cri, puis plus rien.

Louis ouvrit la porte de gauche qui débouchait sur une pièce faiblement éclairée par la lune à travers de la fenêtre. Il se trouvait dans les bureaux. Il se précipita vers la porte de droite, entrebâillée, là il découvrit avec surprise une pièce où trônait l'ombre d'un lit, une silhouette puis une deuxième sur la couche. Il dut immobiliser les deux occupants pour les empêcher de crier. Il se saisit de l'homme et assomma sa compagne avec le pot de toilette. Les yeux exorbités, terrorisé, paralysé par la peur, il finit par se résigner. Louis le gifla à deux reprises et lui parla doucement, d'abord en latin, en occitan ensuite, puis en catalan. Son visage s'éclaira, il comprenait enfin la langue parlée.

— Tu retranscris tous les interrogatoires de l'Inquisition ?

— Oui.

— Je cherche un document que tu as écrit. Un brouillon d'interrogatoire. Tu m'aides à le trouver ? lui dit-il, en lui enfonçant sa dague entre les côtes.

— Oui, oui !

— Alors lève-toi et viens me le donner !

— Mais je suis...

— Nu ? Et alors ! Tu crois que cela va nous émouvoir !

Lève-toi !

Ils entrèrent dans le bureau où se trouvaient deux tables, deux placards, des étagères à casier et des rouleaux de papier classés.

— Je veux que tu me donnes le brouillon de l'audition de la première comparution présidée par l'inquisiteur Galand d'une certaine Aélide de Foix, brûlée sur un bûcher de Carcassonne pour hérésie en début de cet an 1285. Et vite !

— Là, vous l'avez là, dans cette case ! Laissez-moi vous la trouver !

L'homme repéra une case référencée en chiffres romains de laquelle il sortit un rouleau de parchemin doté d'un ruban rouge.

— Pourquoi cette couleur ?

— C'est pour ceux qui ont été exécutés !

Louis vérifia le document en constatant que beaucoup de ces rouleaux étaient fermés d'un ruban rouge. Celui qu'il tenait portait inscrit : « Interrogatoire Aélide de Foix ». Sur un bureau traînait un document adressé à l'inquisiteur de Carcassonne, Jean Galand. Il s'en saisit.

Il ramena le secrétaire dans la chambre où sa maîtresse s'agitait à nouveau. Il y avait maintenant une odeur de brûlé et de la fumée.

— Allez on se casse, sinon on va cramer ! cria Garric.

D'un coup de reins, l'homme se dégagea. Il bondit, frappa Louis à la tête avec une statue en bronze récupérée sur le manteau de la cheminée. Ce dernier fut contraint de lâcher prise, il vacilla, se cramponna au lit, s'accrocha aux

draps qui venaient sous son poids. L'homme l'enjamba, mais Louis parvint à lui crocheter le pied. Le fuyard tomba alors lourdement la tête la première, contre l'angle de l'armoire avec un craquement sec. Garric intervint pour tirer Louis des flammes.

Quand ils se retournèrent, la maison brûlait en son entier avec ses occupants ! Le quartier commençait à s'éveiller. L'heure était venue de quitter les lieux, car la garde arrivait. On entendait leur chevauchée sur les pavés.

\*

— Vous l'avez ?

— Voilà le document que je cherchais. Et pour vous, j'ai la lettre ouverte des consuls de Carcassonne à l'inquisiteur Jean Galand. Comme elle se trouvait sur le bureau du notaire, il se pourrait qu'elle ait été interceptée et qu'elle ne soit jamais parvenue à son destinataire !

Louis lut ce document à voix haute à Garric, et, une fois seul, parcourut la copie de l'audition d'Aélide de Foix.

*À monseigneur le cardinal inquisiteur.*

*Contre l'usage et la manière habituelle de vos prédécesseurs, vous avez fait une prison, qu'on appelle le Mur et qu'il vaudrait mieux appeler l'enfer. Vous y avez construit de petites pièces pour persécuter et maltraiter les gens de diverses sortes de tortures. Il en est qui sont si obscures et sans air, que ceux qui y sont ne peuvent discerner la nuit du jour. Dans d'autres cellules, les malheureux restent aux fers et ne peuvent bouger. Ils font et urinent sous eux, et ne peuvent se coucher que sur la terre froide... Dans les autres endroits de la prison, on manque de nourriture, sauf de pain et d'eau de douleur. Certains sont mis au chevalet. Beaucoup d'entre eux perdent l'usage de leurs membres suite à la dureté de la torture et sont rendus entièrement impotents. La vie leur est un supplice et la mort un soulagement. Sous cette contrainte, ils s'accusent, affirment vrai ce qui est faux, préférant mourir*

*une fois que d'être torturés plusieurs fois... Ce faisant, ils ne s'accusent pas seulement eux-mêmes, mais aussi d'autres qui sont innocents, pour pouvoir de quelque manière échapper à ces châtiments. Ils avouent par crainte du péril du moment. À certains que vous citez, en effet, vous promettez la sécurité pour qu'ils dénoncent plus librement et sans crainte d'autres personnes.*

\*

Les mains tremblantes, le corps noyé d'une sueur froide, Louis chancela et s'assit à même le sol, le dos appuyé contre un chêne-liège. Il ne savait que faire de ce rouleau enserré d'un lacet rouge qu'il déroulait, puis roulait et déroulait à nouveau. Le document sur papier comptait quatre feuillets. Le premier à en-tête.

Interrogatoire « Aélide de Foix »

L'écriture en latin était lisible, bien qu'exécutée hâtivement.

C'était l'inquisiteur Galand Jean qui avait procédé à l'interrogatoire. Et voilà ce que Louis put lire :

— *(L'inquisiteur) Je vous demande d'abord de décliner votre identité : nom, prénom, âge, domicile, profession, relations... et de...*

— *(Aélide de Foix) Parce que vous êtes obligés de m'entendre et de rapporter tout ce que je dis, je tiens à assurer en premier lieu, et je souhaite que cela soit clairement rapporté dans le registre de l'Inquisition, que vous n'avez pas respecté la procédure relative à l'arrestation des personnes que vous souhaitez faire comparaître devant vous et...*

— *(L'inquisiteur) Là n'est pas le propos. Vous aurez toute latitude...*

— *(Aélide de Foix) Non, ce n'est pas comme cela que j'envisage de répondre à vos questions. D'abord, vous auriez dû faire respecter les délais prévus pour me forcer à comparaître devant vous. Je n'ai pas été informée de votre*

*souhait de m'entendre au sujet d'une accusation dont j'ignore tout. Vous m'avez...*

— *(L'inquisiteur) Nous n'avons pas à vous donner le nom des témoins oculaires qui affirment que vous êtes une hérétique. Parlez-nous de vous.*

— *(Aélide de Foix) Vous m'avez incarcérée dans la prison du « Mur » où vous m'avez laissée sans soins pendant de longues journées. Nous partagions à cinq femmes une cellule si petite que nous étions obligées de nous coucher les unes sur les autres. Nous n'avions ni à manger ni à boire et deux codétenues ont été successivement violées par des gardiens dans une cellule voisine vide et...*

— *(L'inquisiteur) Là encore, il ne s'agit pas de notre propos. Je vous demande une nouvelle fois de nous parler de vous...*

— *(Aélide de Foix) Il est inadmissible que vous me coupiez à chacune de mes interventions. Secrétaire et vous, le notaire chargé de la retranscription de mon audition, soyez particulièrement attentifs et fidèles à ce que je dis devant ce tribunal. Donc...*

— *(L'inquisiteur) Donc, vous allez me dire que vous êtes Aélide de Foix. Quel âge ?*

— *(Aélide de Foix) Je suis née en l'an 1 236 au château de Foix sous le règne de Roger IV de Foix de père inconnu, ma mère étant au service de ce souverain. C'est Brunissende de Cardona, son épouse, fille de Ramon Folch, vicomte de Cardona, qui m'a fait élever avec les enfants de la cour du Roi. Et je lui voue, pour cela, une reconnaissance éternelle. À l'âge de 19 ans, je suis devenue dame de compagnie de Marguerite de Provence, épouse de Louis IX. Inquiète pour son fils, la future épousée n'avait que 17 ans et lui 19, elle me chargea de déniaiser Philippe avant son mariage le 28 mai 1262. On me fit avaler une potion qui devait me préserver d'une grossesse, mais je tombai, hélas, enceinte.*

— (L'inquisiteur) Vous dites déniaiser. Comment la reine a-t-elle pu vous octroyer pareille mission ? Il y a des prostituées pour cela.

— (Aélide de Foix) Une catin n'aurait pas été suffisamment discrète. De ce fait, la reine a estimé que j'étais assez près de Philippe pour qu'il s'intéresse à moi avec confiance. Ma mission était que le Roi soit déniaisé avant son mariage par une jeune femme réputée vierge. Sa mère lui a donné une éducation tournée vers la foi, mais aucunement vers les choses intimes de la vie.

— (L'inquisiteur) Vous reconnaissez donc avoir été la maîtresse du Roi et lui avoir donné deux enfants jumeaux nés de cette union charnelle scandaleuse.

— (Aélide de Foix) Le liquide que j'avais bu pour qu'il n'y ait aucun problème n'a pas fait l'effet escompté. Et j'ai conçu deux bâtards du Roi avant même qu'il ne soit marié ! Et qui plus est, un mâle est né. La descendance, d'une certaine façon, était assurée.

— (L'inquisiteur) Vous nous parlez d'un philtre. D'où le teniez-vous ?

— (Aélide de Foix) De la Reine. Je lui ai dit que la période était critique. Elle m'a donc fourni la fiole.

— (L'inquisiteur) Et on ne vous a pas proposé de faire passer...

— (Aélide de Foix) J'avoue y avoir été prête, en raison de mes propres convictions. Un enfant non désiré... une méthode pour qu'il ne vienne pas... une bâtardise... Mais la Reine, encore elle, pour l'intérêt du royaume, s'y est opposée... Et quand ils sont nés, ils étaient deux, garçon et fille. Ils ont été baptisés en ma présence et ont reçu comme nom Louis sans Terre, Louis, du prénom de son grand-père, et Asseline de Nullepart, sans que je puisse expliquer l'origine de ce nom.

— (L'inquisiteur) Que sont-ils devenus ?

— (Aélide de Foix) *Ils m'ont été enlevés et confiés à une nourrice jusqu'à l'âge de 6 mois. Je ne pouvais pas les voir. Cela m'était interdit. J'ai été obligée de quitter la cour le 28 mai 1262, le jour du mariage arrangé de Philippe avec Isabelle d'Aragon. Ils m'ont envoyée à Toulouse dans une annexe du couvent Saint-Augustin, chez les Augustines. Comme elles, je me suis consacrée au soin des pauvres et des malades et au service de l'hôpital Novel, au débouché du pont couvert de la Dorade, en bordure de la Garonne. Cela n'a duré qu'un temps.*

— (L'Inquisiteur) *Un temps ?*

— (Aélide de Foix) *J'y suis resté deux ans.*

— (L'inquisiteur) *Voulez-vous nous parler de votre foi en Dieu ?*

— (Aélide de Foix) *J'ai reçu une éducation religieuse au nom de l'Église de Rome, la vraie foi chrétienne.*

— (L'inquisiteur) *Vous êtes accusée d'être une hérétique, de croire et de répandre des idées qui ne sont pas celles de notre Église catholique.*

— (Aélide de Foix) *Je n'ai jamais eu d'autre croyance que celle de la vraie foi chrétienne.*

— (L'inquisiteur) *Vous qualifiez votre croyance de chrétienne, mais vous rejetez notre Église !*

— (Aélide de Foix) *Je ne rejette pas votre foi en Dieu. Je dis que vous lui faites porter une croix qui n'est pas celle qu'il a portée !*

— (L'inquisiteur) *Vous blasphémez ! Non seulement vous parlez mal de Dieu, mais en plus vous lui causez du tort.*

— (Aélide de Foix) *Je crois à ce qui est enseigné par la religion catholique.*

— (L'inquisiteur) *Vous croyez en certaines choses de l'Église romaine mais pas à toutes. Votre secte refuse de croire à d'autres choses que nous enseignons et que nous suivons fidèlement.*

— (Aélide de Foix) *Je crois à tout ce que doit croire un chrétien.*

— (L'inquisiteur) *Nous ne nous entendons pas ! Parlons-nous clairement ! Croyez-vous en Dieu, le Père tout-puissant créateur du ciel et de la terre, et en Jésus-Christ, son fils unique, qui a été conçu du Saint-Esprit ?*

— (Aélide de Foix) *J'y crois !*

— (L'inquisiteur) *Qu'il est né de la Vierge Marie, a été crucifié, est mort et a été enseveli, est ressuscité des morts, et est monté aux cieux.*

— (Aélide de Foix) *Je crois tout ce que vous et les autres philosophes m'enjoignent de croire.*

— (L'inquisiteur) *Vous croyez ce que je crois, mais vous ne me dites pas si vous le croyez, vous ?*

— (Aélide de Foix) *Je vous le dis clairement, avec des mots simples. Je ne sais plus quoi vous dire et comment vous le dire.*

— (L'inquisiteur) *Alors soyons simples. Vous jurez sur la croix que vous ne croyez pas à autre chose que ce que nous vous enseignons ?*

— (Aélide de Foix) *Si je dois jurer, je vais le faire.*

— (L'inquisiteur) *Je ne vous demande pas si vous devez jurer, je vous demande de le faire !*

— (Aélide de Foix) *Je vous répète que si je dois jurer, je vais le faire.*

— (L'inquisiteur) *Je ne vous y oblige pas ! Mais si vous le souhaitez, faites-le.*

— (Aélide de Foix) *Pourquoi faut-il que je le souhaite ?*

— (L'inquisiteur) *Afin que je puisse prouver que vous n'êtes pas une hérétique.*

— (Aélide de Foix) *Comment dois-je jurer ? En levant la main et en proclamant que je n'ai jamais cru qu'en la vraie foi en Dieu ?*

— (L'inquisiteur) *Bon ! Prenons-nous-y autrement. J'ai, contre vous, des témoignages accablants.*

— (Aélide de Foix) *D'où proviennent-ils ?*

— (L'inquisiteur) *Je n'ai pas de droit de vous le dire.*

— (Aélide de Foix) *Et que disent ces témoins qui sont, à vos yeux, de bonne foi ?*

— (L'inquisiteur) *Que vous fréquentez la secte des cathares qui vous héberge dans une de ses grottes en Ariège, là où on vous a arrêtée. Les Cathares sont des hérétiques qui professent l'idée de l'existence d'un Dieu bon et d'un Dieu mauvais et à la migration de l'âme. Pour eux, la création de toute chose visible et matérielle n'est pas l'œuvre de Dieu, qu'ils appellent le Bon Dieu, mais celle du diable, le mauvais Dieu, duquel il faut se détacher pour sauver son âme. Et vous profitez de cette doctrine, qui peut être séduisante pour le peuple en souffrance, tout en croyant au Dieu Amour.*

— (Aélide de Foix) *La profession de foi de Saint-Augustin.*

— (L'inquisiteur) *Au début de son sacerdoce... Il a, par la suite, reconnu ses erreurs.*

— (Aélide de Foix) *C'est ce que j'ai retenu de mon séjour parmi les Augustines, c'est la vision dualiste du monde, le conflit entre le bien et le mal, l'Homme ne devant son salut qu'en l'emportant sur le mal, sur le monde mauvais.*

— (L'inquisiteur) *Vous blasphémez une nouvelle fois ! Au point où vous en êtes, si vous voulez jurer pour vous épargner le bâcher, c'est fini. J'ai des témoins qui me permettent de proposer cette sentence. Jurez, repentez-vous, et nous aviserons.*

— (Aélide de Foix) *Si vous ne pouvez pas me dire leur nom, dites-moi, au moins, quelles sont leurs accusations.*

— (L'inquisiteur) *Vous avez, pendant presque toute votre vie, cohabité avec une secte cathare dans une grotte du Sabarthès en Ariège. Vous y viviez en communauté. Vous soigniez les malades et réconfortiez les pauvres. Vous avez*

*épousé leurs croyances. Vous avez été nommée « Parfaite » au début de l'année dernière, ce qui prouve votre croyance déviante. Cela ne vous suffit pas.*

*— (Aélide de Foix) Je ne renie rien de ce que j'ai fait au service des pauvres et des malades. Il me semble que c'est la vocation de l'Église catholique.*

*— (L'inquisiteur) Il y a déjà très longtemps que votre inconduite est notoire. Croire en Dieu est une chose et j'y crois, mais faire de Dieu ce que vous en faites, en est une autre. Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse. Pour obtenir votre serment et vous repentir, je ne vois que la torture que je vais proposer au conseil.*

*— (Aélide de Foix) Je constate que votre décision était prise avant même de m'entendre. M'avez-vous seulement écoutée ? Ne suis-je pas votre prétexte pour affirmer votre autorité ? Qui pourrait, en ces circonstances, assurer ma défense sans passer lui-même pour un hérétique ? Le conseil, à qui vous devez demander avis sur mon sort, n'est-il pas votre obligé ? Je déclare solennellement que vous ne tirerez plus rien de moi ! Qu'il soit écrit que ce semblant de jugement est inique et qu'il serve d'exemple pour démontrer jusqu'où vous pouvez pervertir les procédures inquisitoriales pour assouvir votre soif de sang. Je présage qu'un jour, vous devrez en rendre compte devant Dieu lui-même !*

*— (L'inquisiteur) Que le diable vous emporte. Je déclare l'audition d'Aélide de Foix terminée. Notaire, vous voudrez bien retranscrire les notes prises par le secrétaire sur le registre inquisitorial de Carcassonne comme la procédure le prescrit. Gardes, que l'on emmène cette femme au mur strict en attendant la décision d'être soumise à la question ordinaire, et éventuellement, extraordinaire. Qu'elle souffre pour, au moins, tenter de sauver son âme. Madame, jurez, repentez-vous, et nous aviserons.*

\*

Aélide de Foix avait été condamnée puis assassinée pour un secret d'alcôve, devenu secret d'État. Elle fut une sainte femme morte en martyr sur un bûcher.

Louis IX ordonna la prise de Montségur avec un bûcher de 280 cathares non repentis. Philippe III fut complice d'avoir brûlé la génitrice de Louis, jugée hérétique elle aussi.

Louis comprit alors qu'il avait, sans le vouloir, choisi le bon camp.

– 22 –

## **Le passage des Français par les Pyrénées.**

### **(5-6 juin 1285 – LE COL DE LA MASSANE)**

Pour aller vaincre Pierre III d'Aragon sur ses terres, le Roi de France avait installé un immense campement militaire qui s'étendait de Perpignan jusqu'au Boulou, face aux Pyrénées, l'obstacle à franchir.

De sa tente, située au cœur du dispositif, il contemplait les montagnes, depuis la mer jusqu'au mont Canigou. À l'origine, destinées aux marchands et aux armateurs, les cartes dont disposait le Roi de France étaient d'une précision digne des célèbres ateliers majorquins et barcelonais. Source d'informations inestimables en temps de guerre, elles représentaient l'intégralité de l'espace qui ne se limitait pas aux côtes, mais couvrait l'intérieur des terres avec les fleuves, les montagnes et les lacs, mais aussi les villes et les voies de circulation. Ainsi Philippe III pouvait-il repérer les divers passages et leurs difficultés.

Quatre moines, originaires du monastère de la Grasse situé en terre du royaume de France, qui se trouvaient à la tête du monastère de Saint-André à Sorède par un calcul diplomatique entre les Rois d'Espagne et de France, vinrent spontanément voir Philippe III. L'un d'eux, farouchement

hostile à Aragon et abbé du lieu, obtint une entrevue avec le Roi de France, dont un témoin rapporta la teneur à Pierre III.

D'une fidélité indéfectible à leur patrie la France, les moines souhaitaient contribuer à sa victoire et à celle de leur Roi. Ils lui indiquèrent un lieu, bien connu d'eux et peu gardé en raison des difficultés, pour passer au complet, lui et son armée.

— Le lieu dont je vous parle, seigneur, se nomme le Col de la Massane. Vous l'avez là, sur cette carte des montagnes entre Aragon et Roussillon. Vous pouvez vérifier auprès du comte Roger Bernard III de Foix, qui connaît le pays, et qui approuvera ce que je vous dis.

— Cela me paraît être le passage le plus isolé. Que faut-il que je fasse ?

— À plusieurs endroits, le chemin est à élargir et à empierrer pour que des charriots puissent passer, mais pour vous, seigneur, qui avez à votre disposition beaucoup de gens munis de houx à lames fortes, de pieux, de haches, la tâche n'est pas insurmontable.

— Que proposez-vous ?

— Que vous envoyiez des hommes à pied qui vont avec leurs outils, tracer un chemin. Ils pourraient être précédés de quelques dizaines de sergents, chargés de les protéger. Ainsi, seigneur, vous pourriez passer sûrement, vous et toutes vos troupes. Si une fois là-haut vous aviez mille de vos soldats en un lieu qui domine ce passage, personne au monde ne pourrait vous l'enlever ni vous empêcher de monter, vous, votre chevalerie, et votre ravitaillement.

— Inutile de déranger Roger Bernard de Foix. Nous nous fions à vous ! Cette nuit même, nous ferons ce que nous avons à faire. Je vous remercie pour votre fidélité à notre royaume et à notre cause. Le légat du Pape voudra bien, sans nul doute, vous accorder toutes les indulgences et vous assurer d'une place au paradis, quoi que vous fassiez.

— Sire, nous ne demandons rien, même pas votre reconnaissance.

— Je n'ai rien contre les abbés qui aiment la bonne chère, le vin et les femmes. Ne faut-il pas satisfaire le malin pour retrouver la paix de Dieu ? Restaurez-vous, servez-vous parmi nos suivantes si vous le désirez, et surtout reposez-vous jusqu'à ce que nous ayons besoin de vous cette nuit.

Aussitôt il fit appeler le comte d'Armagnac et le Comte de Toulouse qui avaient sous leurs ordres les gens pour satisfaire une telle expédition devant débiter à la mi-nuit sous la conduite des moines.

Et ce qui fut commandé fut exécuté.

\*

Le 11 juin, installés au sommet du col de la Massane, les quatre-vingts sergents du Comte d'Empuries gardaient le passage. La nuit était presque noire. Plus haut, du côté de la tour de guet, avec les montagnes couronnées de nuages bas et le fond de l'air humide, le brouillard se mit à descendre progressivement en suivant la vallée, dans un silence absolu.

Le campement était éclairé par un feu de camp très ardent que les sentinelles entretenaient avec du bois pris sur le versant aragonais. Ce foyer faisait partie des nombreux feux allumés tout au long des Pyrénées pour leurrer les agents de renseignements français sur le nombre de défenseurs de la terre d'Aragon.

Leur seigneur, le comte d'Empuries, se disait qu'il n'avait pas hérité du plus difficile des lieux à garder, lors de la répartition organisée par le Roi. Le sentier qui montait de la vallée était raviné, mais praticable jusqu'en haut du col de la Massane. Plus bas, dans la forêt, le passage se révélait étroit, pentu, bordé de rochers, et tapissé de grosses pierres inégales qui faisaient corps avec la terre. Seulement accessible pour les troupeaux de moutons qui montaient paître dans les prairies du haut, et à pied par les bergers connaissant bien la montagne, il devenait difficile avec des

bêtes de somme chargées de gros ballots, et impossible pour des charriots. Après réflexion, d'Empuries qui ne comprenait pas pour quelles raisons le Roi d'Aragon lui avait attribué ce lieu, éprouva de la rancœur en se souvenant des services qu'il lui avait rendus, à l'occasion de la conquête de la Sicile ou, plus récemment, dans les plaines du Roussillon. Depuis le rattachement de son comté à la couronne d'Aragon, il avait l'impression de jouer un rôle secondaire et, surtout, il lui semblait que ses nouvelles responsabilités ne correspondaient pas à la hauteur de ses capacités de très fidèle vassal et d'excellent combattant.

\*

Au milieu de la nuit, des bruits montèrent de la vallée.

Dès le coucher du soleil, l'avant-garde de l'armée de France s'était mise en marche. Le comte d'Armagnac, le sénéchal et tout leur monde suivaient les frères religieux et commençaient à faire le chemin. Arrivés au bas de la montagne, les deux frères précédaient la piétaille sur l'ancien sentier, tandis que l'abbé et l'autre frère restaient avec ceux qui travaillaient à aménager la route.

À la pointe du jour les deux mille piétons atteignirent le haut du col en se repérant grâce aux feux de camp de leurs ennemis, qui ne les avaient pas détectés.

\*

La sentinelle prêta l'oreille. Là, en contrebas, des individus montaient par le sentier. C'était à peine perceptible, mais leur présence fut trahie par les échos d'ordres donnés à haute voix, en occitan. La sentinelle aragonaise s'avança du côté pentu du col. Un rayon de lune troua la masse nuageuse. Un, cinq, dix, cinquante soldats, tous armés de pied en cap, montaient lentement, sans doute usés par la pente raide.

L'alerte générale fut donnée. Les soldats se levèrent, titubèrent, trébuchèrent, prirent les armes, quelques affaires précieuses. La panique se généralisa. Le cri des chevaliers français retentit : « Munjoi » « Munjoi », « à mort les

hérétiques ». En brandissant leurs armes, ils se saisirent des brandons de bois pour les jeter sur les tentes qui devinrent des brûlots. Trois, dix, puis trente ou quarante de leurs ennemis furent occis à grands coups de flaconade<sup>1</sup>. Ils les taillèrent en pièces. Les Aragonais n'eurent pas même le temps de se vêtir décentement et durent abandonner armes et bagages, en courant, sans se concerter à travers la montagne, vers Castello d'Empuries et Peralada. Il n'en réchappa pas plus de cinq, qui s'enfuirent vers le col de Banyuls.

D'Empuries avait disparu. Était-il un traître ?

Louis se mit en quête de savoir qui avait bien pu les trahir. Il ne vit que trois possibilités. Tout d'abord des bergers qui connaissaient parfaitement les montagnes, ou les moines du monastère bénédictin de San Père de Rode, accroché au flanc de la montagne de Verdera. Ce fut la dernière possibilité qu'il retint. Il regretta de n'avoir pas vérifié la fidélité de cette congrégation, dont les membres originaires d'Occitanie étaient signalés comme affiliés au Roi de France en raison du rattachement de leur monastère à celui de Lagrasse. Les Rois d'Espagne ne toléraient les ressortissants français sur leurs terres que par calcul diplomatique.

\*

Louis s'inspirait du principe de fiches établies par l'Inquisition de Carcassonne pour assurer et organiser l'archivage et l'exploitation des bulletins. Chacun des renseignements entrés en fiches nécessitait vérification et recoupement. Afin de retrouver ces informations, il fit construire, dans une pièce reculée de ses locaux, une grande bibliothèque en bois avec des cases pourvues d'un numéro d'ordre, dans lesquelles les fiches étaient déposées. Un répertoire alphabétique codé et protégé dans un coffre à serrures de sécurité, permettait le renvoi à un numéro de case au fur et à mesure du recueil des renseignements, puis la

---

<sup>1</sup> Escrime. Botte que l'on porte au flanc de l'ennemi.

consultation de la fiche voulue. Une seule fiche était attribuée par individu. Ce dispositif nécessitait une équipe de secrétaires triés sur le volet, surveillés en permanence, très bien payés et dotés d'avantages substantiels pour parer à toute tentation de fuite d'informations.

Les notes pouvant constituer une menace pour les intérêts diplomatiques, politiques, militaires et économiques du royaume, justifiaient d'être gardées en mémoire et devaient être immédiatement disponibles. Les individus mis en cause, par définition très dangereux, faisaient l'objet d'un fichier particulier et de fiches spéciales, dénommées « S » minutieusement tenues à jour. Ces personnages, dont la dernière situation géographique était connue, ne manquaient pas de protester contre cette atteinte à leur honneur, à leur personne et à leur intimité.

La mise en place d'un tel fichier ne put rester secrète bien longtemps, et suscita un très vif émoi parmi les barons à Barcelone, mais fit le bonheur de trouvères et troubadours en quête de sensationnel pour plaire à leur auditoire.

Le recueil du renseignement se faisait auprès d'individus acceptant de travailler pour la couronne d'Aragon, soit par conviction personnelle, soit par indiscretion, soit encore « de force », en faisant usage de stratagèmes, ou même de la torture, si celle-ci se révélait nécessaire.

Louis ne parvenait pas à comprendre comment l'attachement des quatre moines du monastère au royaume de France avait pu lui échapper. D'autre part, il ignorait pourquoi on ne l'avait pas informé de la réalisation de travaux sur le passage du col de la Massane.

La fureur du Roi fut encore plus terrible que les reproches faits au comte d'Empuries. La colère du peuple et de ses représentants explosa, estimant que les services de renseignement de Pierre III n'avaient pas été à la hauteur des évènements.

Manifestement, le col de la Massane n'avait pas été tenu de façon satisfaisante, mais pas seulement. L'ennemi aurait aussi bien pu passer par les cols de Teners, de la Carbossera, del Pomer et du Pas Estrat, puisque ces chemins ne bénéficiaient pas de surveillance particulière. Le commandant des troupes avait failli et c'est sur lui que Pierre III faisait porter l'échec de l'opération.

Louis prit également conscience du fait qu'il avait oublié de placer un observateur fidèle sur le site des deux monastères. D'autant que le Roi de France était installé, depuis le 12 juin, au monastère de Sant Quirze de Colera, à la sortie du col de Banyuls, avec la partie la plus redoutable de son armée et avait, désormais, un pied dans le royaume d'Aragon.

Tandis que les galères du Roi de France mouillaient à Narbonne et Collioure, leurs marins embarquaient pour faire mouvement vers le Sud.

\*

Pierre III apprenant tous ces événements, les traits tirés et le visage encore plus blafard qu'à l'ordinaire, ne put contenir sa fureur. Il envoya au col de la Massane mille Almogavres qui constatèrent l'occupation du col par de nombreuses forces ennemies. Ils décidèrent le lendemain, dès l'aube, de tenter une embuscade afin de faire quelques prisonniers pour connaître les détails de la prise de ce passage. La bataille, un moment à l'avantage d'Aragon, tourna en faveur des Français qui s'aperçurent rapidement du nombre peu important d'assaillants. Malgré cela, les Almogavres purent se retirer en bon ordre avec cinq prisonniers, par les crêtes de la montagne. Un bourreau de profession arriva de Barcelone et fut chargé de faire parler les captifs remis entre ses mains.

\*

La nuit fut courte et troublée par les hurlements de douleur de ceux qui étaient soumis à la question. Le bourreau

avait fort à faire avec les instruments disponibles. Les fers ne quittaient la flamme que pour être utilisés. À la lueur des feux de camp, des potences furent dressées par les charpentiers avec des fûts de pins débités dans la forêt. Et les corps y furent pendus une fois les « aveux » recueillis.

À l'aube, le notaire mandé pour officialiser les interrogatoires vint remettre le manuscrit rédigé par le rapporteur et signé de sa main, pour le valider. Le rapporteur avait soigneusement noté le nom, le prénom, l'âge, le domicile de chaque supplicié et la description scrupuleuse de la composition de sa famille. Puis il avait établi le récit de ce qui lui avait été demandé, en précisant si les aveux avaient été faits sous la torture, ou spontanément puis confirmés par la torture.

L'issue de ces châtements mit en évidence le rôle joué par les quatre moines de Saint André de Sorède qui permirent aux troupes françaises de franchir le col de la Massane. L'intention de Philippe III était de faire mouvement vers Peralada pour y prendre la ville.

\*

Plongé dans ses réflexions, le Roi d'Aragon fit plusieurs fois le tour de sa tente avant de s'exprimer devant Raymond Folch VI de Cardona, Bernat Desclot, Roger de Lluria. Chacun prit la parole à tour de rôle. Raymond Folch VI de Cardona fit observer que leurs troupes avaient le moral en berne. Roger de Lluria ajouta que des rumeurs persistantes couraient selon lesquelles Pierre III était prêt à céder aux Français les terres d'Aragon contre une vassalité très stricte. Louis conseilla au Roi de ne surtout pas démentir cette rumeur. Alors Pierre III annonça :

— De toute façon, nous ne pourrions résister longtemps. Le nombre et la qualité de leur armée, la disette qui sévit en Catalogne, la maladie qui frappe nos troupes, sont autant de facteurs qui me conduisent à laisser les Français envahir partiellement notre pays. Je décide, après les

moissons qui peuvent être faites, d'abandonner la place et de fortifier nos châteaux, notamment Peralada dont nous craignons la duplicité avec les Français. Plions le camp dès demain et faisons mouvement sur Gérone. Je confie les troupes aux Comtes de Pallars, Raymond et Roger. Quant à moi, je vais faire comparaître le Comte d'Empuries.

Les ordres donnés avec toute la sérénité possible n'évitèrent pas quelques mouvements de troupes incontrôlés. Chacun prenait avec lui ce qu'il pouvait, notamment le capitaine de Barcelone et ses hommes. D'autant que des rumeurs de paix avec les Français risquaient de démobiliser passablement les troupes.

\*

Afin de discipliner leurs hommes, les capitaines menacèrent de mort ceux qui seraient tentés par la désertion, en leur montrant les corps des Français suppliciés. L'évêque d'Ossa et le comte de Pallars leur apprirent que les navires ennemis étaient arrivés au port de Roses avec hommes, armes, bagages, et surtout ravitaillement.

Le Roi trouva opportun de convoquer le Comte d'Empuries pour lever les doutes à son sujet. Il le reçut sous la tente royale :

— Comte, vous êtes le meilleur d'entre tous, pour votre noblesse, votre richesse et la qualité de vos gens. Vous avez été de tout temps, vous et votre lignée, fidèles et loyaux envers moi et mon père, et je crois que vous l'êtes toujours et vous le resterez. Maintenant, parlons de ce qui nous est arrivé au col de la Massane. Les Français sont passés assez facilement. Pouvez-vous nous expliquer ?

D'Empuries se sentit très mal à l'aise. Il se dandinait d'un pied sur l'autre, dans une tenue qui n'était pas celle d'un guerrier mais plutôt celle d'un bourgeois allant aux affaires. Il put maîtriser ses mains tremblantes en les frottant l'une contre l'autre. Ses joues étaient anormalement rouges, comme si le sang lui montait à la tête.

— Sire, j'ai quitté le col en laissant une garde suffisante pour nous alerter en cas d'arrivée des Français. Il était fort peu probable qu'ils passent par ce col-là, comme cela vous avait été suggéré, d'ailleurs ! Les Français sont arrivés en nombre et ont forcé le passage. Et les gens qui ont pu en réchapper sont venus nous avertir.

— Où étiez-vous ? Avez-vous vous-même commandé la manœuvre et, si oui, pourquoi n'êtes-vous pas mort en brave ?

— Je m'étais absenté pour aller fortifier Castello, au cas où.

— C'est une grande erreur que d'abandonner un poste qui vous a été confié. Que voulez-vous que fassent 60 sergents inexpérimentés en votre absence ?

— J'avoue sire, avoir commis cette imprudence. Mais l'histoire nous dit que, présent ou pas, les Français, bien plus forts en nombre, seraient passés quand même !

— Votre honneur d'Empuries ! Votre honneur eût été sauf si nous avions à vous accompagner aujourd'hui jusqu'aux portes du paradis. N'est-ce pas, monseigneur l'évêque ?

— Sire, mettez-vous en garde contre tous les dangers, méfiez-vous de vos amis.

— Imprudence, imprudence... Les Français sont passés et c'est de votre faute. Investi de la mission que je vous avais confiée, vous auriez dû rester sur place, et peut-être mourir pour la cause. Nous aurions compris que, face au nombre, vous soyez battu par plus fort que vous ! Ce que nous ne comprenons pas, c'est que vous soyez vivant.

L'atmosphère devint irrespirable dans la tente royale éclairée par des lampes à pied ou suspendues, dans lesquelles brûlait l'huile de noix. D'Empuries restait debout, face à un véritable tribunal présidé par le Roi et encadré par l'évêque d'Oscá et le Comte de Pallars, tous trois assis sur des fauteuils en bois de chêne ciselé, au siège en cuir.

D'Empuries attendit le verdict.

— Je souhaite m’assurer de vos intentions et de votre volonté de nous être fidèles. Pour ma part, j’ai confiance en vous et je crois que, maintenant, vous serez comme vous devez être. S’il en était autrement, cela ne vous ressemblerait pas ! Qu’en dites-vous ?

— Sire, je vous suis éternellement fidèle.

— Bien ! Vous pouvez compter sur moi si l’avenir vous privait de vos terres, de vos biens, et si cela était, je m’engage à rétablir votre honneur !

— Sire, j’ai bien compris ce que vous avez dit dans une bonne intention. Vous avez fort bien évoqué ce qui nous lie à Aragon. Croyez que je suis très peiné et malheureux par ce qui est arrivé et j’en aurais préféré mourir. Vous pouvez dorénavant compter sur mon indéfectible fidélité, jusqu’à perdre la vie s’il le fallait.

— D’Empuries, je suis très satisfait de la réponse que vous me faites, mais vos hommes, vos gens de Castello et de l’Ampurdan, dans quelles dispositions sont-ils à notre égard ?

— Je pense que beaucoup d’entre eux ne nous sont pas favorables et je crains qu’ils commettent quelques forfaits contre nous. Aussi, je vous propose de me laisser rejoindre Castello pour voir s’ils nous sont fidèles.

— Faites ce qu’il vous semble opportun pour nous. Vous pouvez aller préparer votre expédition. Louis, restez, je vous prie. J’ai besoin d’une confirmation.

\*

La tente se vida et ils se retrouvèrent face à face.

— Actuellement, je ne peux pas me passer des services d’Empuries. Je n’en ai pas les moyens. Que vaut-il vraiment ?

— Sire, je vous ai parlé de la preuve que nous détenons : ce traité de défense signé au début de cette année avec le Roi de Majorque. Il aurait, je dis bien, il aurait, changé d’idée depuis.

— Toujours des soupçons de trahison ?

— Méfiez-vous, Sire. Si ce n'est de lui, c'est de son peuple, que je vois bien livrer toutes les villes d'Empuries aux Français.

\*

Le Roi qui voyageait la nuit par prudence pour ne pas rester dans les mêmes lieux que le jour, fit étape à Peralada avant de se rendre à Castello.

– 23 –

### **La prise de Peralada par les Français (14 juin 1285 – PERALADA)**

Partie des cols de la Massane et du Boulou, toute l'armée du Roi de France franchit les Pyrénées et se réunit à Saint-Quirch, autour du monastère. Après avoir occupé les plaines de Peralada, l'Ost marcha en ordre de bataille.

Le Roi d'Aragon, qui n'avait toujours pas confiance dans le comte d'Empuries, malgré son serment d'allégeance, arriva à Peralada pour organiser sa défense, découvrant, depuis les murs du château, l'immensité des troupes d'occupation françaises. Dix mille chevaux bardés et plus de vingt mille hommes de pied se tenaient prêts à livrer bataille. Lorsque le Roi d'Aragon les vit ainsi tous rassemblés, il leva les yeux au ciel et s'écria : « Seigneur vrai Dieu, que vois-je devant moi ? Je n'aurais jamais pensé que dans tout le monde, on pût en un jour réunir autant de troupes ! » Il aperçut en même temps toute la flotte qui entrait dans le golfe de Roses et il ajouta : « Oh mon Dieu ! Ne m'abandonnez pas, et que votre assistance soit avec moi et avec mes peuples ! ».

Il se tourna alors vers l'infant Alphonse et dit :

— Je ne puis rester sans rien faire et je sens mes troupes affaiblies physiquement et moralement. Mon fils, prenez 500 cavaliers, une compagnie de gens à pied et foncez à l'aube, sur l'armée ennemie. Les comtes de Pallars et d'Urgel, les vicomtes de Cardona, Guillaume d'Anglesoia et de

Rocaberti encadreront les troupes d'Ampurias et, vous autres, tenons-nous prêts très tôt, armons-nous, montons à cheval et partons vers les barrières en bois dressées pour la défense de la ville où nous serons prêts à venir en aide à mon fils en cas de besoin.

À la pointe du jour, les barrières furent écartées, les portes s'ouvrirent et les 500 cavaliers de l'infant Alphonse traversèrent la plaine en forçant leurs montures, armes à la main, proférant d'horribles vociférations à pleins poumons par les cavaliers avides du sang des Français.

Ils se ruèrent sur leurs ennemis. L'attaque fut frontale, violente, sans pitié. La horde des cavaliers aragonais s'enfonça dans les rangs adverses, éparilla leurs forces, isola les compagnies. Les gens à pied, légèrement équipés et à l'arme blanche, finirent le travail. Ils tranchèrent, coupèrent, égorgèrent. Le champ de bataille ne fut plus que clameurs, les prés rougirent, les corps tombèrent, les cadavres s'accumulèrent. Ils poussèrent leur avantage jusqu'au campement où ils incendièrent les tentes, renversèrent les charriots, brûlèrent le ravitaillement, brisèrent les coffres.

Le comte de Foix ordonna à la réserve de cavalerie du Roi de France, d'intervenir afin de protéger les quelques rescapés de cette tuerie. Le comte de Pallars prit la bride du cheval de l'Infant d'Aragon pour l'écarter de la mêlée, et lui conseilla de rompre le combat qui risquait de tourner en leur défaveur. La retraite vers le château se passa en bon ordre, les barrières franchies par l'arrière-garde, bannière au vent, sous la conduite de Dalmau de Rocaberti, seigneur de Peralada, et Raimond Folch, vicomte de Cardona. Ils ne dénombrèrent que quelques cavaliers et une quinzaine de fantassins morts dans l'engagement, alors que l'ennemi comptait plus de 800 hommes, tués ou blessés.

\*

Jeune homme de 20 ans, Ramon Muntaner, conseiller du Roi d'Aragon, né à Peralada et vivant chez son père qui

avait, jadis, hébergé les Rois Jaume Ier et Alfonso X, rapporta avec enthousiasme l'histoire suivante : « Si vous aviez vu comme moi la Mercadière, forte femme qui en impose même aux hommes, et que vous pouvez connaître, car elle tient le magasin de marchandises de la rue du change, décidée d'aller ramasser des choux dans son jardin occupé par l'ennemi ! Elle s'est vêtue comme un homme, a pris une lance dans sa main droite, le panier dans la gauche, et a mis à la ceinture une épée, sans doute pour en imposer à tout intrus. Elle repéra un chevalier français monté sur son cheval bardé, grâce aux clochettes pendues au harnais qui tintaient dans le silence de l'aube. Que croyez-vous qu'elle fit ? Elle fonça sur le cavalier, lui enfonça la lance dans la cuisse qu'elle transperça jusqu'à la selle. Affolé, le cheval se cabra, rua et vida son cavalier des étriers. L'épée à la main, elle menaça de mort l'homme à terre qui, devant cette situation désespérée, préféra se rendre que de périr. Et voilà qu'elle nous le ramena prisonnier ! Vous le trouverez détenu par les sergents du château en attendant que son sort soit réglé ».

— Allons, dit le roi, voir la tête de cet ennemi si imprudent qu'il soit pris par une dame. Tenons-le pour otage ! Questionnons-le et essayons d'en tirer quelque chose.

— Sire, nous l'avons dépouillé de deux cents florins d'or qu'il portait dans sa bourse.

— Donnons tout à la Mercadière qui l'a bien mérité, et que cette histoire fasse le tour de la garnison afin que nul ne l'ignore.

Durant cinq jours, dès l'aube, ils tentèrent une sortie, et les Français les attaquèrent en représailles. Pendant cinq jours, les arbalétriers aragonais tirèrent à distance les armées françaises. Les observateurs suivirent de près la construction de machines de guerre par les charpentiers du roi de France : trois trébuchets à traction. Ils repérèrent également des projectiles en pierre de grande dimension d'au moins 200 livres, destinés à abattre des murs en pierre, des galets

de rivière pour envoyer des volées de cailloux, un bélier et quelques tours de siège revêtues de peaux de vaches humidifiées.

Ils voulaient donc aussi passer par les murs.

\*

L'état de siège étant imminent, le Roi d'Aragon suivit les conseils de ses barons et décida de quitter Peralada au plus tôt, afin d'assurer la sauvegarde d'Aragon et de son peuple. Les approvisionnements disponibles en vue de supporter un siège, les vérifications demandées, mettaient en évidence une insuffisance des réserves. Le ravitaillement ne pouvait satisfaire que 500 hommes pendant cinq jours.

De Rocaberti accepta d'abandonner sa ville pour la sauvegarde d'Aragon.

Une rapide inspection des troupes françaises disposées autour de la ville permit de constater que leur dispositif était perméable et que des brèches pouvaient être ouvertes aux troupes du Roi Pierre III.

\*

Dès l'aube, le comte mit en place ses sentinelles, répartit ses cavaliers et ses autres troupes sur les murailles de la ville. Les grandes portes s'ouvrirent et quelques dizaines de soldats quittèrent la citadelle. Les Français crurent à une attaque. Le stratagème marcha.

Les Français montèrent à bride abattue jusqu'aux murailles pour tester le dispositif et faire le constat de leur opposition. Cinq cents des cavaliers aragonais chargèrent. Les ennemis, surpris, reculèrent et quittèrent la plaine. Les troupes de Pierre III se replièrent alors en bon ordre, replacèrent les barrières et fermèrent les portes. Mille Almogavres tinrent le château et exhibèrent leur présence aux murailles, essentiellement pour faire illusion. Dans le même temps, l'ensemble des troupes d'Aragon quittait la ville par les jardins, tandis que les citadins, démunis, prenaient la direction de Gérone où ils espéraient être accueillis avec pitié.

\*

Les Almogavres, enfermés dans Peralada, défendirent la cité. Frustrés par la mission qui leur avait été confiée, car ils ne pouvaient satisfaire leurs instincts de pilleurs, ils décidèrent alors de mettre le feu, maison après maison, rue après rue, quartier après quartier, aux cris de « au feu, sauvez-vous, sauvez-vous » provoquant une terrible panique chez les derniers habitants qui n'avaient pas voulu fuir.

Les pauvres gens se jetèrent dans les rues, s'enfuirent à travers les ruelles vers les jardins et la sortie de la ville, assistant, impuissants, au pillage de l'église, restée encore debout. Puis les Almogavres se replièrent. Il n'y eut plus âme qui vive dans la ville où le château brûlait.

À l'aube, les troupes du Roi de France entrèrent à Peralada pour constater l'étendue des dégâts. Certains éteignaient les feux pendant que d'autres, revanchards, les rallumaient. Il régnait un désordre indescriptible. Seule, la Mercadière occupait encore l'église. Elle embrassait l'image de Sainte-Marie lorsqu'elle fut prise, volée de ses florins d'or, violée par le capitaine de la troupe, rossée de coups avant d'être égorgée.

Arrivés à Castello d'Empuries, le Roi d'Aragon et son fils apprirent que la ville de Peralada avait été détruite dans des circonstances honteuses. Ils en furent très affligés ainsi que Ramon Muntaner qui venait de perdre sa cité.

**- 24 -**

### **Le cercle des ennemis de Louis (16 juin 1285 – CASTELLO D'EMPURIES)**

La perte de Peralada fut tragique pour le Roi d'Aragon. Pendant ce temps, les hommes de Philippe III avançaient vers Castello d'Empuries. Le gros de l'armée était précédé d'opérations menées par des troupes réduites, particulièrement mobiles, pour désorganiser la résistance,

couper les voies de communication et priver de moyens d'approvisionnement les divisions aragonaises.

Les prisons de Perpignan furent vidées de leurs occupants. Les troupes françaises ouvrirent les portes des geôles, et dirigèrent cette population libérée vers le Château de Perpignan afin de l'endoctriner, l'entraîner et enfin l'armer, pour aller porter la guerre sur les territoires qu'elles voulaient conquérir. Ces anciens détenus, devenus otages, allaient, misérablement vêtus, et ne se trouvaient pas enrôlés dans l'armée régulière. C'étaient des bannis, condamnés pour d'horribles méfaits, ou de menus larcins, des fous ou même des biens portants. Tous se portèrent volontaires en apprenant que leur condamnation serait annulée dans la mesure où ils accepteraient d'aller à l'avant des troupes d'occupation pour semer la terreur. Pas de solde. Ils se paieraient sur le pays. Imaginez la violence avec laquelle ils accomplirent leur mission. Surtout qu'ils étaient immédiatement exécutés s'ils ne donnaient pas pleine satisfaction !

Ils pillaient tout ce qu'ils trouvaient et tuaient ceux qui s'opposaient à leurs agissements. Après avoir subi des assauts meurtriers, enduré une vie de campement dans de rudes conditions, l'espérance du butin restait une des principales motivations de ces hommes.

L'expérience de la ville d'Elne avait laissé, sur les troupes des deux camps, des souvenirs terribles, même si tous les assiégés ne connurent pas un sort funeste, tel l'évêque qui échappa à la mort grâce à la protection du cardinal légat.

\*

Les troupes françaises et les divisions aragonaises approchaient de Castello d'Empuries. Après avoir quitté Peralada, le Roi d'Aragon reçut le comte de Castello qui voulait connaître le sort réservé à son peuple, et exprima le souhait de ne pas engager les Almogavres dans la défense de

sa ville. Il demanda l'autorisation de négocier avec les Français et Pierre III céda sur le principe. L'abbé de Roses et de Saint-Pierre fut envoyé auprès du Roi de France et du cardinal légat qui accepta la médiation.

\*

Réfugiés dans le château, le Roi d'Aragon et ses comtes entendaient le mécontentement de leur peuple. Expulsée des habitations, dépouillée de ses biens, violée, décimée par la disette, la population des villes prises ou menacées de l'être, cherchait avant tout à se sauver. Cette situation conduisit ses plus proches conseillers à interpeller le Roi au moment où il planifiait l'avenir.

D'Urgell recommanda un décompte précis de leurs amis et ennemis. Des doutes sur la fidélité d'Empuries et de son peuple, exprimés, puis dénoncés, furent âprement soulevés. Les exemples de Peralada et des quelques villages pris par l'ennemi, devaient conduire les chefs de guerre aragonais à s'assurer de leur réussite avant toute manœuvre de leur part. L'ennemi intérieur devenait plus menaçant que l'ennemi extérieur.

Le Roi critiqua l'action, les services, les méthodes de Louis au sujet desquels il exprima publiquement les doutes.

Le Comte de Pallars, de son côté, fit état de la non-participation à la défense de sa ville, de son peuple qui, affamé et pétri de peur, avait saisi l'occasion offerte de fuir. Louis se leva pour dominer l'assistance et proclama que l'analyse de d'Urgell sur la fidélité de son peuple était juste.

Le Roi écouta, jugea les propos de tous ses conseillers et se fit entendre :

— Messieurs, point n'est besoin de se chamailler. Il sera temps de faire le bilan de nos compétences respectives lorsque nous aurons vaincu l'ennemi, ce dont je ne doute pas un seul instant. Quant à la fidélité de nos gens, je ne déroge jamais à mon souci de savoir par moi-même ce qu'ils pensent, aussi, je vais d'abord requérir leur avis.

Il prit la parole dans la cour du château, flatta le peuple, attesta que leur comte avait réitéré son allégeance au royaume d'Aragon et qu'il avait promis fidélité. Il demanda à haute voix l'opinion de chacun, mais il n'obtint qu'un murmure qui laissa planer des doutes sur leur volonté profonde.

\*

En vain, les Français tentèrent d'attaquer la ville. Le roi chargea alors Louis de deux missions. À l'extérieur, il devait faire le point sur les stratégies de Philippe III, à l'intérieur, il devait définir les intentions des habitants.

Il commença son action par les motifs et stratagèmes de l'adversaire.

Déguisé en sergent français avec des équipements pris sur l'ennemi par les Almogavres au col de la Massane, un des hommes s'infiltra dans les armées du Roi de France, au plus près du commandement et il revint, au crépuscule, avec des informations d'importance.

— Sire, j'ai pu rôder autour des tentes du connétable Huber de Beaujeu qui tenait réunion avec Jourdain IV de l'Isle Jourdain, commandant la cavalerie des Gascons, et Raoul II de Clermont-Nesle chef de conduit de l'ost de Picardie.

— Que se dit-il en de telles compagnies ?

— Ils trinquent, sire, ils trinquent à leur victoire certaine. Ils attaqueront la ville aux Laudes et sans coup férir puisqu'elle leur sera ouverte et livrée depuis l'intérieur.

— Vous voulez dire que des traîtres vont leur ouvrir les portes ?

— Oui, sire, c'est cela même.

— Prononcent-ils des noms de meneurs ?

— Non. Aucun nom n'a été prononcé. Mais je n'ai pu rester que peu de temps sur les lieux, car les troupes sont agitées par la préparation de l'opération et traîner autour d'une tente sans but véritable attire l'attention.

— Les machineries de guerre ?

— Ils pensent n'en avoir pas besoin. En tout cas, elles ne sont pas prêtes à être mises en œuvre.

— Vous pouvez disposer, mon brave. Louis, allez voir ce qui se passe dans le bourg !

— Oui, majesté. Nous allons y aller à plusieurs pour prendre les renseignements dans chaque quartier important.

\*

Tous les renseignements concordait.

À la capitainerie, une beuverie de marins leur fit comprendre que le monde de la navigation et de la pêche se trouvait du côté de la France. Les désœuvrés attendaient même avec impatience l'arrivée de la flotte, espérant trouver du travail à décharger les navires. Les commerces se réjouissaient de la nouvelle clientèle française, les poches pleines de livres tournois, et restaient ouverts très tard dans l'attente de leur venue.

Dans la plus grosse auberge du bourg, qui faisait également taverne, la population locale se mêlait aux étrangers de passage. L'établissement accueillait une clientèle de choix, grands marchands, officiers de cour, ecclésiastiques. On y buvait du vin sec, de la bière, et on y servait des repas simples préparés à base de vermicelles cuits dans un bouillon de poisson, agrémentés de morceaux de **seiches**. Le prix ne correspondait pas à la qualité des mets proposés. Un troubadour assurait le spectacle. Aragon et Pierre III y étaient éreintés, gaussés, raillés. On y entendait même un tel poème :

*Les Français, à l'honneur sans égal,  
Avec les Bourguignons,  
Devront forcer les Patarins et aller à Rome,  
Et tous ceux qui crieront « Aragon » !  
Seront menés au feu justement, et leurs cendres jetées  
au vent.*

*Et tous ceux de votre obédience,  
Une telle fin ils feront,*

*Que dans les sables de la mer ils s'abîmeront,  
Comme leurs âmes en perdition.  
Pendus nous les verrons,  
À la justice plus jamais n'échapperont,  
Et leur seigneur enchaîné nous verrons,  
Et pendu comme un larron,  
Il ne sera pas le dernier, et tous ceux de son lignage et  
de sa maison,  
Nous les verrons mourir en prison.*

Malgré la nuit tombée, des discussions se poursuivaient entre groupes de personnes dans les rues principales de la ville et sur le parvis de la basilique de Sainte-Marie de Castello.

\*

Le rapport de Louis fut sans équivoque :

— Sire, je ne sais pas encore si le menu peuple fomenté une révolte de nature à aider les Français, mais cette ambiance qui règne au port et dans le bourg m'inquiète. À l'auberge, il y a un penchant visible pour la France, ailleurs, ce sont de petits groupes de gens qui se forment et se déforment au coin des rues sombres et qui sont particulièrement discrets, parlant à voix basse et en cachant leurs lèvres.

— On peut, en effet, craindre le pire...

Le Roi cria :

— D'Empuries !

— Oui, sire ?

— Vous m'êtes définitivement fidèle, ou vous jouez sur les deux tableaux ? Pourquoi votre peuple se tourne-t-il vers les Français ? Pour sauver leur peau et leurs biens ?

— Foi de Comte d'Empuries, je ne renierai pas mon serment de fidélité envers vous.

— Que Pallars nous dise son avis sur la situation, ordonna Pierre III.

— Il nous faut sortir de ce guêpier avant que les Français attaquent.

Le Roi s'énervait :

— Et vous, Rocaberti ?

— Tentons une sortie après un stratagème destiné à leurrer les Français. Je propose que nous recevions de l'extérieur l'appui de nos troupes et, au son du tocsin, qu'on vienne nous aider à la porte de Torroella. Qu'un de nos soldats donne une fausse alerte en prétendant que les Français nous attaquent. Le tocsin avertira nos troupes extérieures et nous pourrons sortir grâce à ce divertissement.

D'Urgel conclut :

— Je suis d'avis d'abandonner la ville aux Français avant qu'ils ne nous tombent dessus.

— Nous ferons comme ont proposé Rocaberti et Pallars, décida Pierre III.

\*

Les évènements se passèrent ainsi.

L'alerte aux cris de : « Sortez, les Français arrivent », retentit, le tocsin sonna et la ruée vers la porte survint. Le Roi et son escorte s'enfuirent par cette issue. D'Empuries prouva, à ce moment-là, sa fidélité à Aragon, car son peuple tenta de le soudoyer en lui promettant des terres, un vaste territoire, d'immenses richesses. Là, il intervint, la masse au poing, avec les sept chevaliers qui lui étaient restés fidèles, pour libérer le passage non sans avoir traité de traîtres les habitants de la ville.

D'Empuries pleura quand l'étendard du Roi de France, accueilli portes grandes ouvertes, fut déployé et que la foule cria à pleins poumons « France, France, Montjoie, Montjoie ».

Les Français investissaient Castello.

**La première victoire de l'armée française  
en terre aragonaise  
(14 au 14 juin 1285 – GÉRONE)**

Sur la côte, l'escadre française venait d'arriver au large de Saint-Féliu. Commandée par Guillaume de Lodève et partie de Narbonne, elle apportait aux troupes françaises engagées sur le terrain les vivres pour nourrir toute l'armée. Les marins stockaient toutes les marchandises transportées dans le port de Roses, un port naturel, bien protégé par les Français depuis la prise de Castello. La population apeurée se réfugiait dans les montagnes et, dans un élan de générosité, Guillaume de Lodève voulut leur faire l'aumône, mais il en vint un tel nombre qu'il ne put les satisfaire tous. Une anecdote racontait qu'il dut, pour s'en débarrasser, les faire enfermer dans leur maison et y mettre le feu.

Par ailleurs, la forteresse de San Salvador était tombée, sans trop de résistance. Avec ses galères, Guillaume de Lodève poursuivit son chemin, au large de Saint-Féliu et se dirigea vers Barcelone. Il s'empara sans coup férir, la résistance étant nulle, de tous les ports et fortins jusqu'à Blanes, à vingt lieues de distance de Barcelone. Philippe III avait désormais la maîtrise des mers et des côtes catalanes.

\*

Pierre III expliqua à ses capitaines réunis et soucieux de l'issue du conflit, que le roi de France avait réussi dans toutes les guerres qu'il avait menées, mais que le cycle de ses victoires allait bientôt prendre fin.

— Je vous assure que nous vaincrons ! Voyez notre ennemi ! Il occupe des villes que nous lui avons abandonnées en emportant toutes nos forces et nos moyens de subsistance. Il ne leur reste plus rien en dehors de ce que les bateaux viennent de leur livrer. Ils consommeront tout et,

leurs réserves une fois épuisées, ils devront partir. Et alors nous vaincrons, peut-être pas dans l'honneur, mais nous vaincrons. Soyons patients, ils ne retourneront pas tous vivants en France. Ils mourront de maladie et nous leur ferons la guerre par des escarmouches ou en rase campagne. Nous choisirons les lieux et l'heure de la bataille finale pour les chasser de nos terres.

Le Roi d'Aragon confia à Ramon Folch de Cardona la défense de la ville parce qu'il était sur son domaine. Il désigna ensuite Guillem de Castellauli, Guillem d'Anglesola et quelques autres barons pour l'épauler. Il lui accorda 80 de ses plus vaillants cavaliers avec leurs armes et équipés de leurs meilleures montures, 2 500 sergents expérimentés et choisis, 600 arbalétriers, les meilleurs sarrasins du comté de Valence avec leurs arbalètes à deux pieds. Louis fut chargé d'amasser le plus de vivres possible pour tenir la ville jusqu'à Noël. Des moutons salés, des porcs vivants, des poules et tout ce qui pouvait nourrir une garnison. Il se mit en quête de trouver le meilleur vin, provenant des coteaux de Banyuls, qu'il tenait d'une réserve située à Barcelone.

Et, pour ce qui concernait la défense de la cité, Ramon Folch fit le choix d'abandonner la ville basse, au bord du fleuve Ter, en grosse crue.

\*

Le 20 juin, Pierre III quitta Gérone pour Besalù où il arriva dans la ville par son pont, construit au XIe siècle, et qui enjambait magnifiquement le fleuve Fluvia sur près de 125 toises. L'entrée du Roi d'Aragon dans la cité fut loin d'être triomphale. La riche communauté de juifs très active dans la gestion de la cité voyait d'un mauvais œil la guerre s'approcher trop près de leurs intérêts.

En attendant l'arrivée du Roi d'Aragon, Louis avait jugé la situation réelle du territoire, d'une part grâce à la synthèse des observations faites sur le terrain par les gens qu'ils avaient placés, d'autre part par son analyse propre. En effet,

les forces et faiblesses des positions ennemies, son état d'esprit et son moral, ne peuvent être évalués que par des observations directes, seules capables de replacer les renseignements recueillis dans leur contexte.

Il s'agissait là d'un principe essentiel dans la recherche et l'exploitation du renseignement opérationnel.

\*

Sans souffler ne serait-ce qu'un instant, Pierre III, entouré de ses officiers, étala un de ses fonds de cartes géographiques où étaient représentée, dans les moindres détails, l'implantation des villes avec leurs forteresses, châteaux ou bâtiments fortifiés, ainsi que les chemins praticables qui les reliaient, les cours d'eau et leurs franchissements.

Tous se tenaient autour de lui, devant une grande table basse qui servait de présentoir, éclairée à la fois par des chandeliers et par une large baie qui laissait pénétrer les derniers rayons de soleil de la journée. Des petits galets blancs posés à ses marges, maintenaient la carte à plat. Le Roi fit une synthèse des positions amies et ennemies en plaçant un caillou blanc sur chacun des lieux occupés par leurs troupes.

— Messieurs, voilà la situation. En Roussillon, nous tenons Castelnou, Montesquieu et le fortin de dame Estella de Castelnou. En Ampurdan, le château de Rocaberti, Requesens et Quermenço. Le château de Llers est menacé. Dans le Gironès, la cité de Gérone, le château de Besalù où nous nous trouvons et Camprodon. Dans le Vallès, le château de Montsoriu qui appartient au comte d'Empuries, le château de Montcada, du vicomté du Béarn, et celui de Montornès à Berenguer d'Entença. Tout le reste est aux mains des Français. C'est-à-dire peu de territoires, car aucune des places fortes que nous tenons n'est en état d'être prise par l'ennemi.

Avec la pointe de sa dague, désignant les lieux et les itinéraires, le roi se mit à expliquer par le menu les actions qu'il comptait mener :

— Mon plan est que les armées françaises s'épuisent devant Gérone. Ramon Folch sait, sans l'avouer, car il ne veut pas créer un sentiment de défaite au sein de ses troupes, qu'il sera, à un moment ou à un autre, obligé de céder. Nous saignerons l'armée française devant Gérone. Je charge le chevalier Louis de répandre ses gens partout pour nous signaler des mouvements de troupes en cours et si possible les autres déjà prévus. Nos armées, constituées en petites unités mobiles, devront se tenir prêtes à intervenir pour aller harceler ces éléments dispersés. Je veux semer la panique et le doute chez l'ennemi, l'affaiblir, le fatiguer par des assauts incessants. Pallars, vous excellez dans les attaques de l'acheminement de marchandises. En liaison avec Louis, qui vous signalera chaque départ de convoi, coupez tout ravitaillement entre Roses et les troupes ennemies. Que plus un seul convoi ne puisse passer. Nous allons les réduire à la famine et à la soif, les contraindre à boire des eaux usées à en être malades. Vous, Philibert d'Oms, attaquerez de nuit leurs campements, tuez et brûlez tout ce que vous pouvez. Louis vous procurera hommes et matériels de feu qui ont fait leurs preuves à Perpignan, il y a peu, avec le succès que l'on sait. Augier de Cerdagne, vous qui savez et qui êtes près des éleveurs et des agriculteurs, capturez des vipères et lâchez-les, de nuit, dans leurs camps, par sacs entiers. Qu'elles répandent la terreur et contribuent à l'inconfort des soldats. Par ailleurs, j'envisage de porter un coup décisif à la flotte française afin que le ravitaillement de leurs troupes au sol, organisé depuis Narbonne jusqu'à Roses, soit interrompu. Je réfléchis à ce que nous pouvons faire avec Ramon Marquet, Berenguer Maillol et l'Amiral Roger de Lluria que je tente de joindre en vain. Alors Messieurs, approuvez-vous cette façon de concevoir nos futures opérations ?

Il y eut un murmure d'approbation, les comtes et autres seigneuries se tournèrent vers leurs capitaines et il y eut rapidement un consensus général. Puis, le Roi, subitement très las, demanda un siège qu'on lui apporta. Assis, il ferma les yeux et se tut. La salle se vida doucement et en silence, les visages préoccupés se tournèrent vers cet homme exténué qui semblait ne tenir que par la volonté d'accomplir sa tâche royale jusqu'au bout.

Le Roi, Desclos et Louis se retrouvèrent seuls.

Pierre III, une main sur le ventre et grimaçant de douleur, lança d'une voix fluette :

— Il faut associer mon fils à tout cela.

Le trésorier, après un temps de réflexion, répondit :

— Sire, je vous suis très attaché, à vous et à votre fils. C'est un excellent capitaine de guerre qui administre avec bonheur le royaume de Sicile. Nous les tenons informés, lui et votre épouse, et croyez bien que de leur côté, ils restent attentifs à vos actions.

— Je sais, je sais Desclos, ils me manquent, elle me manque. Je crains pour eux.

Louis intervint :

— Ils sont protégés, Sire, croyez-le bien. Nous y veillons.

Il fut évident que tous réfléchissaient à la situation dans sa globalité. Desclos changea alors de registre :

— Vous nous préoccupez, Sire, votre état de santé...

— Coupez là, je vous prie ! Vous n'êtes pas ma gouvernante, que je sache. Dites-moi plutôt où en sont nos finances. Avons-nous de quoi payer tous ceux qui nous accompagnent dans cette guerre ?

— Il nous reste quelques fonds du trésor pris à Perpignan à votre frère, mais cela ne pourra durer indéfiniment.

— Et nos propres ressources ?

— Aragon est pauvre. Les récoltes seront mauvaises. La famine persiste, ainsi que la maladie. L'impôt ne rentre pas. Vos comtés y rechignent, trouvant des prétextes pour ne pas se conformer à leurs engagements. Qui plus est, les Barcelonais ne souhaitent pas être mêlés à cette guerre. Lever des fonds chez les juifs de Barcelone ne sera possible que s'ils sont assurés que leurs affaires ne tomberont pas aux mains des Français. Et encore... Louis en sait peut-être un peu plus.

L'espion abonda dans son sens :

— La communauté juive de Barcelone est toute-puissante. Elle est à l'origine de toutes les idées novatrices en matière de politique, de morale, de philosophie. Elle est prospère, bien intégrée à la ville et aux catholiques, respectueuse de votre dynastie qu'elle trouve compétente. Ils sont vos baillis, vos comptables. Ils ont leurs privilèges, le commerce, l'argent, mais ils sont une communauté qui se gère selon ses propres règles, tout en respectant celles que votre pouvoir impose.

— Et alors ?

— Laissons un Français prendre pied à Barcelone et ça en sera fini du semblant d'harmonie qu'il y paraît. Ils partiront avec leurs biens les plus précieux refaire ailleurs ce qu'ils ont réussi ici. Et s'ils quittent Barcelone où vous réglez, vous devenez insolvable.

Desclos approuva les dires du jeune homme.

— Et les Templiers ? Ils vous ont élevé, Louis.

— C'est une piste à ne pas négliger. Ils possèdent en Roussillon comme en Catalogne l'outil de production, les moulins, les forges, les tanneries et même, à Perpignan, la totalité des immeubles de rapport et ceux qui se construisent. Ils nous sont fidèles. Mais voyez comment, en France, on ne les estime plus. La chasse est ouverte. Ici comme en Roussillon, nous les protégeons, mais quand l'Inquisition aura réglé ses problèmes en Languedoc et que les papes et les Rois

de France auront retrouvé la plénitude de leurs pouvoirs, alors je ne donne pas cher de leur existence. Leur avenir est aussi noir qu'une nuit sans lune. Et ils le savent. Si j'étais eux, il y a un bon moment que j'aurais caché l'essentiel du trésor. Un immense trésor, croyez-moi.

— Quel avenir me décrivez-vous ! Peuvent-ils nous prêter ? Laissez-moi respirer un peu. Il me faut un temps de repos et de réflexion.

\*

De leur côté, les espions de Philippe III agissaient également dans l'ombre. Des tractations conduites entre la France et les territoires non encore pris par l'ennemi eurent lieu pour que tous les villes et villages fortifiés se rendissent sans combattre. Cela démontrait que l'ennemi économisait ses forces et ne semblait plus du tout sûr de lui. Quelques messagers français avaient été interceptés, apportant la confirmation du succès de l'opération du Roi de France. En effet, les propositions de Philippe III concernant la promesse de laisser la vie sauve aux populations avaient un tel succès que tous les propriétaires de terres aragonaises envisageaient d'ouvrir leurs portes à l'ennemi. Toutes, y compris le château de Llers, qui attirait la convoitise des Français.

La réputation sulfureuse de cette forteresse avait été acquise un siècle auparavant, grâce à son notable, le comte Estruch, célèbre pour sa brutalité lors des combats menés en faveur de la Catalogne aragonaise. Une popularité de féroces combattants que les occupants du château prouvaient par une opposition opiniâtre aux assauts répétés de milliers de cavaliers et de fantassins français qui se brisaient sur leurs défenses.

Une légende voulait que les cadavres ennemis remplissant à ras bord les fossés permettaient aux fantassins de les franchir et de menacer les murailles.

Finalement, à condition d'avoir la vie sauve et de conserver leurs armes, les assaillis ouvrirent, eux aussi, les portes en vaincus.

\*

Le 22 juin et les journées suivantes, pour célébrer la première victoire significative des Français en Aragon, furent déclarés jours de fête. Concrétisant la décision du Pape Martin IV d'excommunier Pierre III et de lui confisquer son royaume en février 1284, le cardinal-légit Jean Cholet confirma le fils de Philippe III, Roi d'Aragon, au cours d'une cérémonie. Fort de cet adoubement, l'Infant Charlot, se croyant enfin souverain, nomma son sénéchal et distribua à ses seigneurs les charges de son royaume. Il sortit de ses coffres sa monnaie frappée à son effigie et son sceau royal.

Pierre III n'avait désormais plus qu'un seul but à poursuivre : l'empêcher de régner.

\*

Les directives du Roi d'Aragon furent mises à exécution sans exception et avec une grande efficacité. La ville de Gérone fut renforcée en vue d'être défendue, les châteaux encore sous leur protection furent renforcés par des troupes aguerries et faisant montre d'un patriotisme remarquable, leurs fortifications repensées et améliorées. Les convois furent systématiquement attaqués, les hommes qui les protégeaient éliminés, les marchandises transportées saisies et distribuées à nos troupes et nos peuples sous leur protection. Les campements ennemis furent harcelés jour et nuit, sans aucun répit. L'infant Alphonse, fin tacticien et féroce guerrier, avait rejoint l'armée aragonaise. Il aimait la guerre et ses troupes appréciaient la combattivité dont il faisait preuve à chaque bataille.

Tandis que la flotte française, qui tenait toute la côte depuis Roses jusqu'à Blanes, incendiait San-Féliu-de-Guixols, l'armée de Philippe III occupait le monastère. Les villes de Roses, Blanes, Cadaqués, furent saccagées ainsi que tout le

pays environnant jusqu'à Gérone. Après avoir fait fabriquer de grandes machines de guerre par ses charpentiers avec du bois de piètre qualité, car tous les convois qui devaient apporter les bois nobles avaient été attaqués, Philippe III mit le siège, le 28 juin, devant la ville de Gérone. Ils construisirent cinq tours mobiles, quelques catapultes et deux trébuchets pour ébranler les murs, trois ou quatre pierrières et un bélier. De longues échelles, qui devaient leur permettre de pénétrer dans la ville par les murailles, complétaient le dispositif.

Les Français perdirent beaucoup de leur gloire dans les campagnes de la Catalogne. Attaqués de toutes parts, décimés par la fièvre et privés de l'appui de Roses, leur base arrière, les Français souffraient. D'autant que les convois de ravitaillement étaient tous détournés au seul profit des Aragonais.

La prochaine étape consistait à fixer les troupes françaises à Gérone sur une frontière tenue par le fils de Pierre III, l'infant Alphonse, et rassembler autour de lui de braves guerriers rompus au combat. Le comte d'Empuries, le vicomte de Rocaberti, le vicomte de Castelnou, Arnaud de Cortsavi, Guillaume d'Anglesola et Guillem Galeran de Cartella, seigneur d'Ostolès et de Pontons, participèrent à l'opération.

– 26 –

### **L'héroïque résistance de Gérone**

**(27 juin – 13 septembre 1285 – GÉRONE)**

La prise du château de Llers entraîna de nombreux morts et blessés, ainsi que la perte du ravitaillement du côté français. D'après un de leurs espions positionné à Gérone, que Louis avait pu confondre grâce aux portraits archivés dans ses locaux de Barcelone, ils pensaient conquérir tout l'Aragon dès leur arrivée dans la Capitale catalane. Lui-même avait été identifié comme chef des services secrets de Sa

Majesté Pierre III, au cours de ses dernières apparitions au palais de Rois de Majorque.

Après avoir fourni des explications concernant cette situation, au roi d'Aragon, Louis partit. Il avait convenu au préalable de la manière la plus discrète à mettre en œuvre pour que les échanges entre compte-rendu et directives parviennent à chacune des personnes impliquées dans l'affaire. Compte tenu de la situation de siège de Gérone, il dut recourir à de multiples déguisements avec l'aide très précieuse de quelques marchands juifs de Barcelone qui lui permirent de se faufiler dans la vieille ville jusqu'à leur quartier.

Ramon Folch, vicomte de Cardona, le chef de la garnison, et Louis, convinrent d'une ruse consistant à faire du jeune homme le témoin direct des événements qui allaient se produire. Le Roi de France avait en effet sollicité une entrevue entre son émissaire, le comte de Foix et le seigneur Ramon Folch.

Le comte de Foix venait demander audience à son cousin le vicomte de Cardona, qu'il avait entraîné dans l'affaire dite : « la révolte des barons ». Roger Bernard III, indéniablement indépendant du royaume de France, avait été emprisonné par Philippe III en 1272. Le royaume d'Aragon lui avait fait connaître, à son tour, l'inconfort de ses geôles de 1280 à 1285, à l'occasion de l'opération manquée.

Louis, déguisé en notable, grimé, affublé d'un surcot en velours bleu posé sur une cotte blanche et coiffé d'un chaperon vert, se positionna à l'arrière de Ramon Folch lors de l'entrevue avec le comte de Foix. Il resta muet, mais attentif à tout et à tous.

\*

Ramon Folch décida d'accueillir Roger Bernard III de Foix à la porte de l'enceinte murale flanquée de tours hérissées d'arbalétriers sarrasins. Ils étaient protégés par cinquante sergents, armes à la main. Le comte de Foix arriva sur son

cheval en compagnie de cinq cavaliers revêtus de leur armure, heaume baissé, chevaux caparaçonnés et tenus fermement. Le soleil dans les yeux, le comte descendit du canasson, sans palefrenier pour l'aider malgré sa cuirasse. Il s'inclina en ne lâchant pas la bride du cheval qui dodelinait de la tête en soufflant bruyamment des naseaux.

Raymond Folch et ses proches lui rendirent la politesse.

Sentant arriver le moment crucial pour son avenir, la populace, tenue à distance, se tut, à la fois curieuse et inquiète. Les hommes restés à cheval ne purent être identifiés à cause de leurs heaumes baissés, malgré la chaleur.

Le comte de Foix ouvrit la discussion en faisant face à Cardona.

— Mon bon cousin, il ne m'étonne point que Pierre III vous ait choisi pour défendre cette place, vous qui êtes le plus important et le meilleur noble catalan par votre lignage et votre courage.

— Je suis ici chez moi pour résister à l'envahisseur que vous êtes, et personne ne prendra ma place.

— Je viens ici en parent, en ami, en conseiller. Philippe III a l'intention de prendre votre ville et me charge de négocier une sortie de conflit honorable pour les deux parties. Donnez-lui votre ville sans résister et il saura vous honorer en sauvant votre vie, celle de vos preux chevaliers, de vos gens et de votre bon peuple. Croyez également que le légat du Pape vous déliera de votre serment d'allégeance à Pierre III d'Aragon, car vous savez que Dieu est supérieur à tous les princes de la terre et que le pape peut vous libérer de votre parole. Vous y avez tout intérêt. Croyez-moi, toute résistance serait vaine. La supériorité de nos armées est évidente, nous qui avons conquis tous ces territoires sans aucune opposition de votre part.

— Vous me décevez, cousin. Nous avons, jadis, tiré l'épée ensemble pour la bonne cause et je croyais que nous

resterions amis en pensées, en paroles et en actes. Sauf que je suis ici pour défendre mon bien, aider le Roi d'Aragon, et parce que le nom de Cardona ne saurait accepter le déshonneur de trahir mon maître. Le pape peut me délier de mon serment ? Il peut le faire du côté de Dieu, mais moi je refuse de passer pour traître, quitte à y perdre ma vie. Vous avez de la chance, cousin. J'avais donné ma parole de vous accueillir sans risque pour votre intégrité physique, mais cela me ronge de ne pas laisser mes arbalétriers lâcher leurs carreaux. Revenez d'où vous venez et gardez-vous désormais de m'apporter de telles propositions.

— Je m'étonne de la précipitation de votre réponse. Vous auriez pu consulter l'avis de vos meilleurs chevaliers avant d'opposer un refus à mes suggestions. Ainsi donc, quoiqu'il m'en coûte, je vous dis de la part de Philippe III que nous vous livrerons bataille sans pitié dès demain matin.

— Je ne doute pas de la loyauté de mes chevaliers qui auraient sûrement répondu comme je l'ai fait. Demain, tous les jours et toutes les nuits qui viennent, faites comme vous l'entendez et laissez-moi faire comme je veux. Avez-vous bien entendu ? Salut !

\*

Après que le comte de Foix eut monté son destrier, la délégation de Philippe III tourna bride dans un bel ensemble et s'éloigna au trot vers son campement, très nettement visible depuis le haut de la Gironella<sup>1</sup>.

N'étant pas homme d'inaction, le capitaine des arbalétriers avait, comme tous ses hommes, assisté, la rage au ventre, au conciliabule entre délégations. Au moment où l'ambassade de Philippe III s'en retournait à son campement, les soldats aragonais freinèrent leur envie presque irréprouvable de lâcher quelques traits sur l'ennemi.

---

<sup>1</sup> Tour du château de Gérone.

Le capitaine de la troupe confia à Louis son intention d'aller, dès cette nuit, en découdre et attaquer le campement des Français, malgré les ordres de Raymond Folch leur interdisant toute action militaire hâtive.

Louis se trouva dans l'embarras. Devait-il en informer le comte, les laisser agir seuls, et par la suite en supporter les conséquences, ou bien leur prêter main-forte ? Il choisit la dernière option.

\*

Rassembler trente sarrasins avec leurs arbalètes se révéla un jeu d'enfant tant les volontaires se bousculaient au recrutement. La guerre entre Sarrasins et Français avait engendré d'effroyables carnages. À la suite de ces épisodes belliqueux, un émir ou un prince arabe se trouvait à la tête d'un très grand nombre de villes du midi de la France et du nord de l'Espagne. La reconquête des prises musulmanes en France avait glorifié quelques héros côté arabe et beaucoup de preux chevaliers au sein de la Chrétienté. Les Sarrasins participaient maintenant aux guerres fratricides entre chrétiens. Le royaume d'Aragon n'était pas peu fier de compter au sein de son armée de fidèles Sarrasins, et plus précisément ceux de Valence, dont les qualités de guerriers étaient notoires. Le plus vaillant de leurs capitaines se faisait appeler Sayf al-Dawla en raison des razzias<sup>1</sup>, qu'il organisait et au cours desquelles il exerçait ses talents de commandement, selon la tradition de ses ancêtres. Cette effervescence parmi les troupes sarrasines avait attiré l'attention de Louis et Sayf le convia à se joindre à eux.

\*

La nuit tombée, quelques soldats ménagèrent un petit trou dans la muraille peu épaisse qui encadrait la barbacane. Ils s'engagèrent un par un à travers cette ouverture gardée par les sergents. Ils s'infiltrèrent dans la basse ville jusqu'au

---

<sup>1</sup> Tactique militaire arabe.

fleuve Ter qui s'était assagi dans la journée. Ils passèrent à gué, en se suivant, afin d'éviter le pont surveillé par deux sentinelles, se déployèrent à l'orée du campement et observèrent un long moment de reconnaissance et de repérage facilités par les flambeaux qui éclairaient un groupe de tentes bien garnies. Au milieu se dressait un campement d'officier reconnaissable à ses couleurs vives, à son toit pointu et surtout à la bannière qui ornait son entrée. Une magnifique bannière de Gueule aux deux léopards d'or posés en pal, représentant le pays des hommes de l'ouest : la Normandie.

Tout se passa rapidement et sans bruit. Ils surprirent les Français qui prenaient leur repas dans leur tente et cinq d'entre eux moururent transpercés par des carreaux. Trente-huit hommes sortis de leur sommeil, solidement bâillonnés et attachés, furent faits prisonniers et emportés dans les murs de la citadelle.

Puis un enchaînement de vengeances réciproques se mit en place. Les Français, à l'aube, constatèrent les dégâts, se vengèrent sur deux Catalans qu'ils pendirent haut. En représailles, les soldats aragonais accrochèrent leurs prisonniers par les pieds aux murailles de la citadelle. En découvrant les corps de leurs alliés suspendus dans le vide, les Français chargèrent en peloton compact vers la porte sud de la cité. Une volée de carreaux tua et blessa plusieurs assaillants et les contraignit à se retirer, laissant de nombreux morts sous les murailles. Ils tentèrent de récupérer les corps, mais une sortie des troupes aragonaises et un tir nourri des arbalétriers les obligèrent à fuir. Ramon Folch fit alors entasser les cadavres des pendus au pied de la citadelle et, chaque fois que les Français espéraient les récupérer, ils subirent de lourdes pertes en vies humaines.

Devant ces échecs répétés, qui lui coûtaient beaucoup en hommes et matériels, Philippe III décida de négocier avec Ramon Folch, car il devait remettre les soldats morts aux

mains de ses troupes, sous peine de subir la révolte de sa propre armée. Les deux hommes décidèrent d'un commun accord que les négociations devaient rester secrètes.

\*

La rencontre fut prévue sur le pont du fleuve Ter, qui coulait au pied des quartiers installés hors murailles, avec un homme seul et non armé de chaque côté. Louis représentait Ramon Folch. Il passa la porte sud de la citadelle et descendit jusqu'au pont. Son interlocuteur l'attendait au milieu de la passerelle.

Il savait que la situation leur était favorable.

La volonté de récupérer les corps des victimes des combats, notamment celui de leur seigneur normand tué dans sa tente durant la nuit, allait faire l'objet d'un marché.

Louis avait hâte de découvrir le visage du négociateur qui appartenait aux services de renseignements du camp français.

\*

Ils se connaissaient. L'occasion leur avait été donnée de discourir, dans la cour du château de Collioure, en présence d'Eudes du Couserans et de Helgaud de San Féliu. Une barbe épaisse et noire fleurissait ses joues amaigries. L'homme présentait une physionomie différente de celle du portrait archivé dans les bureaux de Louis.

Un dialogue inattendu s'instaura entre eux.

L'homme du Roi de France commença à parler le premier :

— Point n'est besoin de nous présenter. Nous nous connaissons et, de toute façon, tout ce que nous pourrions affirmer à notre sujet ne serait que mensonges. Je puis t'appeler Louis et tu peux m'appeler Philippe, bien que je n'aie, au contraire de toi, aucun lien de parenté avec la lignée de mon Roi. Cela te convient ?

— Cela me convient. Mais es-tu vraiment sûr de tes origines ?

— Je ne veux pas le savoir. J'ai ma version et je m'y tiens. D'ailleurs, elle n'intéresse personne. Alors que la tienne est fort passionnante, que je sache.

— Si elle s'avérait, qu'est-ce que cela changerait, du moins entre nous ?

— Je dois avouer que moi, vous m'avez manqué de peu au cours de l'attaque conduite sur le campement de Perpignan installé auprès de l'aqueduc.

— Tu es l'un des hommes qui nous ont échappés ?

— Si fait. Et de justesse. J'en ai encore un souvenir cuisant à l'épaule gauche. Un de vos roseaux enflammés s'est si profondément planté dans ma chair que je n'ai pu l'arracher et l'éteindre qu'avec beaucoup de difficultés.

— Le sort a voulu t'épargner.

— Ne parlons pas de celui qui, à toi aussi, t'a été favorable. Tu étais mal parti dans ton duel contre le seigneur Beaudouin qui t'était supérieur au combat. Et tout cela pour une histoire de fesses. Parce que c'était ça, ton motif. Tu as bien crié : « Laissez-le-moi ! » ce qui prouve que tu en faisais une histoire personnelle. Tu sais, après cette péripétie, les langues se sont déliées à la cour du Roi de France. Nous avons perdu un preux chevalier, un des meilleurs du royaume, et le Roi était fort mécontent. Fort mécontent ! Nous avons enquêté et vérifié ce qui pouvait n'être que des ragots. Et les deux dames avec lesquelles tu as fait trempette pour obtenir des renseignements sont à l'isolement, et séparément, jusqu'à leur mort dans des couvents peu fréquentables. Je dois dire que, personnellement, ce n'est pas ce que j'avais préconisé. L'Inquisition aurait réglé le problème officiellement, car elles ne méritaient, en étant reconnues infidèles à leurs époux et sodomites, que d'être brûlées pour ces raisons. Elles faisaient de parfaites hérétiques, mais le Roi, le légat et les familles, en ont voulu autrement. Le légat les a excommuniées et a prononcé la nullité de leur mariage, et donc du contrat qui liait leurs familles, rendant ainsi à

chacune des parties le loisir de disposer à nouveau de ses terres à son gré.

— Mais concernant votre Maïssa, autrement appelée La Mauresque, la manœuvre ne manquait pas de piquant. User de la crédulité de notre Roi Pierre III pour l'empoisonner n'était pas mal non plus.

— Il y a des succès qui marquent l'histoire sans que personne ne le sache. Ce ne sont que les échecs qui sont redoutables lorsqu'ils sont connus. Surtout qu'en cas d'échec de nos services, le coupable est tout trouvé et les justifications faciles de la part de nos Rois. En allant jusqu'au bout de notre projet, nous aurions gagné la guerre sans la faire. Comme quoi les actions opérationnelles, même bien préparées, peuvent toujours échouer.

— Je suis de ton avis. Que viens-tu demander pour ton Roi ?

Philippe réfléchit un instant avant de lancer :

— Nous souhaitons récupérer les corps des soldats qui gisent dans les fossés et dans le campement que nous avons abandonné suite à votre attaque. Nous sommes prêts à payer pour cela. 100 000 livres.

— Nous n'acceptons pas, même pour cette somme.

L'espion ennemi semblait désolé :

— Y a-t-il au moins un espoir ? Votre décision est-elle définitivement prise ?

— Oui, je n'ai aucune possibilité de discussion.

— Tu sais que Gérone sera prise à un moment ou à un autre et que notre vengeance sera terrible ?

— Je m'en doute. À votre place, je ferais de même.

— Alors propose à ton chef que nous puissions au moins récupérer les cadavres des deux chevaliers laissés au campement attaqué, son oncle et son neveu. Ils gisent là-bas depuis déjà trois jours. Cela pourrait, au moment où Gérone sera prise, constituer un heureux précédent en vue de limiter les exactions de nos troupes. Donnant, donnant.

Louis ironisa doucement :

— Tu me proposes donc une prise en douceur de Gérone contre le corps des deux chevaliers ?

— C'est cela.

— Je dis donc à Ramon Folch : accordez-leur au moins l'autorisation de récupérer le corps des parents du Roi Philippe III. Mais je ne lui parle pas de contrepartie. Tu comprends bien que nous savons que nous allons perdre Gérone, mais nous n'en sommes pas encore aux tractations pour en sauvegarder l'essentiel. Je pense que Ramon Folch pourrait accorder cette faveur à Philippe III, par courtoisie. C'est ainsi qu'il faut que je présente la chose. Folch est un homme de cœur. Il comprendra sans doute l'importance de ne pas laisser un des siens, même mort, aux mains de l'ennemi. Je suis sûr qu'il aurait fait la même démarche que vous s'il était dans votre situation. C'est négociable.

— Tu lui poses la question et tu nous dis ?

— Un drapeau blanc en haut de la Gironella et l'affaire est entendue. Une trêve d'une demi-journée. Après, les hostilités reprendront.

— Bien ! Nous nous reverrons. La guerre n'est pas finie.

— Tu le sais bien. Aujourd'hui nous sommes ennemis. Demain, peut-être, nos chefs nous contraindront à collaborer pour de sombres motifs.

— Comme si deux ennemis pouvaient, d'un coup de baguette magique, devenir amis et travailler ensemble

— Je suis bien de ton avis. À bientôt donc.

Et le drapeau blanc flotta en haut de la Gironella. Accablés par des essaims de grosses mouches et de moustiques, par la famine et la terrible épidémie qui sévissaient chez les Français et dans la garnison de Gérone, les hommes souhaitaient la fin de la guerre. Un accord fut conclu entre Ramon Folch et Philippe III qui, le 19 août, accorda vingt jours de répit à la garnison aragonaise pour

recevoir des renforts ou se rendre. Pierre III donna son accord pour ouvrir les portes de Gérone aux Français le 7 septembre.

\*

Ainsi, cette opération qui avait été montée de nuit dans le dos de Raymond Folch se transforma, globalement, en un succès, et porta un rude coup aux Français, obligeant le Roi Philippe III à une certaine reconnaissance vis-à-vis de Ramon Folch.

– 27 –

**La prise de contact entre le père et le  
fils  
(30 juin 1285 – LE CAMP MILITAIRE  
FRANÇAIS)**

La délégation du Roi de France, arrivée sur le campement aragonais avec le drapeau blanc déployé, avait obtenu de Pierre III qu'il envoie un de ses hommes nommément désigné pour une entrevue avec Philippe III. Les soldats français attendaient patiemment à l'entrée du camp. Louis, choisi par le Roi d'Aragon, dut obtempérer, malgré ses récriminations.

Puissamment encadré, le souverain l'accompagna jusqu'à la patrouille française, qui s'inclina bien bas devant lui. Le capitaine de la garde et les quatre sergents qui l'escortaient prièrent très courtoisement l'espion de les suivre, mais en fait, ils l'encadrèrent au plus près, très attentifs au moindre de ses gestes. Après une demi-journée de cheval vers la mer, les premières tentes du camp de toile des Français apparurent à l'orée d'un espace boisé, bordé par une zone marécageuse.

L'étendue du désastre qui avait frappé les troupes de Philippe III sautait aux yeux. Mal arrimées, les tentes éparses et sans ordre, disposées sur une terre humide, s'affaissaient ou penchaient. Un désordre indescriptible régnait dans le

campement où selles, armes, ustensiles de cuisine étaient éparpillés au sol. Les faisceaux de lances étaient rompus. Des hommes allongés à même le sol, sans réaction, démunis de tout équipement militaire, en haillons souillés, attendaient sur la terre battue, totalement démoralisés, les yeux hagards perdus au-delà des nuages. Plus loin, des corps entassés, enchevêtrés, quasiment nus, d'autres en décomposition avancée, gisaient dans le lit d'un ruisseau. Une puanteur abominable se dégageait de cet environnement lugubre. Des millions de mouches vertes et de moustiques tournaient dans le ciel et quittaient les cadavres pour venir harceler les bien-portants.

Il ne restait, des seigneurs et des chefs de guerre, que les étendards plantés devant les tentes, derniers symboles d'autorité encore visibles. Un peu plus loin, au milieu du camp, de nombreux cadavres de chevaux et de mulets s'entassaient, dégageant les mêmes odeurs de putréfaction. Les mouches volaient d'un tas à l'autre.

La veille, un orage d'été qui avait fait trembler les montagnes, avait éclairé la nuit d'un véritable feu d'artifice et avait éclaté en gonflant les ruisseaux et les rivières au point d'inonder des centaines d'arpents de terre. Tout aussi soudainement, les cours d'eau avaient repris leur flux normal et même, pour certains, s'étaient très vite taris, tant la chaleur se faisait déjà sentir en ce mois de juin. Des milliers de larves de moustiques qui se développaient dans les creux d'eau croupissante, avaient apporté de terribles maux, dont la fièvre.

Louis se prit à penser que Dieu avait choisi son camp et que le pape et son légat subissaient sa colère.

Enfin, ils approchèrent d'une partie plus ordonnée du campement, où manifestement régnait l'ordre qui seyait à une armée en campagne.

\*

Le campement du Roi de France et du légat du pape, quant à lui, était bien aménagé. Il s'agissait de pavillons au corps cylindrique, aux toits coniques, plus ou moins grands, et aux structures parfois complexes à un, deux ou trois mâts. La chapelle du Roi et celle du légat étaient facilement identifiables. Deux grandes tentes en chanvre blanc servaient de réfectoire aux proches de Philippe III. D'autres, occupées par toutes sortes de métiers de bouche, par les écuries du Roi, la maréchaussée, la confrérie des sénéchaux, se tenaient très proches les unes des autres. Un peu plus à l'écart, le village royal se distinguait par l'oriflamme de Saint-Denis, héritage de Louis IX. Le pavillon, pendu à un mât haut perché, taillé dans une pièce mince et longue de tissu rouge orné des mots *SAINTE DENIS* en lettres d'or, représentait le symbole de la mort ou de la victoire.

Dans cette partie du campement, résidence du Roi de France, plusieurs tentes étaient tendues de peaux de vache teintées en brun et cousues entre elles, en guise de protection contre le feu.

Louis repéra la plus grande de toutes, à trois mâts de treize à quatorze pieds de haut, qui permettait à un cavalier d'en sortir harnaché. Il y pénétra après avoir été minutieusement fouillé et délesté de ses armes. La tente royale comportait une alcôve réservée à la chambre du Roi, séparée du reste de la pièce par des rideaux de soie blanche et des tentures pendues à des anneaux de bois, depuis le faite de l'habitable. Au sol, des tapis chrétiens orientaux à multiples figures géométriques vivement colorées de bleu, de rouge et de jaune, posés sur des paillasses pour les protéger de l'humidité, réchauffaient l'atmosphère.

Le capitaine de la garde s'assura que son souverain souhaitait donner audience à Louis. Philippe III sortit de sa chambre, des instruments de médecine en main, et passa devant Louis sans le regarder. Le jeune homme entra, torturé par l'angoisse, car le personnage qu'il était venu rencontrer

était pour lui bien plus que le Roi de France, c'était son père. Louis perdit la confiance qui l'habitait à l'ordinaire et réalisa qu'il faisait la guerre à son géniteur. Il se demanda, tout à coup, si celui-ci le savait. Bouleversé il s'inclina, s'agenouilla et baissa la tête, comme un chevalier adoubé, comme un fils devant son père animé d'un profond respect, comme un sujet soumis devant son Roi. L'espoir que Philippe III connaisse la vérité lui redonna confiance.

\*

Il était là, assis sur une caisse recouverte d'un matelas de feuillages et d'épaisses couvertures, installé sur cette couche, appuyé contre les coussins rouges à fleur de lys qui surélevaient le haut de son corps. Il était habillé de façon modeste d'un surcot en toile grise impeccablement repassé. Plusieurs vases d'aisance vides trônaient derrière un paravent que Louis admira. C'était une véritable tapisserie décorative tissée de fils de laine entremêlés de soie, de fils d'argent et d'or. Elle représentait un troubadour faisant l'aubade à une gentille dame manifestement en pâmoison, dans un cadre bucolique.

L'encens qui brûlait sur un présentoir cachait mal les mauvaises odeurs qui émanaient de cette alcôve éclairée par quatre lampes à huile. Le mobilier sommaire était composé d'un siège à dossier et assise en cuir, de tabourets, d'une table de travail d'écriture avec ses encrains et ses plumes, de coffres en bois dont une paire au moins, munis de ferrures et de serrures élaborées. Sur un coussin grenat était posée la couronne de France.

Maintenant que Louis pouvait regarder cet homme en face, il lui paraissait fragile, amaigri par rapport aux portraits qu'il connaissait de lui. Son visage était émacié, ses lèvres gercées et boursoufflées par la fièvre. Ses yeux noirs fixaient Louis avec un regard de chien battu.

\*

— Viens, Louis, assieds-toi là, sur ce siège qui me sert de trône. Tu m’as fait bien des misères, mon fils. Tes exploits et ceux de tes soldats ont affaibli la France, son roi et son armée. Ô combien j’aurais aimé que tu sois à mes côtés dans cette guerre, cette sale guerre que je regrette fort d’avoir conduite contre Aragon. Cette décision m’a été arrachée par un pape intrigant et son légat, qui vaut bien le diable en personne, et les envies irrépessibles de pouvoir de Charles d’Anjou, mon frère.

Le Roi marqua un temps de pose pour reprendre sa respiration et pour réfléchir un peu.

— Non, ne dis rien avant que je ne parle, car j’ai des choses à confesser avant de comparaître devant Dieu... Non que je veuille me justifier de quoi que ce soit à tes yeux, mais il est bon que je n’emporte pas dans ma tombe certains secrets qui nous concernent tous les deux, je devrais même dire tous les trois, avec ta sœur jumelle.

Il songeait, alors que Louis le regardait avec attention. Assis sur ce semblant de trône, le corps et la tête droits, les cuisses et talons joints, les mains posées sur les genoux, il reprit le cours de ses pensées :

— D’abord il faut que tu saches, mais je crois que tu le sais... J’ai péché, au sens que veulent entendre les gens d’Église lorsqu’ils parlent de sexualité, selon les exigences de ma mère. J’ai péché avec votre mère, avant mon mariage officiel, mais pas comme cela a pu t’être rapporté. Votre mère et moi, nous nous entendions fort bien tous les deux, depuis longtemps. Et pour faire ce qui nous avait été demandé, nous n’avions pas attendu les ordres donnés par ma mère Blanche de Castille. Ainsi je puis te dire qu’il y avait, entre Aélide de Foix, votre mère, et moi, autre chose que ce cérémonial de dépuçelage imaginé par ma mère pour la rassurer. Notre aventure durait depuis plus d’un an, en cachette de tous, sauf de mon confesseur. Pas l’officiel, Guillaume d’Ercuis, le chapelain voué à mon éducation, non,

celui qui était mon confident, un simple moine originaire de l'abbaye de Cîteaux, attaché au service du précédent. Il s'appelait Père Jacquemet. Un homme rustique, droit, très humaniste, qui comprenait parfaitement le carcan dans lequel je vivais, ouvert aux choses de la vie et qui voyait d'un bon œil notre liaison secrète. Tu sais, assurer sa descendance est l'obligation d'un Roi. Il peut être le plus minable de tous les Rois, il faut qu'il ait au moins un fils. C'est ainsi. Et il ne faut pas s'imaginer que c'est un réel plaisir de copuler sans amour. Mais nous savions tous deux, votre mère et moi, que les Rois ne sont pas maîtres de leur destin et qu'il ne pourrait rien y avoir d'officiel entre nous, sauf à me fâcher avec la terre entière et plus particulièrement avec le pape Martin IV. Quant à vivre comme amant et maîtresse à la vue de tous, il n'en était question ni pour elle ni pour moi. Nous avons tous deux une haute opinion des relations de couple entre deux êtres qui s'aiment, et notre dignité nous l'interdisait.

Votre mère a disparu de ma vie le jour où elle n'a plus pu cacher qu'elle portait en elle le fruit de nos relations, je dirais même de nos amours. Enlevée à mon affection, disparue sans laisser de trace...

Il marqua une deuxième pause pour reprendre son souffle.

— Maintenant, parlons vrai. Je vois dans tes yeux briller la colère. Toutes mes tentatives pour retrouver votre mère ont été vaines. Le Roi de France ne peut pas obtenir, même s'il l'exige, certains renseignements si d'autres considèrent qu'ils doivent appartenir aux secrets de la couronne, même à l'insu de celui qui la porte. Mes services ont été jusqu'à m'affirmer qu'ils avaient échoué dans la recherche de votre mère, et ont persisté quand j'ai exigé de leur part la vérité. J'ai même limogé leur chef, qui a accepté sans broncher ma décision. Il faut savoir, Louis, qu'un monarque ne peut passer par-dessus la tête de ceux qui ont la faculté de lui dire non.

— Alors, apprenant vos naissances, le Père Jacquemet a décidé de les officialiser pour les passer à la postérité. Après vous avoir fait baptiser, il les a rapportées par écrit, non sur le registre paroissial, car elles auraient été alors rendues publiques, mais sur le « registre d'état d'âme », celui rédigé à titre privé par des curés qui souhaitent faire un état moral de leur paroisse ou rapporter des cas pas trop catholiques comme le concubinage ou la bigamie. En faisant cela, il voulait attester de la réalité d'une descendance royale. Hélas, l'affaire n'est pas restée secrète. L'évêque s'en est emparé, a fait déchirer la page du registre et se l'est fait remettre. Et on le sait, un évêque, ça rend nécessairement compte à son pape.

Il tira un parchemin d'un tiroir secret et le montra à Louis :

— Voilà ce document qui prouve tes origines. C'est Urbain V, le pape d'alors, celui qui a donné la Sicile à Charles d'Anjou, île que tu as brillamment contribué à conquérir au nom de Pierre III, et qui nous vaut cette guerre. Il l'a authentifié par l'apposition dans la cire de l'anneau du pêcheur, son sceau privé, et sa signature.

\*

Louis possédait maintenant, remise de la main à la main par le Roi Philippe III son père en personne, la preuve de l'ascendance de sa sœur et la sienne. Le Roi lui intima l'ordre de se taire.

— Comment j'ai su, me demanderas-tu ? C'est le légat du pape qui m'a présenté le document dès notre entrée en Roussillon.

« La preuve ! » cria-t-il en la brandissant bien haut dans sa main droite pendant qu'il pointait son index gauche en direction de Louis. Et, avant de me la montrer, il m'a interrogé sur ce que je savais de toi, en te décrivant comme un de nos pires ennemis, en m'expliquant en détail tes fonctions, et me révélant ce que tu avais réussi, avec d'autres,

à faire en Sicile contre son autorité. Enfin il me promit toutes les pires déconvenues si l'on ne te supprimait pas.

Il observa Louis comme pour tester sa réaction après une telle révélation, mais l'espion n'en afficha aucune. Alors le Roi poursuivit, sans aucun signe d'étonnement.

— Il me chargeait de te supprimer. De te faire assassiner. Nous nous sommes disputés et avons échangé les pires mots. Il m'a menacé dix fois d'excommunication et a promis de tout faire pour que mon père Louis le neuvième ne soit pas canonisé. Il a même ajouté qu'il finirait cette guerre tout seul.

Le Roi marqua une pause avant de reprendre :

— Là, il en avait trop dit. Malgré les 6 000 cavaliers qu'il avait à sa disposition, il a réfléchi tout haut qu'il n'avait aucune science de la guerre et personne d'assez rompu aux combats pour la conduire. Finalement, il a convenu qu'il s'occuperait du goupillon et moi de l'épée. Chacun sa spécialité.

Un nouveau silence coupa le flot de ses paroles. Il était essoufflé. Son visage se crispa, il comprima son ventre entre ses mains et exprima de petits soupirs de douleur entrecoupés de profondes inspirations. Il semblait totalement à bout de forces et pourtant il reprit d'une voix plus ténue :

— Et puis, sans se démonter, notre légat est revenu à la charge. Il a exhibé un autre document qui m'a bouleversé.

Une nouvelle pause s'imposait... Philippe reprit sa respiration avant d'annoncer :

— Il s'agissait de quatre pages déchirées d'un registre inquisitorial, couvertes d'une fine écriture, synthèse de son interrogatoire de première comparution conduite par l'inquisiteur en personne, le funeste Galand.

Le monologue du Roi se faisait de plus en plus haché. Il s'interrompait de plus en plus souvent.

— L'interrogatoire date de 1284. Toute l'histoire de votre mère est ainsi résumée, en quatre pages authentifiées

par notaire. Tu connais la suite : elle a été déclarée faussement morte et ses cendres ont été tout aussi faussement jetées au vent, mais des gens d'Église, des vrais, l'ont sauvée de la mort. Puis elle a été évacuée par des ribauds et a été accueillie par une communauté de Cathares en Ariège qui s'occupait, au nom de Dieu, des malades et des misérables. Tu t'imagines ? Des Cathares, les Cathares contre lesquels mon père, ton grand-père Louis IX, a fait croisade sans parvenir totalement à les éradiquer. Elle a été arrêtée par les gens de Galand en irrespect total des lois de l'Inquisition... Une sainte femme qui, pour avouer l'inavouable, a subi la torture. Alors, suite à un jugement inique, elle a été brûlée vive et ses cendres ont été dispersées. Je n'en ai rien su. Mais tu sais tout cela, n'est-ce pas ?

Il se leva, très péniblement. Il tremblait de tout son corps. Louis l'imita, puis s'approcha de lui. Leurs yeux s'embaùèrent, chacun ayant pitié du sort de l'autre. Le Roi s'appuya sur le bras du jeune homme. Sa voix s'affermi :

— Et voilà un vieil homme que l'on croirait tout-puissant et qui est au bout de tout, pleurant sur son sort et qui fait pleurer son jeune fils. Finalement, je n'aurai pas réussi grand-chose, dans ma vie.

Ils s'assirent tous deux sur la couche, l'un contre l'autre, l'un soutenant l'autre, comme un tuteur soutient l'arbre presque déraciné.

— On me dit doux, timide, indécis, et on en a souvent profité pour me faire faire et dire des choses qu'au fond de moi-même je réproavais. Mais là c'en était trop. J'ai crié au légat : j'arrête la croisade si tu touches à un seul de leurs cheveux. Oui, je l'ai tutoyé, ce suppôt de Satan. J'ai piqué une colère froide, j'ai porté la main à ma dague. Il a reculé, s'est senti menacé dans son intégrité physique. Avec mes éclats de voix, la garde est arrivée. Ils ont tiré l'épée contre lui. Ils ont fait écran entre lui et moi. J'avais réellement envie de

l'étriper. Votre mère, ignominieusement assassinée, et vous en suivant, c'en était trop. Là, c'était sa vie contre la vôtre.

Philippe III marqua un nouvel arrêt dans ses explications. Puis il reprit d'une voix soudain affaiblie :

— Il a battu en retraite, s'est presque excusé. Il avait bien vu dans mes yeux qu'il ne fallait pas toucher à la chair de ma chair.

Il se tordit de douleur, se plia vers l'avant en se tenant le ventre, vida ses poumons sous la souffrance qui le fit grimacer. Ses jambes le supportaient à peine. Il se dirigea jusqu'au paravent en chancelant et s'affaissa sur un pot d'aisance en retroussant son surcot. Il se soulagea et se mit à vomir, à tousser. Tout en sueur, il regarda son fils, ses yeux noirs enfoncés dans les orbites.

Louis, témoin de cette scène qu'il n'aurait jamais pu imaginer, fut pris de panique. En voyant son père torturé par une telle souffrance, il le soutint, l'aïda à se relever de son pot et le coucha sur son lit. Le Roi ferma les yeux, se mit à murmurer, agrippa le bras droit de son fils et le tira vers lui. Louis se pencha tandis que le Roi soufflait à son oreille :

— Mon fils, aide-moi à rentrer au pays. Je te sais très influent. Supplie Pierre III de me laisser passer pour que j'aïlle mourir sur mes terres, dans mon royaume. Je te le demande, car tu es sans doute le seul à pouvoir le convaincre.

— Et votre armée, père ?

— Mon armée est battue, elle sera sacrifiée. Qu'il fasse de mes troupes vaincues l'instrument de son triomphe.

— Et le légat ?

— Qu'il aille au diable. Attention à toi. Moi fini, tu n'es plus protégé. Tu leur en as tant fait voir, ils ne te pardonneront pas. Ni mon fils et ses sujets ni ceux de la couronne d'Aragon.

Ses yeux se fermèrent et son visage s'apaisa. Sa respiration devint régulière, ses mains cessèrent de se crispier

sur la toile du lit. Il avait délivré son cœur et tout avoué à Louis qui repartit rempli d'un bonheur secret.

– 28 –

**Où le légat du Pape demande grâce  
(30 juin 1285 – CAMPEMENT DU ROI –  
CHEZ LE LÉGAT)**

Il ne pouvait y échapper ! Une chapelle était dressée à côté de la tente royale, avec des toiles vert-clair, bleu-pâle et rouge un peu passé. Elle reproduisait le modèle d'une église, avec une nef tout en longueur et sans transept. Il n'y avait pas de siège, ce qui obligeait les fidèles à assister à l'office debout ou à genoux. On y trouvait une chaire près de laquelle trônait un autel, nécessairement portatif, constitué d'une lause consacrée, posée sur une large planche de chêne et soutenue par quatre billots de bois de châtaignier. C'était très simple et suffisant pour accomplir la liturgie, même pour un cardinal-légat. Ils étaient en guerre ! Il y avait aussi un pupitre et un lutrin sur lequel était posé le livre des évangiles, bien visible de l'assemblée. Et, bien sûr, derrière l'autel et accrochée à même la toile de tente pendait un panneau de bois peint représentant une croix latine et un christ triomphant, le corps droit, la tête relevée et les yeux rivés au ciel. À gauche de l'autel se trouvait un buffet servant de crédence sur lequel étaient posés deux burettes ouvragées en argent, l'une pour l'eau, l'autre pour le vin, et le calice, en argent ciselé, décoré de feuilles de vigne. Et tout à côté la patène rectangulaire, du même métal et orné d'une croix en son centre.

Les pans de la tente étant entrouverts, Louis assista un temps à la cérémonie qui touchait à sa fin puisque le célébrant en était à l'« *Ite Missa Est* ». Trois prêtres et deux diacres sortaient de la chapelle où le cardinal-légat venait sans doute d'accomplir un office selon le rituel des messes basses. L'un d'eux, en apercevant l'espion, fit un pas en

arrière, se retourna vers ses condisciples et les regarda avec dans les yeux plein d'interrogations. Le cardinal-légat suivait. Il l'aperçut.

Ici il n'y avait pas de mitre ni de sandales dorées, le manteau pourpre était sans doute au vestiaire. Une simple chasuble à deux pans et sans manche, revêtue par-dessus l'aube et l'étole, composaient le seul habillement destiné à la messe !

\*

— Tiens, voilà un hérétique qui mériterait qu'on le cuise à petit feu ! Un de mes pires ennemis par les temps qui courent, qui rend les routes et chemins peu sûrs avec ses brigands, ses détrousseurs sans foi ni loi, qui ignore toutes les règles de la chevalerie et qui se dit pourtant chevalier ! Et qui proclame sa soumission au Roi d'Aragon, excommunié à jamais ! Faut-il que notre Roi soit faible pour permettre à cet homme de vivre ! Suis-moi dans ma tente.

La partie de la tente réservée au légat était tout aussi sobrement meublée que celle du Roi, à part quelques icônes peintes sur bois, représentant Marie Madeleine, puis la vie et la mort du Christ. Louis semblait reconnaître une armoire à ferrures déjà vue dans l'église Sainte-Marie de Corneilla-de-Conflent et dans l'atelier de son serrurier. L'artisan en avait-il confectionné une autre identique ? En tout cas, si ses souvenirs étaient bons, ce type d'armoire plus particulièrement protégé avait donné du fil à retordre à leur spécialiste ! C'est donc dans ce meuble que se trouvaient les documents importants et sans doute les fonds nécessaires qui permettaient au légat un train de vie correspondant à ses fonctions et à sa tâche, et certainement de quoi payer les quelques 6 000 combattants enrôlés sous la bannière du Pape. « Voilà une cible à privilégier au cours d'un déplacement du campement ! » songea Louis.

Il jeta :

— Y aurait-il, Monseigneur, des raisons qui dépassent l'entendement pour que vous tolériez encore une situation comme la mienne ?

— Tu n'es ni mon fils ni celui de Dieu, et tu ne m'es pas cher, bien au contraire ! Donc, le plus simple est encore que je t'appelle mécréant, puisque tu t'es mis en marge de la seule religion que je considère comme vraie.

— Il est bien entendu, Monseigneur, que vos réflexions n'engagent que vous et votre Pape Honorius IV que vous avez intronisé, il y a si peu que vous n'avez peut-être pas encore reçu de sa part la lettre confirmant votre nomination et votre mission. Pourriez-vous me dire quels sont vos nouveaux pouvoirs juridiques, s'il vous en est accordé quelques-uns ?

Le légat se retint sans doute de vociférer contre ce mal poli un peu trop hardi à son idée. Il répondit :

— Mécréant, sache que notre Pape confirme que je puis faire usage de peines spirituelles et notamment de l'excommunication afin d'affirmer mon autorité et par la mienne, la sienne. Je suis, bien sûr, autorisé à prêcher, administrer les sacrements, recourir aux procédures d'inquisition, voire au bras séculier. Et je puis lever toute sanction déjà prononcée. Vous oubliez trop souvent ce pouvoir, vous les mécréants condamnés à l'excommunication mineure<sup>1</sup> pour avoir fréquenté un personnage condamné à l'excommunication majeure comme Pierre III ! Je puis vous absoudre en confession. Encore faudrait-il que vous changiez de camp ! Et même si vous me le demandiez, en l'état actuel des choses...

Louis l'interrompt :

— Monseigneur, il ne me semble pas, à ce que j'ai vu en venant vers vous les Français, que vous soyez en état de

---

<sup>1</sup> Au Moyen Âge, l'excommunication mineure privait, de façon temporaire, le fidèle des sacrements, et surtout celui de l'Eucharistie, ainsi que de la sépulture chrétienne.

vous arroger le droit d'être vainqueurs avant d'avoir gagné définitivement la guerre ! Vous devriez plutôt vous interroger sur le sort qui risquerait de vous être réservé si, par malheur pour vous, les armes vous étaient défavorables !

— Si vous ne savez pas comment cela va se terminer, Dieu le sait, lui. Ne dit-on pas que les voix du seigneur sont impénétrables ? Faisons-lui confiance !

— Moi, je vous conseille plutôt d'avoir les deux pieds sur terre !

— Il est vrai que je ne suis pas le seul à être inquiet pour l'avenir de notre cause, mais si Dieu décidait de choisir votre camp, il serait sans nul doute à même d'aménager ce revirement de situation à son profit.

— En tout cas, si votre Roi vient de m'affirmer que ma vie ne tient qu'à un fil et que nul ne sait la longueur de la bobine sur laquelle il est enroulé, vous devriez aussi vous préoccuper de votre propre quenouille ! Les cardinaux-légats sont, vous le savez, eux aussi exposés à toutes sortes de coups du sort ! Voyez ce qui a été fait de Monseigneur le cardinal-légat Pierre de Castelnau qui, d'abus en excès de zèle, de condamnations à mort en excommunications, et pas des moindres, puisqu'il s'agit entre autres de celle du Comte Raymond VI de Toulouse, s'est trouvé proprement assassiné le 14 janvier 1208 alors qu'il quittait Saint-Gilles pour revenir rendre-compte au pape des négociations échouées avec le comte de Toulouse ? Qui sont les responsables ? Des cavaliers tout harnachés ou des ribauds débandés ? Une conspiration contre le Pape ou un simple règlement de compte ? Nul ne le sait.

— Et qu'en est-il advenu ? La croisade contre les Albigeois pour éradiquer les cathares. Des morts, beaucoup de morts !

— Oui, Monseigneur, la question que vous posez est pertinente. Qu'en est-il advenu ? Le bûcher de 200 cathares sur le Camp dels Cremats au pied du château de Montségur le

16 mars 1244 a-t-il changé les choses ? N'êtes-vous pas toujours englués dans cette croisade qui, chez vous, c'est maintenant coutumier, oppose des chrétiens à des chrétiens ? Où est la victoire que vous présentez comme définitive ? Pourquoi y a-t-il de nos jours encore des inquisiteurs féroces et dénués de toute humanité, tels l'inquisiteur Galant de Carcassonne ?

— Craignez que l'on vous prenne pour un hérétique, ce qui, selon ce que vous venez de me dire, ne fait aucun doute !

— Et comment vous vous en sortirez, si nous donnons au Roi de France l'autorisation de passer sans encombre les Pyrénées ? Il ne m'a pas semblé que vous feriez partie de ses bagages !

Le légat tiqua imperceptiblement avant de répondre :

— J'en serai, et si ce n'est lui qui le permet, ce sera le futur Roi de France ! D'ailleurs, vous feriez bien sans doute de vous rapprocher de lui ! S'il y a négociations, c'est lui qui les conduira !

— Je suis porteur pour mon Roi de propositions dont vous ignorez la teneur !

— Permettez-moi de vous dire que j'en connais la portée !

— Et vous savez quelle en sera la réponse ?

— Sauf peut-être dans des combats singuliers, les Rois ne se tuent pas entre eux. On les fait prisonniers et on s'en sert comme otage ! Pour les mêmes raisons, on n'assassine pas froidement non plus les fils de Roi ! Par contre, ils peuvent mourir au combat ! N'est-ce pas, mécréant ?

Louis s'agaçait :

— Je suis bien aise de vous l'entendre le dire, moi qui viens d'être averti par mon père que sa soi-disant protection arriverait à son terme dès son décès ! Il y a donc un après ! Comment pourrait-il y avoir un après pour le légat du Pape que vous êtes ! Il franchit vers le Nord les Pyrénées en compagnie de Philippe III ou de ce qu'il en reste, mais après...

— Tout se négocie mécréant, tout ! Même, à l’occasion, la façon de mourir !

— Pour vous, au combat, Monseigneur, au combat ! Le goupillon à la main ! Offrant votre gorge à une horde de chiens enragés lâchés pour vous dévorer ! Ou détrossé par des bandits de grand chemin, pendu nu par les pieds à un chêne centenaire et exhibé à la foule féminine en délire. Jusqu’à ce que mort s’ensuive, soit de honte, soit d’être ainsi maltraité. Ou tout simplement tombé dans un piège à ours ou à loup ! À moins que les fièvres ne vous emportent, ce qui nous ferait moins rire, car vous ressembleriez alors au commun des mortels !

— Quelles douceurs vous évoquez là ! Si nous résumons, nos jours à tous deux sont comptés. Pour vous, à la mort de Philippe III, vous ne vaudrez plus un écu. Pour moi, c’est au moment où je pose le pied en Roussillon, chez mon bon chrétien Jaume II, que notre Pape dira une messe à mon souvenir ! Eh bien, cela explique que nous soyons encore tous deux en vie ! N’est-ce pas ce que je disais ? Seul Dieu le sait !

La réponse de Louis fut instantanée :

— Vous avez suggéré, si j’ai bien compris le sens de vos paroles, que changer de camp pouvait arranger les choses aux yeux de Dieu et du représentant que vous êtes ! Pourquoi alors ne prendriez-vous pas le bon vent qui souffle manifestement de notre côté. Selon la volonté de Dieu ! Et, sans aucun doute, au plus grand plaisir du Pape qui s’épargnerait ainsi de votre messe ! Après tout, tout ce qui arrive n’est aucunement de votre faute ! Philippe III et ses barons sont seuls responsables d’un échec maintenant certain de cette croisade ! Combien de fois les avez-vous exhortés à faire leur métier de guerriers ? À tenir leurs promesses faites à Martin IV ? Vous ont-ils écouté ?

Pris d’une certaine appréhension, le religieux se radoucit pour questionner :

— Et que me demanderiez-vous pour faire partie des charrettes qui emporteraient Philippe III vers sa patrie, le sauvant ainsi d'une issue fatale en terre ennemie ?

— Rien pour moi ! Seulement de poursuivre la protection que vous témoignez déjà pour ma sœur et pour ma bien-aimée, que je vous assure marier au plus tôt selon les rites chrétiens !

— Ma vie contre deux vulgaires personnages ? Vous y allez fort ! Je ne vaudrais pas plus ?

Louis ironisa :

— Monseigneur, vous êtes trop matérialiste ! Votre pouvoir vous a rendu aveugle ! Ce n'est pas lui qui fait le bonheur ! Relisez votre bible et, s'il est possible, autant que cela dépende de vous, soyez en paix avec tous les hommes !

— Mécréant, vous a-t-on déjà dit que vous étiez de bon conseil ? Je vous rends grâce de ce que vous pourriez faire pour nous, pour moi !

— 29 —

## **Où le Roi d'Aragon reprend les choses en main**

**(3 juillet 1285 – ROSES)**

Il se disait que tout l'Aragon n'était pas derrière son Roi ! Déjà, le 16 mai, le 22 avril et le 28 juillet de l'an 1285, alors que son royaume était directement menacé par les Français, Pierre III, en vertu des dispositions de la constitution de Catalogne, envoya des messagers et fit sonner le tocsin pour appeler au rassemblement des troupes. Même les injonctions et les menaces n'y firent rien. Seul son frère, Pedro, baron d'Ayerbe, rallia sa cause avec ses chevaliers.

Mais le siège de Gérone modifiait considérablement la situation ! Et les barons fidèles au Roi depuis le début des hostilités se sentirent obligés de réclamer des comptes à leur souverain qui passait, en ces occasions, pour un homme de

pouvoir ne l'exerçant pas vraiment. Ils lui demandèrent de faire preuve d'autorité envers ces barons aragonais qui faisaient fi de leur devoir d'assistance à leur Roi.

Louis assista à la présentation de cette requête collective. L'ambiance était tendue. Le Roi Pierre III paraissait agacé de ce qu'il prenait au départ pour des rodomontades ou des sentiments d'amertume, mêlés d'irritation. Mais, au fur et à mesure des arguments avancés, son attitude changea, car il perçut vite dans les paroles prononcées par ses fidèles sujets toute la passion et l'amour pour leur Roi et leur royaume. Et, quand ce dernier prit la parole, il étonna une nouvelle fois Louis :

— Je crois que je suis le seul Roi chrétien au monde à avoir autant de vassaux si fidèles ! Vos attitudes et vos gestes, jusqu'à ce jour, en attestaient déjà. Mais ce que vous me dites là prouve que vous aimez votre royaume et votre Roi plus que vous-même et que vous avez la volonté de les défendre jusqu'au bout de vos possibilités. Maintenant, cette guerre que nous livrons contre le reste du monde et qui nous a déjà causé désagréments et dommages, nous allons, s'il plaît à Dieu, la remporter ! Oui ! Si nous perdons cette guerre, celui qui y perdra le moins, ce sera moi, en dehors de l'honneur. Je ne suis qu'un chevalier parmi tant d'autres et, s'il me reste mon cheval et mes armes, je pourrai vivre à mon aise. Alors que vous, vous perdriez tout, sauf sans doute votre honneur pour avoir tenu les armes jusqu'à la fin. Et c'est pour cela que nous allons la gagner ! S'il vous en plaît, car je vous laisse le choix sans ressentiment aucun, préparons-nous ensemble à la faire ! En contrepartie, je vous paierai, comme cela a été de tout temps l'habitude en Catalogne, de manière à ce que vous ne soyez pas dans le besoin. Voilà, finalement, ce que je vous propose ! Nous défendons nos côtes contre la flotte française, car c'est par les ports qu'ils nous ont pris, que leurs renforts et leur ravitaillement arrivent. Simultanément, si vous en convenez, il serait judicieux de tenir Hostalric,

passage obligé entre Gérone et Barcelone et très fortement fortifié. Nous pourrions partager nos forces entre Hostalric et Besalù et mener, depuis ces deux sites, toutes les attaques possibles pour causer des pertes irréparables à l'ennemi. Et vous m'y attendrez jusqu'à ce que je vous rejoigne depuis Barcelone.

\*

Et ce qui fut dit fut fait !

Ils tinrent les frontières grâce à Albert de Mediona, ses soixante cavaliers et ses mille sergents, tandis que le reste de la troupe s'installa à Hostalric.

Conformément aux ordres donnés, il ne fut pas un jour sans que leurs unités légères ne harcèlent les Français dans tous les mouvements de troupes ou de matériels qu'ils faisaient, et même jusqu'à leurs campements qu'ils attaquaient de nuit, de la même façon qu'ils l'avaient fait à Perpignan.

Mais il est notoire que le plus beau coup réussi par leurs troupes fut encore l'attaque d'un convoi apportant des fonds de trésorerie sans doute destinés à la paie des soldats français !

Louis en était, pour son plus grand plaisir !

\*

Depuis Narbonne, un messager les avait informés du départ d'un convoi naval, sans aucun doute exceptionnel, car le secret de son embarquement et de son contenu avait été bien gardé. Il venait de partir pour le golfe de Roses, ville où le ravitaillement des Français était stocké. Une caravelle puissamment armée avait chargé dans la nuit des coffres de dimensions qui ne semblaient pas étonnantes, mais d'un poids si lourd qu'une chèvre avait dû être aménagée sur le pont. Cet appareil de levage en bois, facilement démontable, était pourvu d'une moufle supérieure à trois poulies, ainsi que d'une moufle inférieure à trois poulies également, ce qui pouvait réduire par six l'effort à faire pour soulever les

coffres. Deux galères accompagnaient le convoi, elles aussi puissamment armées. Pour un observateur non averti, il ne s'agissait que d'un transport comme il s'en était vu quasiment tous les jours depuis que les Français avaient franchi les Pyrénées.

Ils attendaient donc avec impatience cette livraison, car ils avaient l'intention de l'intercepter, conformément aux directives du Roi Pierre III. D'abord signalé par les observateurs du cap Creus, le convoi glissait doucement vers le Sud en suivant la côte.

\*

Roses. La nuit tombait sur une mer d'huile. Pas un souffle de vent. À la pointe de Roses, au sud-est du port, des hommes en groupe attendaient avec patience en regardant dans le lointain. Au bout de la grève, quatre charrettes attelées chacune à deux chevaux. Au large, trois fanaux espacés signalaient la proue de trois navires qui naviguaient à la rame. Les gens à terre s'annonçaient par un fanal tenu à bout de bras et balancé de latéralement. La galère s'approcha prudemment jusqu'à toucher une petite plateforme de rochers qui aurait pu servir au transbordement.

Les complices de Louis guettaient, sur le haut de la pointe, vêtus et barbouillés de noir pour ne pas être repérés. Tout se faisait dans le silence. Quelques-uns s'approchèrent du navire et l'encordèrent au rivage. La chèvre fut mise en place sur le pont. Les manœuvres commencèrent. On ne comptait guère plus de quatre hommes, ajoutés aux quatre charretiers qui calmaient les chevaux en les tenant par le licol.

Ils comptèrent la garde qui protégeait cette opération : cinq cavaliers, épées à la ceinture, légèrement vêtus, semblait-il, cinq sergents éparpillés sur la pointe, plus intéressés par les manœuvres qu'attentifs à la garde des lieux. Tout cela était si discret que Louis et ses hommes étaient confortés dans l'idée qu'il s'agissait d'une livraison de

grande valeur qui devait, pour être protégée de toutes les convoitises, rester secrète.

Il fallait prendre une décision ! Attaquer au moment du déchargement. Une fois les coffres chargés sur les charrettes ? Cette solution était à éviter, car il faudrait, dans ce cas, ajouter aux forces ennemies, les hommes de la galère, l'équipe qui assurait la manutention, les quatre charretiers, même s'ils n'étaient pas armés, les cinq sergents à pied, donc possiblement très mobiles, surtout de nuit, et enfin les cinq cavaliers montés sur leur destrier. Au total, trop de combattants contre les forces de Louis qui en plus de lui-même et de ses deux complices était forte de cinq hommes répartis de part et d'autre de la pointe pour boucler le dispositif et protéger leurs flancs, et de vingt Sarrazins armés d'arbalètes, choisis parmi ceux qui avaient prouvé leur efficacité à Gérone. Beaucoup plus loin, dans les taillis, une vingtaine de bêtes de somme encadrées par des gardes étaient prêtes à recevoir leur fardeau. Leur mission : charger dans des sacs tout ce qui pourrait être rapidement transporté et s'évader chacun dans une direction différente. Une paire de Sarrazins assurerait la protection rapprochée de chaque équipage. Quant aux ribauds qui traînaient dans le secteur du camp militaire français et autour de la citadelle, à l'affût d'une bonne occasion de détrousser les imprudents, ils avaient été avertis qu'il serait dangereux pour eux de se mêler aux affaires de Louis. Ralliés depuis pas mal de temps à leur cause, le chef, qui avait apprécié le contenu de la bourse offerte pour sa collaboration passive, les avait assurés de leur neutralité !

Ou alors ils attaqueraient lors du passage des charrettes dans un lieu propice.

Louis percevait dans le regard noir de ses deux compagnons, toutes les interrogations qui se posent à l'ordinaire, au moment de l'action. Leur regard disait aussi qu'ils l'attendraient éventuellement au tournant.

\*

Les caisses furent déchargées au palan, transportées par quatre hommes sur des espèces de brancards en bois fabriqués pour la circonstance, et entassées sur les charrettes à la force du poignet. Non sans mal. La galère rompit ses amarres et s'éloigna à la vitesse imprimée par les rameurs. Les chevaux firent demi-tour sur le chemin étroit qui menait à la pointe avec moult difficultés. Tout cela demandait un peu de temps pendant lequel Louis resserra son dispositif. Une cible, deux arbalétriers. Chacun choisit la sienne, les cavaliers en priorité, les sergents ensuite et le reste au poignard. Pas de quartiers. Pas de survivants !

Louis avait confiance en ses hommes qui, malgré la peur, semblaient lui rester fidèles. Tout paraissait si simple ! Le surnombre qui jouait à leur avantage, l'habileté de ses tireurs, la nuit, la surprise puis la sidération, tout semblait les servir !

À l'assaut ! Cavaliers et sergents reçurent la première salve de carreaux. Personne ne se releva. La deuxième salve n'atteignit que partiellement ses objectifs. L'ennemi se dispersa dans tous les sens. Il fallait finir le nettoyage à l'arme blanche.

Ils se regroupèrent. De leur côté, ils n'avaient reçu que quelques blessures sans grande gravité. Lorsque la colonne de bêtes de somme les rejoignit, les coffres furent fracturés au niveau des serrures. Des plaques d'argent, des pièces du même métal et d'autres d'or, en coulèrent. Un coffre ouvert laissait apparaître des gros tournois d'argent que Louis reconnaissait : en avers *LUDOVICUS REX*, et en revers *TURONIS CIVIS*, un châtel tournois au centre, le tout dans une bordure de douze fleurs de lys symbolisant douze deniers tournois. C'était la monnaie de Philippe III le Hardi. Une bonne prise. Louis distribua à poignées le contenu d'un coffre en récompense du service rendu. Chaque équipage ayant chargé sa bête, ils partirent tous dans des directions

différentes jusqu'aux hauteurs du col de Peralada, lieu de rendez-vous.

\*

Desclos, le trésorier de Pierre III, lui confirma qu'il avait mis personnellement la main sur le plus important. Il y avait, parmi les coffres de dimensions respectables, une boîte en bois munie d'une simple serrure que l'espion s'était appropriée. Curieux de nature, il l'avait ouverte. Il y avait trouvé deux poinçons : l'un, la pile, portant le revers de la pièce, et l'autre, le trousseau, représentant l'avvers. De quoi fabriquer tous les gros tournois qu'ils voulaient, sans être accusés de contrefaçon, car ils avaient également le métal !

Le brave Desclos conta par le détail, au Roi Pierre III et à Louis, la manière dont on frappait monnaie avec les deux poinçons. Il fallait couper la lame de métal en morceaux appelés flancs, les recuire et les étendre au marteau, les arrondir puis les blanchir. On posait alors le flanc sur la pile et la pile sur un billot, on plaçait le trousseau au-dessus du flanc, et on frappait le trousseau avec un marteau jusqu'à obtenir la double empreinte bien marquée.

Ils avaient bien compris qu'Aragon était devenu subitement riche, mais Desclos resta si évasif quant à la valeur totale de ce qui avait été volé, que ni le Roi ni Louis, n'en surent davantage ! En contrepartie, il était bien convenu qu'il ne pouvait plus rien leur refuser !

Et Louis n'avait toujours pas reçu la moindre nouvelle de son Émeline bien aimée !

– 30 –

**Où les flottes de Philippe III sont  
détruites en un mois  
(28 juillet – 28 août 1285 – EN MER)**

Après avoir organisé sa défense au sol, Pierre III et son État-major souhaitèrent porter la guerre sur mer, car tous

étaient sûrs que leur flotte, bien qu'inférieure en nombre, était tactiquement supérieure, et qu'avec l'aide de Dieu, elle pourrait porter à l'armada française un coup fatal et décisif. Pas de navires, pas de transports de troupes et, surtout, aucun ravitaillement.

Comment Louis pouvait être partout à la fois ? Il n'avait pas pu être témoin visuel des batailles navales ayant opposé, en ce mois d'été, l'armada française et la flotte aragonaise en Méditerranée, le long des côtes du royaume. Pourtant, c'est peut-être là que la guerre qu'ils menaient contre les Français avait été gagnée ! Voici le résumé de l'ensemble des opérations conduites par les hommes d'Aragon, trois amiraux remarquables par leur science de la guerre en mer. Il s'agit de Raimond Marquet et Béranger Mayol d'une part, Roger de Lauria de l'autre. Car il y eut deux opérations distinctes pour exterminer l'armada du Roi de France en trente journées !

Par contre, des détails de cette guerre navale relevaient sans nul doute de pratiques visant à rechercher et exploiter le renseignement. Avec ses hommes, Louis y a pris sa part !

\*

Manifestant une certaine impatience, Pierre III convoqua séance tenante Raimond Marquet et Béranger Mayol à Barcelone. De fins tacticiens en manœuvres navales qu'il avait appréciés pendant l'opération en Sicile, quelques années plus tôt. Bernat Desclos, son trésorier, et Louis l'espion catalan furent aussi conviés. Le dialogue s'engagea. Louis expliqua qu'il disposait d'hommes sûrs dans les places réquisitionnées par les Français : Roses, Cadaqués et Saint-Féliu. Ces agents le tenaient informé des manœuvres de navires dès qu'ils étaient connus, c'est-à-dire en général la veille de leur déplacement, lorsque les ordres préparatoires étaient donnés. Ce dispositif était complété par l'infiltration d'espions dans chacun des convois qui acheminaient le ravitaillement et même, pour ce qui concernait les navires de

guerre, par la présence de quelques-uns de ses hommes recrutés tout à fait normalement au moment des enrôlements organisés par les Français à Marseille et Narbonne. Ces hommes ne se connaissaient pas entre eux et n'avaient qu'un seul interlocuteur qui servait de liaison avec leurs complices dans chaque port. Ce recueil d'informations était, bien sûr, facilité par un nombre incessant de rotations de petites barques, entre les navires en mer et les ports. Les informations lui arrivaient ensuite par des coursiers à cheval, porteurs de messages codés ou écrits en Catalan, langue encore imparfaitement connue par les Français. Au cas où ! Il expliqua qu'il leur faudrait améliorer la transmission de ces informations à Raimond Marquet et Béranger Mayol pour qu'ils puissent décider, en toute connaissance de cause, de la conduite à tenir.

Raimond Marquet déplaça des cartes marines et positionna les forces en présence. Les galères du Roi de France, réunies dans les trois ports de Roses, Cadaqués et Saint-Féliu, étaient au nombre de cent soixante environ. Soixante, bien armées, restaient à disposition du Roi Philippe III à Saint-Féliu. Vingt-cinq se maintenaient au port de Roses, bien appareillées, pour garder le port. Celui qui les commandait était un bon amiral, nommé Guillaume de Lodève. Cinquante autres galères étaient chargées d'aller et venir de Roses, où était entreposé tout le ravitaillement destiné aux armées restées à terre. Le transbordement des marchandises s'effectuait depuis les navires jusqu'aux ports grâce à de petites barques dont le nombre était considérable. Il avait constaté que vingt-cinq galères assuraient, depuis Narbonne, Aigues-mortes et Marseille, le ravitaillement de Roses en vivres. Ainsi, les rotations entre tous ces ports ne cessaient jamais !

Béranger Mayol fit le point sur leurs propres forces. Ici, à Barcelone, douze galères armées, c'est-à-dire les dix nouvelles galères que le Roi avait ordonné de construire, et

deux vieilles galères qui étaient sur place, et qu'il avait fait radouber. Il pensait y faire embarquer des arbalétriers en cas de combat rapproché.

Puis ils avaient parlé tactique. La manœuvre navale ? Entrer dans le golfe de Roses à hauteur du cap Creus et, à l'aube, fondre sur ces vingt-cinq galères de Cadaqués pour s'en emparer avec, bien sûr, l'aide de Dieu. La transmission de renseignements ? Un nommé Gras, l'homme le plus notable de Cadaqués, soumis au comte d'Ampurdan, et ses deux neveux, se rendraient toutes les nuits à la pointe du port Lligat pour pouvoir communiquer avec les navires d'Aragon. Ils leur attribuaient quatre hommes chargés d'assurer les liaisons entre les trois ports. Grâce à ce dispositif, ils apprirent que les cinquante galères partant de Saint-Féliu mettaient quatre jours pour arriver à Roses et cinq pour débarquer les marchandises.

Des renforts étaient-ils possibles ? Le Roi leur assura qu'il avait expédié en Sicile trois navires par trois itinéraires différents pour informer la Reine et l'amiral Roger de Lauria de leur situation, et leur transmettre l'ordre de nous rejoindre avec cinquante à soixante galères armées.

\*

L'opération envisagée fut tentée quatre fois avant que les circonstances deviennent favorables.

Il fut signalé par nos guetteurs que cinquante galères étaient parties de Roses le matin avec un grand nombre de barques et de lins, qu'elles avaient été aperçues doublant le cap d'Aiguafreda. À Roses, il ne restait que vingt-cinq galères pour garder le port. Quant aux hommes qu'ils avaient sur les galères françaises, ils décrivirent tous, avec précision, les manœuvres de la flotte française restée dans le Port de Roses. Au soleil couchant, elles se postèrent à la pointe en dehors du port et s'y tinrent avec les voiles larguées.

Une fausse sortie de nos galères du port de Barcelone en louvoyant à la rame en direction de la Sicile trompa les

espions de France. Mais quand les guetteurs des hunes virent arriver sur eux la flotte aragonaise, Guillaume de Lodève fit aussitôt sonner les trompettes et les nacaires<sup>1</sup>, armer tout son monde, amarrer les galères entre elles, hisser les voiles et mettre le cap sur les navires de Pierre III. Les Aragonais firent de même. Au près, les avirons amenés, les arbalétriers firent merveille ! Ce fut l'hécatombe sur les ponts ennemis. Alors, comme convenu, les hommes de Barcelone abordèrent l'adversaire par les flancs.

Dès que les galères furent entremêlées, de grands coups d'épée, d'estoc et de masses d'armes furent distribués. Les arbalétriers quittèrent leurs armes et s'élancèrent sus à leurs ennemis. Visible depuis la pointe du port, la bataille fut terrible et sanglante.

Toutes les galères ennemies furent prises et leurs pertes furent considérables : quatre mille hommes selon les témoins, tandis qu'Aragon n'avait perdu que cent unités dans cette expédition ! La prise fut de onze galères, car ils durent en abandonner qui ralentissaient l'allure.

Leur retour à Barcelone fut salué comme il se doit. Pierre III accorda aux hommes de sa flotte toute la cargaison contenue dans les navires ennemis et fit payer leur solde pour quatre mois. Il ordonna que les bâtiments saisis soient radoubés et prennent le pavillon aragonais. Et Desclos mit la main dans ses coffrets, non sans ronchonner, comme d'habitude ! Mille florins d'or à Gras, mille à chacun de ses neveux. Et deux cents florins aux cousins qui avaient participé à l'échange de renseignements. Ils ne se connaissaient pas et bénéficièrent d'un sauf-conduit.

C'est ainsi que se termina la première opération navale. Un succès total ! Mais il fallait parachever cette victoire !

---

<sup>1</sup> Instrument de percussion (Timbale) utilisée dans les armées arabes au Moyen Âge.

\*

Roger de Lauria, amiral de la flotte catalane qu'il commandait brillamment depuis la conquête de la Sicile, se dirigea vers le cap d'Aiguafreda pour prendre terre à Las Hormigas, tandis que Raymond Marquet et Béranger Mayol armèrent seize galères dont le radoub était terminé, et embarquèrent tout leur monde. Il voulait que chaque vaisseau soit signalé par trois fanaux, l'un à la proue, l'autre au milieu, et un troisième à la poupe, prêts à être allumés conjointement, si l'armada française survenait. Ainsi, les vaisseaux de Pierre III se reconnaîtraient entre eux et les Français croiraient avoir affaire à trois fois plus de galères. À la pointe du jour, la flotte entière du Roi de France, identifiée par un des lins envoyés « pour voir », passa les eaux du cap avec un seul fanal sur l'avant. La flotte aragonaise se positionna entre la terre et elle, puis, d'un seul coup, alluma tous les fanaux et fonça sur elle. Même attaque, même scénario, les arbalétriers étant une nouvelle fois déterminants dans les abordages. Avant que le jour se lève, cinquante-quatre galères de France furent prises, quinze s'échouèrent sur la plage, furent pillées et brûlées, tandis que les Génois prirent le large sans demander leur reste avec leurs seize galères.

\*

À Roses, l'Amiral Roger de Lauria livra à Raymond Marquet et Béranger Mayol toutes les galères prises. Ils allèrent aussitôt à Palamos et à Saint-Féliu pour s'emparer des navires et des provisions qui s'y trouvaient. Pendant ce temps, l'amiral mit le cap sur Roses en arborant le pavillon du Roi de France pour duper les Français. Les vingt galères de France firent mouvement vers les navires d'Aragon et il fut trop tard pour faire manœuvre, lorsque le pavillon français fut abattu et celui du Roi d'Aragon levé ! Toutes les galères françaises furent prises sans coup férir !

Triomphant, Roger de Lauria pénétra alors dans le port de Roses, y investit toute embarcation qui flottait et fonça sur les forces françaises encore en position. La débandade ! Ceux qui survécurent fuirent vers Gérone. L'Amiral devint alors le maître en mer comme sur terre ! Il décida de s'installer avec tous ses gens au col de Panissars.

\*

Ce que Desclot raconta à Louis par la suite lui déplut ! Six cent dix prisonniers furent amenés au Roi d'Aragon. Celui-ci fit attacher à une corde trois cents de ces hommes qui étaient blessés et les fit noyer. Il garda cinquante prisonniers de guerre pour demander rançon et fit crever les yeux aux deux cent soixante autres, excepté à l'un deux, auquel il laissa un œil et qui servit de guide à ses infortunés compagnons, tous renvoyés au camp des Français.

Louis eut l'outrecuidance, dès qu'il put l'aborder, de dire en particulier au Roi son ressentiment. Et le Roi lui répondit : « Elne, Louis, souviens-toi d'Elne ! »

– 31 –

## **Où Pierre III perd une bataille mais pas la guerre**

**(15 août 1285 – TUDELA puis GÉRONE)**

Ayant réglé toutes les affaires pendantes à Barcelone et passant des paroles aux actes, Pierre III se rendit à Montserrat, pria toute une nuit sainte Marie, la Moreneta des Catalans, et quitta le monastère avec l'intention de se rendre à Hostalric, un château fortifié non loin de Gérone, où il convoqua son fils Alfonse et tous ses barons. Là, après avoir recueilli leurs avis, il décida de faire fortifier le château de Tudela, sur la colline de Sant Grau d'Ardenya, passage stratégique et beau belvédère avec vue sur la mer. Et, encore une fois, car il était homme à prendre des décisions sans que personne ne le sache, même pas ses plus proches, il décida

d'agir. S'ensuivit une journée qualifiée de dupes, tant les choses qui s'y produisirent furent dénuées d'entendement !

\*

Le soleil à peine couché, Pierre III convoqua ses barons, ses capitaines, ses conseillers et Louis, et leur demanda de tenir prêtes toutes les troupes pour une opération envisagée tôt dans la nuit. Ils n'avaient bien sûr pas manqué de lui demander quelles étaient ses intentions, mais il n'en souffla mot, tournant même le dos à leurs interrogations. Et c'est trois heures après le coucher du soleil, de nuit donc, qu'il rameuta ses troupes composées de cinq cents cavaliers en armes et de cinq mille fantassins à majorité Almogavres. En route vers Gérone ! À l'aube, ils arrivèrent en vue de la cité. Le Roi réorganisa son armée. Les sergents, avec leur armement sur l'avant, encadrés par cent cavaliers. Lui, il se positionna au milieu du dispositif avec trois cents hommes à cheval. Suivaient les bêtes de charge avec leurs muletiers protégés par cent cavaliers. Aucune bannière, aucun étendard, rien qui puisse les identifier aux yeux des Français !

La manœuvre était très osée, et même insensée selon Louis, mais quand Roi veut !...

Beaucoup plus nombreux qu'eux, les Français étaient installés en bordure du Ter. Les Aragonais défilèrent devant eux le plus tranquillement du monde ! Enfin, c'est vite dit ! Ils avançaient la peur au ventre, la main sur les armes, courbés sur l'encolure de leur cheval pour ceux qui en montaient et tassés sur eux-mêmes pour les piétons. Les Français, eux, n'avaient pas bougé, sans doute médusés et remplis de méfiance quant au but de ce qui leur semblait être une véritable parade ! Louis s'étonna du manque de réaction des Français quand, depuis les murailles de Gérone, les habitants, en voyant passer les troupes d'Aragon, crièrent à pleins poumons « Aragon ! Aragon ! ». Le roi les amena sur les hauteurs de Tudela, non sans avoir disposé des hommes chargés de surveiller le mouvement des Français. C'est ainsi

qu'ils apprirent qu'une avant-garde ennemie avait recherché leur présence jusqu'à Castello d'Empuries et sur les alentours, sans trouver trace de leur passage et donc sans les localiser.

Ils ne savaient toujours pas ce que le Roi, enfermé dans un mutisme boudeur, leur réservait, et ce n'était vraiment pas le moment de le lui demander avec insistance ! Chacun dort comme il put.

Tard dans la nuit, sans crier gare, Pierre III s'équipa d'une simple jaquette de tissus et, l'épée à la main et sans aucune protection, fit sonner sa trompe et partit avec son frère Pedro et dix ou douze cavaliers pour une destination inconnue de tous ! Le sénéchal de Montcada décida alors de faire lever ses hommes, rassembla tous ses barons et mit ses troupes en route sans qu'elles aient le temps de s'équiper de leurs armures. Une décision peu sage !

Après, ce fut du grand n'importe quoi !

Sur les montagnes, tous les barons et leur cavalerie partirent à la recherche du Roi. À mi-pente, les sergents s'avancèrent. Ils virent, en bas, dans la vallée, le Roi et sa garde très légère, avec devant lui des cavaliers non identifiés qu'ils préférèrent prendre pour des hommes de la garnison de Besalù, parce que cela les arrangeait ! Jusqu'à ce que Guillem Escrivà, un des sergents très expérimentés que Louis connaissait pour sa clairvoyance vint le trouver pour lui proposer d'aller lui-même vérifier de qui il s'agissait ! Une embuscade ! Il s'agissait d'une embuscade tendue à Pierre III par les Français !

Escrivà hurla si fort que tous comprirent ! Les sergents attaquèrent les Français à coups de pierres, de lances et de javelots ! Les Français, en escadron serré, avançaient sous les coups, attendant que l'orage passe, et chargeaient en bloc les Aragonais qui se débandaient ou mouraient.

Pierre III revêtit son armure, ce qui prit du temps. Les Montcada, descendus à bride abattue des montagnes, mais faiblement équipés, chargèrent très courageusement les

Français, mais n'eurent pas le dessus. Pierre III arriva à la rescousse avec ses quelques cavaliers, et chargea à la lance, désarçonna quelques Français sans les toucher dans leur chair, mais il n'y avait plus aucun sergent pour finir l'ennemi à terre. Alors il fallut se battre à l'épée, à la masse, au poignard effilé. Les coups pleuvaient. Tumulte, braillements, « Montjoie ! Aragon ! » À la hache, les écus furent pulvérisés, les cottes de mailles cédèrent, les crânes furent fracassés, les flancs déchirés ! Les chevaux se cabrèrent, les cavaliers vidèrent leurs étriers, restèrent au sol, empêtrés dans leurs prisons de ferraille. Les sergents français se régalerent, trouvant au défaut des armures. Au gré du combat, les bannières changèrent de mains, passèrent à l'ennemi, furent reprises héroïquement ! Le roi fut attaqué ! Il perdit son épée qui éclata sous les coups qu'il donnait. Un Français coupa ses rênes. Son cheval se cabra, tourna sur lui-même, alla où bon lui semblait. Une lance puissamment tenue par un cavalier français s'enfonça dans sa selle. Sa selle ? Sa cuisse ? Son flanc ? Un terrible coup de masse assomma l'attaquant qui tomba au sol. Escrivà sauta de son cheval, maîtrisa celui du Roi, puis acheva l'homme. Il en mourut lui-même, passé au fil de l'épée par un Français. Le Roi fut entouré d'ennemis qui le harcelaient. Sa cuirasse fut bosselée, couverte de sang çà et là ! Le sien ? Celui de ses victimes ? Si bien que les hommes des Montcada prirent son cheval par les rênes et le sortirent du champ de bataille !

Alors un grand cri parcourut les troupes françaises ! « Pierre III est blessé ». Puis « Pierre III est mort » ! Que faire d'un Roi mort ? La bataille était gagnée ! Aragon abandonna alors le champ de combat. Les Français l'investirent ! Il n'y avait plus lieu de se battre, ni d'un côté ni de l'autre, puisque chacun se satisfaisait de cette situation qui voyait les Aragonais sur une colline et les Français, sûrs de la mort de Pierre III, sur une autre.

\*

Pour Louis, ceux qui s'étaient emparés du champ de bataille et l'avaient nettoyé étaient les vainqueurs ! Et malgré le retour des Aragonais sur le lieu du combat pour y compter les morts, il s'agissait bien pour eux d'une défaite !

Les rumeurs les plus folles circulèrent dans les deux armées. Pour les Français, Pierre III était mort au combat et ils s'en réjouissaient ! Pour Aragon, il fallut rassurer Ramon Folch et les assiégés de Gérone.

Qui avait monté une embuscade contre l'autre ? Les Français se vantaient d'avoir su, par un espion, que Pierre III en personne était de la bataille et que leur victoire revenait pour cela à Raoul de Rasi, connétable, et Jean d'Harcourt, maréchal de camp des Français.

Qui avait coupé les rênes du cheval de Pierre III ? Un français pour le mettre à mal ? Lui-même pour pouvoir fuir ?

Et comment se portait Pierre III ? Avait-il été touché ? Blessé ? Seulement meurtri ?

\*

Sur ce point, il faut avouer que Louis et les Aragonais en savaient beaucoup ! Ils avaient privé le Roi de l'espionne Maïssa dite La Mauresque qui l'empoisonnait en donnant de sa personne, et cela l'avait particulièrement touché, car il s'était senti berné. En « récompense » de la compréhension dont il avait fait montre quand ils avaient enlevé Maïssa à son affection, ils avaient placé dans son lit, une jeune fille à eux, une grande et belle plante tout en longueur, insaisissable comme une anguille, à la peau d'albâtre, blonde à ravir, aux yeux bleus en amande remplis de malice. Elle s'occupait du Roi pendant ses moments de détente intime, et il en était enchanté, tant et si bien qu'en cachette, ils lui fournissaient ce qui était nécessaire pour le maintenir en pleine forme ! Donc, ils savaient ! Des bosses, il en avait ! Partout ! Mais point de plaies ouvertes, pas d'effusion de sang. Il souffrait seulement de quelques côtes et d'un genou endolori qui n'empêchaient rien ou pas grand-chose !

\*

Les Français avaient beau dire, le Roi Pierre III régnait, et cela était bien ainsi ! Y avait-il intérêt à ce qu'ils continuent à croire qu'il était mort ? À cette question que les barons avaient chargé Louis de lui poser, il avait répondu :

— Est-ce que la mort résout tout ? Je l'envisage moi-même souvent comme une solution à mes problèmes, mais, à la réflexion, elle ne résout rien ! Laissons-les penser à ma mort et s'en gargariser ! Lorsque je réapparaîtrai à leurs yeux, ils croiront à une résurrection et me prendront pour un Dieu ! Je voudrais alors voir d'ici la tête du cardinal légat du Pape et entendre son embarras à expliquer le phénomène !

Et il s'était mis à rire dans sa barbe !

**- 32 -**

### **Où la prise de Gérone arrange Français et Aragonais (7 septembre 1285 – GÉRONE)**

Gérone ! Gérone désigné par Pierre III d'Aragon comme étant une nécessaire défaite pour une future victoire ! Il fallait absolument y épuiser les Français, amoindrir leurs forces par des escarmouches lors des sorties en force de la citadelle dans les moments les plus inattendus, par des actions défensives si efficaces que la cité prendrait la réputation d'être inexpugnable, et décourager le moral de l'ennemi en coupant toutes ses liaisons avec l'arrière et plus particulièrement Roses, leur centre de ravitaillement.

Des travaux importants avaient été effectués par Ramon Folch pour améliorer la défense de la ville, mais le Roi de France avait également fait faire des aménagements destinés à faciliter les attaques. Alertés par les bruits sourds qui s'entendaient lorsque les ennemis creusaient la roche pour arriver au pied des murailles afin de les saper et de les écrouler, ils avaient construit en hâte une seconde muraille en pierre pour fermer ce futur passage.

Puis les assaillants avaient amené les chats, des machines de siège sur roues, recouvertes de bois et de peaux, hors de portée d'arbalète. Une expédition nocturne les brûla toutes avec de l'huile, car elles n'étaient que très faiblement gardées. Ensuite vinrent les onagres, les catapultes et les balistes qui bombardèrent nuit et jour, incendiant quelques maisons.

Alors les Français construisirent des tours de siège, véritables châteaux de bois, qui vinrent contre les murailles pour les franchir. Les arbalétriers, les meilleurs du monde, empêchèrent l'invasion en faisant mouche à tous coups.

Enfin, Philippe III fit construire, au vu et au su de tous, des échelles très hautes qui dépassaient les courtines. En guise de riposte, Ramon Folch prépara, à l'abri des regards ennemis, de grandes poutres chargées de pierres, munies à chaque extrémité d'une meule ronde en pierre pour exercer un contrepoids. Il les fit glisser sur les échelles pour faire chuter les assaillants. Personne n'en sortit complètement indemne.

\*

À la déroute de leur flotte sur les côtes aragonaises, les Français, coupés du monde, devaient également faire face aux maladies qui ravageaient les hommes et les bêtes. Les corps étaient laissés sur place, ou étaient entassés dans les campements et parfois dans les fossés gorgés d'une eau pourrie et nauséabonde. Les vomissements, douleurs abdominales accompagnées de fièvres, de vertiges, de tremblements, de convulsions, annonçaient la mort. D'innombrables moustiques éclos dans les eaux stagnantes envahissaient tout. Sans compter les mouches vertes qui, selon Esméralda, jouaient un rôle important dans l'élimination des cadavres. C'est pour cela qu'il y en avait tant. D'autres, plus grosses, attaquaient les chevaux et les rendaient fous. Quant à affirmer qu'il s'agissait de mouches sortant du tombeau de Saint Narcisse profané par l'ennemi, il

n'y avait qu'un pas, franchi par tous avec terreur ! Un miracle ! Il fallait donc un miracle aragonais pour que le siège de Gérone serve à quelque chose et soit chanté par les troubadours !

En plus il y avait la peur. La peur viscéralement ancrée au cœur de chaque défenseur de Gérone. L'angoisse ! Les cauchemars ! L'abattement ! L'irrationnel ! La peur d'avoir peur ! La culpabilité et la honte d'être là ! La boule dans l'estomac et la gorge serrée ! Sans cesse ! Tous marmonnaient : « Mais qu'est-ce qu'on a fait au bon Dieu pour être là ! »

\*

Puis, pour les Français, ce fut le commencement de la fin ! Philippe III était très malade, atteint moralement par la déroute de sa flotte et physiquement épuisé. Il quitta le siège de Gérone sur une litière et se retira à Castelnau d'Empuries. Philippe, son fils, le futur Roi, prit le commandement des troupes. Il analysa lucidement la situation : son armée s'épuisait à s'emparer de Gérone et Gérone s'épuisait à se défendre. Ses forces armées s'amenuisaient de jour en jour à cause de la disette, de la maladie et de tous ces hommes qui prétextaient la fin de leur quarantaine pour s'en aller ! D'ailleurs, bien plus de quarante jours s'étaient écoulés depuis le regroupement des forces à Narbonne ! Et comme ils n'étaient plus assurés de toucher leur paie, puisque celle qui leur était destinée avait été volée, ils n'avaient plus aucune raison de continuer à se battre. Qui plus est, le cardinal-légat semblait beaucoup plus préoccupé par son propre sort que par celui de ses brebis.

Louis ne sut si ce fut la France ou Aragon qui fit le premier pas, car personne ne voulait prendre la responsabilité de le reconnaître. Il était connu de tous que le prince Philippe, héritier du trône de France, le futur Philippe IV Le Bel, attaché au lignage d'Aragon par sa mère, connaissait Pierre III depuis l'enfance. Ils s'étaient appréciés

et échangeaient des correspondances plus qu'amicales. Par ailleurs, le prince goûtait peu à cette guerre déclenchée par son père et le Pape Martin IV. Les événements lui donnaient raison. Louis n'avait pas réussi à éclaircir le but de cette ambassade de l'archevêque de Saragosse, Fortùn de Bergà, auprès du prince Philippe mais, à défaut d'écrits qu'ils auraient pu connaître ou intercepter, ils avaient supposé qu'il s'agissait de pourparlers de paix !

C'est le comte de Foix et Ramon Roger qui représentaient officiellement la France. Il était habile d'envoyer le Comte de Foix à Ramon Folch, compte tenu de leurs accointances non dissimulées par les nécessités de la guerre, et de désigner Louis pour traiter les négociations avec l'espion Philippe, annoncé comme conseiller, puisque cela avait marché une première fois : Philippe, l'espion du Roi Philippe III, avec lequel ils avaient négocié la récupération des corps des seigneurs français tués au cours de l'attaque de leur camp sous les murs de Gérone !

\*

Cette fois-ci, Ramon Folch fit entrer le comte de Foix, Ramon Roger, Philippe l'espion français et leur escorte, composée de quatre sergents armés, dans la citadelle. Après avoir reçu, de la part du comte de Foix, l'accord pour que les gardes restent à la porte, on les guida vers la salle des gardes, vide de tout occupant, et on leur fit servir des boissons rafraichies, car le soleil était ardent. Là, dans la pénombre de la salle à peine éclairée par quelques meurtrières et deux chandeliers, ils s'installèrent tous autour de la longue table de bois servant au service des repas. D'emblée la discussion porta sur une sortie honorable des assiégés. Comme pendant toute négociation, des choses étaient posées sur la table et les gens du même camp se concertaient pour pouvoir répondre, et cela autant de fois que nécessaire.

Et ce fut, à nouveau, une partie de dés pipés !

Nos gens savaient que Pierre III n'était pas mort, mais ils ignoraient si les Français étaient au courant, bien qu'ils continuent de l'affirmer ! Les Aragonais étaient également au courant que Philippe III était gravement malade, mais ne savaient pas jusqu'à quel point ! Chaque camp ignorait vraiment quelle avait été la teneur des négociations entre l'infant Philippe, désormais à la tête des armées françaises, et Pierre III. Nul ne savait d'ailleurs, si Philippe III et son fils, l'infant Philippe, s'entendaient bien !

Louis était persuadé qu'ils pourraient tenir le siège encore plusieurs jours, alors qu'ils étaient à bout. De leur côté, les Français affirmaient qu'ils attendaient le renfort des hommes du Duc de Brabant, beau-frère de Philippe III par sa sœur Marie. Mais Louis et les siens avaient la certitude que les troupes de ce dernier, stationnées à Elne après la prise de la ville par les Français, étaient décimées par la maladie et la famine, et que beaucoup de ses soldats, passé leurs quarante jours de service, étaient rentrés au pays.

\*

Voilà ce qui fut conclu solennellement par le Conte de Foix et Ramon Folch, après d'âpres discussions : « Les portes de la ville seront ouvertes si, dans un délai de huit jours, le roi Pierre III ne vient pas au secours de la garnison de Gérone. S'il ne vient pas, Ramon Folch livrera la ville sans combat contre l'assurance de laisser les occupants quitter les lieux sains et saufs, avec femmes, enfants, et biens qu'ils pourraient emporter ».

Pierre III donna son accord, non sans la protestation des barons de Catalogne ! Il se murmurait même qu'il y avait de la trahison dans l'air ! C'est Eustache de Beaumarchais qui prit Gérone le 15 septembre. Les portes ouvertes, les assiégés défilèrent devant les troupes du Roi de France qui leur rendit les honneurs. Bien vite quand même, les Français s'aperçurent que, compte tenu de l'état des troupes et de l'absence totale de ravitaillement dans la ville, ils venaient

d'être dupés. Ils auraient pu, en insistant un peu, prendre la ville sans grandes pertes. Encore une mésaventure qui affecta le roi Philippe III et son État-major, lequel cria, lui aussi, à la trahison, surtout quand ils apprirent que Pierre III était bien vivant !

Que sont devenus les assiégés, dont Louis faisait partie le 15 septembre ? Ils avaient cheminé vers Sant Celoni, non loin de Barcelone où ils étaient attendus par le Roi. Chaque messenger qui arrivait du camp des Français faisait état d'une dégradation de plus en plus importante de la santé de Philippe III et il devenait sans doute urgent de se déterminer quant à la position à adopter. Alors qu'ils se rendaient tous en Ampurdan, un messenger royal français fit remettre un pli signalé comme très important au Roi lui-même, qui convoqua immédiatement Louis.

\*

Louis se fit annoncer. Le Roi en personne vint l'accueillir sur le pas de sa tente et lui demanda de le suivre. Ils s'assirent sans cérémonie sur le lit, après, bien sûr, que le souverain l'eût invité à l'y rejoindre. Il tenait dans sa main, qui tremblait un peu, une feuille de parchemin couverte d'une écriture à l'encre noire. Louis se dit que ce message-là avait été mûrement réfléchi, car l'écriture était fine, droite, sans bavure. Elle portait le sceau du fils du Roi de France, proprement apposé à la cire.

— Vois-tu, Louis, par cette lettre que je trouve très émouvante, le prince Philippe sollicite de ma haute bienveillance le passage de son père agonisant sur nos terres pour aller mourir en France. Qu'en penses-tu ?

— Laissez-moi un temps de réflexion, Sire !

Que dire ? Louis était au service de Pierre III depuis si longtemps et qui plus est, c'était de son père dont il s'agissait ! D'autant qu'il n'avait jamais vraiment rendu compte à son Roi de son entrevue du 30 juin de cette année ! Louis s'était bien gardé de lui rapporter que Philippe III lui

avait demandé, peut-être à mi-mots, mais demandé quand même, de lui faciliter le passage des Pyrénées, au cas où... Au nom de sa filiation ! Pierre savait-il au moins que Louis était le fils bâtard de Philippe III ? Pourquoi ne pas dire, finalement, la vérité ? Il se lança :

— Sire, il faut que vous sachiez que Philippe III et moi...

— Oui, Louis, il y a fort longtemps que je sais que c'est ton père !

— Mais, comment ?

— Cette coquine de Maïssa, qui soi-disant m'empoisonnait à petit feu et que vous avez occis sans me demander mon avis, que crois-tu qu'elle avait fait pour me déstabiliser et pour, sans doute, provoquer ta chute ? Elle m'a dit qui tu étais ! Tout simplement ! Pas plus ! Elle a mis le ver dans la pomme ! Avec ce qu'elle m'avait confié sur l'oreiller, elle a attendu que je te soupçonne vraiment d'être à la solde de ton père ! Elle a tenté de te supprimer par mon intermédiaire et de mettre une belle pagaille chez mes Barons ! Tu me vois faire face à tous ? « Messeigneurs, nous avons un espion parmi nous ! Et devinez qui ? » Autant ils avaient fait la tête et avaient blâmé, dans mon dos, mon inconséquence pour mes relations avec Maïssa, autant là, ils m'auraient écorché vif ! Alors, tout bien considéré et au vu de tes états de service, j'ai estimé que tu m'étais indispensable là où tu étais ! Bien m'en a pris, car tu fais du bon travail !

— Vous m'avez donc excusé ?

— D'abord, as-tu commis une faute ?

— Ne pas vous le dire !

— Et moi, ne devais-je pas t'en parler lorsque Maïssa m'a vendu l'information, avec sa petite voix d'innocente ?

— Dites-moi ce que je dois faire, je vous obéirai !

— Je n'en ai jamais douté et, maintenant que les choses sont claires entre nous, je n'en doute pas plus ! Alors, voilà ce que nous allons faire ! Nous allons aider Philippe III ton père, à franchir les Pyrénées. Tu vas porter la bonne

nouvelle à son fils, qui, il ne faut pas l'oublier, sera le futur Roi de France. Tu agiras dans le secret le plus absolu, car ma décision va fâcher mes barons et j'ai bien peur qu'ils ne puissent se retenir ! Nous allons porter toutes nos forces à Panissars, car nous allons contraindre les armées du Roi de France à passer par là en fermant toutes les autres issues. Et une fois Philippe III en Roussillon... nous lâcherons les chiens. Pas de pitié ! Louis, souviens-toi d'Elne ! Toujours ! Au fait, as-tu des nouvelles de ton Émeline ? J'ai appris que sur les instructions de mon frère, elle a quitté la cour pour aller accomplir une mission inconnue, mais je n'en sais pas plus. Et toi, le roi des espions, que sais-tu ?

— Vous êtes plus informé que moi !

– 33 –

**Où Pierre III accorde à Philippe III  
le droit de mourir comme il l'entend  
(22 septembre 1285 – BESALU)**

Le Roi de France, malade, avait laissé le commandement d'une armée décimée et démoralisée à son fils Philippe. Ils avaient convenu tous deux qu'il fallait se résoudre à battre en retraite dans une discussion d'homme à homme, ce qui semblait exclure l'hypothèse d'une trahison du fils au détriment de son père !

Battre en retraite, oui ! Mais dans des conditions honorables qu'il fallait négocier ! Louis, pour sa part, avait reçu des instructions de Pierre III d'Aragon. Ils sauveraient le Roi de France et le légat du Pape du déshonneur de mourir en pays ennemi, mais à leurs conditions ! Ils suivaient avec beaucoup d'intérêt les mouvements des armées françaises en retraite pour deviner quelles étaient leurs intentions. Quand ils les avaient vus prendre la direction de Besalù, ils avaient constaté que cette option n'entraînait pas dans leurs plans. Ils

voulaient que l'armée française passe par le col de Panissars et nulle part ailleurs ! Eux, savaient que c'était la plus mauvaise des options ! Il fallait donc que Besalù résiste à toute tentative de conquête de la part des Français. L'infant Philippe y mettait les moyens ! Deux mille cavaliers et quatre mille sergents faisaient mouvement pour s'emparer de la ville. Comme Besalù avait été mis en état de se défendre dès le début de l'invasion française, le futur Roi Philippe tenta bien de négocier avec Albert de Mediona, gouverneur de la ville au nom du Roi d'Aragon, mais celui-ci ne voulut rien entendre.

Tous les assauts furent repoussés et les pertes, importantes côté français et minimales côté aragonais, affaiblirent encore plus les envahisseurs. Mais pire ! Le gouverneur de Besalù tenta une manœuvre osée ! Il fit ouvrir une des portes. Soixante cavaliers français se précipitèrent et entrèrent dans la ville. La herse fut baissée et tous furent faits prisonniers. Immédiatement. Les cavaliers aragonais tentèrent une sortie par une autre porte et chargèrent les assiégeants qui se débandèrent en abandonnant tous les matériels de siège et même leur campement. Ils perdirent dans l'affaire un nombre considérable de combattants.

Ils suivaient les Français à la trace. Le Roi de France quitta Castello d'Empuries sur une litière de bois en compagnie de plus de quatre-vingts litières portant des barons et seigneurs de France, tous blessés ou malades. Arrivés à Villanova, ils abandonnèrent également, faute de bêtes de charge, la plupart étant mortes, la presque totalité des plats d'argent et d'or, les pièces d'argent et d'orfèvreries, les toiles et soies précieuses dont il semblait, pour l'instant, impossible de chiffrer la valeur. Et le fils aîné de Philippe III fit les démarches qui lui paraissaient les plus appropriées à une situation désormais catastrophique.

\*

— Que t'avais-je dit ! s'exclama Pierre III en s'adressant à Louis lorsque l'émissaire du Prince Philippe vint ouvrir les négociations en portant une lettre manuscrite, voilà une missive qui nous demande clairement d'accorder au Roi de France et à ses proches le droit de passage pour franchir les Pyrénées. Tu vas aller négocier en mon nom. Tu te rappelles bien quelles sont mes intentions ? Je t'écoute !

— Franchissement des Pyrénées par Panissars et pas ailleurs, du Roi et de son escorte. Après, ce sera la guerre ! Pas de quartier !

— Je rédige séance tenante un message à l'attention de Philippe III pour le lui préciser !

— Sire, permettez-moi une question au sujet du légat ?

— Il fait partie des bagages de Philippe III. Qu'en penses-tu ?

— Je pense avoir omis de vous dire qu'il se considère ainsi ! J'ai trouvé un homme complètement terrorisé à l'idée de mourir sur un champ de bataille ou torturé dans ses chairs, plutôt que dans un boudoir ou dans son lit, avec le Pape près de lui pour lui donner l'extrême-onction !

— Va pour qu'il fasse partie des bagages ! Mais c'est avec regret, crois-moi ! Car ce que je fais là, c'est de la diplomatie !

— Une deuxième précision, s'il vous plaît, n'envisagez-vous pas de poursuivre vos efforts de guerre sur le territoire du Roussillon ? Un royaume d'Aragon entièrement catalan jusqu'aux confins de Montpellier ne vous séduirait-il pas ? Après tout, votre frère, le Roi de Majorque, a choisi le mauvais camp !

— Tout doux, mon ami ! Tout doux ! Personnellement, je n'ai rien envisagé de tel ! Mais s'il advenait que je trépasserai dans les prochains jours, mon fils déciderait.

Louis insista :

— Parce qu'en faisant abstraction des Pyrénées, qui paraissent être une frontière naturelle entre le Roussillon et

l'Aragon, nous avons une histoire commune, une langue commune, une communauté d'idées...

— Stoppe là, Louis ! Terminons cette guerre en libérant notre patrie et nous aurons fait l'essentiel. Ce qui arrivera après, Dieu seul le sait !

— J'ai déjà entendu le légat du Pape développer l'idée qu'après notre départ, adviene ce pourra. Moi je pense que...

Le Roi le coupa en grondant :

— Tu iras expliquer à mon fils, héritier du trône, ce que tu penses ! Pas à moi ! Ah au fait, je dois t'annoncer que mes Barons te convoquent pour que tu t'expliques sur certains points.

— Et m'expliquer de quoi, je vous prie ?

— Par exemple sur la façon dont tu dépenses sans compter en comparaison des résultats obtenus. Dans cette guerre, nous avons perdu nombre de nos Barons et fidèles serviteurs, dépensé beaucoup d'argent pour des actions dénuées de toute exemplarité qui n'ont pas hâté la fin de guerre !

— C'est ce que vous pensez personnellement ?

— Mais tu n'es pas le seul à subir la vindicte des Cortès, j'y figure en bonne place, moi aussi ! À leurs yeux, toi et moi sommes dans la même barque. Ils n'osent pas trop m'attaquer de front, mais toi, ils ne te portent pas dans leur cœur !

— Ainsi va l'Histoire ! Qui est adulé un jour parce qu'on en tire des avantages est honni le lendemain dès qu'apparaissent des inconvénients ! Sire, je ferai face, quoi qu'il m'en coûte ! Dites-moi quand et où, j'y serai !

— Réglons d'abord, je te prie, la libération d'Aragon ! J'écris au Roi de France séance tenante. Tiens-toi prêt à partir. Va négocier la fuite du Roi de France dans le plus grand secret, car la diplomatie n'est pas la plus grande science des Cortès, et reviens-moi !

\*

Accompagné de deux sergents, Louis rencontra Philippe, le fils aîné de Philippe III, le futur Roi de France, aux environs de Villanova, hors du camp militaire français, à même la plage. L'héritier n'avait que deux hommes pour assurer sa protection et ils n'étaient même pas en tenue de combat, c'est dire s'ils étaient isolés. L'espion reconnut immédiatement leur agent qui dit s'appeler Philippe, comme lui-même se nommait Louis. À l'insu de tous, ils échangèrent un clin d'œil entendu, car il est de tradition, même pour des adversaires, de se respecter. Sans doute parce qu'ils avaient à subir les mêmes désagrèments !

L'héritier lut et relut le message de Pierre III, le passa à son espion, se dressa sur ses étriers, regarda Louis dans les yeux et annonça clairement, d'une voix forte et posée :

— Cela me convient parfaitement ! Je n'en attendais pas moins de votre Roi ! Jeunes, nous jouions ensemble et nous nous sommes appréciés. Ensuite, j'ai admiré mon oncle lorsqu'il est devenu Roi, et ce sentiment ne s'est pas atténué malgré la guerre qui nous oppose. Je crois même qu'un tout autre souverain que lui aurait sans doute perdu la partie. Or, nous en sommes à sauver mon père du déshonneur qu'il aurait à mourir en pays ennemi ! Dites, je vous prie, à Pierre, que je le remercie bien vivement ! Comment va-t-il ? Il me revient que, parfois, il est accablé par une lassitude extrême et qu'il est durement touché par la maladie qui nous détruit tous.

— Votre conseiller Philippe a dû vous l'expliquer dans le détail !

— Je me doutais que vous ne me répondriez pas directement ! Mais voilà, dans votre réponse, il y a l'aveu que je détiens la vérité ! Je voulais aussi faire dire à Pierre que j'ai demandé à Jaume II d'assurer la protection de mon père dès que les Pyrénées seront franchies et que, pour cela, j'ai levé moi-même des troupes en renfort.

Louis se courba légèrement :

— Prince, je n’y manquerai pas et je ne pense pas qu’il en prendra ombrage !

— Voilà donc une bonne chose de faite ! Nous ferons mouvement vers le col de Peralada où nous passerons dès que cela sera possible. Les gens qui espionnent vos troupes savent que vous nous y attendez déjà. Nous savons même qu’ils veulent en découdre sans aucune pitié. Vous les tiendrez jusqu’à ce que nous soyons passés ?

— Pierre III s’y est engagé ! Vous pouvez lui faire confiance !

Et chacun tourna bride pour revenir à son campement. Louis et ses hommes connaissaient la préparation des troupes de France stationnées à Béziers et Narbonne depuis la mi-septembre et avaient eu vent d’un mouvement de troupes qui pourraient arriver par le col de Panissars à la fin du mois. La bannière déployée lors des opérations était celle d’Aymeric, vicomte de Narbonne.

Pierre III fut ravi de la tournure des événements, conformes à ses attentes. Et il donna un seul ordre :

— Tous à Panissars !

- 34 -

### **Où les Cortès demandent des comptes (25 septembre 1285 – BESALU)**

Pierre III, Roi d’Aragon et Comte de Barcelone, présentait les dangers que constituaient, pour son royaume, les ambitions cachées de son fils sur le Roussillon. Mais, lui vivant, il estimait devoir convoquer les Cortès, l’ordre du clergé, des nobles, des chevaliers et des représentants des villes, en session extraordinaire, pour avoir l’autorisation d’engager le royaume d’Aragon dans toute nouvelle opération de guerre qui aurait conduit à la conquête du Roussillon après la défaite française. Ils sortaient d’une

guerre, jusqu'à maintenant défensive et qui, sans aucun doute, allait tourner à leur avantage et sauver leur honneur, mais c'était tout de même un conflit qui avait coûté beaucoup en hommes et en moyens financiers et qui risquait de leur coûter bien plus, s'ils la poursuivaient !

Les Cortès grognaient. La branche du clergé ne savait plus si elle pouvait encore se vouer à Sainte-Eulalie de Barcelone, leur sainte patronne. Les nobles et les représentants des villes grondaient parce qu'ils avaient perdu nombre de leurs gens, que leurs possessions avaient été pillées, voire entièrement détruites, et que les contreparties accordées par leur Roi étaient insignifiantes par rapport aux dommages causés.

Tous cherchaient qui pouvait en être tenu pour responsable et, faute de blâmer à haute voix leur Roi et son fils héritier du trône, car il fallait ménager sa susceptibilité si on accusait son père, leurs yeux se tournaient vers Louis et son organisation !

Par ailleurs, les décisions à prendre étaient importantes. Il s'agissait d'une guerre à poursuivre éventuellement, en Roussillon, dans un but de reconquête des terres tenues par Jaume II, le traître, passé côté français. Le temps leur était compté. Pierre III voulait associer à leur consultation quelques membres non titulaires des classes ecclésiastiques et quelques bourgeois des villes royales de Catalogne, y compris celles du Roussillon qui tenaient maintenant à leur cause, sans pouvoir le dire. Il est vrai qu'ils avaient horriblement souffert, et souffraient encore de la présence française sur leur sol ! Salses, Elne, et la majorité des châteaux occupés par les Français avaient été détruits ou pillés, les armées françaises se comportaient comme des troupes d'occupation, plus particulièrement à Perpignan. La famine touchait le peuple, privé de toute alimentation au profit des Français, et Jaume II n'était plus que spectateur de la déliquescence générale de son royaume. Il se demandait

d'ailleurs si les Français n'allaient pas le lui prendre en restant sur son territoire !

L'avis de cette réunion informelle des Cortès serait également sollicité, soit pour lever des impôts nouveaux, soit pour utiliser le véritable trésor récupéré dans les opérations de harcèlement et dans les bagages des Français en fuite.

Dès la prise de Gérone, le quinze octobre, les fonctionnaires royaux convoquèrent par écrit les députés désignés par le Roi, rappelant dans ce courrier que leur présence était plus qu'indispensable, malgré l'occupation ennemie. L'ordre du jour avait été minutieusement fixé. Ils se réunirent à Besalù. Le Roi et son fils, héritier du trône, y présideraient.

C'est ainsi que le cérémonial fut fixé : « Après la messe générale, le Roi prononcera un discours appelé *proposició*, où il abordera la situation du pays d'Aragon et ses projets, tant du point de vue de la poursuite de la guerre hors Aragon, que des moyens financiers qu'il conviendrait d'y consacrer. Les dommages de guerre y seront également évoqués. Il pourra citer à témoin toute personne de son choix ». Trois jours avant, il avait prévenu Louis qu'il en serait ! Celui ou ceux qui répondraient au Roi n'étaient pas encore désignés, mais la règle était que le bras ecclésiastique témoigne en premier, suivi de quelques paroles du baron le plus représentatif du Royaume. Pour cette fois, compte tenu de la gravité de la situation, les décisions seraient prises immédiatement par le Roi lui-même et inscrites dans le grand livre des *Usatges, Constitucions de Catalunya*, une procédure extraordinaire rendue nécessaire par les événements.

\*

25 septembre. Besalù.

Au col de Panissars, les troupes étaient l'arme au pied, prêtes à exécuter les ordres, Louis avait demandé et obtenu un contrôle strict de toute personne franchissant le pont de Besalù, passage rendu obligatoire. L'octroi de la cité y était

installé. Ils étaient près de cent cinquante à attendre, dans le grand réfectoire du monastère de San Pere de Besalù, que le Roi fasse son discours. Les secrétaires, au nombre de trois, étaient à leur pupitre. Chacun prendrait au brouillon le déroulé des débats et les copies seraient confrontées pour rédiger une synthèse. Tout serait retranscrit sur le grand livre et certifié.

Quand le Roi entra dans la salle, le silence se fit. Les bustes s'inclinèrent vers le sol en attendant que le souverain élève son bras droit tendu jusqu'à son visage en signe de reconnaissance et de fin du protocole. Chacun s'appliquait à ressembler à une statue figée. Monté sur une estrade, vêtu comme tout un chacun et portant sa couronne, ouverte à trois fleurons richement ornés et le sceptre, terminé par un véritable faisceau de branches, Pierre III imposa un long silence au cours duquel il balaya la salle de son regard noir chargé d'animosité. Ses yeux s'arrêtèrent dans les yeux de chacun des barons du Royaume qui avaient compté jusqu'à maintenant, et qui lui étaient restés fidèles. Roussillon se tenait à part, dans un coin de la salle, mais au premier rang. Il les regarda et fit un signe de la tête que tous prirent pour de la reconnaissance. Le silence se prolongea. Il puisait sa propre puissance dans le regard des autres. Il s'en nourrissait. Devant cette insistance, les yeux se baissèrent. Le Roi venait, en seulement quelques instants, de prendre en main l'ensemble de l'assistance. Louis savait qu'il ne la lâcherait pas. Il garda longtemps ses mots en mémoire :

— Barons, Dieu notre seigneur nous a fait grand honneur et a répandu sur nous sa grâce, non à cause de nos propres mérites, mais à cause de sa miséricorde. Vous le savez tous, le Roi de France est rentré dans notre pays joyeux et plein d'allégresse, et doit maintenant s'en aller dans le deuil et la honte, après avoir perdu beaucoup de gens et de richesses. Certes, à cause de moi, beaucoup d'hommes de mon pays ont subi des dommages et perdu ce qu'ils

possédaient, sans être en rien coupables. Je m'en sens particulièrement responsable, car je n'ai jamais accepté vos conseils, quand vous me les donniez loyalement. Peut-être que le mal infligé par nos ennemis aurait été moindre si je vous avais écouté. Si un homme a mené un jour une action de manière aussi peu réfléchie, c'est bien moi. Mais notre seigneur Jésus-Christ, qui aime l'humilité et non l'orgueil, a redressé mes affaires et les vôtres. Celui qui ne l'aurait pas vu ne pourrait croire les faits et les aventures qui nous sont advenues pendant cette guerre. C'est la miséricorde divine qui nous a tirés de tout cela. Puisque je reconnais ma faute et la grâce que Dieu m'a accordée, avec l'aide et la bonne volonté que vous m'avez manifestée tout le temps, je vous prie et vous implore tous, si j'ai accompli des actes qui vous ont déplu, de tout me pardonner et de ne pas me le reprocher cette fois. Puisque Dieu nous accorde tant d'honneur, que nos ennemis venus du monde entier ont été vaincus sans coup férir, vengeons-nous d'eux. Qu'ils soient punis pour tout ce qu'ils nous ont fait. Mais ayons toujours pour eux pitié et miséricorde, puisque Dieu les a eues pour nous. Si vous êtes tous d'accord avec cette façon de penser, dites-le-moi maintenant, sinon, expliquez-moi sans tarder ce qu'il vous semble.

Bonté divine ! Il était responsable de tout, mais il fallait lui pardonner parce qu'il n'était pas coupable ! Si, après cette tirade, ils ne trouvaient pas l'argument qu'ils cherchaient pour masquer leur attentisme criminel à chacun des trois appels au secours de leur souverain, il n'y avait plus rien à comprendre.

C'est alors que Ramon de Montcada, sénéchal de Catalogne, l'homme le plus puissant après le Roi, s'avança et prit la parole sans y être invité. C'est vrai que son rang le permettait !

— Sire, si vous me l'autorisez, en mon nom et en celui des députés, je puis vous proposer une audition devant le

seul bras armé des Cortès qui nous aiderait à nous bien déterminer ! Devant eux seuls, car il nous semble que ces affaires sont secrètes et doivent le rester. Il serait en effet souhaitable que Ermengau, comte d'Urgel, Simon de Montcada mon fils, Père de Montcada, seigneur d'Aytona, Berenguer d'Entença, Ramon de Cervera seigneur de Junyeda, Berenguer de Puigverd, Guerau de Cervello, son frère Alemany, Bernard d'Anglesola et, bien sûr, Ramon Marquet, Berenguer Mallol, Roger de Lluria, et tous ceux que vous voudrez bien ajouter à cette liste, puissent entendre Louis sans Terre, ici présent, pour qu'il expose les faits commis de sa propre initiative et le bilan qu'il compte dresser des opérations conduites par lui en votre nom.

Caché au fond de la salle afin de voir sans être vu, appuyé au mur recouvert de tentures représentant une scène de chasse, Louis se faisait tout petit dans ses chausses ! L'assemblée le chercha, le repéra, le désigna du doigt, s'écarta, et il apparut ainsi à la vue de tous. On le dévisagea, on le toisa, on le sonda ! Tout d'un coup, il se sentit comme l'agneau d'Ésope face au loup ! Et il se dit, comme dans la fable : « Quelle que soit ta facilité à te justifier, ils ne t'en mangeront pas moins ! »

Le Roi regardait son fils qui approuvait d'un clignement des paupières, et ils virent tous un léger sourire illuminer son visage. Le premier qui mangerait Louis, ce serait lui, sans nul doute !

— Si Louis sans Terre ne s'y oppose pas, qu'il en soit ainsi !

L'espion s'avança. Il fit la révérence, comme il se doit face à son souverain. Il monta sur l'estrade, ce qui lui permit de dominer l'assistance, et adopta l'attitude du coq dressé sur ses ergots ! Il existait ! Il n'était coupable de rien ! Et, comme promis à son Roi, il allait se défendre si nécessaire !

\*

— *Qui bon chien veut tuer, la raige li met seure !*

Retranscrire avec exactitude tout ce qui a été dit par les uns et les autres et ce qu'il leur avait répondu, relèverait d'une mémoire supérieure que Louis ne possédait pas. Mais il aurait pu décrire, par thème, le bombardement d'affirmations diffamatoires, d'accusations infondées, de questions tendancieuses auxquelles il avait dû répondre, dans le respect du secret de sa mission, ce qui compliquait les choses !

— Vous affirmez que l'on ne me contrôle plus, que mes initiatives sont malheureuses, qu'elles portent préjudice au royaume, qu'elles sont contraires aux ordres reçus. Je fais ce que mon Roi me dit de faire et c'est parce que vous êtes jaloux de ne point en être informés que vous en critiquez le principe. Dans le genre d'action que je mène, trois qui savent n'est plus secret. Et un secret éventé peut avoir des conséquences dramatiques. Je ne commenterai donc pas les opérations qui ont été conduites, qu'elles aient été un succès ou un échec. Elles ont toutes été conduites parce que c'est vous qui étiez les victimes que l'on épiait, que l'on attendait, que l'on massacrait ! Dans le métier que je fais et que vous décriez, tout est fait pour vous sauvegarder le mieux possible et vous donner des éléments qui facilitent votre action sur le terrain. Ceux qui se répandent sur l'avenir avant de l'avoir joué font une faute impardonnable, mais ceux qui commentent le passé sans en posséder tous les tenants et aboutissants, sont des pisse-vinaigre ! Il paraît que les opérations que je conduis sont scandaleusement déloyales, contraires à l'honneur et à l'esprit de la chevalerie, qu'elles sont perfides, machiavéliques, inhumaines, qu'elles n'incitent qu'à la vengeance de l'ennemi ! D'abord, quelles sont les pratiques de nos ennemis ? Ils nous font une petite guerre avant de nous faire la grande ! Ils organisent des raids en avant de leurs troupes en vue de conquérir plus facilement nos territoires et, pour ce faire, ils emploient nos propres détenus sortis de prison, à qui ils promettent l'élargissement en cas d'efficacité ! Ils visent directement nos peuples pour

semer la panique, jusque dans nos petits villages, nos fermes isolées. Parfois, il ne s'agit que d'opérations de recherche de nourriture ou de fourrage mais, à d'autres moments, elles se justifient par des fins stratégiques. Certains de leurs objectifs, le pillage, la soumission d'une population révoltée, l'affaiblissement calculé de notre royaume, impliquent le recours aux violences. De la même manière, les violences qui en découlent ne sont pas seulement le fruit de l'indiscipline, bien que pour maintenir la cohésion d'une armée combattante et s'assurer d'un bon moral général, il semble difficile d'imposer des règles du bon usage de faire la guerre ! En effet, l'interdiction, voire la répression d'actes déloyaux n'est pas de mise ! Et la violence avec laquelle ils interviennent n'est pas due à la désobéissance, mais recherche souvent des buts précis : créer la panique, susciter la collaboration de nos populations, comme nous l'avons vu dans la plupart de nos villes, ouvertes à l'ennemi après des simulacres de combat. Et tout cela aussi dans le but de nous obliger à réagir, à nous découvrir, à disperser nos forces et nos moyens, à nous priver des ressources du pays. Vous avez vu que ces opérations s'accompagnent de violences aveugles, d'exécutions sommaires, de viols collectifs, de pillages, de destructions comme à Salses, Elne, Saint-Féliu, et d'autres, hélas ! Enfin, interrogez-vous ! Votre code d'honneur est-il aussi strict que cela ? Êtes-vous toujours imprégnés de valeurs et de vertus militaires ? Votre engagement n'est-il pas altéré par vos intérêts privés et vos calculs personnels ? Expliquez-moi pourquoi certains d'entre vous ont laissé notre Roi à peu près seul, malgré trois appels de sa part, malgré le code qui unit tous les Catalans que vous avez approuvé dans l'enthousiasme et oublié quand les circonstances s'y prêtaient ! Que pouvez-vous espérer de votre peuple si vous ne montrez pas l'exemple ? Mes échecs font scandale, car au fond, ne vous intéressent que mes échecs ! Les succès vous reviennent, et cela, vous avez une curieuse tendance à

l'affirmer haut et fort ! Certes, vos succès sont chantés, mais les miens amusent vos cours et font l'objet de pamphlets que les troubadours s'égosillent à rapporter en traduisant en musique vos réflexions de pisse-froid. Vous prenez-vous pour des philosophes, des chroniqueurs, des polémistes ou tout en même temps ? Vous souciez-vous de l'interprétation qui peut être faite par les gens du peuple de vos affirmations péremptoires, trop souvent conduites pour satisfaire vos propres intérêts, voire votre propre égoïsme ? Et qu'avez-vous à nous proposer ? Où sont vos solutions, vos propositions ? Vous m'accusez de pratiquer la torture ? Et vous, n'achevez-vous pas vos ennemis ? Ne volez-vous pas, sur eux, tout ce qui est de valeur en vous cachant derrière la nécessité de nettoyer les champs de bataille ? Et que faites-vous, lorsque vos combattants pillent, violent, tuent, sinon exiger une part de ce qu'ils volent ? Le dixième pour les moins gourmands d'entre vous ! Et puis, imaginez qu'un homme ou une femme suspectés d'avoir commis, ou d'avoir projeté le lâche assassinat de votre Roi, ou pourquoi pas le vôtre ou celui de vos enfants, pour satisfaire à des convictions idéologiques, politiques ou religieuses, refuse de parler pour désigner ses commanditaires alors que d'autres assassinats sont prévisibles ! Le torturer pour savoir ne serait-il pas un moindre mal, alors que vous acceptez d'avoir recours au bourreau en fermant les yeux sur ses pratiques ? Et pourquoi serais-je celui qui fait ce sale travail à votre place, vous qui caracolez sur vos chevaux caparaçonnés, vent du cul dans la plaine, la lance en avant pour faire votre noble guerre ? Pourquoi serais-je celui, parce que bon chrétien, qui supporte le fardeau moral de cet acte finalement criminel ? Faut-il, parce que vous me le commandez, que je sois celui qui sacrifie mon honneur pour vous ? Et lorsqu'on vous suggère de vous en occuper vous-même, pourquoi ne le faites-vous pas ? C'est à vous, messeigneurs, de justifier l'injustifiable, pas à moi ! Cessez de vous en laver les mains, comme Pilate !

Trempez-les dans le sang comme vous me demandez de le faire ! Enfin, vous proclamez sur tous les tons que je coûte cher, que je dépense sans compter, que je profite de la situation pour puiser dans les coffres royaux et que je m'enrichis sans cause ! Sachez d'abord que mon métier consiste à rechercher une vérité pour les seuls besoins de mon royaume. Vous devez savoir qu'il n'y a pas que des honorables informateurs qui viennent spontanément nous révéler telle ou telle chose. Le renseignement, il faut aller le chercher et, pour l'obtenir, il faut compromettre. L'âpreté au gain que l'Homme met à satisfaire ses intérêts du moment, le vin, les drogues, le jeu, tous vices qui font perdre la lucidité voilà ce sur quoi je travaille pour avoir vos renseignements. Et, oui, il faut parfois payer pour être informé. Comme vous, qui vous payez sur le tas, lorsque vous faites main basse sur un convoi de marchandises ennemies. Donnez-vous toujours le dixième à votre Roi ? Mes coffres sont pleins ? Et les coffrets à bijoux de vos femmes que vous remplissez pour qu'elles ferment les yeux sur vos frasques, et ceux de vos maîtresses que vous remplissez pour qu'elles se glissent dans votre lit et soient compréhensives de vos insuffisances. Et quand je paie mes informateurs, et biens, figurez-vous que j'en rends compte à mon Roi et à votre trésorier ! Comme le dit l'Évangile, que chacun d'entre vous ôte la poutre qui est dans son œil avant de vouloir enlever la paille qui se trouve dans le mien ! Et puis, pour terminer, je veux vous dire que mes hommes sont courageux. Ils sont capables de mener des actions de combat à très haut risque sur tous les terrains d'opérations comme à St-Féliu ou à Perpignan. Ils sont disponibles et disciplinés. Ils savent se former à tous types de combat, et notamment fabriquer des bombes. Ils sont dignes dans le malheur. En bref, ils ont le sens de l'honneur, comme les règles de la chevalerie l'imposent. Ai-je répondu à toutes vos critiques ?

\*

Même s'ils n'étaient que vingt, assis comme le Roi et son fils autour d'une grande table sur des tabourets en bois fort inconfortables, le brouhaha fut indescriptible ! Chacun en avait pris pour soi devant le souverain et cela déplaisait. Chacun y allait de ses vociférations sans que l'on n'y puisse rien comprendre. Certains se justifiaient même, après ce torrent de reproches. Chacun s'était reconnu et était vexé. Montcada se leva et se rassit. Tous se turent alors. Le Roi laissa passer l'orage, très attentif à ce qui s'était dit. L'infant Philippe était rose d'une colère rentrée, mais il ne pouvait s'exprimer, car il pressentait que son père lui couperait la parole. Et le Roi déclama posément :

— Bien ! Maintenant que les outres ont été vidées et que le vin vous est monté à la tête, nous allons pouvoir envisager la suite, c'est-à-dire ce pour quoi je vous ai convoqué. Je ne reviendrai pas sur tout ce qui a été dit. Je n'en pense pas moins. Barons, votre attitude m'étonne ! Après vous avoir expliqué toute ma responsabilité et fait mon mea-culpa, il me semblait que les choses étaient claires ! Vous allez donc vous consulter, toutes les représentations réunies, et me dire quelles sont vos décisions. Soyez brefs dans vos dialogues. Nous avons assez perdu de temps !

\*

Il n'y eut pas long avant que les Corts ne délèguent à Ramon de Montcada la faculté de répondre au Roi. Mais ils invitèrent Louis à quitter la salle au moment de leurs conciliabules. Il ne sut donc pas, sauf par quelques bribes volées, ce qui avait été dit. De Montcada alla chercher le Roi et son fils et l'assemblée fut au complet pour entendre le sénéchal de Catalogne porter la bonne parole :

— Sire, votre demande et vos prières sont telles que nous aurions pu et dû vous répondre sans nous concerter. Mais pour que vous soyez encore plus content de nous et que vous sachiez que nous avons la même idée et la même volonté que vous, nous avons ensemble décidé de la réponse

que nous devons vous faire. Voilà pourquoi je vous réponds, pour moi et pour toute la communauté de Catalogne et d'Aragon, que les paroles que vous avez prononcées sont justes, et que si nous avions auparavant un cœur pour vous servir, nous en avons dix aujourd'hui. Sans reprendre les bonnes paroles que vous nous avez adressées, sans y répondre dans le détail, je vous dirai rapidement qu'avec notre corps, nos biens, nos enfants et ce que nous possédons au monde, nous sommes prêts à vous suivre tout le temps, et surtout dans le cas présent, là où nous voyons et votre honneur et notre profit. Demandez-nous ce que vous voudrez et, sans ornements oratoires, nous ferons et dirons ce qu'il vous plaira. Si vous ne voulez plus vous risquer dans cette aventure, nous ne nous y risquerons plus : il ne faut plus le faire, puisque nous avons déjà tout gagné. Mais en ce qui me concerne, Sire, selon les coutumes de Catalogne, je dois occuper l'avant-garde dans toutes les actions guerrières qui auront lieu en Catalogne, car j'en suis le sénéchal. Je vous prie donc de me l'accorder et de me la confier, dans l'action que vous comptez mener maintenant.

\*

Et le Roi se fit acclamer une nouvelle fois.

Les observateurs signalèrent que le légat avait fait mouvement avant tous, à une journée devant le Roi de France, qui se mettait en marche avec sa garde rapprochée et ses barons mourants, tous gisants sur des litières, du côté de Peralada. Les routes et chemins étaient peu sûrs, infestés de détrousseurs et de brigands. Comment le représentant du Pape ne serait-il pas attaqué comme les autres voyageurs, malgré sa qualité d'homme de Dieu ? Pourquoi ne s'exposerait-il pas à être rossé comme quiconque, à se voir prendre ses habits de bonne étoffe et ses bijoux au risque de sa vie. Comment sa vertu résisterait-elle à pareille humiliation ? Comment cet homme de paix et sans armes pourrait-il assurer sa légitime défense, quand des hommes

sans foi ni loi seront tentés de s'emparer de lui pour lui faire la peau ?

– 35 –

**Où, au col de Panissars, la France et le  
Pape perdent la guerre  
(1er octobre 1285 – LE COL DE  
PANISSARS)**

Pierre III avait fourni douze de ses meilleurs cavaliers. Une cinquantaine de ribauds, tous recrutés sur les anciens champs de bataille qu'ils nettoyaient à leur profit, ne s'étaient pas fait prier pour se joindre à eux, car le coup pouvait rapporter gros. Il leur fallait bien ça !

En suivant le flanc des collines, ils avaient d'abord repéré l'avant-garde de Philippe III, puis plus en avant, à une lieue environ, le détachement de Monsieur le Cardinal, légat du Pape, juché sur sa mule et en tenue de campagne, entouré de quelque vingt cavaliers et de deux charrettes couvertes, tirées chacune par deux chevaux de trait. C'est dire si les équipages allaient lentement et, à entendre ses vociférations lancées à l'adresse des charretiers pour hâter le mouvement, on sentait le légat pressé d'aller de l'avant le plus vite possible. Mais la côte était rude. Une zone boisée de feuillus verdoyants, quelques chênes au grand-âge, un chemin forestier boueux mais praticable. Toute cette troupe allait, éparpillée, à la queue leu-leu, le nez du cheval de derrière dans la croupe de celui de devant !

Avec son détachement, Louis restait à l'écart. Bientôt eut lieu l'attaque de leurs ribauds sur le devant, au milieu et en direction des charrettes. Elle eut un effet immédiat ! Les cavaliers ennemis abandonnèrent leur légat à son sort, sans rien demander à quiconque. Il n'y avait donc plus personne pour le défendre, en dehors de cinq ou six sergents vite neutralisés. L'homme d'Église fut saisi, enlevé de sa selle à

bout de bras, entouré par ribaudes et ribauds qui le dépouillèrent prestement de ses habits. Les femmes le dénudèrent, lui barbouillèrent les fesses de boue en riant comme des folles, en dansant la farandole de la mort, qui visait à amadouer la camarade lors des épidémies. Ils y étaient en plein dedans ! Pour les habits, va ! Mais pour les braies ! Exposer ainsi sa nudité devant et à cause des femmes, et faire l'objet de quolibets, rires entendus, moqueries, il n'en était pas question ! Un moine doit défendre sa pudeur ! Alors un cardinal et qui plus est, légat du Pape !... Il suffisait. Louis et sa troupe intervinrent alors et, comme convenu, la piétaille s'égailla dans la nature en laissant sur place quelques habits couverts de boue du légat. Peu de mots furent échangés.

— Il était temps, Monseigneur ! Qui sait ce qui serait arrivé si nous ne vous avions secouru ! Habillez-vous décentement et filez vite vers le col, vous en êtes presque au sommet ! Voilà votre mule. Vos gens vont sans doute revenir lorsque nous serons partis. Je pense que vous avez perdu votre chargement ! Ne leur en veuillez pas ! Ils sont si misérables et accablés par toutes sortes de maux, que votre guerre n'a pas arrangés, convenez-en ! Passez en Roussillon et nous oublierons ce que nous avons vu, par respect pour votre honneur ! Je suis sûr que Pierre III aurait fait ce que nous faisons !

Était-ce leur prise la plus importante ? Le coffre-fort que Louis avait repéré dans la tente du légat, éventré à coups de hache, leur livra une quantité considérable de gros tournois d'argent et quelques papiers qu'il leur faudrait examiner de plus près. Ils payèrent les ribauds. Louis donna à ses cavaliers ce qu'il convenait et le reste au trésorier Desclot qui soupira de satisfaction. Quant au Roi, il éclata de rire à ce récit des événements ! Avec la fronde des barons qu'il avait subie, Louis pensa bien sûr à sa retraite et y pourvut !

\*

Ce qui se passa ensuite releva d'accords secrets entre l'infant Philippe et Pierre III. Philippe III, à l'agonie, leva le camp et se dirigea, comme convenu, vers le col de Panissars. Un drôle d'équipage ! Une avant-garde de cinq cents cavaliers commandés par le Comte de Foix, puis les litières des mourants et blessés suivant celle de Philippe III, signalée à l'attention de tous par l'oriflamme de France déployée. Suivaient l'Infant Philippe, son frère Charles, dit Charlot, supposé héritier de la couronne d'Aragon, et le légat du Pape, le Cardinal Cholet, en piteux état, qu'ils avaient couvert d'une cape et coiffé de sa mitre, afin que nul n'ignore sa qualité. Il ne cessait d'égrener son chapelet. Sans doute recommandait-il déjà son âme à Dieu !

L'ordre de Pierre III avait été formel ! Ne pas attaquer cette avant-garde ! Comment expliquer cette mansuétude envers leurs ennemis ? Les hommes criaient « Attaque ! » « Attaque ! », puis « Aragon ! » « Aragon ! ». Les épées étaient tirées, les arbalètes bandées. Les chevaux, retenus, piaffaient d'impatience.

Pierre III ne bougeait pas ! Et le convoi passa le col !

Tous les regards se tournèrent vers le Roi. On entendit d'abord ce qui n'était qu'un murmure, puis à pleins poumons la rage s'exprima : « Honte ! » « Honte ! » Le souverain retenait tout son monde et son monde était à deux doigts de la rébellion ! Louis regarda le Roi dans les yeux, et le Roi le toisa !

— N'est-ce pas ce que nous avons négocié ? Faut-il s'en étonner ? Tu vois, Louis, c'est toujours le chef suprême qui doit décider pour les autres ! Quitte à être haï ! Mais l'opinion du peuple importe peu ! De tout ce qui se passe, le Roi est le seul responsable et coupable ! Hier ils m'ont voulu, aujourd'hui, ils m'ont !

Et comme Philippe III était désormais en Roussillon, il affermit la tenue de son oriflamme dans la main gauche et la leva bien haut afin que tous la voient, brandit son épée et

cria, du plus profond de soi-même, un cri libérateur : « Sus aux Français ! »

\*

Les hommes de Roger de Lluria foncèrent sur la tête du convoi, tuèrent, massacrèrent tant et tant que le chemin d'accès, pourtant suffisamment large pour permettre le passage de deux charrettes de front, fut couvert de cadavres d'hommes et d'animaux qui faisaient obstacle à la fuite en avant. Les arbalétriers, à l'aise comme au champ de tir, lâchèrent leurs carreaux qui firent mouche à tous les coups. Les cavaliers attaquèrent le flanc des Français, lances en avant, puis à l'épée ou à la masse. Les cuirasses se fendirent, les crânes éclatèrent, les bras furent coupés. La montagne empêchait de fuir. Une terrible tenaille enfermait les Français. Le sol du col s'abreuvait de leur sang !

Et quand il n'y eut plus âme qui vive ou presque, le pillage commença ! Les charrettes furent versées par les charretiers eux-mêmes, les coffres éventrés. Rien n'échappa. Les femmes, esclaves sexuelles de la suite des troupes royales françaises, se mêlèrent à la curée pour se venger du sort qui leur avait été réservé. Les Almogavres, organisés pour la rapine comme jamais, se le disputèrent avec les ribauds, sortis d'on ne sait où !

Louis se dressa sur ses étriers, l'épée à la main, prêt à participer au combat qui avait lieu en dessous d'eux. Le Roi l'arrêta, saisit la bride de son cheval et vint, flanc contre flanc, épaule contre épaule, lui parler doucement.

— Louis, il suffit, ta place n'est pas là ! Ta place n'est plus là, parmi nous ! Tu es au bout du chemin que tu as parcouru avec moi, avec nous ! Ta place est de l'autre côté de cette montagne, le Canigou est peut-être le même pour nous deux, mais n'est pas vu du même côté ! Ta place est là-bas, dans ce pays qui est le tien, dans ce pays où tu as grandi, où ton âge n'a pas attendu que tu réussisses, où tu as ta famille, tes véritables racines, car vois-tu, faute de pouvoir unifier ces

deux royaumes en un seul, ton choix est évident ! Oui, nos deux pays se ressemblent, nous vénérons le même Dieu, nous avons la même mer, nous parlons la même langue, nous mangeons les mêmes plats, nous couchons avec les mêmes femmes, bref, nous nous ressemblons tant ! Mais il y a les Pyrénées entre nous ! Tu verras, Majorque sera éphémère, France et Roussillon s'accoupleront, un jour ou l'autre ! Mais il y aura toujours les Pyrénées entre nous ! Alors, va-t'en ! Profite de l'occasion ! Ici tu n'es plus aimé ni respecté. Moi parti, ton avenir est incertain. Ta postérité sera ce que les chroniqueurs ou les historiens en feront, quoi que tu dises ou fasses ! En avant vers ton avenir ! Que vois-je, des larmes dans tes yeux ?

Il lâcha la bride, s'écarta et donna au cul du cheval de Louis un sacré coup du plat de son épée. La bête se cabra, bondit, s'élança ! Louis laissa faire la bête qui passa le col. Ses yeux n'y voyaient plus bien. Sa tête bouillonnait, tournait ! Le sommet du col ! À droite, au loin, la mer. Et déjà dans son dos, le Canigou qui semblait le protéger !

– 36 –

**Où Philippe III le Hardi, Roi de France et  
Pierre III, Roi d'Aragon, trépassent  
(5 octobre et 10 novembre 1285 –  
PERPIGNAN)**

Désormais, il était un chevalier errant ! Pierre III, dans sa grande sagesse, l'avait limogé et il comprenait que c'était pour son bien ! En fait, il avait bien fallu qu'il fasse un effort important sur lui-même pour l'admettre ! « Après tout, ce que j'ai fait, je l'ai fait pour lui, pour eux ! », était au départ le sentiment prédominant ! Puis, petit à petit, c'est le soulagement qui l'envahit. En réalité, ils l'obligeaient à poser son havresac. Et cela, le temps passant, lui convenait de plus en plus !

Son père ? Il le suivait de loin en loin ! Le col de Panissars et le trophée de Pompée, un arc de triomphe surmonté par une tour, situé au carrefour de la via Domitia et la via Augusta, qui rappelait les victoires de l'empereur romain au cours des campagnes d'Espagne. Bientôt Philippe III rallia le Perthus, où les armées du Roi de Majorque l'attendaient, comme convenu, avec ses chevaliers et de nombreux hommes de pied du Roussillon, du Conflent et de la Cerdagne. Puis il passa le Boulou et enfin arriva à Perpignan !

Aucun messager pour prévenir Louis, aucun observateur pour le renseigner, aucun chef pour lui donner des ordres ! Aucune possibilité d'initiative guerrière, car il n'était plus un guerrier ! Il poussa jusqu'à Collioure. Ade la couturière ? Disparue ! Ascelin le mendiant ? Disparu lui aussi !

À la commanderie du Mas Déu, chez les Templiers, la rumeur, certainement entretenue par l'infant Philippe pour protéger son père, le laissait pour mort près de Peralada, d'autres près du col de Panissars, ici ou là, parfois à des dates fantaisistes, le 15 septembre, ou le 23, ou le 6 octobre, ou tout autre jour ! Le cardinal était gaussé ! Même sorti de Peralada dans les conditions que vous savez, il n'avait fait que répéter ses prières, et ce jusqu'à Perpignan qu'il avait atteint sans s'arrêter au Boulou. La terreur d'être égorgé par les gens de Pierre III le poursuivait !

Louis ne savait pas tout et ne pouvait pas savoir ! Et sans le savoir, que décider ? Vous le voyez courir auprès de Philippe IV, son frère, dans sa situation de bâtard du Roi ?

\*

Perpignan, où vivait sa sœur ! Elle le reçut à bras ouverts et le cacha dans son couvent avec la complicité des nones, lavandières d'occasion, enchantées d'être ses complices, et qui avaient fort à faire avec les occupants de plus en plus soucieux de paraître propres sur eux pendant les

cérémonies qui s'annonçaient. Il profita du va-et-vient pour prendre des nouvelles.

Il en savait maintenant beaucoup plus. Asseline avait été appelée par l'entourage de Jaume II, car il fallait organiser, en conciliant toutes les parties, les cérémonies religieuses qui accompagneraient le trépas de Philippe III, lequel, d'après les médecins, n'en avait pas pour longtemps ! L'évêque d'Elne avait insisté. Jaume II en personne l'avait prié ! Voici donc Asseline, sa sœur organisant les deniers sacrements de leur père sans que quiconque, ou presque, le sût !

Philippe III, sentant la fin venir et ne voulant pas attendre de perdre son sens et son avis, réunit sa famille, rédigea son testament, reçut l'extrême onction et mourut à Perpignan le 5 octobre 1285, à la pointe du jour.

\*

Pendant chacun des huit jours qui suivirent le trépas du Roi de France, le Roi de Majorque fit chanter des messes pour le repos de son âme, et il ne se passa pas un jour sans que des processions autour de son corps entouré de mille brandons de cire ne soient organisées. On faisait des absoutes qui duraient jour et nuit.

La dépouille de Philippe III le Hardy fut honorée selon les rites des chevaliers teutons. Les os furent séparés de ses chairs par cuisson. Ce qu'il advint des os et des chairs appartient à l'Histoire. Asseline fut chargée d'une mission qui représentait, au moins sur l'instant, le premier aboutissement de sa vie religieuse au service de Dieu : sauver les Saintes Épines ! Avant de mourir, Philippe III les avait confiées à l'évêque d'Elne et aux religieuses du Couvent des Repenties, et donc à la sœur de Louis, qui était leur supérieure. Il s'agissait de quatre Saintes Épines venant de la couronne du Christ que son père, Louis IX, avait achetées à Constantinople pendant la croisade de Tunis en 1270. Les saintes reliques

furent déposées dans l'église la plus proche du Château de Perpignan, l'église Saint-Matthieu.

Pour la petite histoire, le 5 octobre 1285, un peu avant midi, alors que Philippe III était mort depuis peu et que la rumeur se répandait dans la ville, ils avaient, sa sœur et lui, récité la plus simple prière des morts en son honneur. Ils étaient restés longtemps dans la chapelle du couvent, éclairée par un soleil éblouissant qui mettait en valeur ses vitraux, agenouillés sur deux prie-Dieu, les mains jointes et les doigts croisés, la tête dans le menton et les yeux embués. Ils avaient déclamé à haute voix et en latin : *Requiemæternam dona eis Domine, et lux perpétua lúceat eis. Requiescant in pace. Amen.* Puis il y avait eu un long silence que les cloches sonnantes à la volée ne purent troubler. Alors ils s'étaient levés ensemble, sans se concerter. De vrais jumeaux ! Ils s'étaient inclinés devant Jésus sur la croix, s'étaient signés. Puis ils s'étaient pris par la main et avaient cheminé vers la sortie, lentement, très lentement, perdus dans leurs pensées. Dans le cloître baigné par le soleil, des lessives claquaient au vent. La vie reprenait. Un avant qu'ils n'avaient pas tout à fait vécu, un pendant qui les émouvait à pleurer, un après encore vague et peu réjouissant.

\*

Après avoir passé huit jours à Perpignan et avoir bien repris des forces, Philippe IV le Bel se mit en route pour son pays. Le Roi de Majorque les accompagna jusqu'à ce qu'ils fussent au-delà de ses frontières et s'en fut fini des opérations militaires de la croisade contre le Roussillon et la Catalogne !

Gérone fut restitué aux Aragonais le vingt-cinq octobre.

C'est le dix novembre 1285 que Pierre III trépassa. Louis en fut fort affligé. Le passé se mit à resurgir en lui. Tout ce qu'il avait vécu avec cet homme, tout ce qu'il avait fait en son nom, remontait à sa mémoire. Tout ce qu'il avait fait sans qu'il le sache, également ! Oui, l'espion n'avait fait que

participer à son histoire à lui ! Était-ce un manque de reconnaissance de sa part ? Non, mais sans aucun doute un pan de sa vie à effacer. Il avait vécu une vie riche, remplie de bonnes choses, de choses terribles également. Il éprouvait pour le Roi beaucoup d'affection et lui fit la prière des morts. Que Dieu veuille bien accueillir son âme. Il le méritait ! Le moment de poser son havresac était venu car il était trop lourd à porter. Alors, la mémoire devint sélective et Louis crut avoir été frappé de ce mal qui se nomme oubli ! D'ailleurs, était-ce bien un mal ?

\*

Son principal souci était de trouver Émeline qu'il voulait épouser ! Et il ne la trouvait nulle part. En tout cas, elle n'était pas au palais où elle avait abandonné son rôle de dame de compagnie.

« Allez chercher du côté de Carcassonne, elle a été appelée là-bas au service du sénéchal pour aider à faire face aux réfugiés français », lui avait dit une des servantes du Roi Jaume II, alors qu'il rôdait dans le palais.

Et le voilà parti dans une colonne de ravitaillement, grâce au négociant qui l'avait organisée, et que Louis connaissait par le biais de ses anciennes affaires commerciales. Quinze jours à traîner dans la cité. Il fut même sollicité pour reprendre ses activités de négoce. On le vit souvent à la tête de convois de marchandises entre Narbonne et Carcassonne ! Et bientôt il entrevit une lueur d'espoir ! Enfin ! Un espoir venu sous la forme d'un mot glissé dans son oreille par Raimond de Cazilhac, négociant peaussier et drapier de Carcassonne, toujours à la tête de la révolte carcassonnaise contre l'inquisition.

— Émeline ? Elle est en très bonne santé, particulièrement rayonnante, et elle ne t'oublie pas. Elle se doutait qu'un jour tu viendrais par ici. Sa mission terminée, elle est, m'a-t-elle dit, partie se ressourcer, mais je ne sais

où ! Sais-tu ce qu'elle m'a dit de te confier au cas où ? Que la jument que tu connais est grosse !

– 37 –

**Où Louis raconte la fin de la fin  
(20 mars 1286 – CARCASSONNE)**

Ils avaient arrêté Louis le 6 janvier 1286, date du couronnement à Reims de Philippe IV dit « Le Bel », deuxième fils de Philippe III et d'Isabelle d'Aragon, celui-là même qui mit fin à la désastreuse croisade d'Aragon de son père, qui était aussi le père de Louis !

Au cours de son procès, ils l'avaient convoqué trois fois de suite, en lui demandant d'avouer sans lui dire ce qu'ils lui reprochaient. C'était le 12 janvier, le 2 février et le 13 février de l'an 1286. Ils suivaient ainsi la procédure fixée par les textes en vigueur.

Les charges lui avaient été notifiées le 1er mars. Il n'avait pas pris de défenseur. Il avait voulu le faire lui-même. Il avait donc demandé la production des preuves.

Lecture lui avait été faite des témoignages retenus contre lui, sans qu'il puisse identifier les témoins. Il avait répondu au fur et à mesure à chacune des déclarations.

Pour abréger, comme il avait renoncé à se défendre, l'affaire était entendue.

Ils ne l'avaient pas soumis à la question. Ils auraient pu ! Ils auraient pu le faire mourir en poussant la torture à l'extrême. Cela aurait été un assassinat, mais ils auraient pu dire que son corps n'avait pas résisté.

Ils l'avaient accusé d'hérésie et de sodomie.

Ils avaient décidé qu'il devait être brûlé vif, sentence non accompagnée de confiscation de ses biens, car il n'en avait pas. Il était Louis sans Terre, dit l'orphelin ! Comment pouvait-il posséder quelque chose ? En fait, ils avaient cherché, mais ils n'avaient pas trouvé !

Ils l'avaient fait jurer de ne rien dévoiler de son procès et de ce qu'il avait vu et entendu. Au point où il en était !

Et ils l'envoyèrent au bûcher.

\*

Le geôlier, sympathique celui-là, lui avait dit que son sort était réglé et qu'il disposerait de sa cellule vide dès le lendemain. L'inquisiteur avait horreur des cellules vides !

Ainsi, ils l'avaient extrait de la prison du Mur où il était resté aux fers, sans nourriture ou presque. Mais drogué. De toute façon, qu'aurait-il pu faire ? S'enfuir ? Comment ?

\*

De nuit, ils l'avaient habillé comme un ribaud et jeté, avec un pauvre bougre en aube noire à capuchon et pieds nus, tout aussi drogué que lui, dans la dernière des charrettes, close, couverte de draps noirs, escortée par des soldats à cheval précédant le capitaine de la garde, le bras séculier chargé d'appliquer la sentence.

Ils avaient traversé la rivière Aude par le vieux pont, libre pour la circonstance de toute présence humaine, en direction de la ville basse.

Là, dans les premiers faubourgs de Carcassonne, ils avaient planté en terre des troncs de pins. Par le refend de la toile, il en comptait cinq. À leurs côtés, des tas de fagots de sarments bien secs, du bois vert, des bottes de paille et des cadavres d'animaux.

Ils ont extrait sans ménagement de la charrette son codétenu et l'y ont laissé, sans plus trop se préoccuper de lui. Enfin ! Il était bien gardé quand même !

Cinq poteaux, six condamnés. Et Louis ?

Six condamnés, cinq exécutions... Manifestement, le bourreau avait des ordres !

Il y avait trois condamnés qui subiraient le feu d'un bois vert, attachés au bas de leur poteau garni de bottes de paille. Ainsi, la mort ne surviendrait pas par brûlure, mais par asphyxie.

Il y en avait un très haut lié sur son tronc d'arbre, et le bourreau avait enduit son aube de soufre, puis déposé au pied du bûcher le cadavre d'un porc et des chats morts. Lui, passerait de vie à trépas dans d'atroces brûlures. Et puis il y avait le pauvre bougre qu'ils avaient extrait de la charrette. Lui était drogué par un hallucinogène. Louis avait remarqué ses pupilles dilatées. Il y avait donc des aménagements à l'exécution de sa peine, sans doute des directives prescrivant que ses souffrances devaient être atténuées. Pourquoi ?

« Pourquoi lui et pas moi ? » se demandait Louis.

\*

La foule massée autour des bûchers était silencieuse. Des spectateurs ! Les exécutions publiques servaient aussi à la dissuasion, mais elles constituaient un spectacle, il y en avait encore, très apprécié. Depuis que l'Inquisiteur Galand était à Carcassonne, le public était forcé d'y assister. Et pas que des bougres et bougresses avec leurs enfants ! Il y avait de beaux seigneurs aux mises soignées, venus à cheval au spectacle, et leur dame à la mine sombre, placée derrière leur homme, comme pour se cacher. Leur honte était visible.

\*

En écartant les pans de la toile qui recouvrait la charrette, Louis vit le bras armé du Roi, un capitaine désigné pour être le témoin de la sentence inquisitoriale. Vêtu de son armure, il s'approcha de Louis et lui dit :

— Je ne sais pas qui tu es, mais tu dois être particulièrement important pour que l'on te traite ainsi ! Je suis chargé de te dire que tu vas avoir une visite. Un homme d'Église et un notaire. Patiente.

La bâche se leva pour laisser passer deux individus qui s'assirent chacun sur les bancs latéraux. Le notaire était repérable à ses insignes. Il portait des documents dans sa main droite et une chandelle qui éclairait faiblement, dans la gauche. Pourquoi une chandelle ? L'autre homme était vêtu d'une soutane à capuche et d'une simple croix en bois,

pendue à son cou. Louis pensa qu'on allait lui faire le coup de l'extrême-onction ! Que nenni. L'homme se découvrit et il eut une énorme surprise !

Le légat. Le cardinal-légat. Cholet en personne !

— Bonjour mécréant ! Nous revoilà l'un devant l'autre. Je tenais à te remercier personnellement de tout ce que tu as fait pour feu notre Roi Philippe III. Il voulait mourir en terre de France. Il est mort en terre amie, à Perpignan, comme tu le sais. Que tu aies aidé ton père dans les derniers instants de sa vie me paraît être tout naturel, en tout cas très chrétien. Que tu aies fait ce que tu as fait, ou plutôt, que tu n'aies pas fait ce que tu avais envie de faire de ma personne, relève d'une attitude pleine d'humanité. Tu aurais pu me laisser nu au bord d'un chemin, complètement détroussé, humilié, battu, déshonoré, et tu ne l'as pas fait. Tu aurais pu t'abstenir de nous protéger, Philippe III et moi, lorsque nous avons franchi ce maudit col de Peralada, mais tu ne l'as pas fait. Et je n'ai pas le sentiment que tes actions relevaient d'une simple exécution d'ordres donnés par ton souverain. Aussi, au moment où j'ai mesuré tout le chemin que nous avons parcouru sur des voies parallèles, je me suis dit que ta vie, eu égard à la manière dont nous avons contribué à la troubler, nous, les Français, méritait que la balance penche plutôt vers le bien que vers le mal. Ne me demandes pas pourquoi, au fond de moi-même, je fais cela, mais au nom du Pape que je représente ici, je t'absous de tous tes péchés et je lève ton excommunication. Tu es désormais redevenu un simple chrétien. À vous, maître notaire !

Le juriste leva les yeux sur Louis et annonça :

— Louis de Castelnou, je vous montre les documents ici présents qui attestaient de votre lignée et de vos origines.

Louis reconnut les feuillets de l'interrogatoire de sa mère, les feuillets arrachés au registre de l'inquisition, ainsi que ceux qui furent enlevés du registre des états d'Âme et contresignés par Urbain V. Le notaire continua :

— Je brûle devant vous ces documents. Désormais, vous êtes Louis de Castelnou, comme l'atteste l'évêque d'Elne sur la foi d'un acte de naissance dressé par le curé de Castelnou. Vous êtes le fils d'un fermier, aujourd'hui décédé, comme toute votre famille. Vous êtes attaché au seigneur de Castelnou qui a attesté de votre existence et qui veut bien vous reprendre à son service et vous rendre, pour en user, les terres de vos ancêtres. Vous avez dans cette bourse l'acte de baptême qui certifie votre origine et cent livres tournoi en argent pour bien prendre pied dans votre nouvelle vie.

Et le légat du Pape conclut :

— Un autre va brûler à ta place. Saches quand même que ta sœur Asseline est sous notre protection. Elle sert Dieu admirablement et se montre fidèle à notre Pape. Saches aussi que tu ne laisses pas derrière toi grand monde de ceux qui t'ont fréquenté dans tes anciennes activités. Ade dite « la couturière », s'est suicidée en se jetant des murailles du château de Collioure. Esméralda, à Barcelone, a sauté avec la bombe qu'elle fabriquait dans son atelier. Ton unijambiste de Collioure est mort dans une rixe avec les ribauds de la ville. Ton troubadour aux mœurs contre nature a été trouvé assassiné à Valence, en pays arabe, suite à une sombre histoire de mœurs. Quant à ton serrurier miracle, il est maintenant au service de notre Pape. Nous l'avons payé bien plus que toi ! Il est temps d'y aller. Tu es attendu au gué de la rivière par ta dame et ton fils ! La charrette va t'y emporter. Tu restes tranquille ! Bois pour aider aux derniers instants dans cette vie-là, car tu n'existes plus !

Louis connaissait ce goût amer de potion à base de mandragore et de pavot qui abrutit et qui plonge dans un demi-sommeil. Esméralda, feu sa sorcière bien-aimée, l'y avait fait goûter un soir où elle lui enseignait l'usage de certaines potions dites magiques !

\*

Le rapporteur effectua pour chacun des condamnés au bûcher la lecture du résumé des actes d'accusation. Le tour du codétenu de Louis venu, il put entendre cette déclaration solennelle : *« Ce jour, 20 mars 1286, moi, Baptiste de Saint-Estève, rapporteur pour la cour et du synode de Carcassonne, au compte exclusif de la procédure conduite par monseigneur Jean Galant, inquisiteur du Pape, ouverte en son évêché de Carcassonne le 6 janvier 1286 et close aujourd'hui sur le territoire de l'évêché de Carcassonne et par cette même autorité, assure la véracité du compte-rendu d'enquête inscrit sur le grand registre inquisitorial de Carcassonne, enquête qui conclut à la culpabilité de Louis sans terre, dit l'Orphelin, pour les faits suivants : Hérésie, pour avoir entretenu des relations suivies avec des cathares tout au long de sa vie et épousé leurs convictions religieuses jusqu'à renier notre culte catholique et notre Pape. Pour avoir pratiqué la sodomie avec des femmes de peu de vie, des femmes mariées, et poussé au vice de jeunes pucelles, sans espoir de mariage, par des actes charnels réprouvés par notre religion et en dehors de toutes convenances. En conséquence, Louis sans Terre, dit l'orphelin, est condamné à être brûlé vif, en public. Cet acte d'accusation sera conservé dans son intégralité aux registres inquisitoriaux de Carcassonne. Que la sentence soit exécutée ».*

\*

Et ils mirent le feu. Les flammes attisées par un fort vent du Nord très frais pour cette période, firent crépiter le bois. La chaleur s'engouffra sous leurs aubes qui se soulevèrent. Puis la fumée s'éleva, noire à cause des cadavres de porc, de chats, et de la poix ajoutée pour attiser le feu... Puis les flammes s'entre léchant formèrent un brasier haut dans le ciel. L'air devint irrespirable, empli d'odeurs de chairs brûlées. Mais pour les assassinés, pas un cri. Rien ! Juste le murmure de la foule qui regardait fixement les corps déjà carbonisés. Les cordes qui liaient les suppliciés se consumèrent. Les corps tombèrent dans le feu, un par un, en

faisant jaillir des étincelles. Et toute la foule, dans un réflexe unanime, recula.

\*

En sombrant, Louis remonta le fil du temps. Il revécut toute sa vie en se disant qu'il avait bien fait ce qu'il avait fait. Une seule et impérative question revenait sans cesse : son fils ? Il a un fils d'Émeline. Comment s'appelle-t-il ? Que lui ont-ils fait ? Pourquoi le lui a-t-on caché ? Comment a-t-il pu ignorer son existence ? C'était donc ça, le sens du petit mot d'Émeline : la jument qui était grosse !

Il déraisonne. L'estomac lui brûle. La tête lui tourne. Il ne peut même pas crier son amour à son fils, à Asseline. Il renie Dieu, son pape, les Rois, les banquiers, les marchands pour qui il a fait tout ce qu'il a fait. Quelle désillusion ! Il imaginait terminer en héros, mais finit sans identité ou presque ! Louis sans Terre dit l'orphelin, avaient-ils précisé à sa naissance avant de le marquer de la fleur de lys ! Louis de Castelnou maintenant ! Quelle dégringolade ! De fils de Roi à Paysan ! Mais un paysan catalan ! De Barcelone ou de Perpignan ? De Gérone ou d'Elne ? De Saint-Féliu ou de Salses ? Non ! Un Catalan de Castelnou !

Mais lui qui savait enfin depuis peu qui il était, d'où il venait, il ne pouvait ignorer ce passé. Il voulait être le Roi de son arpent de terre, et vivre. Sa femme Asseline et son fils suffiraient à constituer sa cour. Il voulait être un Roi pauvre, pas misérable, non, pauvre. Le peu que l'on possède suffit au bonheur ! Il allait faire en sorte d'effacer les mauvaises choses en les enfermant à l'intérieur de son âme !

\*

Il perdit connaissance dans la charrette, au milieu du peuple qui grondait, sans doute lassé par ses exécutions sans aucune pitié, perpétrées au nom de Dieu ! Au nom d'un Dieu qu'ils reconnaissent de moins en moins, jusqu'à détester à mort ses représentants sur terre !

Et il se demandait, dans un dernier éclair de lucidité, ce que le futur, puisque Dieu avait voulu qu'il y en ait un, leur réservait vraiment !

## TABLE DES MATIÈRES

- 01 — Où ils ont arrêté et emprisonné Louis à Carcassonne (6 janvier 1286)
- 02 — Où Louis subit le plurium interrogationum (12 février 1286)
- 03 — Où tout commence à Barcelone. Le début de la fin (5 avril 1285)
- 04 — Où Louis pactise avec Pierre III d'Aragon (6 avril 1285)
- 05 — Où, à Collioure, Louis recrute l'agent secret de sa vie (7 avril 1285)
- 06 — Où Louis a la confirmation de pourparlers bien avancés entre Philippe III et Jaume II (7 avril 1285)
- 07 — Où Louis apprend beaucoup sur ses origines (9 avril 1287)
- 08 — Où Ade la couturière fait aussi l'entremetteuse (11 avril 1285)
- 09 — Où, en se noyant ou presque il en prend et en apprend de belles (14 avril 1285)
- 10 — Où Louis élucide la plus grande partie de ses origines (18 avril 1285)
- 11 — Où Louis tente de réconcilier deux frères Rois (22 avril 1285)
- 12 — Où les inclinations naturelles reprennent leurs droits (23 avril 1285)
- 13 — Où Louis découvre que la maîtresse du Roi Pierre III est une espionne à la solde de Jaume II (25 avril 1285)
- 14 — Où le Roi de France pénètre en Roussillon (10 mai 1285)
- 15 — Où Pierre III d'Aragon organise sa défense (11 – 12 mai 1285)
- 16 — Où Louis coupe les vivres aux armées françaises (16 mai 1285)

- 17 — Où aimer jouer peut être mortel (23 mai 1285)
- 18 — Où les deux bâtards font connaissance  
(24 mai 1285)
- 19 — Où les Français se vengent sur la ville d'Elne  
(25 mai 1285)
- 20 — Où il désorganise les armées françaises devant les  
Pyrénées (28 mai 1285)
- 21 — Où grâce à Guillaume Garric, Louis prouve ses  
origines (12 juin 1285)
- 22 — Où les Français franchissent les Pyrénées (10 et  
11 juin 1285)
- 23 — Où les Français prennent Peralada (14 juin 1285)
- 24 — Où les amis de ses ennemis sont ses ennemis  
(16 juin 1285)
- 25 — Où l'armée française fête sa première vraie  
victoire en terre catalane (14 et 22 juin 1285)
- 26 — Où Gérone résiste bravement (27 juin et  
13 septembre 1285)
- 27 — Où le père et le fils font connaissance  
(30 juin 1285)
- 28 — Où le légat du Pape demande grâce (30 juin 1285)
- 29 — Où le Roi d'Aragon reprend les choses en main  
(3 juillet 1285)
- 30 — Où les flottes de Philippe III sont détruites en un  
mois (28 juillet - 28 août 1285)
- 31 — Où Pierre III perd une bataille, mais pas la guerre  
(15 août 1285)
- 32 — Où la prise de Gérone arrange Français et  
Aragonais (7 septembre 1285)
- 33 — Où Pierre III accorde à Philippe III le droit de  
mourir comme il l'entend (22 septembre 1285)
- 34 — Où les Cortés demandent des comptes  
(25 septembre 1285)
- 35 — Où, au col de Panissars, la France et le Pape  
perdent la guerre (1er octobre 1285)

36 — Où Philippe III le Hardi, Roi de France, et Pierre III le Grand, Roi d'Aragon, trépassent

37 — Où Louis raconte la fin de la fin (20 mars 1286)

Principaux personnages historiques

Bibliographie

## **Principaux personnages historiques**

Conformément à l'usage le plus courant, les personnes appartenant au Moyen Âge sont classées par leur prénom. Les noms, à quelques exceptions près, sont donnés dans leur forme moderne la plus fréquemment utilisée par leur pays d'origine. La très grande majorité d'entre eux peuvent être retrouvés dans la Webographie.

**Aimery de Narbonne** : Vicomte de Narbonne. Envoyé spécial de Philippe III pour négocier à Perpignan le passage des armées du Roi de France sur le territoire du royaume de Majorque.

**Alaimo de Lentini** : Baron sicilien à l'origine du soulèvement de la Sicile le 31 mars 1282 en liaison avec l'ambassadeur Procida de Pierre III.

**Albert de Mediona** : Gouverneur de Besalù. Résiste aux assauts de l'infant Philippe qui conduit la retraite de l'Armée française en septembre 1285.

**Aleynep** : Soulèvement de la Sicile le 31 mars 1282. Les barons de Palerme le désignent comme capitaine pour former un corps d'armée contre les Français.

**Alfonse**, fils héritier de Pierre III dit le Franc ou le Libéral (en catalan Alfons el Franc ou el Liberal) : Succède à Pierre III d'Aragon, son père. Il négocie auprès du futur Philippe IV « Le Bel » la sortie de son père du royaume d'Aragon.

**Arnaud de Castelnou** : Appartient à la famille roussillonnaise des vicomtes de Castelnou. C'est le fils du vicomte Guillaume V et le frère des vicomtes Guillaume VI et Jaspert IV. Avec ses frères, il est très proche du Roi d'Aragon, Pierre III. En 1278 il est visiteur de l'ordre des Templiers en

Espagne, avec autorité sur les provinces de Catalogne, de Castille et de Portugal.

Arnaud de Cortsavi : En charge de la "frontière" d'Aragon pour ralentir l'avancée des armées Françaises.

Arnaud de Saga : Pendant que les Français assiègent Elne, le Gouverneur de Collioure fidèle à Jaume II de Majorque défend le château avec succès contre Pierre III. Celui-ci, en représailles, brûle la ville basse.

Arnaud Roger : Comte de Pallars un temps en conflit avec Pierre III d'Aragon

Arthur de Vandame : Conseiller de Philippe III qui tient la comptabilité des soldes versées aux troupes engagées dans la croisade.

Ava de Castelnuou : Femme de Jausbert IV Vicomte de Castelnuou de 1260 à 1268, avec lequel elle se sépare en 1267, et mère du vicomte Jausbert V de Castelnuou mis sous tutelle jusqu'en 1285. Ava devient religieuse et s'occupe de l'hôpital d'Ille su Têt où elle décède.

Benoît Caietan : Pape sous le nom de Boniface VIII (1294 et 1303). Envoyé par le pape Martin IV à Charles d'Orléans pour le dissuader d'accepter le duel entre lui et Pierre III d'Aragon.

Bérenger de Pujol Cervera : Baron souvent consulté par Pierre III quant à la conduite des opérations.

Berenguer de Puigverd : Membre du Corts militaire d'Aragon consulté par Pierre III.

Berenguer de Sainte-Foi : Évêque d'Elne qui aurait tenté une négociation avec le Roi de France avant la prise de cette ville le 25 mai 1285.

Berenguer d'Entença : Seigneur catalan. Baron du château de Montornès, beau-frère de l'amiral Roger de Lluria, appartenant au Corts militaire et souvent consulté par Pierre III.

Berenguer Maillol : Attaque et destruction de la flotte française. (28 juillet et 28 août).

Bernard d'Anglesola : Baron membre du Corts militaire souvent consulté par Pierre III.

Bernard de Clairvaux : Promoteur de l'ordre cistercien (ou ordre de Cîteaux) fondateur des templiers et cité pour son jugement sur le mouvement cathare.

Bernard Desclot : (en catalan : Bernat Desclot) Chroniqueur catalan. Conseiller spécial de Pierre III de 1276 à 1285- Originaire de Castelnou (66).

Bernat de Montesquieu : À la tête des troupes de Pierre III pour prendre la ville basse de Perpignan. Hérétique (registre de l'inquisition d'Albi 1285).

Bernat Escriva : Trésorier du Roi Pierre III d'Aragon de 1283 à 1287.

Brunissende de Cardona : Épouse de Roger IV de Foix. Mère de Roger Bernard III de Foix, comte de Foix, et d'Esclarmonde de Foix, épouse de Jaume II de Majorque.

Charles d'Anjou : Fils de Louis IX. Roi de Sicile jusqu'au 4 septembre 1282 où il est battu par Pierre III d'Aragon.

Charles de Valois dit Charlot : Pressenti futur Roi d'Aragon par le Pape Martin IV si issue favorable à la croisade de 1285.

Charles II d'Anjou : En 1284, au cours d'un engagement contre la flotte aragonaise, commandée par Roger de Lauria, il est fait prisonnier et reste captif à Barcelone pendant quatre ans. À la mort de son père, il est toujours en captivité. Libéré le 8 novembre 1288 grâce au traité de Canfranc, et à la condition de laisser en Aragon trois de ses fils en otage : Louis, Robert et Raymond Béranger.

Constance de Hohenstaufen : Épouse de Pierre III d'Aragon. Fille de Manfred de Hohenstaufen, prince de Tarente et plus tard roi de Sicile, et de Béatrice de Savoie. Héritière du royaume de Sicile à la mort de son fils ce qui constitue le prétexte de revendiquer le royaume de Sicile par son époux.

Dalmau de Rocabert : Vicomte de Peralada, participe à la défense de la ville et du château en attaquant les assiégeants. Recommande l'abandon de la ville en raison de la faiblesse des défenses et le manque de nourriture.

De Montcada et d'Aragon : Sénéchal de Catalogne. Consulté en tant que doyen des serviteurs.

Édouard 1er dit « longue jambe » : Roi d'Angleterre ayant autorité sur l'Aquitaine. À la demande de Martin IV qui par la suite se rétracte, chargé d'organiser en 1283 le duel entre Charles d'Anjou et Pierre III d'Aragon à Bordeaux. Duel qui n'aura pas lieu.

Elissende de Montesquieu : Seigneur de Montesquieu des Albères engagé auprès de Pierre III pendant la croisade en auteur d'une embuscade meurtrière contre les troupes de Philippe III.

Ermengaud X : Appartient aux Corts militaires. Le comte d'Urgel participe à la défense de la ville et du château de Peralada en attaquant les assiégeants. Souvent consulté par le Roi Pierre III.

Esclarmonde de Foix : Reine de Majorque par son mariage. Fille de Roger IV de Foix et de son épouse Brunissende de Cardona, aragonaise. Facilite l'évasion de son époux du palais des Rois de Majorque où il était recherché par son frère, Pierre III.

Eustache de Beaumarchais : Administrateur militaire français. Il occupe la ville de Gérone le 15 septembre et la rend aux Aragonais le 25 octobre 1285.

Fortùn de Bergà : L'archevêque de Saragosse qui aurait négocié avec la France la reddition de Gérone auprès de Philippe IV sans que Pierre III en soit informé.

Frédéric II de Hohenstaufen : Lorsque l'empereur du Saint Empire Romain Germanique également Roi de Sicile et de Naples décède en 1250, il laisse la Sicile à son fils illégitime Manfred, ce qui est contesté par le pape Martin V qui la

donne à Charles de Valois, à l'origine du soulèvement de la Sicile.

Galceran de Tous : Moine et diplomate du Royaume de Valence. Il faisait partie du cercle le plus étroit de Pierre III d'Aragon, dont il était l'ambassadeur. Auteur de la *Crònica del Rei Pere*, chronique catalane du XIIIe siècle qui évoque les vêpres siciliennes et la croisade de 1285.

Giacomo Savelli (Honorius IV) : Pape sous le nom d'Honorius IV. Remplace Martin IV le 12 avril 1285.

Gualtieri de Calatagirone : Baron sicilien à l'origine du soulèvement de la Sicile en liaison avec l'ambassadeur Procida de Pierre III.

Guerau de Cervello : Membre du bras armé des Corts souvent consulté par Pierre III

Guifred Estruch (ou Comte Estruc) : Légende d'un chevalier assassiné qui se déroule à Llers et qui, pour se venger, se transforme en vampire.

Guillaume d'Anglesoia : En charge de la « frontière » d'Aragon pour ralentir l'avancée des armées Françaises.

Guillaume de Lodève : Amiral de la flotte française stationnée à Roses qui subit les défaites navales de Roses et Formigues. (28 juillet et 28 août).

Guillaume d'Harcourt : Sénéchal de France envoyé à Perpignan par Philippe III pour négocier avec Jaume II le passage des armées françaises sur le territoire du royaume de Majorque.

Guillaume Garric : Professeur ès lois, demeurant à Carcassonne, en relation étroite avec les cathares du comté de Foix. Un des organisateurs des soulèvements de Carcassonne, appelés « La Rage » contre l'inquisition.

Guillaume III de Canet : Seigneur du château de Canet en Roussillon, époux d'Alamande de Vernet.

Guillem Cerra : Clerc d'Elne qui sauve les reliques de sainte Eulalie dispersées par les assaillants.

Guillem d'Anglesola : Baron catalan et militaire. La lignée de la baronnie a pris le nom du château d'Anglesola dès le XIIe siècle. Désigné par Pierre III pour rester au siège de Gérone.

Guillem de Castellauli : Désigné par Pierre III pour tenir le siège de Gérone.

Guillem Escrivà : Sergent observateur des troupes Aragonaises qui repère l'ennemi aux environs de Gérone puis qui défend le Roi Pierre III attaqué et y perd la vie.

Guillem Galeran de Cartella : Seigneur d'Ostolès et de Pontons, réputé être un des meilleurs cavaliers d'Espagne. Participe à la défense du front contre les Français.

Honorius IV : Pape intronisé le 20 mai 1285, successeur de Martin IV. Il ne siégea jamais à Rome.

Isabelle d'Aragon : Fille puînée de Jacques Ier le Conquérant, roi d'Aragon, épouse de Philippe III et mère de Philippe IV et Charles de Valois.

Jacques Ier d'Aragon : Père de Pierre III d'Aragon et d'Isabelle d'Aragon, épouse de Philippe III.

Jacques de Polognac : curé de Caunettes-en-Val (11) gardien chef de la prison du "Mur" à Carcassonne en 1285.

Jacques II de Majorque (Jaume II en Catalan) : Roi de Majorque, comte de Roussillon et de Cerdagne, baron d'Aumelas et seigneur de Montpellier, de 1276 à sa mort le 29 mai 1311. Mariage 1275 avec Esclarmonde de Foix, fille du comte Roger IV de Foix. Il reçoit une éducation soignée conduite sans doute par le « docteur illuminé », Raymond Lulle (Ramon Llull en catalan).

En 1286, Jacques II mène une expédition contre le principal allié de Pierre III au nord des Pyrénées, le vicomte de Castelnou, vassal nominal de Jacques II, expédition qui se conclut par la prise du château de Castelnou.

Jasper V : Vicomte de Castelnou en 1285.

Jausbert IV de Castelnou : Vicomte de Castelnou de 1260 à 1268, il épouse Ava, la fille de Pierre de Fenouillet. Ils se séparent le 14 août 1267.

Jean 1er Duc de Brabant : Beau-frère de Philippe III par sa sœur Marie. Occupant la ville d'Elne après sa prise, il est appelé en renfort pour protection en Roussillon de Philippe III mourant.

Jean Cholet : légat du Pape pendant la croisade, accompagne Philippe III pendant la croisade.

Jean de Procida : Chancelier de la couronne d'Aragon en contact avec les Gibelins de Sicile et Michel Paléologue, empereur Byzantin de Constantinople, ennemi juré du Roi de Sicile Charles d'Anjou. On lui attribue « la Conspiration de Procida » qui aboutit au soulèvement de la Sicile (Vêpres Siciliennes).

Jean d'Harcourt : Maréchal de camp de France. Tend une embuscade à Pierre III d'Aragon aux alentours de Gérone et gagne la bataille qui s'en suit.

Jean Galan : Organisateur de la révolte dite « La Rage » à Carcassonne contre l'inquisition.

Louis IX (Saint Louis) : Roi de France, père de Philippe III.

Manfred 1er de Sicile : Fils illégitime de l'empereur du Saint Empire Romain Germanique Frédéric II de Hohenstaufen, également Roi de Sicile et de Naples. Hérite du royaume de Sicile.

Marguerite de Provence : Épouse de Louis IX (saint Louis).

Marie de Brabant : Dernière épouse de Philippe III. Suit son époux pendant la croisade.

Martin IV : Pape. Prêche la croisade contre Aragon.

Mathieu de Vendôme : Ministre de Philippe III qui assure la régence du royaume pendant la croisade.

Michel Paléologue : Empereur Byzantin de Constantinople, ennemi juré du Roi de Sicile Charles d'Anjou,

qui assure Pierre III de son appui au moment de la révolte des Siciliens (Vêpres Siciliennes).

Nunyo Sanç : Seigneur de Cerdagne et de Roussillon. C'est son fils qui est épargné par Philippe III au cours de la prise d'Elne en raison de sa bravoure au combat.

Olivier de Termes : À la fois protecteur des cathares puis croisé et ami de Louis IX et de Jacques 1er d'Aragon. Rédige le traité de Corbeil en 158.

Palmiero Abbate : Baron sicilien à l'origine du soulèvement de la Sicile en liaison avec l'ambassadeur Procida de Pierre III.

Pedro, baron d'Ayerbe : Frère de Pierre III d'Aragon, toujours à ses côtés pendant la croisade.

Pere d'Aiguaviva : Un temps commandeur des Templiers du Mas Déu.

Père de Montcada : seigneur d'Aytona. Membre des Corts Militaires souvent consulté par Pierre III.

Pere Marc : Notaire de la cité de Barcelone, conseiller juridique très estimé par Pierre III.

Philippe III de France : Il est le fils de Louis IX (1214 et 1270), dit Saint Louis, Roi de France, et de Marguerite de Provence (1221 et 1295). Dit Philippe le Hardi. Roi de France de 1270 à 1285 (mort à Perpignan le 5 octobre 1285).

Pierre Authié : Evêque cathare. Brûlé vif par l'inquisition à Toulouse le 9 avril 1310.

Pierre de Saint Clément : Seigneur d'Aragon. Participe à l'expédition de Perpignan conduite par Pierre III pour rencontrer son frère, Jaume II de Majorque, en vue d'éviter la guerre.

Pierre Roger de Burcafols : Meneur de la révolte dite « la Rage » contre l'inquisition à Carcassonne en 1285.

Pons Descoyl : Architecte concepteur du Palais des Rois de Majorque à Perpignan.

Pons V Hug d'Ampuries : Comte qui participe, en 1282, aux batailles du soulèvement de la Sicile (Vêpres siciliennes)

au côté du Roi Pierre III qui le récompense en lui redonnant le vicomté d'Ampuries en 1285, ainsi que les droits sur Fernando et Castellfollit de Riubregós.

Raimond de Cazilhac : À Carcassonne, fomenta une révolte du bourg (La Rage) afin de s'emparer et de détruire les archives de l'inquisition.

Raimond Gaucelm de Lunel : Rédige le traité de Corbeil en 1258.

Ramon de Cervera : seigneur de Junyeda, membre des Corps militaires, souvent consulté par Pierre III.

Ramon Desbac : Un temps commandeur des Templiers du Mas Déu.

Ramon d'Urtx : Baron d'Urtz de Mataplana. Envoyé en renfort à Elne par Pierre III. L'inconduite des trente cavaliers qui l'accompagnent l'oblige à fuir de la ville avant qu'elle soit prise.

Ramon Lulle (Llull en Catalan) : Philosophe, poète, théologien, missionnaire, apologiste chrétien et romancier majorquin. Considéré comme l'un des inventeurs du catalan littéraire. Sénéchal de la table du Roi de Majorque et précepteur de Jaume II.

Ramon Marquet : Nommé amiral par Pierre III. Attaque et destruction de la flotte française (28 juillet et 28 août 1285).

Ramon Muntaner : Chroniqueur né et habitant à Peralada lors de la prise du château et de la ville par les armées de Philippe III.

Ramon Roger : Comte du Pallars Sobirà rallié à la cause de Philippe III et considéré par les tenants de Pierre III comme un traître à la cause catalane.

Ramon Sa Guardia : Un temps précepteur puis commandeur du Mas Déu.

Ramon-Folch : Comte de Pallars et vicomte de Cardona, en charge de la défense de Gérone qui ne capitulera que le 7 septembre 1285.

Raoul de Rasi : Connétable de France. Tend une embuscade à Pierre III d'Aragon aux alentours de Gérone et gagne la bataille.

Raoul II de Clermont-Nesle : Conduit l'ost de Picardie au profit de la France.

Raymond Folch VI de Cardona : Connétable de Pierre III d'Aragon et un de ses plus proches conseillers. À le pouvoir de convoquer les Corts militaires afin d'être entendus par le Roi.

Razoul, et sa femme Bernarde : Gardien chef de la prison du « Mur » à Carcassonne au moment de l'inquisition en 1285.

Roger de Lluria : Amiral de la flotte d'Aragon vainqueur de la marine française pendant la croisade (28 juillet et 28 août), et chef des troupes Aragonaises lors de la déroute des français à Panissars.

Roger IV de Foix : Comte de Foix

Roger-Bernat III : Comte de Foix, réputé bon troubadour. Présent au mariage de Jaume II.

Saint Giles de Bourgogne : Comte, conseiller de Philippe III pendant la croisade.

Sans Morlane : L'archidiacre majeur de l'évêché de Carcassonne pendant "La Rage".

Simon de Brion : Martin IV, Pape.

vicomte de Rocaberti : En charge de la « frontière » d'Aragon pour ralentir l'avancée des armées Françaises.

Xatbert de Barbaira : Ultime défenseur du château de Quéribus et grand ami des cathares, assiste au mariage de Jaume II.

LES AUTRES PERSONNAGES SONT DE PURE IMAGINATION

## BIBLIOGRAPHIE

### AUTEURS DE RÉFÉRENCE CLASSÉS DANS L'ORDRE CHRONOLOGIQUE DES PRÉNOMS

Publications, cycles de conférence, cahiers d'étude, thèses,  
mémoires.....

Abbes Zouache, Agnès Bergeret , Agnès Vinas, Alexandra Beauchamp, Alain Demurger, Alain Marchandisse, Anne Recolin, Annie Pezin, Arnaud Baudin, Aymat Catafau, Barris Bayraktar, Bernard Allard, Bruno Lauriaux, Carles Gascon, Chopo, Carlos, Laliena, Carmel Ferragut, Carole PUIG, Cecile Bresc, Christian Lauranson-Rosaz, Claire Anne de Chazelles, Clara Maillard, Cornel Bontea, Damien CARRAZ, Daniel Fabre, Dédier Le Fur, Delphina Serrano-Niza, Denis Fontaine, Denis Menjot, Dolores Serrano-Niza, Dominique Lardet, Emmanuel Le Roy Ladurie, Eric Dénécé, Eric Bousmar, Eric Nagral, Ernest Delamont, Fabrizio D'Avenia, Francesca Espagnol, François Guyonnet, Frédéric Alchalabi, Géraldide Mallet, Ghislain Brunel, Guillaume de Nangis, Hentri Mahé de Boislandelle, Henri Martin, Isabelle Rémy, Jean Deuve, Jean Guilaine, Jouteyem Kodairi, Jean Masqui, Jean-Auguste Brutails, Jean-Marc Popineau, Jérôme ROS, Jonathan Joseph Vaissète, Dumont, Julien Théry, Kristjan Toomaspoeg, Laurence Moulinier, Marie-anna Chevalier, Marie Guerin, Marie Lafont, Marie-Anna Chevalier, Marie-Pierre RUAS, Marjolaine Raguin-Barthelmebs, Ramon Montaner , Martin Alvira Cabrer, Martin Aurell, Max Gaspard, Mehdi Berriah, Michel Lauwers, Nicolas Dohrmann, Olivier Passarius, Olivier Poisson, Philippe Annaert, Pierre Vincent Claverie, Ramond Lull, Rémi Carme, René Guénon, Robert C. Davis, Robert Vinas, Rodrigue Tréton, Sandra Gorgievski, Simonetta Cerrini, Stéphane Péquignot,

Sylvain Macherat, Vannina Marchi Van Cauwelaert, Vincent Briens, Vincent Challet, Yann Henri, Yoan Mattalia.

## L'ESPION CATALAN

Louis sans Terre dit l'Orphelin sait qu'il va mourir dans un combat contre l'envahisseur, ou assassiné dans une sombre impasse de Perpignan ou d'ailleurs, ou poignardé sur sa paille. Ou sur le bûcher, comme un hérétique. Anonymement. Sans considération aucune.

Les événements relatés se sont produits en cette année de 1285, principalement en Roussillon et en Catalogne. Ils rapportent l'histoire, jour après jour, de ce que notre héros a vécu comme chef du service d'espionnage du Roi Pierre III d'Aragon, résistant à la France de Philippe III le Hardi et au Roussillon de Jaume II de Majorque dans une croisade fratricide entre chrétiens prêchée par le Pape Martin IV.

A l'orée de sa vie au service du monde du secret au profit de son Roi, dans une époque où l'esprit chevaleresque a honte des activités d'espionnage, il vous est décrit dans un roman qui se veut historique la part très importante, sinon primordiale, de la recherche et de l'exploitation du renseignement, par tous les moyens et dans tous les domaines imaginables, contre des ennemis extérieurs et intérieurs, aux nationalités ou intérêts très divers, de puissance, d'agressivité et d'efficacité inégales, incomplètement connus dans leur organisation, leurs méthodes et leurs moyens.

Il rend hommage à ces hommes et ces femmes qui ont contribué, dans l'anonymat, à ce que le Roussillon et Aragon soient finalement vainqueurs de la barbarie française.

ISBN :



**10 Euros**

320